

CHRISTINE

D'ABO



30  
*days*

1

CHRISTINE D'ABO

30 DAYS

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR LAURE VALENTIN

**BMR**

Conception graphique de la couverture : Nouvelle étiquette  
Photo de couverture : © 4 PM production / Shutterstock

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laure Valentin

L'édition originale de cet ouvrage a paru en langue anglaise chez Kensington.

© Christine d'Abo, 2015, pour le texte.  
© Les Éditeurs Réunis, 2017, pour la traduction française  
et © Hachette Livre, 2017, pour la présente édition.  
Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

Première partie

La proposition

## 1.

Le problème, quand vous vous retrouvez veuve à l'âge vénérable de trente-cinq ans, c'est que personne ne sait que dire ni que faire en votre présence. Mes amis en couple m'invitaient toujours à leurs fêtes, barbecues et autres, mais les conversations viraient toujours à la gêne. *Oh, tu as l'air en forme. Je ne t'avais pas revue depuis que Rob... depuis les funérailles. Tu as fait quelque chose à tes cheveux ?*

Les quelques amies célibataires que j'avais essayaient de m'entraîner dans leur monde. Mais je ne m'y sentais pas vraiment à ma place. Alors qu'elles sortaient danser ou faire la tournée des bars en espérant trouver l'homme parfait, chaque fois que je rencontrais quelqu'un, mon cerveau le comparait automatiquement à Rob. Je n'étais *plus* à la recherche de cette personne si spéciale – je l'avais trouvée, et perdue.

Être veuve, ce n'est pas tout à fait pareil qu'être divorcée. J'étais heureuse dans mon mariage, j'aimais mes parties de jambes en l'air régulières et ennuyeuses avec mon mari formidable, après lesquelles nous mangions de la pizza froide au lit tout en regardant un match de hockey. C'était ce que j'avais toujours voulu. *Il* était ce que j'avais toujours voulu.

Bon sang, foutu cancer.

Par conséquent, je passais de plus en plus de temps seule. Ce n'était pas si mal, en fin de compte. J'étais avec Rob depuis mes dix-neuf ans et nous nous étions liés d'amitié bien avant de commencer à sortir officiellement ensemble. Nous avions grandi côte à côte et partagions les mêmes centres d'intérêt, les mêmes craintes. Nos discussions étaient bourrées de références et chacune de nos phrases était ponctuée de gloussements, même si personne autour de nous n'avait la moindre idée de ce dont nous étions en train de parler. Son absence à mes côtés m'avait contrainte à devenir lentement une entité individuelle, au lieu de plurielle.

Me retrouver toute seule, c'était... étrange. Rob avait disparu depuis près de deux ans et je me surprenais toujours à me retourner pour lui dire quelque chose dans les moments les plus inattendus. Même si, au cours des derniers mois, cela m'arrivait de moins en moins souvent. Je ne pourrais pas dire ce que je ressentais exactement. De la culpabilité ? Oh, mon Dieu, oui. Mais cela signifiait

aussi que j'avais commencé à tourner la page. Je n'avais parlé à personne de mon changement d'état d'esprit. En fait, je me contentais de me replier dans cet endroit paisible, quelque part dans ma tête, et je parlais moins pour mieux observer. C'était différent. Sans doute étais-je devenue différente par nécessité, plus que par réel désir de changer.

Nous connaissions l'issue fatale et avons profité du dernier mois de sa vie pour savourer simplement la présence l'un de l'autre. C'était à l'occasion de l'une de nos nombreuses virées à la plage qu'il m'avait remis *l'enveloppe*.

— Qu'est-ce que c'est ?

Mes doigts étaient mouillés par les embruns de l'océan et encore tout poisseux à cause de la crème glacée que je venais de terminer.

— Si c'est une de ces lettres de mourant, je suis incapable de la lire.

Il sourit.

— Non, ce n'est pas niais ni rien de ce genre. Mais en effet, c'est à ouvrir après mon départ.

— Rob...

— Lyssa, écoute-moi. Je te promets que ce n'est pas ce que tu crois.

Il renifla, gonflant ses joues creuses.

— Avec combien de gars as-tu déjà couché ?

La brise faisait onduler sa chemise et ses yeux marron étincelaient sous le soleil. S'il lui était resté encore des cheveux, ils se seraient soulevés sur son front. J'avais le cœur serré par l'envie de passer une dernière fois ma main dans sa chevelure.

— Et si tu me réponds plus d'un, je te promets de ne pas m'énerver.

— Ne sois pas bête. Tu sais bien que tu es le seul homme avec qui j'ai couché.

Nous en avons beaucoup discuté après notre mariage. Rob se sentait légèrement coupable de ne pas m'avoir laissé une chance de faire les quatre cents coups. Au fond, il craignait qu'à cause de mon manque d'expériences je finisse par m'ennuyer ou lui en vouloir.

Quel idiot.

— C'est exactement ce que je veux dire.

Il me prit la main et appuya une fois de plus sur l'enveloppe, dans ma paume.

— Ne l'ouvre pas avant d'être prête. Bon sang, tu ne voudras peut-être jamais l'ouvrir. Mais...

Il serra ma main, incapable pour la première fois depuis très longtemps d'affronter mon regard.

— Tu as dit que tu ne pensais pas avoir un jour envie de te remettre avec quelqu'un, je le sais bien.

— C'est vrai.

Cette idée me rendait malade.

— Bébé, tu ne devrais pas être seule. Tu as trop de lumière et d'amour en toi. La perspective que tu te retrouves toute seule, sans avoir quelqu'un avec qui partager la joie que tu as à donner ? Non. Je te connais. Le moment viendra où tu te rendras compte que tu es prête à passer à autre chose...

— Non.

—... et je sais que tu éprouveras de la culpabilité. Tu refouleras tes sentiments le plus longtemps possible, en te disant que tu n'as besoin de personne. Et un jour, quelque chose se produira. Tu rencontreras quelqu'un et, dans ton adorable petit cerveau, tu te diras : « Tiens, joli petit cul », et voilà. Tu pleureras beaucoup, mais tu prendras conscience que tu es enfin prête.

— Voyons, je ne pleurerai pas.

Parce que ça n'arriverait pas. Jamais.

— Même pas pour un joli cul.

Il ricana, osant enfin me regarder dans les yeux.

— Si, tu pleureras. Mais tu te rappelleras cette conversation et tu sauras que j'avais raison. Alors, je vais tout de suite te dire : « Je te l'avais bien dit. » Puis, je veux que tu prennes cette enveloppe et que tu l'ouvres.

— Rob...

— Ça parle de sexe.

J'en restai bouche bée.

— Quoi ?

— Juste quelques idées pour toi, des suggestions érotiques, à méditer pendant mon absence. Pour que tu te remettes en selle. Et que tu chevauches le cow-boy. Ce genre de choses.

Je n'étais pas prête à penser à son départ, et encore moins à vouloir coucher avec quelqu'un d'autre.

— Je n'ai plus envie d'en parler. Sérieusement, ferme-la, sinon je te frappe.

— D'accord.

Il ne voulait pas que j'oublie l'enveloppe. Il essaya de ramener la conversation sur ce sujet-là, mais je l'interrompais toujours. Lorsque je la fourrai dans une pile de papiers, au fond du placard, elle revint comme par hasard sur ma commode. Cette boîte dans la cave, remplie de documents plus vieux que moi ? Elle apparut comme par enchantement sur mon bureau. Le bac de recyclage ? Sur le plan de travail de la cuisine. J'aurais pu continuer longtemps ce petit jeu, mais la santé de Rob se détériora rapidement et, bientôt, l'enveloppe et ce qu'elle contenait furent relégués aux confins de mon esprit.

Le cancer l'emporta.

Et soudain, je me retrouvai seule.

En fin de compte, ce n'était pas aussi insupportable que je l'aurais imaginé. Je pensais beaucoup à Rob et il me manqua terriblement pendant la majeure partie de la première année. J'avais travaillé et je sortais, mais c'était une réaction automatique, je ne vivais pas vraiment. J'avais versé plus de larmes que je l'aurais jamais cru possible. Ma poitrine me faisait mal et mon estomac était tout retourné. Quand je n'étais pas malade, mon esprit errait tristement. Je ne pouvais pas faire semblant de me concentrer sur quoi que ce soit. Mes amis et mes collègues de travail ne me reprochèrent jamais d'avoir la tête ailleurs.

Enfin, je refis surface, émergeant des ténèbres, et me remis lentement à vivre. Rob me manquait toujours, je pensais à lui tous les jours, mais l'étau qui me broyait le cœur s'était relâché. Ce fut à ce moment que la culpabilité fit son apparition. Au moins, il m'avait prévenue.

Je cessai pendant un moment de rendre visite à nos amis. Ils commençaient à s'habituer à moi en tant qu'individu – Alyssa – et non en tant que couple – Rob et Alyssa. Plus ils se détendaient et plus je leur en voulais d'être toujours à deux. Leurs vies n'avaient pas volé en éclats, balayées sans leur permission. Ils souriaient et riaient alors que, moi, j'avais envie de hurler.

Je me tins donc à l'écart.

Cette parenthèse s'avéra utile. Je pus reprendre mon souffle, pleurer, frapper des objets et laisser mon cerveau s'adapter à son rythme. Je pouvais de nouveau apparaître en public sans craindre de menacer le bonheur des couples.

Ce qui se révéla particulièrement efficace, ce fut de changer mon quotidien. J'avais réaménagé tout l'appartement, repeint les murs, et même accroché de nouveaux tableaux. Rob les aurait détestés. Je n'en étais pas particulièrement satisfaite moi-même, mais ils remplissaient leur objectif. Je me mis à fréquenter un nouveau café, à quelques pas de notre immeuble. J'y voyais de nouvelles têtes et j'y fis la connaissance de Len, le nouveau serveur en formation, tout en



souriant à l'artiste de rue qui jouait en boucle les trois mêmes chansons sur sa guitare. C'était agréable.

Lorsque le début du mois de juin pointa le bout de son nez, la tension avait quitté mes épaules. Il m'avait fallu presque deux ans, mais je savais que tout irait bien.

Ce fut à ce moment-là que ça se produisit.

Un nouveau emménagea dans l'immeuble.

Notre bâtiment était une école rénovée. Chaque appartement occupait la surface de trois salles de classe. Rob aimait avoir une fontaine à eau en parfait état de marche juste devant notre porte d'entrée. Pour plaisanter, nous avions donné aux appartements des noms de classe. Nous étions la classe de lettres, en raison du nombre impressionnant de livres que nous possédions. M. et Mme Le Page habitaient en classe de langues, la famille Chin en économie et ainsi de suite. Le nouveau avait emménagé en classe de tourisme. Le propriétaire de l'appartement était une société, et il servait de logement de fonction sur de longues périodes aux employés qui n'étaient pas de la région. Il se trouvait juste au bout du couloir, de l'autre côté de notre appartement.

Non, de *mon* appartement.

Et le nouveau avait un joli cul.

Impossible de l'ignorer, car la première fois que je l'avais vu, il était penché en avant et poussait un gros carton devant sa porte. Son jean était tendu sous l'effort fourni par ses longues jambes qui s'escrimaient contre la lourde boîte. Je ne sais pas combien de temps je restai à le lorgner ainsi, mais ce fut sans doute assez long, car je n'avais toujours pas déverrouillé ma porte d'entrée lorsqu'il se sentit enfin observé. Il jeta un œil par-dessus son épaule et sourit.

Mon corps frissonna. Malgré la distance qui nous séparait, je percevais l'intensité de son regard.

Puis, j'entendis Rob ricaner dans ma tête, ce petit rire caractéristique lorsqu'il savait qu'il avait gagné une dispute. Je devais rentrer avant de me couvrir de ridicule. Je saluai le type d'un geste de la main avant de triturer maladroitement mon trousseau de clés. Je savais qu'il me regardait et la simple ouverture de ma porte se transforma en une épreuve colossale. *Clic, frrrt, bang*, et je fus enfin à l'intérieur, saine et sauve. Je plaquai mon front contre la porte, à moitié morte de honte. À en juger par mon piteux état, j'estimais les probabilités de mort imminente à quarante pour cent.

Cet enfoiré avait *vraiment* un joli cul.

Ce fut à ce moment que ma conversation sur la plage avec Rob me revint en mémoire, ainsi que l'enveloppe. Je me sentais coupable, mais cette culpabilité n'était plus aussi écrasante qu'autrefois. La main toujours appuyée contre le bois, je m'écartai de la porte avant de me diriger à pas lents vers la chambre. L'enveloppe avait élu domicile dans mon tiroir à sous-vêtements – je savais que ça plairait à Rob –, enfouie sous mes culottes et mes chaussettes. Je n'y avais plus pensé depuis longtemps, mais au lieu d'éprouver du chagrin à la perspective de l'ouvrir, je fus saisie par une impatience soudaine.

Je la tournais et retournais dans mes mains en m'asseyant au bord du lit. L'enveloppe portait toujours les taches de mes doigts enduits de crème glacée. Chocolat au caramel. Je fis courir mon pouce sur le papier.

Rien n'était inscrit sur l'enveloppe, aucun indice quant à ce qu'elle renfermait. J'inspirai et passai la langue sur mes lèvres avant de glisser mon doigt sous le rabat pour déchirer l'enveloppe.

À l'intérieur se trouvait une feuille de papier, repliée autour d'un paquet de fiches cartonnées. Mettant les cartes de côté, j'ouvris la lettre. Il me fallut un moment avant de pouvoir la lire. C'était un nouveau message de la part de Rob et mon cœur se brisa une fois de plus, pulvérisé par des doigts invisibles se refermant autour.

*Alyssa,*

*Je t'aime. Je sais que tu m'aimes. Je suis heureux que tu sois prête à tourner la page et à recommencer à t'amuser. Je te connais assez bien pour savoir aussi qu'après avoir parcouru tout ce chemin tu voudras faire demi-tour. Ne fais pas ça. Et pour l'amour du ciel, ne t'engage pas non plus tête baissée dans une relation sérieuse. J'ai toujours pensé que tu n'avais pas eu assez de temps pour comprendre qui tu étais en tant que personne avant de sortir avec moi. Nous avons sauté à pieds joints dans la vie de couple et, heureusement pour nous, ça a marché et ce fut formidable.*

*Tu as toujours dit que tu n'avais jamais regretté de t'être engagée si jeune avec moi, mais par ailleurs, tu n'as jamais fréquenté quelqu'un d'autre. Tu n'as jamais couché avec quelqu'un d'autre. Je t'ai privée de cette expérience et je m'en suis toujours voulu de t'avoir empêchée de partir en exploration. Je voulais te donner ma permission de sortir pour faire tes propres découvertes. T'amuser. Batifoler sans ressentir la moindre pointe de culpabilité.*

*Je me suis dit que je pourrais te faire quelques suggestions pour démarrer. Fais-moi plaisir, d'accord ?*

*J'ai eu beaucoup de temps pour moi dernièrement. Pendant ton absence, j'ai entamé ce petit projet. Je l'ai intitulé : Les trente jours érotiques d'Alyssa. S'il te plaît, n'enchaîne pas ces trente jours d'affilée, sinon je serai jaloux. Quoique... Si tu en as la possibilité, alors fonce. Mais quand même, je serai jaloux.*

*Bref, même si tu n'utilises aucune de ces fiches, je me suis bien amusé à t'imaginer les mettre en pratique. Tu vas les lire et te dire : « Oh, mon Dieu, des fantasmes de mec ! » Ce n'est pas grave. C'est vrai. Modifie-les si tu veux.*

*Tu vois, même pendant ton absence, tu me rendais heureux. Je vais m'arrêter là avant de verser dans les sentiments. Va t'envoyer en l'air et amuse-toi sans tabous.*

*Je t'aime, bébé.*

*Rob.*

J'éclatai de rire. C'était Rob tout craché. Je l'imaginai aisément en train de chercher de nouvelles idées pour ses fiches tout en subissant sa chimio. À bien y réfléchir, voilà qui expliquait toutes ces pop-up Internet que j'avais dû nettoyer de son ordinateur portable après sa mort.

Des fiches érotiques. Il m'avait écrit de foutues fiches érotiques. Voilà que je tombais de nouveau amoureux de lui. Depuis l'au-delà, mon meilleur ami et mari me donnait des conseils pour sortir avec d'autres gars. Cette idée était à la fois bizarre et séduisante, parfaitement à son image.

Mes doigts tremblaient lorsque je passai les fiches en revue. Même si mes yeux étaient brouillés par les larmes, je ne pouvais m'empêcher de glousser. S'il était là, je l'aurais frappé sur le bras pour le punir de me troubler à ce point. Tout en feuilletant le paquet, je laissai libre cours à mon hilarité. Il ne croyait pas sérieusement que j'allais faire tout ça ? Des plans à trois. Du sexe en public. Me faire attacher. Avoir des relations sexuelles avec un vibromasseur dans le cul.

Même si cette proposition était plutôt intéressante, en fin de compte.

Enfin, je revins à la première fiche et la relus attentivement. En tête de chaque carte, il avait imprimé *Trente jours érotiques*, et juste en dessous figurait le jour représenté. Sur cette fiche, on pouvait lire *Jour Un*, suivi de deux mots griffonnés de son écriture brouillonne au milieu de la carte. Manifestement,

c'était la proposition la plus simple à réaliser, mais j'éprouvais toujours quelques doutes à l'idée de me lancer dans ce jeu complètement fou.

*Te masturber.*

C'était quelque chose que j'avais cessé de faire depuis si longtemps que je me demandais si mon corps se souvenait encore de la marche à suivre.

Le soleil se couchait dehors, ce serait bientôt l'heure d'aller au lit. Des images de Rob et du nouveau voisin au beau petit cul se bousculaient dans ma tête. Mes tétons durcirent et se mirent à frotter contre le rembourrage de mon soutien-gorge lorsque je m'allongeai sur le matelas.

Ce n'était pas la mer à boire. Ce n'était même pas vraiment du sexe à proprement parler. Pas vraiment.

Me masturber. Je pouvais le faire. Carrément.

Sur certaines cartes, en revanche, Rob avait peut-être surestimé mon goût de l'aventure. Mais la moindre des choses, c'était de réaliser cette suggestion-là. Je pris la carte Jour Un, posai les autres sur ma table de chevet et me rendis dans la cuisine pour me préparer quelque chose à manger.

Ce n'était qu'un petit exploit. Je n'étais pas obligée de mettre en pratique toute la pile. Bon sang, même si j'en restais à cette première carte, ce serait déjà une grande amélioration.

Autrefois, j'adorais le sexe. Nous avions pris beaucoup de plaisir tous les deux, nous explorant l'un l'autre et nous amusant chaque fois que nous le pouvions. Nous n'étions pas prêts à avoir des enfants, mais cela ne nous empêchait pas de nous entraîner à la moindre occasion. Plus j'y pensais, plus je me rendais compte que cela m'avait manqué. J'en avais assez de me sentir vide et seule.

Je pouvais le faire.

Abandonnant mon assiette sur la table, j'emportai la carte et me rendis dans la salle de bains. Si je comptais sérieusement tenter l'aventure, autant le faire à fond. Ce qui demandait une certaine préparation.

L'eau coulait sur mon corps et mes doigts glissaient avec souplesse sur ma peau. Je prenais tout mon temps, me servant d'un gant de toilette au lieu de mon éponge en fibres naturelles habituelle. Je ne m'étais jamais donné du plaisir sous la douche, mais si je voulais réussir, si je voulais prendre les cartes de Rob au sérieux alors, comme dans les autres domaines de ma vie, je devais commencer par changer mes habitudes.

Le lit où nous nous amusions follement autrefois était donc à proscrire.

Après une toilette rapide, je posai le gant sur le support et entrepris de me laver les cheveux. J'avais toujours aimé qu'on me touche la tête, sentir des doigts masser mon cuir chevelu. À l'époque, un rendez-vous chez le coiffeur m'excitait tellement que, dès mon retour, je sautais sur Rob à peine la porte franchie. Contrairement aux douches que je prenais depuis deux ans, cette fois je savourais le moment, laissant mes ongles me frotter la peau jusqu'à me faire frissonner.

Les bulles de savon glissaient le long de mon cou, s'agglutinant sur ma poitrine. Je passai une main sur mes seins pour repousser l'eau savonneuse. Mes tétons étaient déjà durs lorsque je les effleurai. Pendant un instant, je n'éprouvai pas cet élan de plaisir que je ressentais habituellement en me touchant. Une fois de plus, je caressai mon mamelon, pinçant la peau sensible, la faisant rouler entre mon doigt et mon pouce.

J'avais du mal à éteindre mon cerveau pour me contenter de ressentir. Je fis taire mes émotions, ma solitude et tout le reste pour laisser mon corps prendre les rênes. Je griffai mon téton du bout de l'ongle, le pinçant à deux reprises.

Un soupir inattendu m'échappa. Mon sexe se mit à palpiter et, pour la première fois depuis une éternité, je me sentis excitée. Mince, ça faisait *vraiment* une éternité. Je ne m'étais pas autorisée à ressentir quoi que ce soit à l'exception de la colère et du chagrin pendant bien trop longtemps. On aurait dit que je venais d'ouvrir une fenêtre et qu'une forte brise soufflait sur mon esprit engourdi.

J'avais horreur que Rob ait toujours raison.

Je me retournai pour rincer le savon de mes cheveux et appliquer l'après-shampoing. Le gel souple convenait parfaitement à ce que j'avais l'intention de faire. Le dos sous le jet de la douche, j'appuyai mes doigts contre mon clitoris, décrivant des cercles sur le renflement charnu en essayant de me détendre et de me laisser aller aux sensations.

C'était agréable.

Je posai mon autre main contre le mur pour me stabiliser et je fermai les yeux. Des gouttes d'eau m'arrosaient sans que j'y prête attention. Tout mon monde était concentré sur cet endroit entre mes cuisses, l'endroit que seul Rob avait connu, et mon envie grandissante d'éprouver du plaisir. J'instaurai un rythme simple, mais qui s'était toujours avéré efficace par le passé. Pendant un bref moment, ce fut concluant. Ma respiration se fit plus lourde et mon corps se mit à trembler.

J'appuyai un peu plus fort, m'aventurant même à glisser mes doigts dans le passage lisse en songeant aux sensations que Rob me procurait lorsqu'il y pénétrait.

Dès que son visage apparut dans mon esprit, l'excitation que j'éprouvais s'estompa. J'étais en train de gravir lentement la montagne vers les sommets de l'orgasme lorsque, soudain, je sombrai dans le précipice de la réalité.

— Et merde.

C'était littéralement une douche froide.

Cette idée me fit rire. Je posai mon front contre le mur. Puis, j'éclatai en sanglots.

Bon, je n'étais peut-être pas tout à fait prête, en fin de compte. Je me rinçai et tournai le robinet. La serviette qui m'enveloppa était chaude et sèche. C'était une maigre consolation après un échec si cuisant.

## 2.

Nikki m'invita à l'accompagner au marché fermier le samedi suivant. L'atmosphère estivale était déjà chaude en dépit de l'heure matinale et j'avais dû remonter mes cheveux en chignon. J'aimais ma sœur pour de multiples raisons, mais, en ce moment, c'était sa capacité à me faire rire qui me ravissait le plus.

— Bon sang ! Oh, mon Dieu, regarde-moi ça.

Elle s'empara d'un concombre aussi gros qu'un bras et se mit à l'agiter.

— On pourrait tuer quelqu'un avec ça. Ou passer une nuit très agréable.

Elle se tourna vers le marchand et lui tendit la monnaie.

— Ce trésor est à moi. Bonjour, mon joli. Je vais te ramener à la maison et te faire l'amour tendrement.

Elle déposa un baiser sur son extrémité.

— Tu es dégoûtante.

L'idée de ma sœur en train de s'envoyer en l'air avec un concombre me rappela mon propre dilemme. Pourtant, je ne comptais pas suivre son exemple et acheter mon partenaire à l'étal d'un maraîcher.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle me donna un coup sur le bras alors que nous marchions dans la foule de plus en plus éparse.

— Tu étais toute souriante là-bas et maintenant tu fais la tête. Je veux que ma petite sœur soit heureuse.

— Je suis heureuse.

Non, je ne l'étais pas.

— Non, tu ne l'es pas. N'essaie pas de me baratiner. Je suis une professionnelle expérimentée et je sais reconnaître quand on ne me dit pas la vérité.

C'était l'inconvénient d'avoir une psychologue pour sœur – elle savait toujours quand quelque chose n'allait pas.

Elle passa son bras autour du mien et m'entraîna vers une buvette. Je tenais fermement un grand café noir lorsque nous cherchâmes une table pour nous

reposer. Nikki me tapota la main avant de vider d'un trait la moitié de sa tasse.

— Je me demande comment tu peux boire alors que c'est encore brûlant.

— Je suis bizarre, fit-elle en souriant. Et tu essaies de détourner la conversation. Que se passe-t-il ?

Ma famille faisait en sorte de ne plus évoquer Rob devant moi. Ils en discutaient si j'abordais le sujet, mais c'était tout. Je m'étais toujours demandé si c'était parce qu'ils ne voulaient pas me perturber ou s'ils ignoraient quoi dire.

— C'est un peu étrange.

J'avais pris l'habitude de transporter la dernière lettre de Rob partout où j'allais, depuis que j'avais ouvert l'enveloppe. Même si je n'éclatais plus en sanglots, je me sentais toujours un peu à la dérive. Avec les mots de Rob près de moi, tout semblait plus facile. Nikki n'émit aucune remarque lorsque je sortis le message de mon sac pour le faire glisser vers elle sur la table.

— C'est de la part de Rob.

Elle ouvrit grand les yeux.

— Et tu viens juste de le découvrir ?

— Pas vraiment. Il m'en avait déjà parlé... Il m'avait dit de le lire quand je penserais être prête à avancer.

Nikki avait aimé Rob comme un petit frère, même si elle n'avait que deux ans de plus que lui. Il passait tellement de temps avec nous que nous le taquinions, suggérant que ce soit lui qui prenne le nom de Wood et non moi celui de Barrow.

— Et c'est le cas ? Tu es prête à avancer ?

Elle avait l'air sceptique, ce qui n'était guère surprenant. Une fois, Nikki avait affirmé que Rob et moi lui donnions l'espoir qu'elle aussi trouverait un jour son âme sœur. Elle était actuellement en quête de son mari numéro quatre.

— Je ne pourrai jamais l'oublier. Et non, je ne suis pas certaine de vouloir m'y remettre. Mais il ne s'agit pas tant de rendez-vous galants que de sexe.

Nikki haussa un sourcil et prit délicatement la lettre.

— Suis-je censée lire ça ?

— Est-ce que je te l'aurais donnée si tu ne devais pas la lire ?

— Oui, carrément. Espèce de perverse. Oh, mon Dieu, il t'a donné des fiches coquines !

J'éclatai de rire en lisant l'horreur sur son visage.

— Tu sais que j'ai déjà eu des relations sexuelles, n'est-ce pas ? Plusieurs fois.



— Tais-toi. Beurk !

Elle reposa précautionneusement la lettre.

— Puis-je te demander ce que ces fiches contiennent ?

— Tu risquerais de rester marquée à vie.

J'appréciais de pouvoir en parler sans avoir envie de pleurer.

— Je ne compte pas recommencer à fréquenter quelqu'un, mais...

— Mais tu...

Nikki me serra de nouveau la main.

— Tu es prête à vivre quelque chose. Il a raison, tu sais. Tu devrais sortir et t'amuser. Le sexe n'est pas nécessairement une question d'amour. Parfois, c'est simplement le besoin d'éprouver quelque chose. D'être touchée. De sentir toutes ces endorphines du bonheur déferler dans ton cerveau pour t'empêcher de commettre un meurtre.

— Ça fait longtemps pour toi aussi, non ?

Je lui souris lorsqu'elle me tira la langue.

— Je sais, repris-je. Tu as raison, et Rob a raison. Mais je ne peux pas m'empêcher d'avoir peur d'être nulle au lit. Je savais ce qu'il aimait. Il connaissait mon corps et ce qui m'excitait. Nous avons défini tous ces trucs-là ensemble. Je ne m'imagine pas essayer de trouver quelqu'un d'autre et devoir réapprendre tout ça.

C'était là l'essentiel de mon problème. Peut-être les choses seraient-elles différentes si j'avais fréquenté des hommes avant lui, si j'avais connu l'intimité avec quelqu'un d'autre, mais ce n'était pas le cas. Ma vie était sens dessus dessous. Je pouvais continuer à mener une existence solitaire, la tête et le cœur bloqués dans le passé, ou je pouvais faire ce que Rob souhaitait pour ma vie et m'aventurer toute seule dans le vaste monde.

J'avais beau désirer lui rester fidèle, je me sentais seule.

— Tu sais quoi ? Je pense que tu devrais le faire.

Nikki se pencha en arrière et leva les yeux vers la foule de passants.

— Écoute, Rob et toi étiez parfaits ensemble. Il a raison de dire que tu ne devrais pas te lancer tout de suite dans une autre relation. Nous pourrions nous amuser, sortir dans des bars, faire une croisière pour célibataires, tout ce qui pourrait t'aider à rencontrer de beaux mecs sexy. Je ne m'inquiéterais pas de savoir ce qu'ils veulent. La plupart d'entre eux t'en parleront *ad nauseam*.

Rob ne l'avait pas fait. Curieusement, il avait toujours été silencieux au lit pendant toute la durée de notre mariage.

— Sa première fiche était simple, mais je n'ai même pas pu le faire.

— Que disait-elle ?

Bon sang, je n'avais pas du tout envie d'avoir cette conversation en public. Je pris une grande inspiration et ignorai mon malaise grandissant.

— Il m'a demandé de me masturber.

Nikki cligna des yeux à plusieurs reprises.

— Tu veux dire que tu ne l'as pas fait ?

— Non. Le sexe n'était pas vraiment ma priorité ces derniers temps.

— Je sais, mais... sérieusement ?

Je levai les yeux au ciel.

— Je sais que c'est difficile à croire, mais je n'ai pas l'habitude de pratiquer le sexe à partir de ma seule imagination.

Les antidépresseurs que j'avais pris après la mort de Rob ne m'avaient sans doute pas aidée. Au moins, depuis que je les avais arrêtés, la perspective du sexe était-elle plus attirante.

— Ça alors.

Elle secoua la tête.

— Je serais devenue folle.

Elle me tendit le sac contenant l'énorme concombre.

— De toute évidence, tu en as plus besoin que moi.

— Arrête tes bêtises. Je n'utiliserai pas ce machin.

Enfin, peut-être pour faire une belle salade de concombre, mais rien de plus.

— Tu as ce qu'il faut, au moins ? Un vibro digne de ce nom et des films pornos ?

Je sentis mes joues virer au rouge. Ma promptitude à rougir était l'une des choses que je détestais le plus chez moi.

— J'ai un truc dans ma table de chevet. Je crois.

Nikki sourit et se rapprocha.

— Nous devrions aller dans un sex-shop. Même si tu as déjà ce qu'il faut, c'est un nouveau départ. Tu dois avoir de nouveaux jouets, rien que pour toi. Et du lubrifiant. Et d'autres babioles.

Elle se leva et rassembla ses affaires.

— Viens.

— Non.

— Maintenant, Alyssa.

— Non.

— Écoute ta sœur. Tu en as besoin.

— Je ne vais pas...

— Oh si, tu vas le faire.

Je fus debout avant même de comprendre ce qui se passait. Nikki m'entraîna avec elle, ne s'interrompant que pour parler à un couple accompagné d'un petit enfant :

— Vous cherchez une table ? Nous partons.

— Je te déteste.

C'était faux. En réalité, je commençais enfin à sentir que j'avais la situation bien en main. Qu'avec l'aide de Nikki, j'allais pouvoir faire mon premier pas dans ma nouvelle vie.

Apparemment, mon avenir incluait beaucoup de vibromasseurs.

Mais aucun concombre.

### 3.

J'aimerais pouvoir dire que mon comportement dans le sex-shop fut admirable, mais ce serait un mensonge. Le visage cramoisi, ce fut d'une main mal assurée que je passai en revue les paquets, sur les étagères et dans les bacs.

Chaque fois que nous avons eu besoin ou envie de quelque chose par le passé, c'était Rob qui s'était rendu au magasin. Seul. Je m'étais toujours sentie trop gênée pour l'accompagner. En fait, il y avait autre chose. J'avais peur d'y rencontrer une connaissance par hasard. Comment expliquer à un collègue que l'on cherche un plug anal ? Ou un gode-ceinture ? Nous n'utilisons pas ce genre d'accessoires, mais l'idée même d'une telle conversation suffisait à me dissuader de l'accompagner.

À présent, je n'avais plus le luxe d'envoyer quelqu'un faire des emplettes à ma place.

Nikki se moqua de moi tout du long et prit un plaisir malsain à me brandir des sexes en silicone sous le nez. Elle avait toujours été plus sûre d'elle, même lorsque nous étions enfants. C'était l'une de ses qualités les plus agaçantes.

Nikki me fourra dans la main un gode si énorme qu'il me semblait impossible qu'il puisse pénétrer un corps humain.

— Je crois que j'ai trouvé ce qu'il te faut.

Un homme plus âgé tourna au bout de notre allée et s'avança. Je tenais toujours le sexe gigantesque lorsque nos regards se croisèrent un bref instant. Ses yeux se posèrent sur l'objet que j'avais dans la main et il sourit.

Je m'empressai de lâcher le gode et me tournai vers l'étagère devant moi. Des vibromasseurs. *Parfait, et celui-ci n'a pas l'air mal.* L'emballage présentait divers accessoires, ainsi qu'une *nouvelle fonction vibratoire multidirectionnelle.* Bon, très bien. Je me retournai et me précipitai vers la caisse. Nikki se mit à rire en m'emboîtant le pas.

— Tu es une vraie poule mouillée.

— La ferme.

— Tu ne sais même pas s'il est bien !

La dernière chose dont j'avais envie en cet instant, c'était que ma sœur me fasse un cours sur les godemichés.

— Ce sera tout ?

La caissière était une jeune fille qui ne semblait même pas avoir l'âge requis pour travailler là. Ses cheveux bruns étaient remontés en un chignon serré et son maquillage était impeccable. Elle sourit en scannant le vibromasseur, comme s'il ne s'agissait pas de l'achat le plus embarrassant que j'aie jamais effectué.

— Avez-vous notre carte de fidélité ?

— Oui et non.

J'avais envie de mourir.

Nikki déversa tout un tas d'articles sur le comptoir.

— Elle va aussi prendre ça. Oh, avec ceci.

Un DVD atterrit sur la pile.

— C'est un bon film.

La fille prit le boîtier et elle écarquilla les yeux.

— Oh, je l'adore ! C'est un film à petit budget, mais les scènes de sexe sont géniales.

Nikki produisit un bruit des plus étranges, que l'on pourrait décrire comme un ronronnement.

— Le pirate. Avec les accessoires à la place du crochet.

— Oh, oui. Il est canon.

La fille fit claquer sa langue.

— Vous allez l'adorer.

Oui, je venais de mourir et je me retrouvais en enfer.

— Merci.

Je fusillai Nikki du regard et elle se contenta de sourire.

— Ce sera tout.

Les yeux rivés sur la bouteille de gel lubrifiant, je tendis ma carte de crédit. Je doutais de pouvoir retourner le moindre article et j'espérais que Nikki ne m'avait pas entubée. Façon de parler.

Après avoir survécu à l'épreuve du sex-shop, une tâche monumentale m'attendait, je devais ouvrir la porte suivante. Le défi s'avérait ardu, mais il faudrait bien un jour que je réapprenne cette compétence de base. Je fouillai dans mon sac à main à la recherche des clés de mon immeuble, un sac rempli de sextoys et d'objets variés calé sous le bras, tout en comptant les minutes qui me

séparaient de mon lit et de ma sieste.

— Je peux vous aider ?

Je sursautai en entendant une voix clairement masculine dans mon dos et mes clés tombèrent à mes pieds. Je me retournai et tombai nez à nez avec M. Petit-Cul. Contrairement à l'aperçu de la veille, cette fois j'avais une vue imprenable sur son physique parfait. Grand, bâti comme un coureur, avec des yeux d'un brun intense et des cheveux noirs impeccablement coupés. Lorsqu'il se rapprocha, je fus submergée par l'odeur de son après-rasage que venait nuancer une pointe de café. Un élan de désir me contracta le bas-ventre et mon entrejambe fut soudain très intéressé. C'était assurément, de ma vie entière, l'homme le plus beau qui se soit approché si près de moi.

Seigneur, cela faisait-il de moi une mauvaise épouse ? *Désolée, Rob.*

— Je ne voulais pas vous surprendre.

Il se baissa et ramassa mes clés.

— Je vous ai reconnue, c'est vous que j'ai vue l'autre jour, quand j'ai emménagé, je voulais vous saluer. Je n'ai pas encore eu l'occasion de rencontrer beaucoup de voisins.

— Ne vous inquiétez pas. Je suis juste... C'est une drôle de journée.

Je réajustai mon sac sous mon bras tout en priant pour qu'il ne remarque pas le logo de la boutique érotique.

— Je m'appelle Alyssa Barrow.

— Harrison Kemp, dit-il en souriant. Ma mère était une grande fan de *Star Wars*.

— C'est charmant.

Je me retournai et parvins à trouver la bonne clé, que je glissai dans la serrure. Cela n'apaisa en rien la tension que je sentais monter dans tout mon corps. Je pris une profonde inspiration, m'efforçant à grand-peine de ne pas prêter attention à sa proximité.

— Comment trouvez-vous votre appartement ? Vous êtes bien installé ?

L'air était sensiblement plus frais qu'à l'extérieur, si bien que mon tee-shirt et mon soutien-gorge en dentelle ne suffirent pas à cacher le durcissement soudain de mes tétons. Super ! Je pouvais utiliser mon sac pour dissimuler ces pointes effrontées, mais il faudrait alors que je mette mes achats en évidence. Je pouvais aussi choisir de ne rien faire et de laisser les filles manifester leur présence.

Bah, et puis zut. Je décidai de suivre l'une des leçons de Nikki en essayant de

ne pas tenir compte de ce qu'Harrison pouvait penser. Peu importe si cela me mettait mal à l'aise.

— Je suis encore au milieu des cartons. J'ai toujours été nul pour défaire mes valises. Avec un peu de chance, j'aurai trouvé une place pour chaque chose avant la fin de mon contrat et mon prochain déménagement.

Il marchait au même rythme que moi et son regard descendit juste un bref instant avant de revenir au niveau de mes yeux. Je redressai mes épaules et continuai d'avancer à côté d'Harrison, en direction des appartements.

— Moi, ça me rendrait folle. Mon mari faisait exprès de tout laisser dans les emballages, juste pour m'énerver.

Je m'arrêtai et pris une inspiration.

— Enfin, mon regretté mari.

Harrison fronça les sourcils.

— Toutes mes condoléances.

— Merci.

Je parlais de Rob avec de nombreuses personnes, mais il me semblait déplacé d'aborder ce sujet avec Harrison.

— Bon, me voici arrivée. L'association des résidents se réunit généralement une fois par mois, dans l'ancienne cafétéria. La prochaine réunion aura lieu dans quelques jours. Nous nous verrons là-bas si nous ne nous croisons pas d'ici là.

— Je vais faire beaucoup d'allées et venues prochainement. J'achète toujours un tas d'affaires. Je suis sûr que ce dont j'ai besoin est dans un carton quelque part, mais vous savez... C'était un plaisir de vous rencontrer, Alyssa.

Il sourit, sans s'attarder devant ma porte.

— Bonne soirée.

Mon appartement était silencieux et le parfum d'ambiance flottait dans l'air. Mon envie de rire était à peine plus forte que celle de vomir. Ce beau gosse m'avait adressé la parole alors que j'avais un sac rempli de sex-toys, avec la ferme intention de me mettre au lit pour prendre mon pied.

Un vendredi classique, en somme.

La seule chose positive que je retirais de ma rencontre avec Harrison dans le couloir, c'était la montée d'adrénaline qui pulsait à présent dans mes veines. J'espérais que ça donnerait un coup de fouet à mon excitation et que je relèverais avec succès ma mission du Jour Un. Si je voulais avancer dans la vie, alors je

devais surmonter ma culpabilité. Je m'étais donné le droit d'explorer de nouvelles choses, de ressentir des émotions différentes. Je devais venir à bout de la fiche numéro un.

Foutue fiche numéro un.

Cette fois, je ne pris pas la peine d'aller dans ma chambre et je vidai le contenu de mon sac sur la table basse. Deux bouteilles de lubrifiant – un gel chauffant, l'autre classique –, un gode en silicone, un DVD, une boîte contenant un... œuf vibrant ?

— Bon sang, Nikki.

Sous les autres articles, je retrouvai le seul objet que j'avais moi-même choisi, malgré mon empressement, le paquet qui renfermait un vibromasseur en métal bleu.

J'avais un vibromasseur à l'époque où Rob et moi avions commencé à sortir ensemble, mais il n'avait rien de commun avec celui-ci. Long, épais, avec un bout recourbé qui, d'après la caissière, ferait directement pression sur mon point G. Les cris et les étoiles dans les yeux étaient garantis. Je fermai les paupières et fis le vide dans mon esprit. J'avais du mal à identifier le flot d'émotions qui tourbillonnait en moi, mais lorsque j'y parvins, ce fut pour mieux les repousser et me préparer mentalement. J'en avais besoin. Je me le devais à moi-même.

Il était temps que le spectacle commence.

Je posai le paquet sur la tranche, me levai et ôtai mon tee-shirt, mon short et mes chaussettes. Mon soutien-gorge et ma culotte étaient dépareillés – je n'y attachais pas vraiment d'importance ces derniers temps –, je les avais choisis pour le confort plus que pour l'allure. Je laissai tomber mes vêtements, pris le DVD et me dirigeai vers le meuble télé. J'avais déjà regardé des films pornos dans ma vie, mais ce n'était pas une habitude. Je savais que Rob avait quelques vidéos sur son ordinateur, qu'il visionnait quand il était excité et que j'étais trop fatiguée ou malade pour lui être d'une aide quelconque. Jusqu'à présent, ce n'était pas un élément que je considérais comme nécessaire à ma vie sexuelle.

Le boîtier du DVD annonçait une parodie de film à succès. Nikki m'avait assuré pendant le trajet de retour que c'était une vidéo conçue pour les femmes et que j'allais l'adorer. J'ignorais totalement quelle était la différence entre les films pornos pour hommes et ceux pour femmes, et je n'avais pas d'autre choix que de lui faire confiance.

Après avoir inséré le disque dans le lecteur, j'attrapai l'emballage du



vibromasseur et allai chercher une paire de ciseaux dans la cuisine. Il ne me fallut que quelques minutes pour le libérer de sa prison et le nettoyer avant usage. Lorsque je retournai dans le salon, l'action du film avait commencé.

Des pirates. Il y avait des pirates sexy sur mon écran. Et ils étaient en train de se déshabiller.

D'accord. Ça pouvait faire l'affaire.

Je posai le vibromasseur près de moi sur le canapé et reportai mon attention sur la scène qui se déroulait à l'écran. L'homme était tombé à genoux devant la reine des pirates et couvrait son corps de baisers. La femme l'encourageait en poussant des gémissements langoureux, ponctués de temps à autre par de brèves inspirations. Je joignis mes pieds sur la table basse et écartai les jambes. J'avais beau être bien décidée à en profiter, j'éprouvai soudain l'envie de ne pas précipiter les choses. Rien ne me pressait de terminer. Je n'avais personne d'autre à prendre en compte. Il n'y avait que moi, mon corps et deux pirates séduisants. Si je voulais me contenter de regarder le film sans rien faire, j'en avais le droit. Je pouvais prendre mon pied en quatrième vitesse et passer à autre chose. Je pouvais me montrer égoïste et ne me soucier de rien.

La première scène de sexe se déroula intégralement sans que je pose les mains sur mon corps. Mes tétons avaient durci sous le tissu de mon soutien-gorge. Mon entrejambe mouillait ma culotte alors que je sentais l'excitation monter. Il y avait une véritable histoire dans ce film porno et je me laissai entraîner par les événements. Lorsque la scène suivante arriva et que notre héros fut prêt à séduire l'héroïne, j'étais prête à passer à l'action.

Le poids du vibromasseur était rassurant dans ma main lorsque je m'en emparai. J'avais décidé de reproduire à l'aide de mon jouet les actions du héros dans le film. Sans détacher les yeux de l'écran, je fis courir le vibromasseur sur ma joue et sur mes lèvres tandis que, de son sexe dur, il caressait le visage de sa femme pirate. Lorsqu'elle ouvrit la bouche et se mit à sucer et à lécher la queue rigide, je glissai le métal froid dans ma propre bouche. Je passai ma langue sur son extrémité, frissonnant en sentant son goût métallique. Je le suçai énergiquement, le léchant sur toute sa longueur, avant d'en effleurer de nouveau mes lèvres, m'imaginant que c'était le pirate.

— Je veux sucer tes délicieux tétons.

En temps normal, la réplique m'aurait fait pouffer de rire, mais mon souffle resta suspendu et mon entrejambe se mit à palpiter. Il y avait quelque chose dans sa voix, une touche d'autorité mêlée de désir qui fit profondément écho en moi.

Sur l'écran, le héros plaqua le dos de l'héroïne contre un tapis devant un feu

ardent. Il lui ôta sa chemise pour exposer sa poitrine, et la femme se cambra. J'imitais ses mouvements, tirant l'avant de mon soutien-gorge pour le baisser sans le dégrafer. Mes seins se dressèrent, les tétons durs et sensibles. Alors que le héros se frayait un chemin à coup de baisers le long de son cou en direction de sa poitrine, je déplaçai en même temps le vibromasseur toujours humide, caressant le premier téton avant de passer au second.

Mon corps commença à trembler et je sus que je ne pourrais plus me retenir très longtemps. Cela faisait une éternité que je n'avais pas connu le soulagement physique associé au plaisir sexuel. À présent que je m'étais enfin engagée dans cette voie, je ne pouvais plus résister. Heureusement, le pirate ne me fit pas attendre très longtemps.

Il retira les habits de sa bien-aimée tandis que, de mon côté, j'ôtai ma propre culotte. Elle était déjà détrempée par mon excitation et une forte senteur musquée s'en dégagait. Je la laissai tomber sur le sol et me repositionnai, les jambes bien écartées. J'avais hâte de fourrer le vibromasseur entre mes jambes et de l'allumer, mais je savais que tout se passerait trop vite. Je choisis plutôt de le faire glisser lentement le long de mon ventre, contournant mon pubis avant de diriger son extrémité vers mon clitoris.

Si la fonction vibreur avait été enclenchée, j'aurais joui séance tenante.

Je continuai ainsi jusqu'à enfoncer légèrement le bout et sentir l'étirement agréable de mes muscles après tout ce temps d'inactivité. Le pirate à l'écran n'était pas encore prêt à prendre sa maîtresse, mais je ne l'attendis pas plus longtemps. De ma main libre, je fis pivoter l'embout du vibromasseur pour l'activer.

Je tressaillis lorsque les sensations m'éveillèrent à la vie. Je crus presque jouir sur-le-champ, mais mon corps tenait bon contre les assauts. Il me fallut un moment pour m'y adapter. Je fus enfin capable de me laisser aller au plaisir, le savourant sans me précipiter. Je commençai à effectuer un mouvement de va-et-vient avec le vibromasseur, titillant de temps en temps mon orifice en y décrivant de petits cercles. Au bout d'un moment, j'augmentai la vibration de quelques crans, accentuant son intensité.

Mon corps adorait ça.

— Baise-moi fort. Je veux t'appartenir.

À présent, l'héroïne était à quatre pattes, les fesses exposées. Ses seins se balançaient librement.

Elle avait des seins magnifiques. Lourds et ronds, avec des tétons qui ne

demandaient qu'à être aspirés... bon sang, depuis quand prêtais-je attention à ça ? *On s'en fiche ! Profite.*

Alors que le vibromasseur me baisait toujours, je fis courir mon doigt sur mon téton. La sensation passa d'abord inaperçue, éclipsée par la puissance des vibrations entre mes jambes. Je persévèrai pourtant, suivant le même rythme que l'objet métallique. Mon souffle se fit saccadé et mes seins réagirent un peu plus, tandis que chaque mouvement de mes doigts augmentait leur sensibilité.

Je touchais au but, à présent. Les muscles de mes cuisses se contractaient de manière incontrôlable. De la sueur perlait entre mes seins et au creux de mes reins. Les deux pirates gémissaient bruyamment tandis qu'il la prenait en levrette. Leurs peaux luisaient, ils étaient beaux au-delà des mots.

Mon orgasme était à portée de main, il attendait que je m'avance et que je m'en saisisse. Je savais ce que j'avais à faire, mais je ne voulais pas que mon plaisir cesse. J'aurais d'autres occasions. D'autres fois. *Prends-le maintenant. Je t'en prie.*

Je retirai alors le vibromasseur de mon sexe et pressai l'extrémité humide sur mon clitoris tout en pinçant violemment mon téton. Une inspiration, puis deux, et mes paupières se fermèrent brusquement.

Le plaisir et le soulagement jaillirent de toutes les cellules de mon corps. Une explosion qui sembla me déchirer de l'intérieur, faisant voler en éclats le silence et la solitude pour les remplacer par une vive lumière. Je poussai un cri et mon dos se cambra à tel point que mes fesses se décollèrent du canapé. D'abord, mon ouïe s'éteignit, puis ce fut ma vision qui se brouilla alors que je m'effondrais mollement.

Je ne me rappelais pas avoir jamais perdu connaissance après l'amour. Que les choses soient bien claires : Rob m'avait offert de belles sensations pendant toutes ces années, mais cette fois, c'était...

Les mots me manquaient pour décrire à quel point c'était formidable. J'avais enfin réussi à le faire, à chasser toutes mes réticences pour m'emparer de ce qui m'appartenait. Rob serait enchanté. Bon sang, j'étais euphorique ! J'avais envie de rire, d'exécuter une danse de la victoire toute nue dans mon appartement, de regarder la suite du film pour voir si je pouvais recommencer. Mais pas avant d'avoir retrouvé toute mon énergie, car j'avais terriblement sommeil.

Alors que j'étais assise, essayant de rassembler mes forces pour bouger, je pris conscience que l'on frappait à ma porte. Des coups retentissants.

Quelqu'un était là. Quelqu'un voulait me parler *maintenant*, merde !

— Fait chier.

J'attrapai ma culotte et mon tee-shirt, et les enfilai en hâte tout en titubant vers le lecteur DVD pour l'éteindre.

— Une seconde !

Remontant mon short sans prendre le soin de le boutonner, je jetai un œil dans le judas. C'était Harrison.

Et merde.

Il était trop tard pour faire semblant de ne pas être chez moi et je n'avais pas le temps de consulter le miroir pour savoir si mon visage portait toujours les traces de l'extase. Mon cœur, que l'orgasme avait fait cogner plus fort quelques instants plus tôt, battait toujours la chamade, comme pour annoncer une catastrophe imminente. Je pris une profonde inspiration, passai rapidement les mains dans mes cheveux et ouvris à demi la porte.

— Salut.

Je souriais, les joues crispées. *Je vous en supplie, ne le remarquez pas.*

— Quoi de neuf ?

Au lieu du sourire charmeur qu'il arborait lorsque nous nous étions rencontrés à l'extérieur, Harrison avait les sourcils froncés. Tout son corps était tendu.

— Est-ce que vous allez bien ? Je ressortais quand j'ai entendu un cri. J'aurais juré que ça venait de chez vous.

Pas besoin d'un miroir pour savoir que j'étais devenue écarlate. J'avais envie de mourir sur place.

— Oh, oui. Je vais bien. Merci.

— Je sais que vous êtes toute seule ici et j'avais peur qu'il soit arrivé quelque chose. Que quelqu'un soit entré...

Il me dévisagea pendant quelques instants. Je n'avais pas le moindre doute sur ce qu'il voyait : un visage rouge, des cheveux emmêlés, à moitié habillée.

Il écarquilla les yeux et entrouvrit les lèvres. *Ça y est, il vient de comprendre.* Désormais, je serais à jamais la fille-qui-jouit-si-fort-que-tout-le-monde-peut-l'entendre. Génial. *Je me demande s'il est encore temps de déménager !*

— Oui, donc tout va bien.

J'appuyai ma main contre ma gorge. Ma peau était toujours tiède au toucher.

— Hum, c'est gênant.

— Désolé.

Il n'avait pas l'air désolé. En fait, il paraissait intrigué.

— Étiez-vous dans votre chambre ? J'aimerais bien le savoir, parce que si l'insonorisation est si mauvaise que ça...

— Non !

Mon dieu, j'avais envie de mourir.

— Non. L'insonorisation est tout à fait normale. Vous n'avez pas à vous inquiéter.

Plus jamais je ne me masturberais.

— Je vous ai mise mal à l'aise.

Encore une fois, il n'avait pas l'air désolé. Au contraire, j'étais à peu près certaine qu'il trouvait la situation amusante.

— Non, pas du tout. Enfin, peut-être un peu.

Le sol pouvait bien s'ouvrir et m'engloutir tout entière. Pitié.

— Ça... ça faisait longtemps. Mari décédé, et tout, et tout. Donc, oui. Je vais bien. Je crois que je vais vous laisser, maintenant, d'accord ? Merci d'être passé.

Harrison ne répondit pas, mais j'aurais juré avoir aperçu un début de sourire sur son visage avant que la porte ne se referme dans un déclic.

Ma vie ne prenait décidément pas le chemin que j'escomptais.

## 4.

— C'est officiellement la pire idée du monde.

Je m'arrêtai net juste après le vestiaire et croisai les bras en fusillant Nikki du regard.

— Sérieusement, je n'irai pas plus loin.

J'avais laissé ma sœur m'entraîner dans un grand nombre de *plans foireux* au fil des ans, mais sortir dans un club essentiellement fréquenté par des étudiants décrochait la palme. Même si je n'estimais pas du tout être vieille, il ne me fallut pas plus de cinq minutes pour prendre amèrement conscience que je n'avais plus vingt ans. Alors que je fronçais les sourcils, un groupe de filles toutes pimpantes passa devant moi, leurs tenues annonçant clairement – bon sang, elles étaient vraiment sexy – qu'elles étaient là pour prendre du bon temps. J'avais au moins dix ans de plus que la plupart des clients. Comment voulait-elle que je rencontre quelqu'un avec qui m'envoyer en l'air ? M'avancer en disant : « Salut, tu veux baiser ? »

Nikki chassa mes inquiétudes d'un geste de la main et lança : « Fais-moi confiance », avant de m'entraîner sur la piste de danse. Je *savais* que je n'aurais jamais dû lui montrer les fiches de Rob. Investie d'une mission, ma sœur était toujours une catastrophe.

Elle s'était mis en tête cette idée folle que le meilleur moyen de faire mon grand retour dans le monde de la drague était de passer en revue toutes les options disponibles. Si sa proposition de speed-dating ne m'avait pas emballée de prime abord, avec du recul, elle aurait sans doute été plus cohérente que cette soirée. Je ne connaissais même pas cette chanson ! Je rêve ou ces filles dansaient le *twerk* ?

Hors de question.

— Nikki...

Elle me colla sa main sur la bouche.

— Ma chérie, amuse-toi, c'est tout. Rien de plus. On ne parle pas de sexe, ni de te trouver un partenaire pour la vie. Nous sommes juste ici pour nous amuser. Deux filles en ville, qui passent un bon moment.

Ma sœur était une fanatique de danse et elle ne tarda pas à se laisser emporter

par la foule des corps en folie. Il ne me restait que deux options : danser ou partir. Nikki avait raison sur un point, ça faisait trop longtemps que je ne m'étais pas autorisé un peu de détente. Certes, ce n'était pas mon genre de soirée, mais qu'importe ! Le but était justement de sortir pour faire quelque chose de différent. Un bref coup d'œil dans la salle me rassura : je n'étais pas la seule trentenaire. Tout le monde passait un bon moment. Je n'avais aucune raison pour ne pas m'amuser à mon tour.

Je m'avançai vers la piste de danse. Constatant que le monde ne cessait pas de tourner, je m'enhardis. Alors que je me rapprochais des danseurs, les pulsations de la basse chassèrent mes dernières hésitations et le rythme me gagna peu à peu. Je restai à la périphérie de la foule, suffisamment proche, toutefois, pour participer au mouvement général. Je fermai les yeux en essayant de me détendre, de m'abandonner à la musique. Poussant un profond soupir, je me mis à bouger les hanches en rythme. Je me fichais de la chanson, je me fichais des gens qui m'entouraient. J'étais là pour m'amuser.

Pour la première fois depuis bien longtemps, je pouvais me permettre d'être un peu égoïste.

Et ce fut exactement ce que je fis.

Des mains frôlèrent mon corps, ramenant mon attention sur l'instant présent. Si le premier contact était accidentel, le deuxième fut beaucoup plus conscient et volontaire. Avant de m'en rendre compte, j'avais quitté le bord de la piste pour m'enfoncer dans la foule. Les craintes que j'avais entretenues s'effacèrent et je m'autorisai à lâcher du lest. Tout en me laissant emporter par la musique et l'énergie des danseurs, je me mis à sourire. Peut-être Nikki avait-elle raison. Peut-être était-ce exactement ce dont j'avais besoin.

Visage anonyme dans la foule, je dansai quelque temps toute seule jusqu'à ce qu'un type à la peau mate, qui semblait un peu plus âgé que les autres, s'avance pour calquer ses mouvements sur les miens. Ce n'était pas un hasard, du genre « oups, je me suis retourné et vous étiez là ». Non, il dansait *avec moi*. *C'est vraiment en train de se produire*. Je le toisai du regard, glissai une mèche derrière mon oreille et continuai comme si de rien n'était.

*C'est juste pour s'amuser. Tu ne cherches pas à l'emballer.* Au bout de quelques minutes, je riais aux éclats en essayant de ne pas passer pour une trentenaire blanche incapable de se déhancher en rythme.

La chanson changea et mon partenaire de danse se rapprocha.

— Je m'appelle Marcus.

— Alyssa.

Mon sourire s'agrandit. Marcus était charmant, mesurait à peu près ma taille et sentait incroyablement bon. Sa chemise était suffisamment moulante pour dévoiler sa musculature malgré la lumière tamisée. Je ne percevais pas la moindre onde négative ni inquiétante de sa part. Tout se passait encore mieux que je l'aurais cru.

En un clin d'œil, il avait posé les mains sur mes hanches et m'avait attirée à quelques centimètres de lui.

— Je ne t'avais encore jamais vue ici.

Je n'étais pas une danseuse exceptionnelle, et comme je n'avais jamais eu d'autres partenaires que Rob et quelques amis, une telle proximité avec un homme que je ne connaissais pas me mettait mal à l'aise. Je ne savais pas où placer mes mains. Devais-je lui tenir les hanches ? Passer mes bras autour de son cou ? Je choisis de lever les bras pour poser délicatement mes mains sur ses biceps.

— Non, c'est la première fois.

Le sourire de Marcus me procura un frisson, mais je n'étais pas certaine d'aimer ça.

— *Cool.*

Il pressa les doigts contre moi en avançant les hanches. Ce mouvement fit entrer son entrejambe en contact avec le mien. Je n'avais pas envie d'admettre que j'étais stupéfaite, et pourtant c'était le cas. Voilà que je me retrouvais collée-serrée contre un homme que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam, sur la piste de danse d'un club que je n'avais encore jamais fréquenté. Ce n'était pas le genre de choses que je faisais, ni même que j'avais envie de faire, quel que soit mon statut relationnel.

J'esquissai un mouvement de recul, mais Marcus tenait bon. Les paupières closes, il dansait d'un air béat. Bon sang, ma réaction était peut-être un poil exagérée. Visiblement, ce gars cherchait simplement à passer un bon moment. J'exerçai une légère pression sur ses biceps et tentai une fois de plus de m'écarter. Marcus ouvrit les yeux et me sourit avant de m'attirer un peu plus dans ses bras.

— Allez, ma belle. Montre-moi ce que tu sais faire.

— Je ne pense pas...

Quelqu'un me percuta par-derrière et je fus aplatie contre Marcus. Son regard s'illumina et son sourire aurait fait fondre le cœur le plus glacial. C'était un bon



gars. Je n'aurais pas dû me mettre dans des états pareils pour une simple danse. Je forçai mon corps à se détendre et essayai une fois de plus de me laisser bercer par la chanson. Je fermai lentement les yeux et me déhanchai sur la musique, me lovant langoureusement contre lui.

Ce fut à ce moment que je sentis son érection.

Ouvrant brusquement les yeux, je reculai aussitôt. Marcus tituba légèrement en perdant soudain l'appui de mon corps. Il secoua la tête.

— Tout va bien ?

— Je... j'ai besoin d'un verre.

Marcus me sourit de nouveau.

— Je vais t'offrir un verre.

— Non ! dis-je en reculant. Je vais m'en chercher un toute seule.

— Qu'y a-t-il ? On s'amusait bien.

Il tendit les bras, mais j'esquivai son étreinte.

Nous nous étions rapprochés du bord de la piste. Le bar m'apparaissait en ligne de mire – ou du moins, la foule qui se pressait devant le bar – ainsi que la porte.

— Je crois que je ferais mieux d'y aller.

— Tu ne t'amuses pas ?

Sa voix ne comportait pas la moindre trace de sarcasme. Il semblait plus curieux qu'autre chose.

— Non, pas vraiment.

— Quel dommage. Une jolie fille comme toi devrait toujours s'amuser.

La musique changea de nouveau, des rythmes plus lents cette fois.

— Nous pouvons discuter. Ou danser. Danser, c'est mieux.

J'allais lui répondre lorsqu'un autre homme s'avança. Il nous dépassait tous les deux. Ses yeux marron étaient graves et son corps était tendu. Il fallut un moment à mon cerveau avant de réaliser que le visage auquel appartenaient ces yeux ne m'était pas inconnu.

Je déglutis péniblement.

— Harrison ? Que fais-tu ici ?

Marcus leva les mains.

— Mec, je ne savais pas qu'elle était accompagnée.

— Je ne le suis pas.

Je tendis la main pour la poser sur l'épaule de Marcus.

— C'est un ami, de mon immeuble.

Harrison n'avait toujours rien dit. Son regard alternait entre mon visage et le bras de Marcus sur lequel ma main était posée. Je la laissai retomber le long de mon corps. Une bouffée de culpabilité, aussi soudaine qu'inexpliquée, me submergea. C'était ridicule, étant donné que je n'avais adressé la parole à Harrison que deux fois dans ma vie.

— Je crois que je vais y aller.

— D'accord, jolie demoiselle. Prends soin de toi.

Marcus m'adressa un clin d'œil avant de reculer dans la foule, où il disparut.

Cela m'aurait plu – de m'évanouir dans les airs. Ça m'aurait épargné ce qui allait suivre. Pour une raison quelconque, Harrison m'agaçait un peu. Il n'avait aucun droit de débarquer là et de faire peur à mon partenaire de danse, même si je n'étais pas à mon aise et envisageais de m'en aller.

Je croisai les bras en me tournant vers lui.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

— Fait quoi ?

Sa voix m'atteignit sans difficulté malgré la puissante ligne de basse de la chanson.

— Je n'ai rien dit.

— Tu n'en as pas eu besoin. On vous apprend à faire la gueule et à montrer les dents en école de commerce ?

Harrison jeta un œil en direction d'une table derrière lui.

— Je suis ici avec un client. Je venais chercher nos verres au bar quand je t'ai vue en train d'essayer d'échapper à ce mec bizarre. Je voulais juste m'assurer que tout allait bien.

C'était une preuve de galanterie. Je n'aurais pas dû m'en offusquer. Et pourtant, j'étais hors de moi.

— Marcus n'était pas bizarre. C'est un gars sympa, il se trouve juste qu'il aime se coller aux filles avec lesquelles il danse. Et pour ton information, je suis tout à fait capable de me défendre.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire.

— Je gère très bien toute seule depuis que j'ai quitté mes parents.

— Je n'en doute pas.

— Tu ne me connais pas. Tu ne sais pas ce dont je suis capable. Alors la prochaine fois, ajoutai-je en agitant un doigt devant son torse, attends qu'on te le demande avant de fourrer ton nez dans des affaires qui ne te concernent pas.

Au lieu de battre en retraite comme Marcus l'avait fait, Harrison prit ma main dans la sienne et la serra contre sa poitrine. Sa peau était chaude et ses doigts étaient doux autour des miens. Contrairement à ma danse avec Marcus, cette fois mon corps réagit immédiatement. Ce n'était franchement pas juste.

Il exerça une légère pression sur ma main.

— Tu as raison. Je ne te connais pas. Je n'aurais pas dû m'immiscer. Mais je ne m'excuserai pas d'intervenir quand je crois déceler un danger. Je préfère encore t'agacer que te voir courir des risques.

Je crus qu'il avait terminé, qu'il avait enfin dit ce qu'il avait sur le cœur et qu'il s'apprêtait à me laisser tranquille, mais Harrison me surprit une fois de plus. Il porta mes doigts à ses lèvres et déposa un baiser délicat sur le dos de ma main.

— Passe une bonne soirée.

Je restai là, sans doute plus longtemps que je l'aurais dû, la main suspendue dans les airs en train de le regarder s'en aller. Bon sang, c'était quoi, ça ? Je venais vraiment de me fâcher contre un homme qui essayait simplement de m'aider ? Me prenait-il pour une personne si faible qu'il faille voler à mon secours ?

Bon sang, je ne savais même pas si mon cœur était en train de fondre ou si, au contraire, j'avais envie d'aller le frapper. Les deux ? Était-ce possible de vouloir les deux en même temps ?

— Hé ! Tu reviens danser ?

Nikki venait de faire irruption à côté de moi, sans se douter de la scène qui venait de se dérouler.

— Tu ne peux pas déjà partir. Ça ne fait que dix minutes que nous sommes arrivées.

— Ça fait plus longtemps que ça.

Je ne la regardais même pas, les yeux toujours rivés sur les fesses de mon voisin si troublant.

Harrison était retourné s'asseoir à la table qu'il occupait avec un homme et une femme. Même s'il ne me regardait pas, j'avais l'impression qu'il était tout à

fait conscient de ce que je faisais. Je ne le connaissais pas assez pour me faire une idée du genre d'homme qu'il était, mais je ne voulais pas qu'on me prenne pour une femme facilement impressionnable. Il allait lui falloir plus qu'un acte de gentillesse déplacé et un pantalon bien ajusté pour me conquérir.

*Qu'il aille se faire foutre.*

Je pris Nikki par la main et me dirigeai d'un pas assuré vers la piste de danse.

— *Rock'n'roll, baby !*

## 5.

J'avais réussi à passer une semaine et demie sans croiser Harrison. Bien sûr, si j'étais honnête avec moi-même, je me rendais compte que j'avais sans doute réagi trop excessivement à notre dernière rencontre. Oui, son apparition au club m'avait déstabilisée. Oui, j'essayais de me débarrasser de Marcus à ce moment-là. Aucun être humain normalement constitué ne se serait senti offensé par ce qu'Harrison avait fait.

Même si j'étais tout à fait capable de me défendre seule, son intervention n'était pas mal intentionnée. Elle faisait seulement de lui, malgré sa prévenance, un voisin trop intrusif. Certes, j'aurais peut-être paniqué sans savoir comment expliquer à Marcus, le beau danseur souriant, que je n'étais vraiment pas prête pour un coup d'un soir, mais je manquais juste de pratique sur cet aspect-là. Je devais développer tout un ensemble de nouvelles compétences.

Ce n'était pas la faute d'Harrison.

Ainsi, lorsque mon nouveau voisin entra d'un pas nonchalant dans la cafétéria de notre immeuble pour la réunion mensuelle des résidents, je n'avais aucune raison valable pour ne pas faire preuve de politesse envers lui. Et pourtant, je ne pouvais m'empêcher de froncer les sourcils en le regardant s'avancer gracieusement entre les participants. Il savait s'attirer la sympathie de tout le monde.

Le gobelet en plastique craqua dans ma main, répandant du café brûlant sur ma peau.

Merde.

La grand-mère qui habitait au-dessus de chez moi, Mme Le Page, me tendit une serviette en papier.

— Attention, ma belle. Il ne faut pas serrer ces tasses comme ça.

— Merci.

— Oh, c'est le nouveau locataire que vous regardiez ? Il habite à votre étage, n'est-ce pas ? Ce qui veut dire qu'il travaille pour cette société.

Mme Le Page émit un petit roucoulement, légèrement perturbant de la part d'une femme de quatre-vingt-quatre ans.

— Charmant, avec ça.

— Il s'appelle Harrison.

La dernière chose dont j'avais besoin, c'était que Mme Le Page se mette en tête de jouer les entremetteuses. J'avais suffisamment de fil à retordre avec Nikki sans avoir besoin d'en rajouter.

— Je doute qu'il reste bien longtemps dans le coin. Il a dit qu'il était sous contrat, quelque chose comme ça. Il travaille dans la vente.

— La vente. Ça veut dire que c'est un beau parleur. C'est ce qu'on va vérifier tout de suite.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, Mme Le Page s'était approchée d'Harrison.

— Bon sang.

La chaleur du café devenait insupportable. Ignorant les ricanements de ma voisine indiscreète, je me dirigeai vers la grande table pour remplacer mon gobelet et picorer un autre biscuit.

Sentir les vibrations de la voix d'Harrison remonter le long de ma colonne vertébrale me faisait un drôle d'effet. Je n'étais pas insensible à son charme – bon sang, n'importe qui aurait admiré sa mâchoire puissante et aurait eu envie de tester la douceur de sa chevelure noire brillante – mais ce n'était pas du tout mon type d'homme. Je n'avais jamais été attirée par les mâles dominants. Ils avaient tendance à se montrer trop tapageurs, trop autoritaires, pas du genre à se blottir sur le canapé pour regarder un film de filles. Ce n'était pas le type d'homme auquel j'adressais habituellement la parole, même dans un événement social comme celui-ci.

Alors pourquoi tendais-je l'oreille pour entendre ce qu'il disait à Mme Le Page, une femme assez âgée pour être sa grand-mère ? J'étais comme possédée. Comme si j'avais été enlevée par les extraterrestres ou quelque chose de ce genre.

Mme Le Page se mit à glousser et le rire grave et guttural d'Harrison se mêla au sien. Je n'aurais jamais dû éprouver une telle envie de me retourner pour les regarder, pour voir ce qui provoquait cette hilarité ou pour apercevoir son visage. Et pourtant, j'étais tentée. Très, très tentée de le faire.

— Il est l'heure de commencer. Si vous voulez bien prendre place.

Pierce Wilton, l'actuel président de notre association, tapa dans ses mains et tout le monde rejoignit sa place habituelle. Pierce n'était pas mon voisin préféré, notamment à cause du détachement dont il avait fait preuve envers moi depuis le décès de Rob, mais il parvenait efficacement à maintenir notre immeuble en

excellent état, si bien que je fermis les yeux sur son manque de courtoisie.

Les conversations se poursuivirent à mi-voix, tandis que tout le monde s'installait confortablement. Ces réunions avaient tendance à durer plus que nécessaire, mais il était impossible de partir avant la fin sans passer pour un grossier personnage aux yeux des autres résidents. En temps normal, M. et Mme Le Page rejoignaient ma rangée et nous échangeions des regards amusés en levant les yeux au ciel lorsque Pierce commençait à radoter. Cette complicité était agréable et nous donnait matière à discuter après la réunion, autour d'un dernier café.

Je n'aurais pas dû être le moins du monde étonnée lorsque Harrison s'installa à leur place, juste à côté de moi. Mon corps se crispa quand le parfum de son après-rasage me parvint. Cette fois, un soutien-gorge rembourré dissimulait le durcissement soudain de mes tétons, mais mon short remontait si haut qu'il venait faire pression contre mon clitoris. La dernière chose dont j'avais envie, c'était de laisser Harrison croire qu'il me faisait de l'effet.

Même si c'était pourtant bien le cas.

Fichue libido.

— Merci à tous d'être venus ce soir.

Pierce nous adressa l'un de ses sourires si fugaces qu'il ne fallait pas cligner des yeux de peur de le rater.

— Je voudrais souhaiter la bienvenue à notre tout nouveau résident, Harrison Kemp.

Des applaudissements polis s'élevèrent.

— Je vais rappeler quelques règles élémentaires ce soir, notamment pour M. Kemp, même si je sais qu'un petit rappel ne fera de mal à personne. Je ne reviendrai pas sur l'incident de la salle de gym, mais sachez que personne n'a encore avoué l'avoir utilisée en dehors des heures d'ouverture.

Il nous regardait par-dessus ses lunettes.

— Je vous prierai donc d'être très attentifs, et surtout vous, monsieur Kemp.

Harrison poussa un léger grognement.

— Et merde.

— Merci bien, grommelai-je, le regard inflexible.

Je ne voulais surtout pas m'attirer les foudres de Pierce en me laissant distraire.

— Tu as le droit de me sauver, cette fois, lui dis-je.

Harrison soupira.

— Apparemment, tu n'as pas tellement apprécié la dernière fois que je l'ai fait.

— En effet.

Pierce s'interrompit pour nous regarder.

— Alyssa, je ne pense pas que M. Kemp appréciera de recevoir une amende après avoir commis une infraction parce qu'il n'aura pas pu écouter la présentation.

— Désolée.

J'avais les joues cramoisies.

— Je vais me taire.

— Vous aurez tout le temps de bavarder au barbecue.

Il attendit un moment avant de poursuivre.

J'avais envie de mourir. Je n'avais jamais aimé être au centre de l'attention. Même quand j'étais à l'école, je faisais tout mon possible pour éviter de passer au tableau. Ignorant Harrison, je me carrai dans ma chaise en priant pour que Pierce ne m'interpelle plus.

Soit Harrison avait toujours une dent contre moi depuis l'épisode du bar, soit il avait un petit côté puéril. La première fois, je crus qu'il avait cogné son genou contre le mien par inadvertance. La deuxième fois, je compris qu'il tentait d'attirer mon attention. Au bout de la troisième fois, il commençait franchement à m'agacer. Lorsqu'il me frôla pour la quatrième fois, je tendis la main pour lui pincer la cuisse en lui lançant un regard noir.

Cet enfoiré me répondit par un sourire insolent.

Comment avais-je bien pu trouver cet homme-enfant attirant ? Ou même galant ?

Visiblement, la guerre était déclarée. Sans me soucier de Pierce, j'écartai mon genou pour éviter le contact suivant, pile au bon moment. Il se renfrogna, mais j'affichai un grand sourire. Il se pencha alors pour me pincer le haut du genou.

Il n'aurait jamais pu se douter que mes genoux étaient aussi chatouilleux ni que je pousserais un cri aussi strident. Tout le monde se tourna pour me regarder et mon ventre fit la culbute. J'avais envie de mourir.

Harrison tapa violemment du pied sur le sol.



— C'est une araignée qui l'a fait sursauter. Je viens de la tuer.

— Je suis désolée.

— J'ai horreur des araignées, renchérit Mme Le Page, d'une voix bien trop guillerette pour être innocente. Pierce, nous avons remarqué qu'il y en avait plus que d'habitude dans notre appartement. Nous devrions peut-être y remédier.

— Je l'inscris sur la liste d'entretien.

J'ignorais s'il nous croyait, toujours est-il que Pierce prit soin de rédiger une note dans son carnet.

— Y a-t-il d'autres sujets dont vous voudriez discuter ?

— Non, et maintenant allons manger, déclara M. Le Page en se levant avant de tendre la main pour aider sa femme. Je meurs de faim et Bill est tout seul là-haut en train de faire cuire ses hamburgers.

Pierce balaya la salle du regard en secouant la tête. Le pauvre, nous devions le rendre complètement fou.

— S'il n'y a rien d'autre, alors la réunion est ajournée. Notre barbecue de bienvenue pour M. Kemp a lieu sur le toit-terrasse.

Je fus capable de tenir ma langue assez longtemps pour laisser les conversations reprendre avant de me tourner vers Harrison.

— Tu es un connard.

— Non, pas du tout.

Son sourire taquin n'était pas très convaincant.

— Je m'ennuie vite.

— Pierce va fermer les yeux pour cette fois, mais il peut être méchant quand on ne lui prête pas attention. Il était proviseur de ce lycée avant qu'on le transforme en résidence. On l'appelait « Le Directeur ».

J'esquissai des guillemets par habitude, même si l'emphase n'était pas nécessaire.

— Il ne m'aurait pas beaucoup apprécié. J'étais un sportif arrogant, ce qui énervait même mes parents.

Harrison se leva et son entrejambe passa dangereusement près de mon visage.

— Tu veux bien me montrer le toit-terrasse ?

— Tu n'as qu'à suivre la foule.

— Quoi, tu ne viens pas ?

Ce crétin semblait presque déçu.

— Une certaine personne m’a accusé de ne pas bien connaître mes voisins, reprit-il. J’espérais avoir la chance de me rattraper.

Pourquoi fallait-il toujours qu’il m’assène sa logique à toute épreuve ? Je ne pouvais pas l’accuser de ne pas me connaître et fuir l’occasion parfaite de passer du temps avec lui en public. D’autant plus que je participais toujours aux barbecues. Mon absence serait remarquée et les commentaires iraient bon train. Suivis par des rumeurs. Bon sang, ce serait encore pire que la fois où tout le monde me croyait enceinte.

Ou quand ils avaient appris pour Rob.

Ignorant la main qu’il me tendait, je me levai.

— Bon, d’accord. Mais je ne suis toujours pas sûre de beaucoup t’apprécier. Viens.

Harrison me suivit comme un gros toutou obéissant tandis que j’ouvrais la marche vers le toit-terrasse. L’odeur des hamburgers grillés se mêlait à la musique crachotante de la vieille radio que personne n’avait jamais réclamée. Les rires et les éclats de voix nous enveloppèrent lorsque nous rejoignîmes les autres. Il y avait bien plus de participants au repas qu’à la réunion. Les couples étaient chanceux, car maris et femmes pouvaient assister à la réunion à tour de rôle afin de ne pas être deux à souffrir chaque fois, avant de se retrouver autour du barbecue. Rob et moi avions l’habitude de procéder ainsi, même si je préférais les rares fois où nous participions ensemble. C’était toujours amusant – un peu comme les enfantillages d’Harrison.

Je m’arrêtai si brusquement qu’Harrison me dépassa. Il se retourna vers moi, les sourcils froncés.

— Ça va ?

— Oui, désolée.

Il pénétra dans mon périmètre personnel, un peu comme l’autre soir, au bar.

— Et si j’allais te chercher un verre ? On dirait que quelqu’un a apporté de la bière.

— Avec plaisir.

Je n’étais pas une grande consommatrice d’alcool, mais j’étais dans un tel état qu’un verre ne pouvait pas me faire de mal.

— Oui, bonne idée.

Je vis Harrison se diriger vers le bar, s’interrompant fréquemment pour

discuter avec les autres résidents. D'abord, je crus qu'il jouait les séducteurs en voyant les femmes rougir en lui parlant. Mais à bien l'observer, je me rendis compte qu'il n'en était rien. Harrison était l'un de ces hommes qui accordaient à leurs interlocuteurs leur pleine et entière attention. Il souriait aux femmes comme aux hommes et hochait la tête tout en bavardant. Pas étonnant que je rougisse comme une adolescente chaque fois qu'il regardait dans ma direction. Je n'étais pas habituée à une telle intensité.

— Je crois que notre nouveau résident vous a tapé dans l'œil.

*Merde.*

— Non, madame Le Page. Il est charmant, mais ce n'est vraiment pas mon genre.

La vieille dame passa son bras sous le mien et me tapota la main. C'était la même main qu'Harrison avait portée à ses lèvres.

— Il n'y a qu'un genre d'homme qui devrait intéresser les femmes. Un homme qui les traite avec respect. Comme votre Rob.

Ma poitrine se contracta à la mention de son prénom. Avec l'arrivée d'Harrison dans l'immeuble et ma découverte des fiches de Rob, je pensais moins à l'homme que j'avais perdu et plus à mon désir de tourner la page. Je n'étais pas convaincue d'aimer cette nouvelle attitude.

— Une gentille fille comme vous ne devrait pas être seule. Même s'il n'est peut-être pas fait pour vous, ça ne coûte rien de se rincer l'œil.

Elle produisit de nouveau son espèce de roucoulement.

— Vous devez bien admettre qu'il est agréable à regarder.

— Oui, il n'est pas trop mal.

Harrison avait récupéré deux gobelets en plastique remplis de bière et revenait dans notre direction.

— Madame Le Page ?

— Oui ?

— Comment tourner la page ?

Je déglutis pour faire passer le nœud qui m'obstruait la gorge.

— Quand je me suis mariée, je n'aurais jamais cru avoir à chercher quelqu'un d'autre. J'ai toujours été heureuse de ce que nous partagions. Je ne sais même pas par où commencer pour chercher autre chose, quelqu'un d'autre.

Elle se tourna vers moi et posa doucement sa main sur ma joue en souriant.

— Un pas après l'autre. C'est tout ce que nous pouvons faire.

Elle resta près de moi jusqu'au retour d'Harrison.

— Monsieur Kemp, comment trouvez-vous votre nouvel appartement ?

Il me tendit la bière et ses doigts effleurèrent les miens lorsque je m'emparai de mon gobelet.

— Il est formidable pour une location. Ma société me loge pendant les trois prochains mois, la durée de mon travail au sein de ce bureau. Je n'ai pas encore totalement déballé mes affaires, mais ça ne saurait tarder.

— Oh, ça prend toujours un certain temps. Je suis à peu près sûre d'avoir encore des cartons quelque part. Et ça fait dix ans que nous habitons ici.

Elle se tourna vers moi et je compris au sourire qu'elle arborait que sa prochaine remarque ne me plairait pas.

— Alyssa habite l'immeuble depuis six ans. Je ne doute pas qu'elle se fera un plaisir de vous aider si vous avez besoin d'aide pour trouver vos marques.

Sur ces mots, elle s'en alla.

Harrison essaya de dissimuler son sourire derrière son gobelet en buvant une autre gorgée de bière.

— On cherche à nous caser ?

— Il faut croire.

Je n'aurais pas dû soupirer, mais j'étais incapable de m'en empêcher.

— À ta voix, je devine que ça ne t'enchante pas.

L'étincelle dans ses yeux marron m'indiquait qu'il prenait plaisir à me taquiner.

— Ce n'est pas ça.

J'avalai une gorgée et fis la grimace en sentant l'amertume sur ma langue. Bah, quelqu'un avait encore acheté cette bière trop houblonnée.

— Ça fait plusieurs fois qu'elle tente le coup depuis la mort de Rob. Elle n'est jamais trop insistante, mais je n'en ai pas envie.

— C'est vrai, tu n'as pas besoin d'aide. Même de la part de gentilles vieilles dames.

Ce n'était qu'une plaisanterie, et j'aurais dû l'interpréter comme telle, mais c'était au-delà de mes forces. Je me tournai pour le dévisager.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Si Harrison se rendait compte qu'il venait de s'engager sur un terrain glissant, son expression n'en laissait rien paraître.

— Tu es une femme tout à fait capable de prendre sa vie en main. Et c'est fantastique, même si c'est moins drôle pour Mme Le Page.

— Je suis sûre qu'elle s'en remettra.

Harrison se rapprocha de moi et, pendant un instant, il occupa toutes mes pensées. Le volume de son torse et de ses bras. Les notes musquées de son après-rasage. La manière dont mon entrejambe réagissait comme il n'avait plus réagi depuis des années. Je savais qu'en fermant les yeux je pourrais aisément me figurer la sensation de son corps pressé contre le mien, trempé de sueur. Si j'avais eu un peu de jugeote, je l'aurais pris par la main au club pour l'entraîner sur la piste de danse. Quel effet m'auraient fait les mains d'Harrison sur mes hanches au lieu de celles de Marcus ?

— Cela dit, tu devrais vraiment faire attention quand tu sors toute seule.

Il souriait, mais l'éclat de ses yeux s'était estompé.

J'étais stupéfaite par sa capacité à me refroidir sans même le vouloir.

— Excuse-moi ?

Sans doute ne s'était-il pas rendu compte qu'il venait d'entrer dans une zone dangereuse, car il poursuivit sur sa lancée.

— Si tu n'as pas envie qu'on t'aide, je comprends. Mais tu es une femme seule et je suppose que tu n'as pas beaucoup d'expérience. Tu dois d'abord faire tes armes...

Je ne lui laissai même pas l'occasion de retomber sur ses pattes. Dans un geste digne d'une scène de film, je lui lançai ma bière au visage. Le liquide ambré se répandit sur sa peau avant de venir tacher sa chemise, soudain beaucoup moins blanche. Il cligna des paupières pour chasser la bière de ses yeux et ouvrit grand la bouche, abasourdi.

— Comment oses-tu ?

Je jetai mon gobelet par terre sans prêter attention aux voisins qui s'étaient arrêtés pour nous dévisager.

— Tu n'as pas la moindre idée de ce dont je suis capable ou incapable. J'ai enterré mon mari à l'âge de trente-trois ans. J'ignorais comment déclarer officiellement le décès de quelqu'un, mais j'ai appris. J'ai dû convaincre les gens que, non, mon mari n'évitait pas leurs appels. Il était vraiment mort.

Harrison tendit la main.

— Alyssa, je suis désolé...

— Non. Tu n'as pas à être désolé. Tu n'as même pas à émettre la moindre opinion. Je m'en vais.

Je m'éloignai sous les yeux de tous les voisins, en m'efforçant d'ignorer leurs regards compatissants. Leur pitié était bien la dernière chose dont j'avais envie ou besoin. J'avais déjà assez de mal à tourner la page sans avoir à supporter l'opinion d'un inconnu qui croyait savoir ce qui était bon pour moi.

— Alyssa ! m'appela Harrison.

Je m'arrêtai avant d'atteindre la sortie, sans toutefois me retourner.

— Quoi ?

— Pour ton information, je sais que tu es amplement capable de te défendre. Mais il n'y a pas de mal à demander de l'aide.

— Va te faire foutre.

Réprimant une forte envie de pleurer, je rentrai chez moi d'un pas pesant.

## 6.

J'étais debout devant la porte d'Harrison depuis dix bonnes minutes, à me demander pour quel genre d'emmerdeuse il me prenait. Seigneur, je m'étais déjà comportée comme une idiote auparavant, mais c'était la première fois que je me couvrais de ridicule à ce point. Je n'avais pas le choix, il fallait que je lui présente mes excuses – il n'avait pas mérité la crise qu'il avait subie et je lui devais au moins une nouvelle chemise.

J'avais aussi gâché une bonne bière. Bien qu'un peu trop houblonnée.

Je reniflai en basculant mon poids sur un pied, puis l'autre. Je me doutais bien que ça n'allait rien arranger. Je devais me ressaisir, présenter mes excuses et passer à autre chose. Si c'était avec Harrison, tant mieux. Mais le seul moyen de le découvrir, c'était de lui parler. Et pour cela, je devais agir.

*Bien. En avant.*

En retenant mon souffle, je fermai les yeux et frappai à la porte. J'avais le ventre noué et mes doigts ne cessaient de triturer la fiche cartonnée que j'avais apportée. J'étais certaine d'être la dernière personne qu'Harrison avait envie de voir. Je m'efforçais en règle générale d'être honnête avec moi-même, avant toute chose. Je savais au fond de moi que ma colère n'avait rien à voir avec ce qu'Harrison avait dit et tout à voir avec ce que je ressentais en sa présence.

J'en pinçais pour lui. Du pur désir.

J'en étais à la fois agacée et terrifiée.

Pendant les vingt minutes que j'avais passées à faire les cent pas dans mon appartement, mon esprit avait surchauffé, passant de la colère à la honte, avant de trouver une idée pour utiliser les cartes de Rob. J'avais alors cessé de tourner en rond, ramassé le paquet de fiches et compris que, si je voulais réellement essayer, Harrison était ma meilleure option.

Ou du moins, il était une option sans danger. Et puis, il faut dire qu'il remplissait déjà un grand nombre de mes critères quand je songeais à la personne avec laquelle j'avais envie d'explorer toutes ces pistes.

Proche géographiquement. Canon. Pas totalement taré. Canon. Parti dans quelques mois.

Canon.

Était-ce de l'adultère ? J'en avais l'impression, même si Rob avait non seulement disparu mais en plus m'avait donné sa permission. Alors pourquoi avais-je l'impression que je m'apprêtais à commettre la plus grosse erreur de ma vie en acceptant les suggestions de Rob ?

Dans le pire des cas, même s'il me repoussait, Harrison me semblait être le genre de personne apte à me donner de précieux conseils sur la manière dont je devais aborder les hommes. Après tout, il en était un lui-même. Il savait sans doute ce qui lui plaisait chez une femme. Et ses conseils seraient mille fois plus actuels que ceux que M. Le Page serait capable de me donner. Un dîner aux chandelles, suivi d'un cours de danse dans une salle de bal ? Euh, non merci.

Franchement, je n'avais rien à perdre.

Non, absolument rien.

Harrison ne répondit pas tout de suite, et j'eus le cran de frapper une deuxième fois. J'allais compter jusqu'à dix avant de m'en aller. Je pourrais toujours m'excuser la prochaine fois que je le verrais dans le couloir. Parce que, clairement, s'il ne m'ouvrait pas, je saurais que l'univers me faisait passer un message : c'était une mauvaise idée.

Un.

Une très mauvaise idée.

Deux.

Une très, très mauvaise idée.

Trois.

Un bruit sourd retentit derrière la porte et j'envisageai de prendre mes jambes à mon cou. Quatre. Il ne m'avait peut-être pas entendue frapper ? Je devrais sans doute réessayer. Cinq. Non ?

Six, sept, huit, neuf, dix. *Bon, il ne m'a sans doute pas entendue. Il est temps de partir.*

Je tournai les talons et parvins à m'éloigner de cinq pas avant d'entendre la porte s'ouvrir derrière moi.

— Tu viens me jeter un autre verre au visage ?

Peu d'hommes m'auraient accueillie avec une voix aussi amusée après avoir reçu une pinte de bière tiède sur la tête, mais, heureusement pour moi, Harrison semblait en faire partie. J'aurais largement préféré retourner dans mon appartement, mais je ne pouvais pas rester en mauvais termes avec lui. Après tout, il habitait à côté de chez moi et je devais entretenir de bons rapports de



voisinage. Sans trop y réfléchir, je baissai la tête et rebroussai chemin. Je ne prononçai aucun mot avant d'arriver juste devant lui.

— Alyssa ?

Je levai les yeux et esquissai le meilleur sourire dont je fus capable. Merde, il portait toujours sa chemise trempée de bière.

— Salut. Je tombe mal ?

Levant les bras pour poser les mains contre l'encadrement de la porte, Harrison inclina la tête et sourit.

— J'allais me changer. On peut dire que j'ai eu un petit accident.

Mon visage était brûlant et si j'avais pu masquer le rouge qui me montait aux joues, je l'aurais fait sans hésiter.

— Je suis vraiment désolée.

— Il ne faut pas. Je me comportais comme un imbécile.

Il laissa ses mains retomber, mais ne bougea pas.

— Ça va ?

— Mis à part que je me sens comme une idiote de t'avoir balancé de la bière ? Oui, comme un charme.

La fiche cartonnée commençait à se gondoler dans ma paume moite.

— En fait, je suis venue parce que j'avais envie de te parler de quelque chose.

— Ça paraît sérieux.

— Pas vraiment. Enfin, peut-être. J'ai juste... j'ai juste besoin d'un œil neuf. Je ne te connais pas vraiment et, curieusement, c'est un avantage. Je crois. Je n'en sais rien.

— Décidément, ça paraît très sérieux.

Il hésita un instant avant de reculer et de me faire signe d'entrer.

— Ça te dérange si j'enfile d'abord une chemise propre ?

— Non, aucun problème.

Franchir le seuil de son appartement me fit une drôle d'impression. Je ne sais pas à quoi je m'attendais en découvrant l'appartement d'Harrison, mais ce n'était pas du tout ce désordre sans nom. Il y avait des cadres sur les murs. Les meubles étaient en cuir, la table basse était en fer forgé et surmontée d'un plateau de verre. Même le tapis était luxueux. Les lieux avaient tout d'un logement de fonction, d'autant plus qu'ils étaient jonchés de boîtes en carton ouvertes

entourées de papiers d'emballage déchirés.

Il ne plaisantait pas quand il avait dit que déballer ses affaires n'était pas son fort. J'étais sur le point de le taquiner à ce sujet lorsque je me rendis compte qu'il avait retiré sa chemise et, aussitôt, je perdis toute capacité de parler.

Nu. Un homme.

Harrison se tourna vers moi, sa chemise tachée à la main.

— Fais comme chez toi. Je reviens dans une seconde.

— Pardon ?

Des muscles fermes. La peau bronzée. Et, oh mon dieu, des poils sur le torse. J'adorais les poils sur le torse. Je pourrais y passer mes doigts et tirer doucement dessus, juste pour l'exciter.

— Alyssa ? Mes yeux sont là-haut, s'il te plaît.

Bon sang, il me taquinait. Non, s'il me taquinait, je risquais de l'apprécier et ce n'était pas le but.

Mon visage s'empourpra de nouveau lorsque je pris conscience que je ne pouvais pas me rattraper et qu'il m'avait surprise en train de le lorgner ouvertement.

— Désolée. Je suis désolée.

— Il y a pire pour l'ego d'un homme que d'être dévoré du regard par une belle femme.

Il fit un geste sur sa gauche.

— La cuisine est par là si tu veux te servir un verre. J'ai peut-être même de la bière dans le réfrigérateur.

Je ne répondis pas à sa plaisanterie, ce qui en disait long sur mon état mental. Me dirigeant tout droit vers le réfrigérateur, je trouvai la boisson susmentionnée et découvris avec satisfaction le décapsuleur magnétique sur la porte. Je fermai les yeux et bus trois longues gorgées directement au goulot avant de m'interrompre.

Mais qu'est-ce que je faisais là ? Je ne connaissais pas suffisamment Harrison, et surtout pas depuis assez longtemps pour lui faire une telle proposition. Sans compter que je venais juste de l'agresser en public à grand renfort de bière. Même s'il m'avait totalement provoquée, ce n'était pas le meilleur moyen de se mettre quelqu'un dans la poche.

Coucher avec des quasi-inconnues, ce n'était peut-être pas son truc. Enfin, je

ne l'intéressais peut-être même pas. Mon ventre se noua. C'était la première fois que l'éventualité d'un refus me traversait l'esprit. J'allais devoir tenter une approche subtile.

Je portai la bouteille de bière à mes lèvres et bus une gorgée supplémentaire.

— Parfait, tu l'as trouvée.

Je sursautai lorsqu'il entra dans la cuisine en reboutonnant sa chemise. D'un style décontracté, elle ressemblait à la précédente, bleu marine cette fois. Au moins, si nous avons une autre dispute houleuse, celle-ci serait moins salissante.

— Ça va ?

Il pénétra dans mon périmètre personnel et me prit la bouteille des mains.

— Tu avais l'air déboussolée au barbecue. Tu as un problème ? Besoin... d'aide ?

— Je dois coucher avec quelqu'un.

Nous cessâmes aussitôt de parler pour nous regarder droit dans les yeux. Il me fallut un moment avant de me rendre compte que j'avais réellement prononcé ces paroles. Mon premier instinct fut de chercher à me rattraper, m'excuser, dire quelque chose pour briser le silence gêné et détendre l'atmosphère. Mais en le dévisageant plus attentivement, je fus frappée par l'intensité de son regard. Il ne semblait ni offensé ni déstabilisé par ma requête.

Non, c'était tout le contraire.

— Hum, très bien.

Je me raclai la gorge en sachant que je devais soigneusement choisir mes mots pour ne pas passer pour une foldingue.

— Alors voilà, Rob, c'est mon mari décédé, mais je crois que tu le sais déjà... Bref, Rob est le seul homme que j'ai connu et il craignait que je n'ose rien quand je serais prête à passer à autre chose, alors il m'a laissé ces fiches pour m'aider à coucher avec d'autres hommes et j'ai essayé de les utiliser, mais ma tentative de sortir en boîte pour trouver un type au hasard n'a pas vraiment fonctionné comme je l'espérais, alors je voulais savoir si tu accepterais de coucher avec moi. Si la réponse est non, ce n'est pas grave, mais comme tu as dit que je devais demander de l'aide, eh bien, c'est ce que je fais.

Harrison leva les bras et prit mon visage entre ses mains. Je retins mon souffle lorsqu'il se pencha et déposa un tendre baiser sur mon front.

— Je vais me servir un verre, puis nous passerons au salon pour nous asseoir et discuter. Avec plusieurs phrases, de préférence. Et des pauses. Et des

respirations.

Mon cœur jouait les marteaux-piqueurs dans ma poitrine.

— D'accord. Ça me paraît bien.

Il ne me lâcha pas, mais baissa les bras et prit ma main dans les siennes. Il ne lui fallut qu'un instant pour récupérer sa bière avant de me conduire vers le canapé. Je m'assis en soupirant et me rendis compte seulement à cet instant que j'avais les doigts crispés autour de la fiche cartonnée. Lorsque Harrison s'assit à son tour, sa cuisse effleura la mienne et un nouveau frisson me parcourut tout le corps.

Je savais que pour lui prouver mon sérieux, j'allais devoir lui montrer ce que j'avais apporté. Je me mettais à nu devant lui et ma tentative s'avérait incroyablement plus difficile que je l'avais anticipé. Baissant les yeux sur la carte pliée, je compris que si je ne pouvais pas aller plus loin avec Harrison, je n'aurais absolument aucune chance de mener mon projet à bien avec qui que ce soit d'autre.

— C'est la fiche en question ?

Il ne tendit pas la main, mais se contenta de boire une autre gorgée.

— L'une d'entre elles. Rob m'en a laissé trente au total. J'en ai déjà réalisé une... mais, pour le reste, je dois être accompagnée.

— Je peux la voir ?

Il ne cherchait toujours pas à s'en emparer, attendant que ce soit moi qui prenne la décision de la lui remettre.

J'étais au pied du mur. Je n'avais aucune raison de me sentir obligée de suivre les fiches que Rob m'avait concoctées. Et j'avais encore moins besoin de les montrer à Harrison. Mais ce type me plaisait bien et j'étais plus que prête à démarrer quelque chose si j'en avais envie. J'en avais assez d'être seule, privée de caresses, de n'avoir personne à mes côtés à qui raconter des blagues et avec qui rire aux éclats de mes trouvailles ridicules sur Internet. Je n'avais pas *besoin* de lui donner cette carte, mais c'était sans doute la meilleure chose à faire.

Seigneur, pourquoi était-ce si difficile ?

Je poussai un léger soupir, lui souris et lui tendis la carte.

— Désolée, elle est un peu humide.

— Ça ne fait rien.

Son sourire faisait fondre ma nervosité.

— Je voudrais que tu recommences depuis le début. Que sont ces cartes et pourquoi les as-tu ?

Je parvins à lui fournir de nouvelles explications, en prenant le temps de respirer et en marquant plusieurs pauses cette fois. Pendant toute la durée de mon récit, Harrison lisait et relisait la carte. Il n'avait pas besoin d'une telle concentration étant donné la courte phrase qu'elle contenait, mais il semblait fasciné par ces mots. Il attendit que je termine pour poser sa bouteille vide sur la table basse et me lire l'étape suivante que Rob avait prévue pour moi.

— *Toucher un homme nu.*

Il posa la carte sur la table à côté de la bouteille.

— Et tu veux que cet homme nu, ce soit moi ?

Je ne cherchai même pas à masquer ma gêne.

— C'est ma sœur qui m'a emmenée dans ce bar pour me trouver un mec. Elle ne l'a pas exactement formulé comme ça, mais je sais que c'est ce qu'elle espérait. Après ton départ, un ou deux hommes m'ont témoigné un certain intérêt. C'était agréable. Mais dès l'instant où j'ai commencé à leur parler plus sérieusement, avec l'intention de passer au niveau supérieur, j'ai paniqué.

Je gémis en posant ma tête contre le dossier du canapé.

— Je n'avais encore jamais eu à faire ce genre de choses. J'ai l'impression d'être une vierge de trente-cinq ans.

La cuisse d'Harrison se pressa un peu plus contre la mienne.

— Je suppose que ton mari s'en doutait un peu. D'où les fiches !

— Oui.

— Je vais être honnête avec toi, certains hommes trouveraient ça très bizarre. Une liste érotique inventée par un mari décédé ? Ce n'est pas normal.

Mon cœur se serra, aussitôt imité par mon ventre.

— Je n'y avais même pas pensé.

Harrison ricana.

— Je le sais bien. C'est ce qui fait ton charme.

J'appréhendais de lui poser une telle question, mais nous avons déjà dépassé le point de non-retour.

— Et toi ? Tu trouves ça bizarre ? Parce que si c'est le cas, ça ne me dérange pas. Enfin si, un peu, mais je comprends. Et je peux m'en aller, tout de suite même. Si c'est ce que tu veux.

Au lieu de me répondre, il se leva et me sourit. En un clin d'œil, il se mit à déboutonner la chemise qu'il venait juste de refermer quelques minutes plus tôt.

— J'aurais pu gagner du temps si je l'avais su.

Oh. Mon. Dieu.

— Je... Honnêtement, je... Nous allons coucher ensemble ?

— Non.

Cet enfoiré m'adressa un grand sourire. Visiblement, il s'amusait beaucoup.

— Nous allons faire ce qui est écrit sur cette fiche. Tu vas toucher un homme nu.

Sa chemise tomba en silence lorsqu'il entreprit de détacher sa ceinture. J'avais envie de dire quelque chose – l'encourager, le complimenter pour ses abdos, lui poser d'autres questions sur cette histoire de sexe – mais ma bouche semblait hors service. Quand son jean toucha le sol, mes lèvres s'entrouvrirent et un frisson d'excitation m'ébranla.

Harrison était en train de se déshabiller.

J'allais voir un homme sexy en diable intégralement nu. Pour de vrai !

En constatant qu'il ne retirait pas son boxer, un gémissement de dépit m'échappa. Harrison se remit à rire en posant ses mains sur ses hanches.

— Je crois que c'est un bon point de départ.

— Hein ?

J'avais envie de passer ma langue sur mes lèvres, mais je ne voulais pas paraître trop désespérée. Même si, pourtant, je l'étais.

— On touche juste. Pas de sexe.

Il se rassit, laissant une certaine distance entre nous, cette fois.

— Commençons par quelque chose de facile, puis tu verras si tu as envie d'aller plus loin avec ces cartes. J'ai la sensation que tu n'en es pas encore très sûre.

— Mais...

Je craignais de me mettre à baver, alors je déglutis péniblement.

— Tu n'es pas tout nu.

— C'est suffisant pour notre première fois.

Il s'adossa contre le canapé, posa les pieds sur la table basse et ferma les yeux.

— Quand tu seras prête, vas-y. Ou pas. Tu peux t'en aller, tu ne baisseras pas

dans mon estime. Si ça peut t'aider, sache que je t'admire encore plus maintenant.

Ce n'était pas ce que je m'attendais à entendre. Je ne savais pas trop quoi lui dire, ni même ce qu'il voulait que je fasse. Il m'admirait pour ce que j'essayais de faire ? Qu'y avait-il à admirer chez quelqu'un qui essayait de s'envoyer en l'air ? Je chassai cette pensée de mon esprit et tentai de me concentrer sur ma mission. J'avais un bel homme presque nu assis à côté de moi, qui attendait que je tende la main pour le toucher.

Je me tournai sur le canapé et remontai mes jambes pour m'asseoir en tailleur. C'était une façon de dresser une barrière, même si je pouvais aisément la faire tomber quand je serais prête. Il était logique que je le regarde, avant tout. Je veux dire, je n'avais pas vu beaucoup d'inconnus nus d'aussi près, et aucun n'était aussi bien foutu qu'Harrison.

Ce type avait un corps parfait.

Je me raclai la gorge sans détourner le regard. Il n'avait pas une once de graisse, ce dont je n'avais pas non plus l'habitude.

— Je dois parler, sinon ça va devenir trop bizarre.

— Je peux parler. C'est mon boulot.

Encore ce fichu sourire taquin. Il commençait à m'agacer.

— De quoi as-tu envie de discuter ?

Ses tétons étaient durs, malgré la chaleur de l'air ambiant. J'avais envie de passer le bout de mon doigt sur la pointe durcie pour voir quelle réaction j'obtiendrais. Ma main s'était levée avant que je comprenne ce que j'étais en train de faire. À la toute dernière seconde, je flanchai et reportai mon attention sur ses biceps. Je posai le doigt sur son muscle, suivant la topographie vallonnée de son bras.

— Tu dois beaucoup t'entraîner.

Harrison déglutit.

— Je vais dans une salle de sport tous les matins à cinq heures. C'est ce que je fais depuis des années. Ça m'aide à contrer tous les déjeuners de vente et les cocktails auxquels je participe.

Il avait la chair de poule tandis que je poursuivais mon exploration du bout du doigt. Je m'avançai pour faire remonter ma main le long de sa clavicule. Le parfum de son déodorant était fort, comme s'il en avait rajouté avant d'enfiler sa chemise propre. C'était peut-être le cas.

— Raconte-moi ta journée type.

Je décidai d'utiliser trois doigts en descendant le long de sa poitrine. Prenant soin d'éviter ses tétons, j'effleurai les poils de son torse, soupirant d'aise en sentant leur épaisseur. Harrison en avait beaucoup, alors que le corps de Rob n'avait jamais pu en produire. Bon sang, je ne voulais surtout pas penser à lui en ce moment, même si les comparaisons étaient inévitables.

— Salle de sport, bureau, réunions, retour à la maison, dîner, travail. Je fais aussi quelques visites si je séjourne dans une ville que je ne connais pas.

Il poussa un grognement.

— Évite mes côtes. Je suis chatouilleux. Tu seras prévenue.

— Tu ne peux pas agiter ce drapeau rouge devant moi sans t'attendre à ce que je fonce.

Je me redressai sur mes genoux tout en faisant glisser mon doigt le long de son ventre – des abdos durs comme la pierre, des poils souples autour de son nombril – en direction de ses côtes.

— Est-ce que monsieur Kemp serait chatouilleux...

— Ne fais pas ça. Je te préviens...

— Pourtant, c'est exactement ce que je vais faire...

— Alyssa...

— Tiens !

Je poussai un glapissement et éclatai de rire lorsqu'il rugit, décollant ses hanches du canapé. J'étais un brin cruelle en matière de chatouilles, et maintenant que je connaissais son point faible, je ne pouvais plus m'arrêter. Harrison riait tout en essayant d'échapper à mes doigts. Moi, je n'avais qu'une seule envie, continuer de lui caresser les côtes, de les palper, les pincer. Son visage virait au rouge tandis qu'il riait à gorge déployée, et j'adorais ça. En revanche, je ne m'attendais pas à ce qu'il se retourne, me saisisse par la taille et m'enfonce dans les coussins du canapé.

— Arrête ! Je ne peux pas respirer.

Il avait les yeux fermés et des larmes perlaient au coin de ses paupières.

— Méchante !

Je riais tout autant que lui. La tension ressentie un peu plus tôt s'était totalement évanouie. Il avait plaqué mes poignets au-dessus de ma tête et la seule chose qui m'empêchait de voir son sexe était un fin boxer noir, mais ça ne



me dérangeait même pas. Alors que mon rire diminuait, Harrison ouvrit enfin les yeux. Il était rayonnant, comme si ce moment d'hilarité lui avait fait autant de bien qu'à moi.

— Ça fait longtemps que tu n'as pas eu de petite amie ?

Son expression changea. C'était une altération tellement subtile que, si je n'étais pas directement couchée sous son corps, je ne m'en serais pas rendu compte. Harrison ramena ses mains le long de ses flancs, libérant mes poignets.

— Ça fait un moment. Je n'ai pas beaucoup de temps pour ça, à cause de mon travail. Je ne reste jamais longtemps au même endroit.

Il inclina la tête sur le côté.

— Tes explorations sont terminées ?

J'étais bien consciente de l'avoir troublé. Si j'avais eu un peu de jugeote, je lui aurais répondu par l'affirmative et je l'aurais remercié de m'avoir rendu ce service avant de m'éclipser.

Mais je n'avais jamais prétendu être intelligente.

— Pas tout à fait, murmurai-je.

Je fis remonter mes mains le long de ses bras, jusqu'à ses épaules. Ce geste me demanda de me redresser et mon visage se retrouva à quelques centimètres du sien. Mais aussi tentée que je sois de l'embrasser, de sentir l'effet que me feraient des lèvres qui n'étaient pas celles de Rob contre les miennes, je me ravisai. Je laissai mes doigts glisser sur ses épaules, puis le long de son dos. Les muscles y étaient tout aussi fermes que sur son torse et ses bras. Je n'avais pas besoin de toucher ses cuisses et ses mollets pour savoir qu'ils seraient durs comme du béton. Harrison était sur moi et je pouvais presque sentir chaque centimètre carré de sa peau.

Enfin, à l'exception de quelques zones critiques.

Je n'aurais pas dû regarder, mais à peine l'idée de son sexe m'effleura-t-elle l'esprit que mes yeux descendirent pour mieux voir. Aussi charmant que soit son caleçon, il ne parvenait pas à cacher son érection. Son érection *impressionnante*.

Waouh.

Il gémit. Je levai alors les yeux et rencontrai son regard. Son excitation ne faisait aucun doute, même si la preuve irréfutable ne m'était pas directement apparue. Le corps d'Harrison tremblait lorsqu'il s'éclaircit la voix.

— C'est plus difficile que je ne l'aurais cru, dit-il.

— De me laisser te toucher ?

— De ne pas coucher avec toi.

Mon sexe était humide et j'avais envie de me presser contre ses cuisses pour prendre du plaisir. Il était chaud, sentait incroyablement bon et, pour la première fois, je pouvais m'imaginer avec un autre homme. La pensée était aussi enthousiasmante que terrifiante.

— Tu veux dire que c'est impossible ?

— Oui. Ce n'était pas sur la fiche.

*Maudites fiches.*

— J'en ai d'autres chez moi. Je suis sûre que quelques-unes précisent que nous pouvons coucher ensemble. Plus d'une. Tout un paquet.

— Je n'en doute pas. Mais, d'après celle-ci, tu n'en es qu'au troisième jour. Je pense que tu devrais les réaliser dans l'ordre. Pas de sexe le troisième jour.

— Je pensais que nous pourrions tricher et enfreindre cette règle.

J'étais prête à enfreindre beaucoup de règles si cela pouvait me permettre de m'envoyer en l'air.

Harrison se leva et me tendit la main.

— Je te propose un marché. Apporte le reste des cartes demain soir. Je te ferai à dîner et nous pourrons les étudier ensemble. Discuter... des règles.

Mon corps tout entier était pris de tremblements lorsque je me levai.

— Des règles ?

Son allure aurait dû me paraître ridicule, debout presque nu devant moi, les mains sur les hanches et son érection visible sous son boxer, mais j'avais une folle envie de me remettre à caresser toute la surface de son corps.

— Des règles, répéta-t-il. Il n'y a que de cette manière que je pourrai le faire.

Je devais avoir l'air d'un poisson hors de l'eau.

— Mais tu n'es pas obligé. Je ne comptais pas vraiment réaliser toutes les cartes. Juste quelques-unes. Puis coucher avec un parfait inconnu.

Harrison secoua la tête.

— Non. Demain soir. Dîner. Fiches. Discussion.

Je levai les yeux au ciel.

— L'homme des cavernes a parlé. Wouhou.

— Alyssa.

— D'accord, d'accord. Je n'avais rien de prévu demain. Je passerai.

— Bien. Et maintenant, je vais te demander de sortir pour que je puisse me masturber tranquillement.

— Oh mon dieu.

Je récupérai mes baskets avant de filer en direction de la porte.

— Ne me dis pas une chose pareille.

— Les mensonges, ce n'est pas mon fort. Même pour la bonne cause.

J'ouvris la porte et m'arrêtai lorsqu'il m'appela.

— Dix-huit heures, ça te va ?

— Oui.

Je souris avant de désigner son sexe d'un hochement de tête.

— Amuse-toi bien.

Je refermai derrière moi et détalai vers mon appartement sans attendre sa réaction. Enfonçant la clé dans la serrure, je tirai brusquement ma porte et plongeai littéralement pour me mettre à l'abri. Dès l'instant où la porte se referma, je fus prise d'un fou rire et me laissai glisser au sol. Seul le bois rigide contre mon dos m'empêchait de me liquéfier intégralement.

C'était arrivé. J'avais touché Harrison. Nous avions ri. Nous avions même failli coucher ensemble.

Nous allions établir des *règles*.

Mon corps se sentait en vie, excité et prêt à accepter tout ce qu'Harrison m'imposerait. Mes tétons étaient durs et je sentais ma culotte mouillée plaquée contre mon clitoris.

Manifestement, Harrison ne serait pas le seul à se masturber ce soir. En éclatant de rire, je me levai et me dirigeai en titubant vers ma chambre à la recherche de mon nouveau vibromasseur.

La soirée s'était déroulée encore mieux que je l'avais imaginée. J'espérais seulement que le lendemain serait tout aussi réussi.

## 7.

Je m'étais fait porter pâle, convaincue d'être incapable de me concentrer suffisamment longtemps pour ouvrir mes documents et encore moins leur apporter de quelconques annotations productives. Certes, créer des procédures biscornues et voir les programmeurs se débrouiller aurait pu être amusant, mais ça n'aurait débouché que sur un surcroît de travail sur le long terme. Je me contentai donc de faire la grasse matinée sans penser au dîner et à ce qui s'annonçait. J'y parvins pendant vingt minutes après la sonnerie de mon réveil, puis je me levai.

Apparemment, j'étais très enthousiaste. Ou excitée. Sans doute les deux.

Je m'installai pour regarder la chaîne Cuisine en espérant améliorer mes talents culinaires. Après avoir étudié très attentivement un marathon de *Chopped*, je m'absorbai dans une émission qui présentait des apéritifs conçus pour séduire le palais. Il serait logique d'apporter quelque chose quand je me rendrais chez Harrison. En temps normal, j'opterais pour une bouteille de vin, mais étant donné mon historique récent avec les boissons alcoolisées, de la nourriture me semblait plus raisonnable. Je risquais moins de la renverser sur sa tête à tout moment. Je m'emparai d'un stylo et commençai à prendre des notes.

Des arômes d'ail grillé et de tomates emplirent mon appartement pendant le reste de l'après-midi. Je ne pratiquais presque plus ce genre d'activité, et pourtant remuer les plats avait un effet apaisant. J'adorais cuisiner, mais c'était difficile de trouver l'énergie de s'y mettre quand on préparait un repas pour une seule personne. J'en avais peut-être fait des tonnes, mais ce n'était pas grave. Finir les restes ne me dérangeait pas.

Mon esprit dérivait tandis que je préparais les ingrédients soigneusement choisis. C'était amusant d'imaginer la réaction d'Harrison lorsqu'il mordrait dans les brochettes. Je me demandais s'il lécherait le jus sur ses doigts ou s'il les suceraient en entier pour savourer le goût jusqu'au bout. Étonnamment, j'avais du mal à ne pas m'esquiver dans ma chambre pour me donner du plaisir. Qui aurait cru que ma période d'abstinence sans masturbation se terminerai de manière aussi spectaculaire – porno et fantasmes sur le voisin. *Wouhou !*

J'étais si occupée dans ma cuisine que j'en perdis la notion du temps. Lorsqu'on frappa à la porte, je fus saisie de panique. Merde, il était dix-sept

heures trente et je ne m'étais pas encore douchée. Essuyant l'ail sur mes doigts à l'aide d'un torchon, je me dirigeai vers la porte.

— Harrison.

Il était encore bien trop tôt. Je glissai un œil dans le couloir pour vérifier qu'il n'y avait personne d'autre.

— Tout va bien ?

Bon, je n'étais pas très observatrice en ce qui concernait le sexe opposé. Je n'étais pas de celles qui remarquent qu'un homme ou une femme les regarde. J'avais longtemps pensé que ça ne m'arrivait pas souvent. Pourtant, de nombreux amis m'avaient confirmé le contraire : c'était bien le cas, on me reluquait les fesses, simplement je n'en étais pas consciente. Malgré tout, en cet instant, je décelai la chaleur dans le regard d'Harrison. J'avais relevé mes cheveux en chignon et je n'avais pas pris la peine de me maquiller. Mon tee-shirt et mon short disparaissaient sous mon tablier en lin, taché par des années d'usage. Pas mon look le plus sexy.

— Tu cuisines.

Il y avait quelque chose dans la manière dont il avait prononcé ces paroles qui ne me semblait pas anodine.

— Oui. Je me suis dit que j'allais préparer une entrée à apporter. Je ne savais pas trop ce que tu avais prévu, mais je ne pouvais pas débarquer les mains vides.

Il passa la langue sur ses lèvres.

— Ça sent très bon.

— J'ai de nombreux talents insoupçonnés.

Oh, bon sang, j'étais complètement en train de minauder.

Au lieu de calmer le jeu, je fis ressortir ma hanche, jetai mon torchon sur mon épaule et posai les mains sur mes hanches. Si je devais prendre cette direction avec lui, autant le faire à fond.

— Ça te convient toujours si je viens dans une demi-heure ou tu as besoin de temps ?

Il pinça les lèvres et plissa les paupières. Aussi rapidement que son corps s'était tendu, il poussa un soupir et se relaxa.

— Ma réunion a duré plus longtemps que prévu. Si ça ne te dérange pas de me regarder cuisiner, tu peux venir.

Rob n'avait aucun talent en cuisine. La majorité des hommes de ma famille

savaient à peine où situer cette pièce dans une maison et auraient été bien en peine de préparer autre chose que du pain grillé ou des céréales. C'était formidable de fréquenter un homme dont les connaissances ne se limitaient pas au micro-ondes.

— Ça me va. Je viendrai dès que les brochettes seront cuites et que j'aurai fait un brin de toilette.

— Tu es fantastique comme ça.

Il m'adressa un hochement de tête, me toisant brièvement du regard, avant de se diriger vers son appartement.

— Nous pourrons avoir notre petite conversation quand tu seras là.

J'avais envie de le regarder partir, mais je refermai la porte et me ruai à l'intérieur pour me préparer. Je me rincerai l'œil une prochaine fois.

Il y avait des *règles* à déterminer.

Il me fallut un peu plus d'une demi-heure pour terminer de cuisiner et me rendre présentable. Cela m'aurait pris beaucoup moins de temps si je m'étais contentée de conserver mon apparence en-manque-de-sexe-oh-mon-Dieu-je-n'en-crois-pas-ma-chance, mais je ne voulais pas paraître aussi désespérée. Ou folle.

Même si je commençais effectivement à me poser des questions sur ma santé mentale.

Cette fois, quand je frappai à la porte d'Harrison, il répondit presque immédiatement. Visiblement, lui aussi avait pris une douche. Ses cheveux étaient toujours humides et sa chemise bleu marine était plaquée contre son torse par endroits. Je resserrai ma poigne sur mon plateau de brochettes et m'efforçai de rester concentrée sur son visage.

Quant à lui, il essayait de ne pas se moquer de moi.

— Bonsoir, donc...

Je lui tendis le plateau en souriant.

— J'ai apporté ça.

— Et moi, j'ai pensé au vin. Entre.

Contrairement à la soirée précédente, l'appartement d'Harrison était nettement plus ordonné.

— Il ne fallait pas faire le ménage pour moi.

Je le suivis dans la cuisine, où je troquai mon plateau contre un verre de vin

blanc.

— Je ne l'ai pas fait, j'ai juste entassé quelques cartons dans la chambre d'amis.

Il prit une brochette, qu'il porta à sa bouche pour en détacher une tomate cerise du bout des dents.

— Savoureux.

Je gémis.

— Je suis en train de faire griller des légumes pour préparer ma sauce. Je me suis dit que les pâtes seraient une valeur sûre. J'ignore tes goûts ou tes allergies.

Il sortit sa langue pour lécher le morceau de poulet avant de le détacher à son tour de la pique.

*C'est à toi de répondre, ma vieille.* Je m'éclaircis la voix.

— Je mange de tout. Enfin, j'aime tout. Je n'ai aucune allergie.

Il éclata de rire. Ce n'était pas un gloussement discret ni un petit son cristallin. Non, Harrison riait franchement.

— Tu es terrorisée, là, non ?

— Sur une échelle de un à dix ? J'avalerais bien tout un flacon d'anxiolytique.

— Ça va prendre un peu de temps. Pourquoi n'irions-nous pas nous installer sur le canapé pour discuter ?

En un clin d'œil, l'image de son corps presque nu assis sur les coussins m'apparut.

— J'aime bien la cuisine. Le vin est plus proche.

Il remplit mon verre.

— Très bien. Voilà.

Il tira un tabouret et s'y installa avant de tapoter le siège à côté du sien. Un homme aussi carré ne devrait pas être contraint de se percher sur une si petite assise, mais je ne tiendrais jamais dix minutes sur le canapé. J'éloignai le tabouret pour mettre plus d'espace entre nous.

— D'accord.

Cette pause était inattendue. Comment étions-nous censés aborder le sujet ?

— Je suis désolée, fis-je en soupirant, avant de faire tourner mon verre entre mes mains. Honnêtement, je n'ai pas la moindre idée de ce que je suis en train de faire, ni de la raison pour laquelle je cherche à réaliser ces fiches. Tu avais vu

juste, c'est sacrément bizarre. Je dois être vraiment tarée pour envisager une chose pareille !

— Je ne te prends pas du tout pour une tarée. Tu es seule, oui, mais pas folle.

— C'est sûrement vrai.

Harrison avait posé les coudes sur le plan de travail. Son index et son pouce venaient encadrer son visage. J'avais l'impression qu'il essayait de lire en moi, et je me demandais bien ce qu'il y voyait. C'était le premier non-rendez-vous le plus gênant que j'aie connu.

La première règle dans les relations sociales, c'était d'apprendre à connaître l'autre personne. J'en étais capable.

— Tu travailles dans la vente ? C'est comment ?

Ses yeux pétillèrent et il souleva le coin de sa bouche.

— Je rencontre des gens intéressants. Beaucoup de pirouettes verbales.

— Je suis rédactrice technique pour une société de logiciels. Aucune pirouette d'aucune sorte.

— Je parie que tu es une vraie championne.

— C'est ennuyeux comme la pluie, mais ça paie les factures.

Ce n'était pas tout à fait exact. J'aimais passer les programmes à la loupe, et présenter tous les trucs et astuces pour éviter aux pauvres utilisateurs de se frapper la tête contre les murs. Cependant, je n'avais encore jamais rencontré une personne extérieure au métier intéressée par le sujet, si bien que je m'en tenais au minimum lorsque je parlais de mon travail.

— J'ai rencontré toutes sortes de gens dans ma branche.

Harrison se pencha en avant et ajouta en baissant la voix :

— Tu connais Charlie Brown ?

Je clignai des paupières.

— Pardon ?

— Charlie Brown. Un gamin chauve, avec un beagle mignon.

— Oui, bien sûr.

— Tu te rappelles quand il s'avavançait pour envoyer le ballon tenu par Lucy ? Chaque fois, il donnait tout ce qu'il avait. Il s'élançait et frappait de toutes ses forces, sauf qu'au dernier moment, Lucy retirait le ballon et il atterrissait sur les fesses. À. Tous. Les. Coups.



Il se rapprocha de moi et je sentis l'odeur du savon qui lui collait encore à la peau. J'étais consciente de mon corps, de la proximité du sien, de sa corpulence par rapport à la mienne. Je me demandais si j'avais envie de m'avancer vers lui ou, au contraire, de quitter son appartement en courant.

— Je m'en souviens, parvins-je à articuler.

— Tu me fais penser à Charlie Brown. Prête à t'élancer vers le ballon, prête à donner tout ce que tu as, tout en sachant pertinemment que ça peut encore se dérober à la dernière seconde. Il y a quelque chose que je voulais te dire.

Cette fois, quand il s'approcha, nos bouches se retrouvèrent à un cheveu l'une de l'autre.

— Je ne suis pas Lucy.

La sonnerie du minuteur se déclencha. Aussitôt, Harrison se leva et contourna le plan de travail pour retirer la poêle de la cuisinière.

Putain.

Putain, merde, l'enfoiré de menteur.

Il était *bien* cette foutue Lucy. Et en ce qui nous concernait, ce n'était pas un ballon qu'il m'enlevait. Nous parlâmes de choses et d'autres tandis qu'il terminait de préparer le dîner. Sans doute essayait-il de détendre l'atmosphère, de m'aider à me décontracter avant que la conversation s'engage sur le sujet inévitable du sexe, mais en vain. Chaque fois qu'il portait sa fourchette à sa bouche, je n'avais qu'une seule envie : savoir quel effet cela ferait de l'embrasser. Chaque fois qu'il soulevait son verre, je me demandais avec quelle force il me masserait les seins pendant l'amour. Quand il tendait la main pour prendre une tranche de pain et que je voyais rouler les muscles de ses avant-bras, je l'imaginai me plaquer contre le matelas tandis qu'il entrait en moi.

— J'ai un dessert. Du gâteau au chocolat.

Il essayait de me tuer.

— S'il te plaît, ne me dis pas qu'il est fait maison ! Un homme qui cuisine et fait de la pâtisserie, c'est trop pour moi.

— Tu ne crains rien. Je l'ai acheté au magasin.

— Dieu soit loué.

Je voulais attendre qu'il ait servi le gâteau avant d'aborder le sujet des règles. Aussi agréable qu'ait été le repas, je commençais à me lasser de tourner autour du pot. Lorsqu'il posa devant moi le fondant au chocolat réchauffé au micro-ondes, je bus une gorgée de vin, me raclai la gorge et regardai Harrison droit

dans les yeux.

— Alors...

— Oui ?

Il souleva sa fourchette et enfourna un gros morceau coulant.

— Je...

Il lécha le dos de sa fourchette en me faisant un clin d'œil.

— J'en déduis que tu es prête à discuter de ta proposition ?

— Hein ?

Il avait une miette de chocolat sur la lèvre inférieure. J'avais une folle envie de la nettoyer d'un coup de langue.

— C'est vrai. Les fiches.

— Tu les as apportées ?

Ces foutues cartes me brûlaient la poche depuis que je les y avais rangées.

— Tu penses qu'on devrait toutes les réaliser dans l'ordre, mais ce n'est pas ce que j'avais en tête. Je veux dire, ce ne sont que des idées, des suggestions pour me remettre en selle dans le monde de la séduction.

J'ignore pourquoi j'hésitais à les montrer à Harrison, mais les faire glisser sur la table s'avérait beaucoup plus dur que je ne l'aurais cru. Ma poitrine se serra et je dus faire l'effort conscient de respirer.

— Donc, les voilà.

Harrison ne les prit pas tout de suite. Il continua de dévorer son fondant au chocolat, le regard alternant entre moi et les cartes lors de chaque bouchée. Une fois qu'il eut terminé, il reposa sa fourchette sur son assiette et l'écarta pour enfin prendre les fiches cartonnées.

Cherchant à me changer les idées, j'avalai mon propre dessert en trois bouchées.

Il passa toutes les cartes en revue avant d'atteindre celle qui correspondait sans doute au Jour Un. Il se lécha la lèvre inférieure.

— Maintenant, je sais ce que tu étais en train de faire l'après-midi où j'ai bien cru qu'on t'assassinait.

Voilà que je rougissais de nouveau.

— Je suppose que tu n'oublieras jamais ça, n'est-ce pas ?

— Non.

Il reporta son attention sur les cartes.

— Ton mari avait une imagination débordante. Je me doute que tu n’as pas fait grand-chose de tout ça.

— Non. Rob voulait élargir mes horizons.

J’avais passé un peu de temps en ligne pour effectuer quelques recherches sur les aventures sexuelles à tenter. Oui, j’en étais ressortie marquée à vie. Sérieusement, Internet est un endroit bizarre.

— Honnêtement, certaines relèvent plus de ses fantasmes que des miens, mais ça part d’une bonne intention.

— Je serais ravi de t’aider à trouver de nouvelles idées.

Son sourire rida légèrement le contour de ses yeux.

— Mais, comme je l’ai dit, je pense que nous devrions d’abord établir quelques règles de base. Pas uniquement pour toi, mais aussi pour moi.

C’était logique. Nous étions sur le point de nous engager dans une relation sexuelle avec quelqu’un que nous ne connaissions que depuis peu et que nous n’avions rencontré qu’à quelques reprises. En même temps, ça ne me paraissait pas judicieux de limiter notre expérience à une liste de « pour » et de « contre ». En ce qui me concernait, le sexe n’avait jamais été exclusivement une question de plaisir. La moitié du temps, je n’atteignais même pas l’orgasme. Non pas parce que Rob refusait de faire un effort, mais parce que je n’en éprouvais pas le besoin.

Ce que je m’apprêtais à faire avec Harrison, c’était une autre paire de manches. J’ignorais si cela provoquerait un changement chez moi, ni si cela me permettrait de voir le monde autrement.

— Bien sûr. Des règles, c’est logique.

Je croisai les doigts et me penchai en avant.

— Tu veux commencer ou j’y vais ?

— Et si nous parlions à tour de rôle ? Tu commences, puis je poursuis.

— D’accord.

Une tornade faisait rage sous mon crâne. Je poussai un soupir avant de dire la première chose qui me passait par la tête.

— Nous devons utiliser des préservatifs.

— D’accord. Nous devons aussi faire un dépistage au cas où.

Tiens, je n’y avais même pas songé.

— D'accord. Je sais que Rob a écrit ces cartes avec les meilleures intentions du monde, mais j'ai le droit de m'y opposer si je ne suis pas à l'aise avec l'une d'elles. Je crois que le même droit te revient.

— Je n'ai rien lu de trop extravagant dans cette liste, mais ça me va.

Il marqua une pause pour boire une autre gorgée de vin et je me trémoussai sur mon siège.

— Je dois clarifier un point. Je suis ici pour une durée déterminée. Le bureau de Toronto n'a besoin de moi que pour trois mois, ensuite, je m'en irai. Je t'apprécie et je ne veux pas te donner de faux espoirs. Si nous le faisons, ce ne sera qu'une question de sexe entre nous. Je ne m'engage dans aucune relation. Ce n'est pas à cause de toi. Disons simplement que ce n'est plus mon truc.

Il avait une bien curieuse manière de présenter les choses. Cet appartement voyait défiler de nombreux occupants. C'était la raison pour laquelle nous l'appelions la « classe de tourisme ». Étrangement, je n'avais pas vraiment réfléchi au fait que le séjour d'Harrison serait d'une courte durée. Il m'attirait, mais Rob avait raison : je ne devais pas me lancer tout de suite dans une relation sérieuse. Savoir que ce ne serait que temporaire entre nous rendait notre relation beaucoup plus simple.

Je reposai mon verre et me frottai les mains sur les cuisses.

— Rob est le seul homme avec qui j'ai couché. Je ne suis jamais sortie avec personne d'autre. Je pense qu'avoir une occasion de m'amuser, d'apprendre ce que j'aime et ce que je n'aime pas sera une bonne chose. J'en ai besoin. Tu n'as pas à craindre que je m'attache. Je ne suis pas prête pour une relation. Pas encore. Ce ne sera que du sexe, sois-en sûr.

Je tendis la main et eus la fierté de constater qu'elle ne tremblait pas. Harrison la regarda, mais se retint de la prendre.

— Une dernière chose.

Il se pencha, me forçant à baisser le bras.

— Nous recommençons tout depuis le début. Jour Un. Nous ferons toutes les cartes, les unes après les autres. Nous pourrions discuter pour voir si tu as envie ou non de les réaliser, mais nous devons toutes les envisager. Si tu veux t'opposer à l'une d'elles, aucun souci, en revanche, ça marquera la fin de notre exploration. Tu dois me faire confiance, je ne te ferai aucun mal. Je dois aussi pouvoir te faire confiance. Ma réputation et ma place dans la compagnie en souffriront si l'on apprend ce que je fais. J'ai beaucoup de clients ultra-conservateurs qui partiraient en courant s'ils avaient vent de cette histoire.

— Je n’y avais pas vraiment pensé. Si ça risque de t’attirer des ennuis...

— Ma vie sexuelle ne les regarde pas.

Il plissa les paupières et je crus qu’il allait m’embrasser.

— Tant que tout reste bien distinct et surtout discret, ça me va.

Cette fois, quand je tendis la main, il s’en saisit. Nous conclûmes l’accord par une solide poignée de main. Quant à la suite des opérations, c’était un saut dans l’inconnu.

— Bon.

Je glissai mes cheveux derrière mon oreille.

— Et maintenant ?

Harrison prit son verre et but une longue gorgée.

— Nous reprenons au Jour Un.

— Eh bien, je peux le faire ce soir. À moins que ce matin entre en ligne de compte.

J’avais murmuré cette dernière phrase, mais la lueur dans son regard m’apprit qu’il l’avait entendue.

— Non.

Il reposa son verre et se leva pour récupérer le mien, qu’il déposa sur la table.

— Nous nous sommes engagés ensemble là-dedans. Ce qui signifie que je dois participer à chacune de ces missions.

— Tu veux que je me masturbe ? Devant toi ?

Non. Hors de question.

— Ça te pose un problème ?

— Oui.

Je ne l’avais jamais fait devant Rob. C’était une pratique intime et personnelle, et je me sentais toujours un peu coupable quand je m’y adonnais pendant mon mariage.

— Je veux dire. Je ne...

Il ricana.

— Tu ne peux pas me dire que tu ignores comment faire. J’ai entendu la preuve du contraire lors de mon emménagement.

— J’étais toute seule. Et j’avais des films pornos et un vibro. Je ne sais même pas où se trouve ta salle de bains. Comment veux-tu que je me donne du plaisir

ici, comme ça ?

— Je n'ai pas dit que tu devais le faire ici. Mais il faut que je regarde.

Au lieu de me conduire dans sa chambre ou dans un endroit qu'il jugeait confortable, Harrison disparut dans le couloir pour en ressortir quelques minutes plus tard avec un ordinateur portable.

— Je suppose que tu as quelques notions en informatique.

— Oui, je me débrouille.

— Tu as déjà fait des visio-conférences ?

— Bien sûr. Tout le temps au travail.

Soudain, ce qu'il sous-entendait me percuta avec la force d'un coup de poing.

— Tu veux que je me masturbe *en vidéo* ?

— J'ai un site web que j'utilise pour mes présentations. Tu peux te connecter et contrôler tous les paramètres, comme bloquer la possibilité pour moi d'enregistrer ce que tu diffuses, par exemple. Ce sera sans danger. Je pourrai te voir, te parler, mais je ne serai pas physiquement présent dans la même pièce que toi.

Ma réaction première fut de refuser. C'était une très mauvaise idée à de nombreux égards. Tant de conséquences potentielles, des risques que seule une folle accepterait de prendre. Or, au lieu de lui opposer un refus catégorique, je me penchai et jetai un coup d'œil au site web.

— L'hôte n'enregistre pas la session ?

— Non. Le propriétaire est un ami. Il m'a octroyé de petits avantages qu'il n'accorde pas aux autres. Je te promets que c'est sûr à cent pour cent.

Eh bien, si je voulais me lancer dans une aventure sexuelle, voilà une façon bien originale de débiter.

Je tendis la main et caressai le flanc d'Harrison du bout des doigts.

— Jour Un ?

— Avec un public. Tu peux utiliser ton ordinateur et le paramétrer quand tu en as envie. Tu seras chez toi, avec tes propres affaires.

Il se pencha à son tour et son souffle chaud vint effleurer mon cou.

— Je verrai ce que tu aimes. Ce qui t'excite. Ainsi, à l'avenir, je saurai quoi faire pour t'émoustiller.

Seule une foldingue aurait accepté. Je tournai la tête et déposai un tendre baiser sur sa joue.

— Donne-moi l'identifiant et le mot de passe.

## 8.

L'ordinateur n'était pas encore allumé, mais je sentais déjà son objectif me regarder et me juger. Je l'avais posé sur la table basse en face de l'endroit où je... ferais ce que j'avais à faire. Depuis que j'étais rentrée de chez Harrison, j'essayais de ne pas trop penser à ce dont nous avions convenu.

Sérieusement, se masturber devant une caméra était soit l'idée la plus brillante, soit la chose la plus stupide à laquelle on puisse penser. Je saurais bien vite ce qu'il en était, selon les conséquences que cette folie entraînerait.

Je ne cessais de me répéter que ce n'était pas exactement ce que Rob avait en tête quand il avait décidé d'écrire ses fiches érotiques. Pourtant, j'avais beau tenter de me convaincre que ce que je m'apprêtais à faire lui poserait problème, je savais que ça ne l'aurait pas dérangé. Au contraire, il m'aurait encouragée.

Eh bien, si je le voulais, il fallait d'abord que j'allume l'ordinateur et que je me connecte. J'espérais presque avoir des problèmes techniques qui me donneraient une bonne excuse pour reculer, mais non, tout se déroula sans accroc. L'écran de connexion disparut et je me retrouvai sur la page d'accueil. Une minute plus tard, un deuxième utilisateur rejoignit la page, *Hanshotfirst*<sup>1</sup>.

Mignon.

Un raclement de gorge se fit entendre dans le haut-parleur. Harrison ne dit rien d'autre, mais ce petit bruit provoqua une telle accélération de mon rythme cardiaque que si quelqu'un avait pu voir l'intérieur de ma cage thoracique, il y aurait remarqué les traces laissées par le martèlement. L'idéal aurait été de l'ignorer, mais, à présent, c'était mission impossible.

— Tu me vois bien ?

Je gardais le visage hors champ, convaincue d'être rouge comme une pivoine.

— Je peux déplacer l'ordinateur si tu veux.

— Ton image est parfaitement nette.

En me connectant sur le site, j'avais désactivé l'option me permettant de le voir. J'aurais dû la cocher, car mon esprit m'envoyait à la place toutes sortes d'images qui ne correspondaient peut-être pas à la réalité. Je pouvais voir Harrison assis au milieu de son canapé, adossé contre le coussin en cuir. Sa chemise était déboutonnée et grande ouverte. En songeant à la sensation de sa



peau sous mes doigts, la douceur et la souplesse des poils de son torse, j'eus envie de le toucher.

— Alyssa ? Ça va ?

*Merde. J'espère que je ne suis pas en train de baver.*

— Oui, bien sûr. Je dois juste terminer de préparer une ou deux choses.

— Tu sais, tu peux toujours renoncer...

— Ne dis pas ça ! Si tu me donnes une autorisation, je risque de la prendre et je ne veux pas le faire. Mais reste silencieux. D'accord ? Ne prononce pas un mot.

— Oui, madame.

Même de l'autre côté de l'ordinateur, je savais que cet enfoiré se moquait de moi.

Je me rendis dans ma chambre et m'accordai quelques minutes pour me détendre. C'était à la fois étrange et excitant. Mes jambes faiblirent lorsque je m'assis au bord du lit. Mon corps palpait d'excitation. C'était tout nouveau, le genre de chose que j'avais toujours eu envie de faire, en secret. Grâce à l'idée géniale d'Harrison, j'étais bien à l'abri chez moi et j'avais le contrôle sur ce que je voulais bien lui dévoiler. Je n'avais aucun souci à me faire.

Les doigts tremblants, je sortis mes cheveux du chignon dans lequel ils étaient noués. Je secouai vivement mes mèches blondes et retirai mes chaussettes avant de me lever pour ôter mon short. En trois gestes furtifs, je m'étais débarrassée de mon soutien-gorge sans enlever mon tee-shirt. Mes tétons frottaient contre le jersey souple, m'envoyant une vague d'excitation à travers le corps.

Me masturber en vidéo devant un homme que je connaissais à peine. Il y avait beaucoup de choses que je m'étais imaginé faire au cours de ma vie, mais c'était une formule qui ne m'avait pas effleuré l'esprit une seule fois. C'était audacieux, sexy, et je savais que cette expérience me changerait. Je devais juste me montrer suffisamment courageuse pour le faire.

— En avant.

Mes paroles résonnèrent dans la chambre vide.

Au lieu d'opter pour mon vibromasseur classique, je fouillai dans le sac du sex-shop et en sortis l'un des jouets que Nikki y avait lancés. Le silicone était doux, et pourtant texturé. Je fis courir mon doigt sur toute la longueur de la queue, mon ongle éraflant les veines. Ce truc était *gros* et il saurait amplement me satisfaire. Je récupérai un tube de lubrifiant avant de retourner dans le salon.

— Te voilà, dit Harrison dans l'ordinateur. Pendant une seconde, j'ai cru que tu avais changé d'avis.

— Non.

Mais j'exécutai un léger ajustement, m'emparant de l'ordinateur pour le changer de position.

— Je voulais juste me mettre dans l'ambiance.

Au lieu de lui donner une vue intégrale de mon visage – car j'avais beau vouloir lui faire confiance, je ne le connaissais pas suffisamment pour être certaine qu'il ne m'enregistrait pas –, je tournai l'ordinateur de sorte qu'il ne soit capable de voir que mon corps. Il n'émit aucune objection. À vrai dire, il ne disait rien. J'interprétei ce silence comme le coup d'envoi de notre petit projet, pris la télécommande et appuyai sur lecture.

Voilà mes pirates !

Plutôt mourir que d'avouer à quel point ce film me plaisait. C'était le support parfait pour mes fantasmes – être enlevée par un pirate qui n'avait qu'une seule envie, vous ravager –, où tous les partenaires impliqués s'amusaient beaucoup. J'avançai jusqu'à ma scène préférée – oui, je commençais à bien connaître le film – avant de poser la télécommande sur le canapé à côté de moi.

À côté de l'ordinateur. Où Harrison me regardait.

Je me tortillai sur mon siège pour trouver une position confortable. Me concentrer. Je devais me concentrer sur le film et oublier la respiration d'Harrison.

— Servante ! Que la bière coule à flots.

Le capitaine des pirates était torse nu, attablé, les jambes écartées. L'acteur était canon. Chaque muscle de son torse était bien défini et il avait des avant-bras puissants. Son visage n'était pas rasé, sans doute pour lui donner un air dangereux, ce qui ne faisait qu'accentuer son physique digne du magazine *GQ*.

Une brune à forte poitrine entra d'un pas nonchalant et abattit sur la table un pichet en bois.

— Et voilà, capitaine. Je peux faire autre chose pour vous ?

Harrison pouffa.

— La ferme.

Je m'emparai du sexe en silicone et l'agitai devant la caméra.

— Ne me déconcentre pas.

Il poussa un nouveau gémissement avant de se taire.

Je me rendis compte que je souriais en laissant retomber le bout de la queue contre mes lèvres. Mon attention était partagée entre la scène où le pirate déchirait le corsage de sa servante pour exposer sa poitrine et mon désir de taquiner mon voyeur. Non, il n'était pas concerné. Une fois de plus, je ne devais pas oublier de me montrer égoïste. J'étais la seule responsable de mon plaisir. Pas Harrison, ni mon capitaine des pirates. Je pris le tube de lubrifiant, que je pressai avant de me débarrasser de ma culotte.

— Je veux te dévorer la chatte.

Le capitaine des pirates souleva la fille dans ses bras et la jeta sur la table.

— Maintenant, je vais lécher tes sucs.

J'entendis de nouveau Harrison pouffer, mais, cette fois, je l'ignorai totalement.

Imitant ce que je voyais à l'écran, je reproduisis les mouvements du pirate avec le vibro. Je laissai courir la pointe sur mon clitoris, titillant le renflement charnu par des caresses presque réelles. Mon pouce s'attardait sur le bouton, mais j'avais envie de le réserver pour le moment où je l'enfoncerais entre mes jambes. Je décrivis des cercles sur mon clitoris, prenant le temps d'appuyer un peu plus longuement juste au-dessus de l'afflux nerveux. Un souffle s'échappa de mes lèvres et je dus me racler la gorge pour me ressaisir.

La servante gémissait à l'écran, se cambrant tout en maintenant la tête du pirate en place. Retenant mon souffle, je regardais la scène. J'adorais ce moment, quand le capitaine se retirait et que la caméra faisait un gros plan. Ses cheveux étaient assez longs pour tomber devant son visage et le masquer en partie. L'accent était mis sur ses yeux et le regard diabolique qu'il lançait à la femme qu'il s'apprêtait à baiser. Un épais trait d'eye-liner soulignait ses yeux, les mettant si bien en valeur qu'il était impossible de détourner le regard.

Même si j'avais déjà visionné cette scène à plusieurs reprises, cette fois, c'était différent. Quand la caméra s'avança, je me rendis compte pour la première fois que les yeux du pirate étaient exactement de la même couleur que ceux d'Harrison. J'étouffai un cri et ce mouvement involontaire pressa le vibro un peu plus fort contre mon sexe.

— Je vais te baiser jusqu'à te faire hurler.

Le pirate parlait d'une voix grave qui se mêlait à la respiration lourde d'Harrison dans l'ordinateur.

L'excitation a d'étranges pouvoirs sur l'esprit. En un éclair, le pirate à l'écran

prit la forme d'Harrison et je le vis séduire sa partenaire consentante. C'étaient ses cheveux noirs qui venaient frôler sa joue à la barbe naissante. Ce fut sa longue queue épaisse qui apparut lorsque le pantalon en soie glissa au sol.

J'avais envie d'être cette servante allongée sur la table juste devant lui. J'avais envie de lui offrir mes seins pour qu'il les suce, de venir m'empaler sur sa queue jusqu'à jouir.

— Oui, je veux t'appartenir.

La servante remonta sa jupe et écarta les jambes.

Son sexe était humide de désir, luisant dans la lumière vacillante du feu de cheminée.

Contrôlant difficilement mes pulsions, je plaçai le gland contre mon ouverture et attendis. Harrison serait-il aussi patient avec moi ? Continuerait-il à exciter ainsi mon orifice jusqu'à ce que je le supplie de me baiser ?

Le capitaine des pirates prit la femme par les hanches et s'enfonça doucement en elle. Ma main tremblait en suivant son mouvement. Le silicone écarta mes lèvres en se frayant un chemin à l'intérieur de mon corps. Sans même attendre de m'ajuster à la taille du vibromasseur, je me mis à exercer des va-et-vient, donnant de petits coups au même rythme que ceux à l'écran.

La litanie de gémissements du couple était ponctuée par les grognements du pirate et les « baise-moi » de la servante.

J'avais entrouvert la bouche, et le goût de sel et d'épices du repas explosa sur ma langue lorsqu'elle sortit pour humecter ma peau. Ce petit rappel détourna mon regard de l'écran de télévision en direction de la caméra de mon ordinateur, braquée sur moi. En regardant l'écran noir, je pouvais voir le désir dans mes yeux et le rougissement de ma peau s'y refléter.

Harrison se trouvait de l'autre côté de cette caméra. Même si je ne le voyais pas, je ressentais sa présence dans la pièce. Je n'avais aucun mal à m'imaginer son regard sur mon visage, qui me dévorait pendant que j'enfonçais le gode dans mon corps. Avait-il envie de prendre sa place ? Quel effet me feraient ses grandes mains accrochées à mes hanches tandis qu'il me baiserait ? Serait-il aussi possessif que le capitaine des pirates, me prendrait-il sur la table ? Peut-être préférerait-il me plaquer contre un mur et s'en servir comme appui pour me maintenir bloquée contre lui ? Son sexe serait épais et me remplirait jusqu'à ce que je sente son goût sur mes lèvres.

Je gémis juste avant la servante à l'écran. Mes paupières se fermèrent. Mon imagination n'avait plus besoin de la stimulation visuelle pour m'emmener au

septième ciel. L'image d'Harrison en pirate me suffisait. Son torse ferme vêtu de la chemise en soie. Ses fesses musclées qui se crispèrent et se détendaient au fur et à mesure qu'il pénétrait mon entrejambe humide. Je lui saisis les fesses, enfonceais mes ongles dans ses muscles bandés et le maintiendrais en place jusqu'à obtenir ma récompense.

Le film porno tournait toujours. Ses bruits m'emplissaient la tête et je me baisais furieusement à l'aide du vibro. Mon orgasme était là... tellement... proche. Je haletais, essayant de remplir suffisamment mes poumons pour ne pas perdre connaissance. Mes yeux étaient fermés et je ne faiblissais pas.

Presque...

— Oh, bon sang, oui !

Le capitaine des pirates poussa un rugissement en jouissant. Je pouvais entendre leurs corps en sueur claquer l'un contre l'autre tandis qu'il atteignait l'orgasme. Les cris de plaisir de la servante qui jouissait à son tour ne tardèrent pas à suivre.

Je ne regardais pas. Avec un rythme frénétique, le plaisir flirtant avec la douleur, j'accueillais les coups du sex-toy, avançant les hanches pour rencontrer chaque mouvement. Je pris une inspiration, flottant mentalement au bord du soulagement pendant une fraction de seconde avant de faire basculer mon corps dans le précipice.

Je m'étais souvent figuré l'orgasme comme un éclat de couleurs derrière mes paupières ; une intense lumière de plaisir qui ébranle chaque parcelle de mon corps. Que ce soit grâce à l'implication d'Harrison ou au besoin soudain qu'éprouvait mon corps d'atteindre le soulagement, cette fois fut différente. Mon orgasme dépassa la simple explosion de couleurs dans ma tête. Mon entrejambe étouffa le gode dans un spasme puissant, tandis que le plaisir anéantissait mes capacités sensorielles. Ce fut si intense que c'en était presque douloureux, mes muscles refusant de céder au plaisir. Je poussai un nouveau cri lorsqu'une autre vague me submergea, mais cette fois je parvins à ouvrir les yeux pour voir l'éjaculation du pirate sur le ventre de la servante.

Aussi rapidement que mon esprit s'était fermé, je retrouvai ma capacité de réflexion. Waouh. Putain de waouh puissance mille. Mes orteils frémissaient encore sous la force de mon orgasme. Il se passait quelque chose de différent, et je savais que c'était à cause de mon nouveau voisin.

Je laissai tomber le vibro sur le canapé, respirant par saccades tout en m'efforçant de reprendre le contrôle. Cherchant la télécommande, j'éteignis le DVD. Mes pirates méritaient un peu de repos après le formidable soutien qu'ils

m'avaient offert.

— Merde alors, c'était vraiment intense.

Mon rire était faible lorsque je posai ma tête contre le dossier du canapé. Il me fallut un moment pour prendre conscience du bruit qui me parvenait depuis l'ordinateur, un bruit que je n'identifiais pas totalement.

— Harrison ? Tu es toujours là ?

— Je suis là pour trois mois.

Sa voix avait pris un accent rauque, ponctuée par un rythme léger en fond sonore. Ce qu'il avait vu l'avait excité, c'était évident.

— Trois mois pour trente jours de sexe.

J'ouvris la bouche pour répondre, mais mes mots restèrent coincés dans ma gorge lorsque Harrison poussa un gémissement.

Une minute.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je dois peut-être repartir dans trois mois, mais toi et moi, nous allons réaliser ces fiches.

Les bruits augmentèrent, un crissement qui me rappelait le petit jeu auquel nous nous étions livrés sur son canapé.

— Je vais te faire jouir, tu vas te sentir vivante. Putain !

Ses gémissements étaient si forts que le haut-parleur de mon ordinateur portable crachotait.

Ça alors, il était en train de se branler. Et il venait juste de jouir !

Mon cœur battait la chamade et mon corps, que je croyais vidé de toute son énergie sexuelle, menaçait de se réveiller.

— Tu m'as entendu, Alyssa ?

Contrairement au pirate Harrison de mes fantasmes, il n'y avait aucun accent taquin dans la voix du véritable Harrison. Ses mots étaient hachés et brefs, témoignant du sérieux de ses propos.

— Oui.

Je ravalai mon désir. Mes lèvres tremblaient et mes joues me brûlaient.

— J'ai entendu.

— Toi et moi. Trente jours de sexe. Nous allons nous faire du bien. Tirer ce dont nous avons besoin de cette expérience. Puis, nous retournerons à nos vies

normales, chacun de son côté. Tu es d'accord ?

Oh, mon Dieu. Il avait regardé mon visage pendant que je me masturbais et ça l'avait tellement chauffé qu'il s'était branlé. C'était dégoûtant, et formidable, et complètement inattendu dans ma vie. Non seulement Harrison ne me prenait pas pour une tarée avec ces fiches que je voulais mettre en pratique, mais en plus cette perspective l'excitait. Il était digne de confiance. Je n'avais aucune pression, tout était clairement établi.

Je pouvais tout avoir.

Déglutissant péniblement, je pris une inspiration avant de me tourner pour regarder tout droit la caméra.

— D'accord.

Sur ces mots, je refermai l'ordinateur.

---

## Notes

[1.](#) NdlT : « Han a tiré le premier » fait référence à une scène du film *Star Wars, épisode IV : Un nouvel espoir* et à la polémique qui a fait suite au remaniement de cette scène dans une édition ultérieure.



## Deuxième partie

### Sexe, mensonges et révélations

## 9.

Je m'étais rendu compte qu'il me fallait une validation en ce qui concernait Harrison et cette histoire de sexe. Contrairement à d'autres personnes qui avaient besoin de demander conseil à un médecin généraliste avant de se rendre chez un psychologue, j'avais la chance de pouvoir m'adresser directement à ma sœur.

La plupart de ceux qui rencontraient Nikki sans connaître sa profession étaient incapables de deviner qu'elle était psychologue. Elle était un peu survoltée et n'était pas capable de faire durer une relation plus d'un an. Ce n'était pas le genre de personne à qui vous demanderiez des conseils relationnels. Mais Nikki avait un don pour trouver le nœud d'un problème et l'étrange capacité d'orienter les gens dans la bonne direction. C'était ma grande sœur et je l'aimais comme personne. Si quelqu'un pouvait me dire ce qu'il me fallait savoir, c'était bien elle.

Au fil des ans, j'avais pris l'habitude de débouler dans son cabinet vers la fin de la journée. Je sortais tout juste de mon dépistage d'IST, expérience un peu gênante, et je me retrouvais dans la salle d'attente de Nikki. J'avais toujours du mal à associer la femme en tenue de travail qui sortait de son cabinet en compagnie d'un patient et la fille qui avait teint ses cheveux en vert au lycée juste pour mettre notre mère hors d'elle. Si elle continuait d'ajouter de temps à autre une mèche rouge dans ses cheveux châtain, dans l'ensemble elle avait dépassé cette phase rebelle.

Je croisai son regard et lui adressai un petit geste de la main avant de me diriger vers le fond de sa salle d'attente. Un vieux magazine attira mon attention et j'ouvris immédiatement la rubrique des critiques littéraires pour savoir si j'avais raté quelques recommandations.

— Alyssa ?

Nikki était debout devant moi, les mains dans le dos. Son dernier patient était toujours là, en train de prendre rendez-vous auprès de Linda, la réceptionniste, ce qui signifiait qu'elle resterait en *mode professionnel* tant qu'il ne serait pas parti.

— Tu veux me rejoindre dans mon bureau ?

— Bien sûr. Merci.

Le magazine à la main, j'adressai à Linda un petit sourire en passant.

— Je tombe mal ?

— Pas du tout. J'ai juste de la paperasse à finir.

Nikki referma la porte avant de me serrer dans ses bras.

— Salut, ma belle. Quoi de neuf ?

— Oh, tu sais, rien de spécial. Il me faut une excuse pour te rendre visite ?

— En temps normal, non. Mais chaque fois que tu viens me voir au cabinet, c'est mon côté sérieux que tu cherches. Tu veux que je te donne de bons conseils au lieu de te pousser à t'envoyer en l'air avec un concombre.

Elle me fit signe de m'asseoir.

— Le docteur t'écoute. Crache le morceau.

J'adorais ma sœur. Me laissant tomber sur le siège excessivement confortable, je quittai mes chaussures et ramenai mes pieds sous mes fesses.

— C'est au sujet des fiches.

D'après sa mine amusée, je compris que je n'avais pas besoin de préciser de *quelles* fiches il s'agissait.

— J'en déduis que tu t'es décidée à en faire quelque chose.

Nous entretenions ce genre de relation qui me permettait de lui raconter absolument tout. Mais le sexe, eh bien, ça n'avait jamais été un sujet facile pour moi. Au lieu de la regarder dans les yeux, j'ouvris le magazine au hasard.

— Hum, peut-être.

— De toute évidence, tu as besoin de conseils à ce sujet. Sinon, tu te serais contentée de m'appeler.

J'avais envie de me tortiller sur mon siège, mais je parvins à me contrôler.

— Je t'ai parlé de ce nouveau qui a emménagé dans l'appartement au bout de mon couloir ?

— Non.

Elle s'avança au bord de son bureau, les mains tendues de part et d'autre de son corps.

— Je suppose que Monsieur Nouveau est canon ?

— Tu te souviens de la boîte de nuit ? Le type avec lequel je parlais juste avant qu'on retourne danser toutes les deux ?

— Oui. Enfin, je ne l'ai pas bien vu et... oh, merde.

Nikki passa la langue sur ses lèvres.

— C'est ton voisin ? Tu me l'avais caché !

— Ce n'est pas ton genre.

C'était totalement son genre.

— Et puis, c'est moi qui l'ai vu en premier.

Elle leva les yeux au ciel.

— Donc, il y a un beau gosse chez toi. Où est le souci ? Il ne t'a pas encore remarquée ? Je suis sûre qu'un petit changement de garde-robe réglera le problème en un rien de temps.

Le rouge me monta aux joues et elle se mit à glousser.

— Nikki, arrête.

— Tu es sérieuse ? fit-elle en se penchant. Alors, il t'a remarquée. Il a tenté quelque chose ? Qu'est-ce que tu as fait ? Je n'ai pas besoin des détails, mais j'apprécierais quelques infos.

Même si j'étais proche d'elle, il était hors de question que je lui raconte notre petite séance vidéo.

— Nous avons mangé ensemble. Il est ici pour un contrat de trois mois et m'a proposé de m'aider avec mon petit problème de sexe.

Comme Nikki ne m'opposa pas immédiatement l'une de ces réponses cinglantes dont elle avait le secret, je levai les yeux pour découvrir avec surprise sa mine pensive.

— Que t'a-t-il proposé au juste ?

— En gros, trois mois pour trente jours de sexe. Nous réalisons les fiches dans l'ordre après avoir passé des dépistages, tout ça... J'ai toujours le droit de refuser. Il s'en va quand nous avons terminé. Les relations, ce n'est pas son truc. Ce n'est *plus* son truc, même si j'ignore ce qu'il veut dire par là.

— Aucune attache. Intéressant.

Je n'aimais pas ce qui était intéressant. J'aimais ce qui était prévisible, sans danger. Cette fois, j'étais si loin de ma zone de confort que j'avais presque besoin d'enfiler une combinaison spatiale.

— Je savais que je commettais une erreur.

— Je n'ai pas dit ça.

— Tu as dit « intéressant ». D'après mon expérience, ça signifie « mauvaise idée ».

Nikki se pencha en avant, les mains toujours agrippées au bord de son bureau.

— Cette fois, ça signifie vraiment que c'est intéressant. Que fait ce type, déjà ?

— Je ne te l'ai pas dit. Il travaille dans la vente. Il est ici pour une durée déterminée, pour résoudre un problème avec un client. Ensuite, il est envoyé autre part. Pour être honnête, je ne sais même pas d'où il vient. Mais disons que c'est une sorte de gourou de la relation client.

— Ah. C'est logique.

— Quoi donc ?

— C'est un intermédiaire. Il a l'habitude de travailler sur les problèmes qu'on lui soumet. Tes fiches érotiques et toi, vous représentez un problème et il a décidé de t'aider. Il en tire un bénéfice et il a été très clair sur le fait qu'il ne veut pas de relation. Je te conseillerais de foncer.

Je clignai des yeux pour laisser ses paroles s'imprégner.

— Tu veux dire que je ne suis pas folle de vouloir me lancer dans une telle histoire ? Il pourrait me harceler, être un fou dangereux ou quelque chose de ce genre.

— C'est vraiment ce que tu crois ?

Après tous les efforts qu'il avait déployés pour s'assurer que je ne craignais rien, que j'avais le contrôle lors de notre premier rendez-vous, je savais qu'Harrison ne me ferait jamais de mal.

— Non.

— Tu dois te fier à tes instincts. Tu es attirée par lui. Il t'a dit exactement à quoi t'en tenir en ce qui le concerne. Tu peux découvrir des aspects intéressants de ta sexualité sans engager ton cœur. C'est gagnant-gagnant.

— Un plan cul régulier, en quelque sorte.

— Si tu préfères le voir comme ça, alors oui. Tu dois sortir de ta coquille. Si ce type est prêt à t'aider, je lui en serai éternellement reconnaissante.

Nikki essuya une larme qui m'avait échappé.

— Ne pleure pas, ma puce.

— Je ne pleure pas.

Je me levai et séchai frénétiquement mes quelques larmes.

— Merci. Je voulais juste m'assurer de faire le bon choix. Les fichues cartes de Rob m'ont rendue complètement folle de sexe. Je n'arrive pas à penser à

autre chose.

Sans me laisser le temps de m'éloigner, Nikki m'attira de nouveau dans ses bras.

— Tu n'es pas folle. Tu aimeras toujours Rob. Tu n'es pas obligée de rester seule. Si tu as besoin d'une autorisation, alors je suis plus que ravie de te la donner. Vis ta vie, ma belle. Tu peux aller t'envoyer en l'air comme une polissonne, avec des spatules ou n'importe quelle bêtise que Rob a écrite sur ces fiches.

Je dus déglutir à deux reprises avant de pouvoir prononcer un « merci » étranglé.

Nikki s'écarta, me déposa un baiser sur la joue et ouvrit la porte.

— Je suis toujours là si tu as besoin de moi. Écoute, tu pourrais passer chez moi vendredi soir. On mangera des pizzas en buvant de la bière et tu me raconteras tout. Tu me diras où tu en es avec ton gars.

— Harrison. Il s'appelle Harrison.

Elle sourit.

— Joli nom.

— Pour un joli garçon.

— Alors, va t'amuser. Et tiens-moi au courant.

Pour la première fois depuis que j'avais refermé l'ordinateur pour me couper d'Harrison, je fus envahie par le soulagement. Si Nikki avait raison et s'il me considérait simplement comme un problème à résoudre, alors je pouvais suivre les fiches de Rob les yeux fermés, sans craindre d'impliquer mon cœur. Si Harrison me voyait purement et simplement comme un projet, alors, moi aussi, je pouvais le faire.

Je pouvais faire ce que Rob attendait de moi sans avoir l'impression de le tromper. Oui, après tout, ça fonctionnerait peut-être. L'étape suivante, c'était de tirer la deuxième carte et faire ce qu'elle demandait.

Harrison avait intérêt à se tenir prêt.

## 10.

Je ne sais pas ce que j'attendais après m'être enfin faite à l'idée que j'allais mettre les cartes en pratique avec l'aide d'Harrison, mais mon équation mentale n'avait pas envisagé qu'il puisse s'absenter pour un voyage professionnel deux jours plus tard. Vous pouvez penser que je suis naïve, mais j'avais bêtement supposé qu'il fallait au moins se trouver au même moment dans la même ville pour coucher ensemble.

En rentrant de chez Nikki, je découvris le mot sous ma porte d'entrée. Il me parlait d'un séjour professionnel d'une semaine à Montréal et je boudai pendant cinq bonnes minutes avant de me mettre en quête d'un pot de crème glacée. Après en avoir descendu un demi-litre, je me ressaisis, nettoyai mon désordre et repris le cours de ma vie. Après tout, nous avions trois mois et il ne m'avait fait aucune promesse au-delà de cette période. Ce garçon était en ville pour un travail, et moi, je devais acheter plus de crème glacée.

Par ailleurs, j'avais beau vouloir ignorer tout le reste et ne rien faire à part traîner à la maison en pensant au sexe, la vie continuait. J'avais un boulot et je n'avais pas franchement envie de me faire virer.

Le bureau était animé lorsque j'arrivai le lendemain matin. C'était cette étrange semaine au milieu de l'été où tout le monde semblait être entre deux congés. Le tourbillon effréné qui en découlait et les convocations en réunion qui s'empilaient dans ma boîte de réception me rendaient un peu anxieuse. On avait rarement besoin de moi au stade des réunions de mise à jour. Il fallait d'abord modifier le produit avant d'arriver à l'étape de la documentation. Et pourtant, j'avais du mal à refuser en sachant qu'il y aurait du café glacé et des beignets pour me récompenser de ma présence.

Je me laissai soudoyer sans la moindre culpabilité.

Gary Snelling était debout à l'avant de la salle. Derrière lui, son diaporama ressemblait à un monstrueux tableau d'examen pour la vue. La police de caractères était de plus en plus petite vers le bas, si bien qu'il était presque impossible de la déchiffrer. Je lui avais déjà fait remarquer cette fâcheuse tendance, mais, de toute évidence, il n'avait pas compris ce que signifiait « le texte est illisible ».

Gary était chef de projet pour Orion, notre dernière mise à jour logicielle. Ce

n'était pas l'orateur le plus brillant que je connaisse, mais il était excellent pour documenter les modifications au sein du projet. Comme je devais me contenter de récupérer ses notes pour les utiliser selon mes propres objectifs, je n'étais pas obligée de tendre une oreille particulièrement attentive. Ainsi, mon esprit pouvait se permettre de divaguer.

Au début de la deuxième heure de réunion, mon téléphone se mit à vibrer sur ma cuisse. Cette distraction inespérée aurait pu me faire pleurer de joie. Discrètement, je retournai mon téléphone pour regarder l'écran.

> Salut.

Comme je ne reconnaissais pas le numéro, je ne répondis pas. Mais je ne pouvais m'empêcher de me poser des questions.

> Salut ?

Les vibrations étaient agréables. C'était au moins ça de gagné sur l'ennui mortel de cette matinée.

> Alyssa ? J'espère que j'ai le bon numéro.

Il me fallut une minute pour me rendre compte que c'était le numéro d'Harrison. Je ne l'avais vu qu'une seule fois, quand il me l'avait noté sur une feuille de papier. La perspective de discuter avec lui égaya sensiblement mon humeur. Je m'assurai que personne ne prêtait attention à moi et je tapai ma réponse aussi furtivement que possible.

> Harrison ?

> Oui, c'est moi. Je viens d'arriver à l'hôtel.

Je voulais prendre des nouvelles. Tu as reçu mon message ?

> Oui.

> Désolé. C'est le métier. Je t'aurais bien écrit plus tôt, mais mon téléphone était mort. Que fais-tu ?

Tiens, une conversation tout à fait ordinaire. C'était étrange, avec toute cette



histoire de sexe qui planait au-dessus de nos têtes. J'avais tout de suite envie de lui envoyer des messages coquins au lieu de continuer sur des banalités. Mais nécessité faisait loi.

Mes doigts restaient suspendus au-dessus des touches alors que je cherchais quelque chose à écrire sans passer pour une ringarde.

> J'essaie de ne pas m'endormir en réunion de projet.

> Sympa. Qu'est-ce que tu fais déjà ?

> Rédactrice technique pour une compagnie informatique.

> C'est vrai. Je m'en souviens. Ça te plaît ?

Je pouffai, attirant aussitôt l'attention de Gary.

— Vous avez raison, Alyssa. Trois jours seulement pour tester l'interface graphique, ce n'est pas suffisant. Je vous remercie.

— De rien.

Après cette réunion, on me remercierait ou l'on me tuerait probablement.

Je dus attendre que Gary reprenne son discours pour reporter à nouveau mon attention sur Harrison.

> La société est super. Cette réunion, pas vraiment.

Au secourours !

> LOL. C'est une réunion importante ? Je dois te laisser ?

> Pas du tout. Normalement, je n'y assiste pas, mais ils avaient du café et des muffins.

> C'est leur stratégie pour t'avoir. Pareil à mon boulot.

Je souris en reposant mon téléphone face contre la table. Gary était passé au rappel du budget et il demandait à chaque chef de département de faire un point sur la situation. En règle générale, c'était à ce moment que je m'éclipsais vers la cafetière pour remplir ma tasse. Étrangement, mon corps bourdonnait d'électricité et ma peau était extrêmement sensible. Un frisson me parcourut lorsque mes doigts effleurèrent par mégarde l'intérieur de mon avant-bras. Ça ne pouvait pas être à cause d'Harrison, si ?

Mon téléphone vibra de nouveau, mais je ne pouvais pas prendre connaissance

du message tout de suite. La responsable pédagogique qui était assise à côté de moi faisait son rapport, et tous les yeux étaient tournés vers nous. Au bout de quelques minutes, la conversation se déplaça et je pus retourner mon téléphone pour y jeter un œil.

> Qu'est-ce que tu portes ?

Je fixai les mots plus longtemps que nécessaire avant de formuler une réponse. Était-ce une question amicale du style : « Eh, j'essaie toujours d'apprendre à te connaître, alors parle-moi un peu de toi », ou plutôt du genre : « Mens-moi et dis-moi que tu portes de la dentelle noire. »

Non. Il ne pouvait pas vraiment me poser cette question.

À moins que...

J'écrivis la réponse exacte, *Jupe noire et débardeur*, mais ne l'envoyai pas tout de suite. Même si l'idée d'échanger des textos sexy était attirante, j'ignorais si ça faisait partie de notre engagement. J'effaçai ma réponse en espérant que personne ne choisirait ce moment pour me regarder, consciente que mes joues rouges ne manqueraient pas de me trahir.

> C'est lundi et cette réunion m'a complètement sorti le cerveau par les oreilles, alors je vais être directe.

On s'échange des sextos, là ?

Il y eut une pause. Je m'imaginai Harrison allongé sur son lit, dans sa chambre d'hôtel, riant à gorge déployée. Bien sûr que non, ce n'étaient pas des sextos ! Je venais de lui dire que j'étais en réunion et je savais qu'il arrivait tout juste dans sa chambre d'hôtel. C'était une idée folle. De toute évidence, je devais consulter un psychologue, parce que j'étais tombée sur la tête.

> Tu n'as pas lu tes fiches ?

Quelle question stupide. Bien sûr que j'avais lu mes fiches ! J'avais passé des heures à les étudier, examinant chaque suggestion inscrite sur...

Oh. Oh, le Jour Deux consistait *justement* à envoyer des sextos. Évidemment.

Aussitôt, j'eus envie de me cacher sous la table de conférence pour me laisser

mourir. Mon voisin-futur-amant essayait de m'attirer dans un échange sexuel par téléphones interposés alors que j'étais en pleine réunion, et j'étais trop stupide pour m'en rendre compte.

Une autre vibration.

> On peut faire ça plus tard.

*Non !* Je pris une grande inspiration et m'écartai de la table.

— Excusez-moi, je dois sortir un moment.

Gary fronça les sourcils.

— Quelqu'un a-t-il des questions pour Alyssa avant qu'elle s'en aille ?

Je souris à la foule de têtes qui répondaient par la négative.

— Merci. Je lirai le compte rendu de la réunion. N'hésitez pas à m'écrire si quelque chose vous vient entre-temps.

Sur ce, je me ruai vers les toilettes.

Nikki avait coutume de dire que j'étais la pire menteuse au monde. Je ne rougissais pas, je ne bredouillais pas, mais il fallait croire que mon regard me trahissait. Je détournai les yeux en faisant de mon mieux pour ignorer le téléphone qui vibrait dans ma main jusqu'à atteindre les toilettes des dames, à l'arrière du bâtiment.

Les cabines étaient toutes vides et je me faufilai dans les toilettes les plus éloignées de la porte avant de jeter un coup d'œil à ce que m'écrivait Harrison.

> Alyssa ? Tu es là ?

Ce n'était peut-être pas une bonne idée.

Mes doigts tremblaient lorsque je répondis. Je dus corriger trois fautes de frappe avant de parvenir à envoyer ma réponse.

> Ça va. Je suis aux toilettes maintenant.

> Je vais arrêter.

> Tu n'as pas intérêt ! J'ai quitté une réunion pour qu'on puisse faire ça. Bon, que voulais-tu savoir ?

Il y eut une pause et je craignis d'avoir tout gâché avant même d'avoir commencé. Harrison ne me semblait pas du genre à trop réfléchir. Nikki avait vu juste en avançant qu'il aimait résoudre les problèmes. J'étais certaine qu'il était en train de chercher le meilleur moyen de bien faire les choses.

Je n'avais pas besoin que les choses soient bien faites. J'avais besoin de mettre le Jour Deux en pratique, et le seul moyen d'y arriver était de nous engager dans cette séduction numérique. Je m'assis dans la cabine, appuyai mes coudes sur mes genoux et me penchai tout en écrivant :

> Je porte une jupe noire et un débardeur blanc.

Voilà. Au moins, c'était un début.

À présent, voyons où cela nous mènerait.

La réponse d'Harrison me parvint au bout d'un moment. Je gloussai sans même y penser.

> Courte comment, la jupe ?

> Courte.

> Comment ? Au-dessus du genou ? Plus haut ?

Oui, comme si j'allais porter ce genre de tenue au travail. Mais nous n'étions pas dans la réalité et Harrison ne m'en voudrait pas si je lui mentais.

> Elle s'arrête sept centimètres au-dessus du genou.

> On voit une bonne partie de mes cuisses.

> Portes-tu des collants ?

> Non. Il fait trop chaud pour ça.

Je préfère les jambes nues, de toute façon.

Je me suis rasée ce matin, donc ma peau est belle et douce.

Mon imagination décida de s'en mêler. Je fermai les yeux et me figurai Harrison dans sa chambre d'hôtel, étendu sur le lit. Sa cravate était dénouée et les trois boutons supérieurs de sa chemise ouverts. Je savais à quoi ressemblait sa peau nue, j'avais déjà vu les poils sur son torse, ce qui ne faisait qu'alimenter

mon image mentale. Mon téléphone vibra et je regardai avidement les mots suivants. C'était une demande.

> Je veux que tu poses ta main à l'intérieur de ton genou.

Il me disait quoi faire et, sans la pression de sa présence, je trouvais la démarche excitante. Je n'étais pas obligée de m'exécuter, mais ce serait bien plus intéressant si je le faisais. Le téléphone dans ma main gauche, je saisis maladroitement ma réponse tout en posant mes doigts froids sur la face intérieure de mon genou.

> C'est fait.

> Bien. Passe ton pouce sur ta peau. Doucement, tendrement.

J'imagine la sensation. Ton odeur.

Les mains d'Harrison étaient bien plus grandes que les miennes, mais je fis de mon mieux pour l'imaginer à ma place.

> J'ai enlevé ma chemise. J'ai une érection en pensant à ce que tu es en train de faire. Tu es une vilaine fille de te donner du plaisir au boulot.

> Oh, bon sang. Sérieusement ?

> Écarte les jambes au maximum que te le permet ta jupe.

Le coton se tendit contre ma peau lorsque j'ouvris les cuisses. En réalité, la jupe m'arrivait aux genoux, me laissant beaucoup moins d'espace que le visualisait Harrison. Voilà qui m'apprendrait à lui mentir.

> Je veux que tu fasses glisser ta main le long de ta cuisse.

Mais ne te touche pas l'entrejambe.

Érafle ta peau du bout des ongles.

À présent, j'entendais sa voix dans ma tête. Elle était grave, rauque. Il prononçait ses mots comme l'autre soir, quand il avait joui, c'était presque un

grondement vibrant au fond de ma poitrine.

Mon sexe était humide d'envie et mes tétons s'étaient durcis sous mon soutien-gorge. Je remontai le long de ma peau sensible, m'approchant dangereusement de ma culotte avant de m'en détourner. La tension était un mode de séduction que je n'avais encore jamais expérimenté. En tout cas pas ainsi.

> Je veux que tu poses ton téléphone sur ta cuisse.

Touche ta poitrine avec ta main. Laisse tes tétons pour l'instant.

Mais presse la partie charnue comme tu imagines que je pourrais le faire.

Me mordant la langue pour m'empêcher de gémir, je parvins à réaliser ce qu'il me demandait. C'était mal à de si nombreux égards que je ne savais même pas par où commencer. J'étais en train de me peloter au travail, dans les toilettes. Merde alors, il était possible que je jouisse sans même qu'il me touche. Bon sang, c'était de la folie.

> Glisse ta main sous ton débardeur.

Je veux que tu te pincas le téton maintenant.

Oui, mon capitaine !

Cessant aussitôt de s'interroger sur le bien et le mal, mon cerveau décida de se laisser porter par l'action. Passant la main sous mon débardeur, je la glissai ensuite sous mon soutien-gorge et effleurai la pointe sensible du bout du doigt. Cette fois, je ne pus réprimer un soupir. Ni empêcher ma main de remonter plus loin sous ma jupe. Mes ongles effleurèrent le coton mouillé de ma culotte, envoyant un frisson à travers mon corps.

Ce fut à ce moment qu'une porte s'ouvrit et que retentirent des talons hauts sur le carrelage.

Merde.

Pourquoi ? Pourquoi maintenant ?

> Je veux que tu appuies tes doigts contre ta chatte.

Et que tu masses ton clito.

Désolée, Harrison. Ça ne sera pas possible tout de suite. Je pris mon téléphone en dégageant ma main de mon débardeur.

> Quelqu'un vient d'entrer dans les toilettes. (

> Et alors ?

> Alors, je ne fais rien de plus.  
On risque de m'entendre.

À présent, la femme dans l'autre cabine urinait. Merveilleux.

> Le moment est passé. Λ

> Alors tu refuses ?

> Mais enfin, elle est en train de pisser.

> Oui, ça casse l'ambiance. Désolé.

> Il ne faut pas. Je ne m'étais pas autant amusée depuis un bout de temps. J'aurai besoin de mon vibro en rentrant à la maison.

Je devrai acheter de nouvelles piles en chemin. Les dernières étaient déjà mortes.

> Est-ce que tu considères que ce Jour Deux est réussi ?

C'est la vraie question.

Excellente question. Bien sûr, nous nous étions échangé des sextos, mais ça ne me semblait pas correct.

> Personne n'a joui.

> Ça pose un problème.

Pas vraiment. Si la présence d'une femme – zut, deux femmes maintenant – m'était imposée, ce n'était pas son cas. Je souris en lui écrivant.

> Tu as toujours ton caleçon ?

Une pause.

> Plus maintenant. θ

L'intégralité de mon expérience dans ce genre de séduction se résumait aux cinq dernières minutes. Heureusement pour Harrison, j'apprenais rapidement.

> Je veux que tu attrapes ta queue à travers tes sous-vêtements.  
Serre-la bien fort, sans te caresser.

Il ne répondit pas. C'était bon signe.

> Tu es dur à quel point ?

> Je pourrais briser du béton.

> Ce ne doit pas être très confortable.

> Tu n'as pas idée.

> Alors, je crois que tu devrais relâcher un peu la pression.  
Je te propose de déboutonner ta chemise en entier. Mais garde-la.

> C'est fait.

Quelqu'un tira la chasse et se lava les mains avant de partir, mais je n'étais toujours pas seule. En fin de compte, cette séance était une vraie leçon de self-control.

> Je veux voir si tu jouis rapidement.  
Descends ton caleçon sur tes genoux.  
Dis-moi quand ce sera...

> C'est fait.

>... fait. Rapide. Bon, commence à te caresser.  
N'écris pas, contente-toi de lire.



À présent, c'était moi qui avais la pression et devais m'efforcer de bien faire les choses. M'inspirant de mon film porno de pirates, j'écrivis aussi rapidement que je pus.

> Je veux que tu m'imagines à genoux entre tes jambes.  
Je parie que tu ignorais que j'adore tailler des pipes, n'est-ce pas ?  
C'est le cas. J'adore lécher ton manche.  
J'ai vraiment envie de goûter ton excitation,  
ce goût qui n'appartient qu'à toi. C'est un peu amer. Unique.  
Je sucerais un peu ton gland. Je jouerais avec, du bout de la langue.  
Puis, je prendrais tes boules dans mes mains pour les titiller.  
J'enfoncerais mes ongles dans tes cuisses.

> Je parie que tu sens bon. Tu as transpiré  
après avoir passé la journée dans ton costume.  
J'aime cette odeur. Musquée. Moite.  
Tu serais à deux doigts de jouir. Tu passes ta main derrière ma tête.  
Tu veux contrôler mes actions, mais je ne te laisse pas faire.  
Je continue de sucer et de lécher. Tes boules se resserrent dans ma main.  
Tu vas bientôt jouir. Je me retire en sentant ton corps se crispier.  
Ton sperme gicle sur mon visage, sur mes lèvres.  
Je lèche tout ce que je peux.

— Ça va là-dedans ?

La voix d'une femme devant ma cabine me ramena brusquement à la réalité.

— Oui, je vais bien.

— Je vous ai entendue respirer fort, on aurait dit que vous alliez vomir.

— Non. Non, ça va. Merci.

— D'accord. Si vous le dites.

— Oui. Merci encore.

Juste ciel : j'avais envie de mourir sur-le-champ. Merci. Bien cordialement, moi.

J'attendis que la femme s'en aille et, enfin certaine d'être à nouveau seule,

osai un autre coup d'œil à mon téléphone. Harrison n'avait pas réagi à mes textos. Je glissai mes cheveux derrière mon oreille avant d'écrire.

> Harrison ?

Toujours rien. Je me levai sur mes jambes flageolantes, ouvris la porte de ma cabine et avançai la tête à l'extérieur. La voie était libre. Je me lavai les mains et retournai dans mon box avant que mon téléphone se mette à vibrer.

> Désolé. J'ai dû aller prendre une douche.

J'avais du sperme dans les cheveux à cause de toi.

> Désolée !

Je ne l'étais pas.

> Non, tu ne l'es pas. Mais j'apprécie ta compassion.

> De rien.

Il avait joui. Ça avait marché.

> Je déclare que ce Jour Deux est un succès.

> Même si tu n'en as pas profité ?

> Qui dit que je n'en ai pas profité ?

Cela faisait deux fois que j'arrivais à faire jouir Harrison sans le toucher. Visiblement, je dominais déjà toute cette histoire de sexe. Qui avait besoin de fiches ?

> Ne t'inquiète pas pour moi. J'ai l'intention de rejouer le Jour Un dès que je rentrerai chez moi.

> J'aimerais être là pour y assister.

Peut-être quand je reviendrai.

> Peut-être. Tout dépend de ce que nous devons

faire pour le Jour Trois.

C'était agréable ; un badinage léger avec un homme que j'appréciais. Mes échanges avec Rob m'avaient manqué. La manière dont nous nous taquinions pendant des heures avant de tomber dans les bras l'un de l'autre.

Dès l'instant où Rob me vint à l'esprit, je perdis l'euphorie dont je bénéficiais depuis mon passage aux toilettes. Ce n'était pas la même chose. Depuis le départ, Harrison était clair sur le fait que sa participation à ces petits jeux était purement sexuelle, qu'il ne cherchait qu'à me donner un environnement sûr où je pourrais me laisser aller aux explorations. Il n'avait pas envie de se blottir avec moi sur le canapé pour me câliner en regardant les actualités du soir.

> Tu regardes les infos ?

> Rarement. Non, pas vraiment.

Je trouve ce dont j'ai besoin en ligne.

> Oh.

> Alyssa, tu vas bien ?

> Ça va. Je ferais mieux de retourner au boulot.

> On se voit dans quelques jours.

Je rentre à Toronto vendredi. Dîner ?

J'écrivis *avec plaisir*, mais je me ravisai aussitôt.

> Je crois que j'ai quelque chose de prévu. Je te tiens au courant.

> D'accord. Prends soin de toi.

Je ne savais pas comment m'y prendre, mais j'allais devoir inventer quelque chose avant son retour en ville.

## 11.

Il me fallait un plan. D'ailleurs, j'avais toujours besoin d'un plan quelle que soit la situation. C'était ma façon de faire depuis que j'étais en âge de parler. C'était la faute de ma mère. Pourtant, si je voulais réussir mes trente jours de *sexaventure*, je devais les aborder avec une certaine logique. Je devais faire en sorte de prendre tous les angles de vue en considération pour m'assurer que nous obtenions tous les deux ce que nous cherchions. Je sortis une feuille de papier et rédigeai une liste.

*Étape un : Lire toutes les fiches.*

*Étape deux : Décider s'il y a un point sur ces fiches avec lequel je ne suis pas à l'aise.*

*Étape trois : ?*

*Étape quatre : Coucher avec quelqu'un.*

Bon, c'était un début.

Harrison m'avait envoyé plusieurs messages au cours de la semaine, mais nous n'avions pas réitéré notre exploit du Jour Deux. D'abord, j'avais éprouvé une petite déception. En songeant à tête reposée à ce que nous avons fait, je m'étais rendu compte à quel point je m'étais amusée. Échanger des sextos au travail pouvait devenir un truc entre mon futur petit ami et moi. Si je renouais un jour ce genre de rapports avec quelqu'un. Plus nous discutons, plus je prenais conscience qu'il me laissait suffisamment d'espace pour respirer. C'était formidable, car je me mettais bien assez de pression toute seule.

C'était aujourd'hui qu'il rentrait et je n'avais toujours pas décidé quelle serait ma troisième étape. Au lieu de m'en inquiéter, je sortis ma liste et enclenchai la vitesse supérieure. La logique voulait que je commence par la première étape. Je posai mon paquet de cartes sur la table de ma cuisine et les étalai pour en avoir une vue d'ensemble.

De nombreuses pratiques sexuelles très intéressantes s'offraient à moi. Qui aurait cru que l'imagination de Rob puisse être aussi créative ? Tout en passant les fiches en revue, je dressai une liste d'articles dont je pensais avoir besoin

pour venir à bout de ces trente jours. Lubrifiant (X 4), boîte de préservatifs (X 2 ?), un pamplemousse (à acheter sur le moment), vibromasseur (utiliser le violet), gants de latex (il avait vraiment pris au sérieux la proposition que je lui avais faite ce soir-là ?), lingerie, une tapette (demander à Nikki)...

Deux feuilles plus tard, j'avais dressé la liste pour mon kit de survie de ces trente jours.

Oui. Cela s'annonçait très intéressant.

Je parcourus mon armoire à la recherche d'un sac de sport où ranger mes objets de débauche. Je devais encore faire l'acquisition de certains articles, mais je pouvais en rassembler un certain nombre en fouillant dans mon appartement. Je devais d'abord retrouver ce vieux sac que j'avais remisé là après m'être inscrite à...

... le voilà !

Le logo fluo de la salle de sport que j'avais rarement fréquentée était enfoui sous un énorme sac-poubelle rempli de vieux vêtements. Les deux sacs dégringolèrent lorsque je tirai sur la poignée. J'écartai le sac en plastique en me promettant de le déposer dans la boîte de dons au bout de la rue, et reportai mon attention sur mon nouveau kit de survie sexuelle.

J'avais une liste et j'avais un sac. Il ne me restait qu'à constituer mes réserves et me préparer pour le retour d'Harrison.

Lorsque les roulettes de sa valise résonnèrent devant ma porte, je n'avais pu réunir que la moitié des éléments de ma liste. J'avais eu l'intention de me rendre au sex-shop pour acheter une tapette et deux autres tubes de lubrifiant, mais je m'étais dégonflée à la dernière minute. Cela dit, mes emplettes avec Nikki me suffisaient amplement pour commencer. J'avais réussi à aller en pharmacie acheter deux boîtes de préservatifs. Entre le garçon qui faisait sonner mes articles derrière le comptoir et moi, c'était à qui rougirait le plus. Heureusement, il maîtrisait l'art d'éviter tout contact visuel et nous avons tous les deux survécu à cette rencontre.

J'attendis qu'Harrison ait dépassé ma porte et je l'ouvris pour jeter un coup d'œil dans le couloir. Je suspendis mon souffle en le voyant tout ébouriffé. On aurait dit qu'il n'avait cessé de passer les doigts dans ses cheveux noirs habituellement impeccables. Sa chemise était toujours rentrée dans son pantalon, mais, malgré la distance, elle m'apparut froissée par de longues périodes en position assise.

Il semblait avoir bien besoin d'une douche chaude et d'un bon repas.

Et de participer au Jour Trois.

Peut-être.

— Tu vas passer pour une harceleuse.

Sa voix retentit au bout du couloir. Il jeta un œil par-dessus son épaule et me sourit.

— Je ne voulais pas te déranger. Je voulais juste te dire bonjour.

J'agitai la main pour le saluer.

— Salut.

— Bonsoir.

Sans regarder, il inséra la clé dans la serrure et ouvrit la porte.

— Tu as passé une bonne semaine ?

— Oui.

Un peu plus en confiance, je vins m'adosser contre le chambranle de ma porte pour le regarder.

— Comment se sont passées tes réunions ? Tu as pu satisfaire tes clients ?

— Pas complètement, mais j'ai évité la crise.

Du bout du pied, il poussa sa valise de l'autre côté de la porte avant de me rejoindre d'un pas nonchalant.

— Ça me fait plaisir de te voir aussi joyeuse.

— Je suis de bonne humeur.

Au fur et à mesure qu'il se rapprochait, je me rendais compte de son état de fatigue.

— Tu as l'air lessivé.

— Oui, la semaine a été longue.

Il se frotta la nuque.

— Mes seuls rayons de soleil ont été nos petites conversations.

Oh ! Mon cœur fondait presque.

— Tu n'as pas envie de savoir pourquoi je suis de si bonne humeur ?

— Bien sûr !

Il souriait, plissant légèrement les contours de ses yeux.

— Pourquoi ?

— J'ai un plan.

— Et pourquoi est-ce que ça ne me rassure pas ?

— Parce que tu es un homme intelligent.

Je ramenai mes cheveux derrière mon oreille et eus l'audace de me pencher pour lui déposer un baiser sur la joue.

— Merci pour le Jour Deux. Ça m'a prise au dépourvu, mais en rejouant la scène dans mon esprit, je me suis beaucoup amusée.

Harrison leva le bras et posa la main sur le mur, près de ma tête. Sa présence était aussi excitante qu'apaisante.

— Tu as assuré.

Le cœur battant, je dus me concentrer pour maintenir une respiration calme.

— Merci.

— Je suppose que tu as parcouru le reste des fiches. C'est de là que te vient ton plan ?

Même s'il ne l'avait pas dit à haute voix, je compris qu'il voulait savoir si j'étais toujours partante pour continuer le programme. Je hochai la tête et souris. Mes lèvres ne tremblaient pas.

— J'ai fait une liste.

Il arqua un sourcil.

— Ah bon ?

— Et un sac de survie. Des choses dont nous aurons besoin pour réaliser les missions décrites sur les cartes. Je n'ai pas encore tout, mais ça devrait suffire pendant un moment.

— Bon à savoir.

— Je ne savais pas si tu allais être très occupé pendant les jours qui viennent. Je ne voulais pas tirer des plans sur la comète, mais j'avais envie de me tenir prête au cas où tu aurais du temps pour moi dans ton agenda, la semaine suivante ou celle...

— Alyssa.

Je déglutis péniblement.

— Oui ?

— Tu radotes.

— Désolée.

Il me donna une pichenette sur le nez.

— Je suis en ville pendant deux semaines. Ensuite, je dois retourner à Montréal. Je suis certain que nous trouverons le temps pour quelques fiches.

La perspective de coucher avec lui n'aurait pas dû m'émoustiller à ce point, et pourtant j'étais tout excitée. Je manquais peut-être d'expérience en matière de rendez-vous galants, mais j'adorais faire l'amour. Rob disait en plaisantant que c'était notre loisir préféré. Et quand on songe au nombre de fois où nous avons fini par faire l'amour au lieu d'aller au cinéma ou quoi que ce soit d'autre, il avait sans doute raison.

— À quoi penses-tu ?

Harrison avait les sourcils froncés et il s'était légèrement écarté.

— À rien. Juste au sexe. J'y pense très souvent ces derniers temps.

— Non, pas au sexe. Il y avait autre chose. Ton expression a changé.

Vraiment ? Je n'aurais jamais cru que lorsque je pensais à Rob, ça se voyait à ce point. Visiblement, je me trompais.

— Rob.

— Ah.

Harrison recula.

— Tu me diras quand tu seras prête à continuer. Je reste dans le coin. J'ai besoin d'une douche et d'un bon nettoyage.

J'aurais dû lui répondre pour l'empêcher de partir, mais les mots restaient coincés dans ma gorge. Ce n'était pas comme si Harrison ignorait tout de Rob. Il avait été clair dès le départ sur ses attentes exclusivement sexuelles concernant notre relation. Alors, pourquoi diable réagissait-il ainsi ?

Et pourquoi cela m'ennuyait-il autant ?



## 12.

Chaque fois que j’essaie de résoudre un problème, j’ai tendance à faire les cent pas. C’est mon truc. Après qu’Harrison eut disparu dans son appartement, je me mis à arpenter fébrilement mon couloir. Je l’avais troublé en pensant à Rob. Ce n’était pas intentionnel, évidemment, mais ce n’était pas une excuse.

Si je voulais avancer avec Harrison et mon expérience de trente jours, aussi difficile que ce soit, j’allais devoir écarter Rob de mes pensées.

Plus facile à dire qu’à faire, mais en fin de compte, c’était le seul moyen pour pouvoir aller de l’avant.

Ma décision était prise. M’emparant de mon kit de survie sexuelle, je me dirigeai vers l’appartement d’Harrison. Je frappai deux fois et attendis les inévitables bruits de pas indiquant son approche. Avant même qu’il m’invite à entrer, je le bousculai en souriant et lui lançai :

— J’ai compris.

— Salut, Alyssa. Bien sûr, tu peux entrer. Fais comme chez toi.

Je me débarrassai de mes chaussures et me dirigeai tout droit vers son salon.

— Sérieux ? Tu n’as toujours pas vidé ta valise ?

— J’avais à faire.

— Je peux t’aider si tu veux.

— Non, merci. Que se passe-t-il ?

Je posai le sac de sport sur sa table basse.

— Je te l’ai dit. J’ai compris.

Harrison croisa les bras et se leva, les jambes écartées dans le prolongement de ses hanches.

— Compris quoi ?

— Pourquoi tu étais troublé tout à l’heure.

— Je n’étais pas troublé.

Il baissa les yeux au sol et secoua la tête.

— La semaine a été longue et je suis fatigué.

— D’accord, tu n’étais pas *troublé*. Vexé. Est-ce que les hommes se vexent ?

Boudent ? S'énervent ? Bref. Écoute, je crois que nous devrions jouer cartes sur table si nous voulons continuer.

Harrison sourit, mais c'était un rictus pincé, affecté, l'un de ceux qu'il réservait sans doute à ses clients.

— Quelles cartes ?

Le petit discours que j'avais rapidement élaboré dans mon esprit au cours des trente secondes qu'il m'avait fallu pour rejoindre sa porte s'évapora. J'allais devoir improviser.

— Je suis une veuve de trente-cinq ans.

Il tressaillit, mais ne dit rien.

— Rob était mon seul et unique. Ou du moins, c'était ce que je croyais. Je suis désolée si ça te met mal à l'aise que je pense à lui de temps en temps. Ce n'est pas mon intention. Je ne te compare pas à lui ni rien. C'est juste que... il est ma référence. Avant toi, c'était le seul homme que j'avais touché. Avec qui j'avais été intime. Mon cerveau retourne vers lui, que je le veuille ou non.

Je n'imaginai même pas ce qu'il pouvait ressentir. Ce que nous étions en train de faire arrivait en tête de la liste des choses les plus bizarres qui soient. Cela dit, il s'était engagé en toute connaissance de cause.

— Tu as raison.

Il hocha la tête, même s'il semblait davantage répondre à ses propres pensées qu'à ce que je venais de dire.

— Aucun de nous deux ne cherche de relation. La personne à qui tu penses ne me concerne pas. Comme je l'ai dit, ma semaine a été longue.

— Merci.

Je touchai la poignée de mon sac de sport.

— Et si nous la terminions sur une note plus positive ?

— Qu'as-tu en tête ?

Je glissai la main dans mon sac et en sortis la pile de fiches. Je remis les deux premières au fond du paquet, laissant celle du Jour Trois au sommet. Je la jetai sur la table et, sur un coup de tête, y ajoutai la carte du Jour Quatre. Puis, je croisai les bras et imitai la posture d'Harrison.

Il haussa un sourcil.

— Quoi ?

Je désignai les fiches d'un mouvement de tête.

— Ça.

— Tu viens de poser deux cartes.

Je lui répondis par un sourire narquois.

— Qu’y a-t-il, c’est trop pour toi ?

Il se pencha en avant pour les examiner.

— Nous en avons déjà réalisé une.

— Tu as dit que nous devons les faire dans l’ordre. Toucher un homme nu, c’est le Jour Trois.

— Et se frotter à son partenaire sans retirer ses vêtements, c’est le Jour Quatre.

Il avait beau essayer de paraître désintéressé, je devinais à en juger par l’avant de son pantalon que j’avais obtenu son entière attention.

— Ça me semble contradictoire.

— Eh bien, tu peux te déshabiller, et je resterai en sous-vêtements. Ainsi, nous ne serons pas tentés de tricher.

Il sembla réfléchir un instant.

— Qu’y a-t-il d’autre dans ce sac ?

— Je te l’ai dit, des choses dont nous aurons peut-être besoin les autres jours. Je voulais juste te montrer que j’avais... Hé, laisse ça là-dedans !

— Assez de lubrifiant ?

Il ricana en évaluant les différentes boîtes.

— J’ai des préservatifs. Tu n’étais pas obligée d’en acheter.

— Je ne voulais pas m’avancer. Et puis, ça ne me paraît pas juste de te demander d’acheter quoi que ce soit. C’est toi qui me fais une faveur, alors merci.

— Ne me remercie pas.

Quand son regard croisa le mien, je reculai d’un pas. Il y avait dans ses yeux une convoitise telle que je n’en avais encore jamais fait l’objet.

— Moi aussi, j’y gagne quelque chose.

Harrison laissa tomber la boîte de préservatifs dans le sac et, sans détacher ses yeux de moi, commença à déboutonner sa chemise.

— Je n’ai pas pris de douche, dit-il.

— Ça m’est égal.

Mes paroles m'avaient échappé.

— J'ai envie de te sentir.

Ses lèvres frémirent lorsqu'il sourit.

— Attention à ce que tu demandes. Nous ne sommes pas dans un film. Je pue.

Le coton tomba sur le sol dans un doux bruit d'étoffe.

— Tu comptes rester debout ici ?

— Oui. J'ai envie de regarder.

Il n'était pas obligé de savoir que j'avais besoin d'une minute pour reprendre mon souffle et clarifier mes pensées. La dernière chose dont j'avais envie, c'était que des idées parasites viennent gâcher l'instant.

Et puis, ce n'était pas une corvée de regarder Harrison se déshabiller.

Avec des gestes assurés, il se dépouilla de tous ses vêtements, à l'exception de son boxer. De retour là où nous avons commencé quelques semaines plus tôt, j'attendais avec impatience. J'étais devenue tellement à l'aise avec l'idée du corps d'un autre homme que c'en était troublant. Je reconnaissais déjà les diverses courbes de son torse. L'ondulation de ses abdominaux et la ligne de poils qui conduisait jusqu'au sexe que j'espérais pouvoir bientôt admirer.

Harrison glissa son pouce sous l'élastique de son boxer et rencontra une fois de plus mon regard avant de le baisser sur ses chevilles. Lorsqu'il se redressa, je m'accordai un moment avant de laisser mes yeux descendre le long de son corps en direction de la dernière partie qui m'avait été cachée.

Waouh.

C'était... oui, c'était en réalité une queue presque parfaite.

— Alyssa, tu as la bouche ouverte.

Il était en train de se moquer de moi.

— C'est seulement le deuxième pénis que je vois pour de vrai. Je savoure ce moment.

Il posa les mains sur ses hanches, encadrant ainsi l'objet de mon attention.

— Je suis complètement désavantagé, là.

— Hein ? C'est un jeu de mots ? Parce que, mon ami, laisse-moi te dire qu'elle est plutôt avantageuse.

— Jour Quatre. Tu t'en souviens ?

C'était vrai ! Je devais sauter en petite tenue sur ce modèle de virilité parfaite.

Tu parles d'une corvée ! Bon, j'acceptais de me dévouer.

Quelque part au fond de mon esprit, j'avais bien dû prévoir le déroulement de ce moment, parce que j'avais eu la bonne idée de ne pas mettre de chemisier à boutons. Mes mains tremblaient follement et j'aurais été incapable de déboutonner quoi que ce soit. Je saisis l'ourlet de mon tee-shirt et le retirai avant de le jeter sur sa chemise. Mon short eut envie d'emporter ma culotte avec lui et je dus procéder à un léger ajustement avant de me redresser devant Harrison.

Je me demandais si le désir dans son regard reflétait le mien, mais je ne doutais pas qu'ils soient aussi intenses l'un que l'autre. Nous allions le faire.

— Assieds-toi sur le canapé.

J'avais retrouvé ma contenance.

— Au milieu. Les mains en arrière, de chaque côté de ton corps. Je ne veux pas de barrière entre nous.

Son sourire ne faiblissait pas. Au contraire, il sembla raviver la flamme de son regard.

— Oui, madame.

Sa queue se manifesta vigoureusement lorsqu'il se mit en position. Le bout vint effleurer les poils épais qui couvraient son bas-ventre, faisant perler une goutte de liquide séminal. Il était nettement plus gros que... celui d'aucun homme que je connaisse. Pas énorme comme celui d'une star de porno, mais tout de même impressionnant. Ce que nous avons déjà fait ensemble m'aidait un peu. J'avais déjà fait courir mes mains sur sa peau, senti ses muscles sous mes doigts. Mes seins me faisaient mal et j'avais envie qu'il me touche. Ce serait si facile de le chevaucher et de laisser son sexe se couler en moi. De toute évidence, il était aussi excité que moi. Ce serait rapide, sauvage et très coquin.

Non, il fallait bien faire les choses.

Je m'avançai pour me positionner entre ses jambes. Harrison agrippa le dossier du canapé avec une telle énergie que les tendons de ses muscles saillirent sur ses avant-bras. Pourquoi cela m'émoustillait à ce point, c'était un mystère. Sa retenue, peut-être ? Je suçai ma lèvre inférieure, titillant ma chair rebondie du bout de ma langue. La fellation ne figurait sur aucune des deux cartes. Quel dommage.

— Alors ?

Il inclina la tête sur le côté.

Alors, bonne question. Je me mis à genoux et pris ses mollets dans mes mains.

— Cette fois, je vais procéder de bas en haut.

— Merci de me prévenir.

J'étais ravie de constater qu'une partie de son assurance avait disparu.

— Évite mes côtes, sinon ce sera comme la dernière fois.

— Tu as dit que tu faisais du sport, non ?

Je laissai mes mains descendre jusqu'à ses pieds, massant ses muscles au passage. Ses voûtes plantaires étaient prononcées et il avait les orteils poilus. J'approuvais. Voilà qui le rendait moins parfait et plus humain.

— Tu fais de la course ?

— Oui.

Il avait parlé péniblement entre ses dents serrées tandis que je frottais ses plantes de pieds avec les pouces.

— Ça chatouille.

— Autant que tes côtes ?

À ce rythme, j'allais devoir dresser une liste. *Chatouilles à tous les étages.*

— Ne me donne pas de coups de pied.

— Alors, ne traîne pas trop par là.

Comme je n'avais pas envie de tenter le diable, je changeai de cap et entrepris de remonter le long de ses mollets, en direction de ses cuisses. Au passage, je prêtai particulièrement attention à la fermeté de ses muscles. Je n'avais pas pris conscience qu'une belle paire de jambes bien faites chez un homme puisse avoir un tel pouvoir d'attraction ; de la force, un fondement solide, quelqu'un qui travaillait dur.

Plus je me rapprochais de sa queue, plus le sang battait rapidement sous sa peau. Oh, oui. Il n'était pas insensible à mes caresses, à la manière dont j'étais penchée sur lui et à mon souffle sur sa peau tandis que j'alternais dureté et douceur.

— Pas encore, murmurai-je. Je veux prendre tout mon temps. J'ai besoin d'apprendre à connaître ton corps.

Harrison gronda, mais ne fit pas le moindre mouvement.

Contrairement à la dernière fois, je savais qu'il valait mieux éviter ses côtes. Cela aurait pu être amusant, mais, ce soir, il s'agissait d'orgasmes mutuels. Je préfèrai me concentrer sur son torse. Ses tétons formaient deux pointes dures qui dépassaient de son épaisse toison. Rob détestait que je m'approche des siens.

Peut-être Harrison n’y trouverait rien à redire. Je sortis la langue pour le laisser deviner ce que je m’apprêtais à faire et ma bouche descendit lentement. Au lieu de résister, il prit une grande inspiration et souleva ses hanches pour les plaquer contre moi.

— Putain !

— Tu veux que j’arrête ?

Je cessai aussitôt de le lécher.

— Non.

— Bien.

Je le mordillai tout doucement.

— C’est amusant.

— Je suis meilleure dans l’action que dans l’exhibition.

Il cambra de nouveau ses hanches.

Je continuai de mordre et de lécher sa peau le long de son torse en direction de son cou.

— Aucune action ce soir. Mais beaucoup de caresses, en revanche.

— On m’a promis du sexe habillé, répondit-il.

— Ne me brusque pas. Je n’aurai peut-être plus l’occasion de revenir au Jour Trois.

Harrison remua et, pendant un moment, je crus qu’il allait me jeter contre les coussins comme la dernière fois. Avec une rapidité dont je ne me serais jamais crue capable, je m’assis à califourchon sur ses cuisses et repoussai ses mains en arrière contre le dossier du canapé.

— Ne. Bouge. Pas.

Nos bouches étaient désormais à quelques centimètres l’une de l’autre. J’aurais aisément pu me pencher pour l’embrasser, langoureusement, comme j’aimais le faire. Mais rien de ce que nous nous apprêtions à faire ne relevait de la séduction normale. C’était une question de baise ; de sexe brut, à l’état pur, et du plaisir mutuel qui en résulterait. Je n’avais pas à tomber amoureuse pour profiter du corps d’Harrison. Non, j’allais savourer chacune de ces expériences pour ce qu’elles étaient, ni plus ni moins.

Prenant son visage entre mes mains, je laissai mes doigts effleurer sa barbe de plusieurs jours. Sa transpiration se mêlait à son déodorant et aux résidus d’après-rasage. J’inspirai son odeur à pleins poumons, m’efforçant de la mémoriser, de la

graver dans mon cerveau pour me la rappeler à l'avenir. Il entrouvrit les lèvres, révélant le blanc éclatant qu'elles cachaient. Oui, c'était bien ce que je voulais. Je gardai les yeux ouverts le plus longtemps possible, ne les refermant que lorsque je fus suffisamment proche pour sucer avidement sa lèvre inférieure.

Un air frais me caressa la joue quand il prit une inspiration. Je n'avais pas envie qu'il parle. D'autant que je venais enfin d'atteindre le bon état d'esprit. Je lui mordis la lèvre, lui arrachant un frisson. Ses mains trouvèrent le chemin de mes hanches, mais, au lieu de me repousser, il m'encouragea à bouger.

Il me fallut une seconde pour trouver le cran de me presser contre lui tout en lui tenant le visage, mais je parvins à instaurer un rythme qui ne tarda pas à nous faire haleter. Sa queue était dure comme la pierre contre mon sexe. Le coton humide me collait à la peau, augmentant la friction et la pression sur mon clitoris. Je gémis contre sa bouche avant d'inspirer dans son souffle.

— C'est ça.

Il serra mes hanches un peu plus fort.

— Baise-moi. Frotte-toi jusqu'à ce que tu jouisses.

Il n'y avait aucune douceur ni aucune légèreté dans ses paroles, rien que du désir brut.

Comment aurais-je pu le lui refuser ?

Posant mes mains sur ses épaules pour ne pas perdre l'équilibre, j'accentuai la pression sur sa queue. Mon mouvement devait lui plaire, car l'instant d'après, ses yeux se révoltèrent et il ferma vivement les paupières.

— Tu aimes ça, chuchotai-je en lui léchant l'oreille.

— Oui.

Son souffle était chaud contre mon cou.

— Tu vas jouir ?

— Pas encore. Toi d'abord.

Pas besoin qu'on me le dise deux fois. C'était la première fois que j'étais avec un homme depuis Rob, et même si mes pirates et mon vibro savaient s'y prendre, ils ne pouvaient pas remplacer le besoin éblouissant que provoquaient les bras d'un homme autour de moi. Je cessai de l'attiser et de l'exciter pour enfouir mon visage dans le cou d'Harrison et me concentrer exclusivement sur l'orgasme que je sentais monter.

Nous étions en nage. L'humidité de nos deux corps se mêlait tandis que je le chevauchais. Ma culotte en coton était trempée par mon désir et mes efforts vers



le plaisir. Le tissu était de plus en plus tendu, créant une pression parfaite contre mon clitoris. Je hissai mon corps juste assez pour appuyer le côté de son sexe contre le mien. J’y étais ! Cette sensation de délice, cette tension et la promesse de l’extase. J’enfonçai mes ongles dans les épaules d’Harrison en me plaquant contre lui. La chaleur m’envahit et ma poitrine se contracta. Les muscles de mes jambes commençaient à trembler. J’y étais presque, au bord du précipice...

— Oh, oui ! gémis-je contre sa peau lorsque le plaisir me submergea.

J’étouffai un cri en inspirant, me laissant aller au soulagement, avide de saisir jusqu’à la moindre parcelle d’extase.

Ce ne fut qu’en retrouvant l’ouïe que j’entendis Harrison scander tout bas :

— Oui, oui, oui, bébé. Oui.

Je bougeais toujours. L’orgasme avait rendu mon clitoris excessivement sensible, mais ça m’était égal. Comparé au plaisir de son corps qui s’éveillait entre mes cuisses, ce léger inconfort en valait bien la peine. Ses hanches s’avancèrent avec plus de force et son sexe vint se plaquer contre mon ventre. Je m’écartai juste assez pour voir son bout rougi pointer entre nos corps. Ce contraste saisissant entre la peau cramoisie et le coton blanc était la chose la plus érotique que j’aie jamais vue.

Harrison remonta les mains le long de ma cage thoracique.

— Je vais jouir.

Je le regardais, hésitant entre son visage et sa queue. J’optai pour cette dernière et retins mon souffle en voyant le sperme jaillir entre nous en longs filaments. Sa semence chaude gicla sur la peau de nos ventres tandis que nous continuions de nous froter l’un contre l’autre, unis dans une fougue animale. Enfin, lorsque je fus certaine qu’il ne lui restait plus une goutte, je m’arrêtai et m’effondrai contre son torse.

Pendant un long moment, on n’entendit que nos respirations, dans un rythme syncopé. Je sursautai légèrement en sentant ses doigts contre ma colonne vertébrale avant de me détendre sous ses caresses continues.

— Jour Quatre, déclara-t-il sur un ton solennel.

— N’oublie pas le Jour Trois. Nous avons réitéré cet exploit.

— Oui, c’est vrai.

Nous retombâmes dans le silence. Étrange comme nous étions devenus si proches en si peu de temps. Peut-être était-ce grâce au sexe. C’était évident. Je ne le connaissais pas beaucoup, j’ignorais où il avait grandi, quelles étaient ses

émissions et ses chansons préférées. Une relation pouvait-elle naître sur des bases purement sexuelles ? Pouvait-elle perdurer ?

De toute façon, ni lui ni moi ne cherchions une relation. Stupide cerveau engourdi par le sexe. Mais tout de même...

— Quelle est ta couleur préférée ?

Je tournai la tête et posai mon menton contre son torse pour pouvoir le regarder dans les yeux.

Il baissa la tête vers moi, mais l'angle n'était pas commode et il détourna le regard.

— Pourquoi ?

— Par curiosité. Je ne connais pas grand-chose à ton sujet.

— Alyssa...

— Ne t'inquiète pas, je ne suis pas en train de te piéger pour sortir avec toi. Je suis peut-être vieux jeu, mais je veux connaître un minimum l'homme avec qui je couche.

— Je ne suis pas inquiet.

Il déposa un baiser sur mon crâne.

— Marron.

— Vraiment ?

La couleur préférée de Rob était le bleu.

— Pourquoi ?

— Quelle importance ?

Elle était revenue, cette intonation que prenait sa voix chaque fois que les choses devenaient trop personnelles.

Je n'avais pas envie de gâcher ce que nous partagions, encore moins maintenant que je m'étais enfin lancée dans le jeu. Je voulais réaliser toutes les fiches de Rob, apprendre à mieux me connaître, savoir ce qui me plaisait en matière de sexe. Et même si je n'avais pas besoin d'Harrison pour cela, c'était beaucoup moins intimidant de les affronter à ses côtés.

— Désolée. Non, aucune importance. Ne fais pas attention à ça. Mon cerveau ne sait plus ce qu'il fait après une séance si torride.

Lorsque je m'écartai, il ne fit rien pour me retenir.

— C'était formidable.

— En effet.

— Tu es toujours partant pour m'aider ? Je veux dire, nous avons beaucoup de fiches à réaliser. Je sais que tu es très occupé avec ton travail.

Harrison ricana.

— Je suis certain que je trouverai toujours un moment pour toi.

— Bon.

Si j'avais craint l'apparition d'un nuage noir, il s'était aussitôt dissipé.

— Je ferais mieux de m'habiller et d'aller prendre une douche.

— Moi aussi, j'en ai bien besoin.

Il se tâta le torse juste au-dessus de l'endroit où son sperme avait séché.

— Finalement, c'est une bonne chose que je n'ai pas déjà pris une douche. Tu sais, tu peux toujours rester et te joindre à moi. Ça pourrait être amusant de nous laver ensemble.

— Il ne vaut mieux pas. Je devrais vraiment rentrer et me mettre au lit.

J'enfilai mon tee-shirt et mon short sous son regard attentif.

— Et puis, nous ne pouvons pas nous doucher ensemble.

— Pourquoi ?

Je lui donnai une chiquenaude sur le nez.

— Le sexe sous la douche, ce n'est pas avant le Jour Seize.

Cette fois, lorsque je sortis de son appartement, l'écho de son rire me suivit jusque chez moi.

## 13.

Chaque appartement de l'immeuble avait un carré réservé dans le jardin du toit-terrasse. La plupart des résidents profitaient de leur espace et y plantaient ce qu'ils pouvaient. Certains aimaient les fleurs et entretenaient les plus belles vivaces jamais vues. Mme Le Page se concentrait sur les légumes et les tomates, et quand venait la fin de l'été, elle distribuait le fruit de son travail à quiconque le lui demandait.

Moi ? J'essayais de faire pousser des fleurs, mais j'oubliais trop souvent de les arroser. Le jardinage était une autre tâche dont Rob et moi avions toujours aimé nous acquitter main dans la main. Ni l'un ni l'autre n'était très doué pour ça, mais ensemble nous parvenions à ne pas tuer les quelques plantes que nous avions. À sa mort, j'avais laissé notre jardin en jachère. Ce ne fut que lorsque Pierce menaçait de me retirer mes privilèges si je ne faisais pas plus d'efforts pour m'occuper de mes plantations que je me ressaisis et me remis à l'ouvrage. Je ne voulais pas perdre mon carré de terre, un coin chargé de souvenirs, et j'étais donc remontée sur le toit. J'avais opté pour une nouvelle approche. Suivant les conseils de Mme Le Page, j'avais décidé de planter des légumes.

Agenouillée devant mon terrain, une longue courgette à la main, je me demandais si elle était assez ferme pour servir de gode.

Oui, voilà ce que ma vie était devenue. J'étais officiellement obsédée par le sexe.

Rob serait ravi. Nikki aussi.

Mes réflexions actuelles étaient dues à mon abstinence d'Harrison. Après notre vendredi soir, je ne l'avais pas souvent croisé. Je l'avais entendu rentrer du sport samedi matin en m'extirpant de mon lit pour me préparer du café. Je ne m'étais pas attardée près de la porte pour chercher à savoir s'il ralentirait. Ou frapperait. *Un café chaud. Tout de suite !* Je ne fus même pas déçue en entendant sa porte se refermer. Il resta aux abonnés absents pendant tout le week-end et je finis par mettre ma curiosité de côté.

Ça ne me dérangeait pas. J'avais besoin de quelques jours pour me rappeler que ma vie exigeait un peu d'attention. Des factures à payer, des parents à appeler et à rassurer, des spectacles à regarder toute seule. Et une courgette à câliner.

Non, elle était bien trop grosse pour être utile.

*Je pourrais peut-être réévaluer mon embargo sur les concombres.*

La porte du toit s'ouvrit en grinçant et de nouvelles voix se mêlèrent au bourdonnement de la ville en contrebas. Je n'étais pas une grande jardinière, mais j'appréciais monter ici au calme. Je saluai les nouveaux venus avant de m'atteler de nouveau à ma tâche en libérant mes plants des mauvaises herbes qui les avaient emprisonnés.

Je poussai un glapisement lorsqu'un sac tomba brusquement à côté de moi, me faisant sursauter.

— Mais qu'est-ce que... !

Harrison était à un mètre de moi, les bras croisés et le sourire aux lèvres.

— Tu as laissé ça chez moi.

Le logo fluorescent de la salle de sport suffit à m'en rappeler le contenu.

— Merde.

— Je voulais te le rendre. Au cas où tu en aurais besoin.

Il haussa un sourcil.

— On n'est jamais trop préparé.

Je m'agenouillai pour enlever le sac de mon carré de courgettes.

— C'est bien plus lourd que dans mes souvenirs.

— J'ai pris la liberté d'y ajouter un ou deux articles de ta liste.

*Aidez-moi, pitié.*

— On dirait qu'il y en a plus qu'un ou deux.

Il haussa les épaules.

— J'avais besoin de quitter un peu l'appartement et je voulais explorer Toronto. L'aventure m'a fait du bien.

— Content de t'avoir pu t'être utile.

La courgette pesait une tonne dans ma main. Au lieu de la lâcher, je la maintenais bien droite.

— Tiens.

— Je ne savais pas que tu jardinais.

Il la prit et fit courir ses mains le long de la peau verdoyante.

— Charmant spécimen.

*Esprit mal tourné, esprit mal tourné, esprit mal tourné.*

— Merci. D’habitude, je massacre tout, mais, cette année, je me suis concentrée et voilà le résultat.

Harrison se rapprocha et s’accroupit à côté de moi.

— Tu sais que tu peux aussi cueillir les fleurs. Elles sont délicieuses en salade.

— Attends une seconde. Tu jardines ?

— Mon père jardine. Il peut faire pousser à peu près tout. J’ai appris quelques trucs au fil des ans.

Sans me demander l’autorisation, Harrison se baissa et commença à désherber. C’était... différent.

Nous avons été très clairs tous les deux sur le fait que nous ne voulions pas nous engager dans une relation. C’était censé être purement sexuel entre nous. Mais voilà que les courgettes s’ajoutaient à l’équation. Je n’avais rien d’autre à faire que retourner à ma cueillette et à mon désherbage, et je m’y pliai consciencieusement. C’était agréable de travailler côte à côte, sans rien attendre de particulier. Je humai les effluves de son après-rasage, plus forts que l’autre soir, mais pas au point de me faire monter les larmes aux yeux.

— Oh, monsieur Kemp. Comme c’est gentil de donner un coup de main à Mme Barrow ! C’est une délicate attention.

En entendant le ton amusé de Mme Le Page, je réprimai un gémissement. Je levai les yeux, fière d’avoir réussi à masquer mon étonnement. Elle tenait le bras de son mari. Ils étaient si mignons ensemble qu’un tel bonheur conjugal devrait être interdit.

— Il me donne quelques conseils.

— Rien de mieux qu’un homme à la main verte. Ça les rend plus doués dans bien des domaines.

Elle tapota la main de son mari.

— N’est-ce pas, mon chéri ?

— Si tu le dis, mon amour.

Il m’adressa un clin d’œil.

Je me retournai vers mes plants en m’efforçant de ne pas visualiser ce que ces deux-là pratiquaient derrière leur porte close. Je ne doutais pas un seul instant que ce soit toujours très coquin.

— Ce n’est pas encore naturel chez elle, mais je parie qu’elle apprend vite.

Harrison me donna un petit coup d'épaule.

— Ça ne me dérange pas de lui enseigner deux ou trois astuces. Au moins, quand je repartirai, je saurai que les courgettes sont entre de bonnes mains.

— Vous ne restez pas ?

Le couple échangea un regard et Mme Le Page reprit :

— Mais vous venez juste d'emménager...

— Je suis ici pour un contrat à court terme.

— Mais vous ne partez pas *tout de suite*, n'est-ce pas ?

Elle me regarda en fronçant les sourcils.

— Notre pauvre Alyssa.

Non. Pas « pauvre Alyssa ». S'il vous plaît, pas ce terrain-là.

L'épaule d'Harrison heurta de nouveau la mienne.

— Non, madame. Je reste trois mois.

— Ça vous laisse beaucoup de temps pour vous amuser. C'est une bonne chose.

M. Le Page effleura le sac de sport du bout du pied.

— Du matériel de jardinage ?

Je me levai et poussai trois des plus grosses courgettes contre le torse de M. Le Page.

— Prenez-en quelques-unes. J'en récolterai plus que je ne serai jamais capable d'en manger et j'accepte d'être payée en pâtisseries.

Harrison ricana.

— C'est une bonne affaire.

— Oui, en effet.

Mme Le Page récupéra les légumes en équilibre instable dans les mains de son mari.

— Merci, ma chère. Ça fait des années que je n'en ai pas manipulé d'aussi grosses.

*Je rêve.* Je me mordis l'intérieur de la joue pour ne pas éclater de rire.

— Je suis contente de vous rendre service.

Au cours de notre conversation, Harrison était retourné à son désherbage. Je vis sa tentative pitoyable de réprimer un sourire. Il parvint à se retenir de rire

jusqu'à ce que le vieux couple se soit suffisamment éloigné, leur trésor à la main.

— Elle savait exactement ce qu'elle disait, non ?

Il se pinça l'arête du nez, les épaules secouées par des hoquets.

— Quels sacrés numéros !

— Il y a quelques mois, quelqu'un s'est servi du gymnase pour s'adonner à une pratique sexuelle bizarre, d'après Pierce. Je suis à peu près certaine que c'étaient ces deux-là. Ils font les malins depuis l'incident. Et ils gloussent comme des gamins chaque fois que Pierce y fait allusion en réunion.

Je m'emparai d'une autre grappe et entrepris de détacher soigneusement les fleurs des tiges.

— J'espère seulement être aussi heureuse avec quelqu'un quand j'aurai leur âge. Et qu'on s'enverra toujours en l'air.

— Alors, tu comptes te remarier un jour ?

Il se détourna légèrement en tendant le bras pour atteindre l'un des plants les plus éloignés.

— Ça ne sera pas trop difficile ?

— Eh bien, je ne me suis jamais projetée aussi loin. Je veux dire... je n'en sais rien. Je ne m'imagine pas avec quelqu'un d'autre que Rob, mais je ne me vois pas non plus toute seule.

La douleur dans mes genoux devenait insupportable. Sans craindre de me salir, je m'assis sur les pierres du jardin.

— Je sais que ce n'est pas cohérent.

— Détrompe-toi. Mon père aussi est passé par là au décès de ma mère.

Il se leva.

— Ça te fait beaucoup de légumes. Tu vas tout manger ?

— Ta mère est morte ?

D'accord, c'était direct, mais il m'avait déstabilisée.

— Je suis désolée.

— C'était il y a longtemps.

Il se pencha et récupéra deux courgettes.

— Ça te dérange si je t'en pique quelques-unes ?

— Vas-y.



Pourquoi avais-je l'impression que nous venions de franchir une ligne ? Les choses risquaient de changer entre nous et je n'étais pas sûre de le vouloir.

— Nous devrions coucher ensemble.

— Monsieur Kemp, je vois que vous essayez d'aider Mme Barrow. L'association des résidents vous en remercie.

Pierce remontait le chemin central, un porte-documents à la main.

— Je suis content de voir que vous prenez votre jardin au sérieux cette année. Monsieur Kemp, si vous voulez utiliser le lopin associé à votre appartement, je vous demanderais de garder à l'esprit que tous les occupants n'aiment pas forcément la verdure. Assurez-vous de cultiver quelque chose qui soit facile à entretenir.

Tout un chapelet de jurons me traversa l'esprit.

— Bonjour, Pierce. Des courgettes ?

— Je ne supporte pas ça. Si vous en avez trop, essayez de ne pas les laisser pourrir. Déposez-les dans un panier dans la salle commune pour que les autres puissent se servir.

Il hocha la tête et s'éloigna à grandes enjambées.

— Cet immeuble ressemble à Melrose Place, grommelai-je.

— Tu l'as dit.

Harrison se baissa et ramassa le sac de sport. Mon rythme cardiaque s'accéléra lorsqu'il le hissa sur son épaule.

— Jour Cinq, n'est-ce pas ?

Je ne me souvenais même pas de quoi il s'agissait. Toute mon attention était rivée sur Harrison et son tee-shirt plaqué sur son torse. Mon esprit était en ébullition depuis trop longtemps, essayant de comprendre quelle orientation prenait ma vie. Quand j'étais avec lui, la seule question que j'avais à me poser était : combien de temps avant mon prochain orgasme ?

Oui, c'était beaucoup mieux. Mieux que les histoires de famille, la mort ou les légumes. Juste du sexe, purement et simplement. Je souris et me levai en époussetant la terre de mes mains.

— Chez toi ou chez moi ?

## 14.

Il me fallut attendre d'arriver devant la porte de mon appartement pour décider où aurait lieu notre petit rendez-vous. Si je continuais, Harrison n'hésiterait pas à m'ouvrir sa porte pour me laisser entrer. Tôt ou tard, il faudrait bien que je l'invite dans mon saint des saints, façon de parler. Le Jour Cinq ne me semblait pas pire qu'un autre jour.

Je mis la main dans ma poche et en sortis ma clé.

— Je ne pense pas avoir nettoyé ma cuisine avant de monter.

Il arquait un sourcil.

— Et moi, ça fait trois déménagements que je ne range même plus mes affaires.

— Bien vu.

J'avais les nerfs à fleur de peau lorsque j'ouvris la porte et entrai chez moi.

— Eh bien, nous y voilà.

Je donnai un coup de pied dans mes chaussures abandonnées pour les pousser vers le placard.

— Attention de ne pas trébucher.

Au bruit sourd du sac de sport lâché sur le sol, un frisson d'impatience me parcourut le corps.

— Cet endroit est exactement comme je l'imaginai.

Jetant un regard circulaire, je tentai de découvrir mon appartement à travers les yeux d'Harrison. Le meilleur moyen de le décrire serait le chaos organisé. Mon ordinateur portable était posé sur la table basse en compagnie d'un sachet de chips vide et de ma liseuse. Les oreillers se trouvaient toujours par terre, là où je les avais jetés, tel un empilement de Jenga mou.

Sans tenir compte du désordre, je me tournai vers lui. Harrison avait posé les mains sur ses hanches et il balayait la pièce du regard. Il avait retrouvé son éternel demi-sourire amusé.

Je me raclai la gorge et haussai les épaules lorsque son regard revint sur moi.

— Je m'excuserais bien, mais c'est moi.

— Ce n'est rien. Et ne t'excuse jamais d'être qui tu es. Si les gens n'aiment pas ça, alors tu n'as pas besoin d'eux dans ta vie.

Le sac de sport se trouvait sur le sol entre nous. Les fiches étaient quelque part à l'intérieur et, sur l'une d'elles, le programme de nos prochaines heures. Du moins, j'espérais que ça durerait des heures, car à présent que le sexe était redevenu une préoccupation de premier plan, j'avais bien l'intention de prendre mon temps pour gratter où ça démangeait.

— Je ne me rappelle pas le Jour Cinq.

Voilà. C'était dit.

— Mais à moins que ce soit quelque chose de vraiment très étrange, je ne compte pas m'y opposer.

— Il n'y a toujours pas de pénétration, dit-il.

Il haussa un sourcil en désignant le sac du menton.

— Tu n'auras pas besoin d'ajouter une deuxième fiche.

— Vraiment ? repris-je.

On aurait dit qu'il me mettait au défi.

— Je vais peut-être le faire. Ajouter deux fiches, juste pour tester nos limites.

— Le Jour Cinq demande qu'on se masturbe l'un l'autre.

Oh.

Bon.

Je m'éclaircis la voix.

— Une fiche suffira, dans ce cas.

Harrison s'avança près du sac pour entrer dans mon salon.

— À toi de voir. Nous pouvons prendre une couverture et nous allonger par terre. Ou, si tu es suffisamment à l'aise, nous pouvons aller dans ta chambre.

— Par terre.

Ma réponse était sortie par automatisme et je ne voulais pas la remettre en question. J'acceptais qu'il entre chez moi, mais je n'étais pas prête à mettre Harrison dans mon lit. Pas encore.

— Ça me va.

Il jeta les oreillers sur le canapé et poussa délicatement la table basse et son contenu sur le côté.

— Nous pouvons prendre le temps de nous préparer et y aller tranquillement.

Tu veux peut-être vérifier que nous avons tout ce dont nous avons besoin dans le kit.

Cette petite tâche eut le mérite de permettre à mon esprit de se recentrer sur ce qui m'intéressait – passer un moment sexy et amusant avec mon voisin canon. Pendant qu'Harrison réorganisait mon ameublement, je fouillai le sac à la recherche des ajouts qu'il y avait apportés. Des bouteilles d'eau, des serviettes, quelques DVD pornos...

— Ça alors, encore plus de lubrifiant ?

— Le tien n'était pas terrible. Et j'ai choisi une bonne marque résistante à l'eau. Pour plus tard.

— Le Jour Seize, murmurai-je. Des demandes particulières ?

— Sers-toi de ton imagination.

— C'est toi qui l'as demandé.

Lubrifiant (ennuyeux). Eau (indispensable). Foulard en soie (intéressant). Pincés à tétons (hors de question). Oooh, des gants en latex...

— Ils sont pour le Jour Sept.

Bon sang.

Finalement, je décidai de ne conserver que les choses simples : le lubrifiant, l'eau et la serviette. Les mains d'Harrison sur mon corps seraient sans doute toute la stimulation dont j'aurais besoin pour cette séance de masturbation réciproque.

Lorsque je lui apportai les objets, Harrison avait déplié le plaid du canapé sur le sol et disposé les oreillers pour former un matelas confortable.

— J'ai des provisions.

— Nous devrions ajouter une courgette sur la pile, fit-il avec un clin d'œil. En cas de fringale.

J'éclatai de rire.

— Merci. Maintenant, je visualise les Le Page à l'étage en train de martyriser mes légumes.

— Je te propose de les laisser à leurs petites affaires.

Il me prit la serviette des mains et l'étala sur la couverture.

— Et de nous préparer pour les nôtres.

Même si nous en étions techniquement au Jour Cinq, je devins nerveuse lorsqu'il s'avança pour me toucher. Harrison était toujours l'homme de mes

fantasmes. Le prince imaginaire qui m'emporterait dans mes rêves pour me faire l'amour une fois que j'aurais éradiqué la faim dans le monde et instauré la paix sur la Terre. Sa présence dans mon salon ne me semblait pas réelle, ni ses doigts dans mes cheveux lorsqu'il s'approcha pour me déposer un baiser sur la tempe.

— J'ai envie de te déshabiller.

Il prononçait ces mots contre la zone qu'il venait juste d'embrasser.

— Je veux sentir ta peau sur la mienne. Tes seins contre mon torse. J'ai envie d'enfoncer mes doigts dans ta chatte jusqu'à ce que tu les mouilles par ton orgasme.

Seigneur !

Il fit courir ses doigts le long de ma colonne vertébrale, me massant la peau sous mon tee-shirt. Je pouvais entendre son cœur cogner dans sa poitrine, à moins qu'il s'agisse du mien. Impossible d'en avoir la certitude.

— Dis-moi ce que tu veux.

Il prit mes fesses dans ses mains et les serra en m'attirant contre lui.

— Dis-moi que tu as envie que je te fasse crier.

— Oui.

Je me raccrochai à ses biceps pour ne pas perdre l'équilibre.

— C'est ce que je veux.

Je n'eus pas à le lui demander deux fois.

Harrison me souleva et franchit la courte distance qui nous séparait de la couverture. Avec une force insoupçonnée, il se pencha en avant et me déposa délicatement sur le dos, ma tête contre l'oreiller le plus proche. À présent, il savait que j'aimais le voir se déshabiller. Avec des gestes volontairement lents, il retira sa chemise, puis descendit la braguette de son jean. Il était déjà dur et sa queue poussait pour s'échapper de sa prison de coton.

Mon rôle d'observatrice passive ne me satisfaisait pas, et je m'empressai de me débarrasser de mon jean et de mes chaussures. La prochaine fois, ce serait amusant de nous déshabiller en même temps, nous dépouillant simultanément des mêmes vêtements. Je devrais me souvenir d'ajouter ce petit jeu à l'une des fiches. Ou de créer mes propres cartes.

Je me redressai et soutins son regard tandis que je passai la main dans mon dos pour dégrafer mon soutien-gorge. Je suspendis mon geste un instant avant de laisser les bonnets glisser sur ma peau, les bretelles tombant le long de mes bras.

— Magnifique, putain.

Il me regardait attentivement, détaillant chaque partie de mon corps. Ses mains se crispèrent le long de ses flancs, comme s'il avait envie de les tendre pour me toucher, me serrer. J'appréciais qu'il se retienne. Il y avait quelque chose d'étrangement magique dans ce moment ; nous étions là, tous les deux, presque nus, en train de nous observer mutuellement. En matière de sexe, j'avais toujours éprouvé le besoin de passer à l'action sans plus attendre. C'était un réflexe avec Rob, nous sauter dessus. Le sexe était cette chose merveilleuse que nous pratiquions pour nous détendre, dans le tourbillon de nos vies. Nous n'avions aucune raison de faire durer ces instants, parce que nous devons toujours retourner à nos occupations, l'un comme l'autre.

Le luxe de regarder, tout simplement... si seulement j'avais su à quel point c'était excitant, j'aurais pris plus de temps pour admirer Rob avant qu'il s'en aille.

— Alyssa, chuchota Harrison.

Je clignai des yeux, détachant mon regard de l'os de sa hanche pour le regarder dans les yeux.

— Oui ?

— Touche-toi les seins.

Je déglutis et mes paupières se refermèrent paresseusement quelques instants, puis je soulevai le poids de mon sein dans ma main. Si cela faisait partie de notre masturbation mutuelle, alors ça me convenait parfaitement. C'était aussi l'occasion de lui montrer exactement ce que j'aimais. Harrison avait peut-être plus d'expérience avec diverses partenaires, mais je n'étais pas non plus une vierge effarouchée qui ignorait ce qui lui plaisait. Si je voulais qu'il connaisse mon corps, qu'il me connaisse, alors c'était à moi de lui servir de guide.

Mon sein lourd toujours dans la paume de ma main, je le fis rouler pour pouvoir me pincer le téton entre l'index et le pouce. Il était déjà dur et sensible, et en un rien de temps cette route invisible qui descendait le long de mon corps se rouvrit. Cette ligne directe de plaisir entre mes seins et mon clitoris palpait lors de chaque mouvement de mes doigts, accélérant le rythme de ma respiration.

— Ça te fait mouiller ?

Il baissa la main et serra sa queue à travers son *boxer*.

— J'aimerais poser mes mains sur toi en ce moment.

— Rien ne t'en empêche.

Mon autre main se mit à calquer le mouvement de la première sur mon deuxième sein.

— Après tout, ce n'est qu'une question d'orgasme.

— Pas encore. J'aime te regarder. Voir tes expressions.

Il exécuta quelques va-et-vient autour de son sexe avant de laisser sa main retomber.

— Je vais devoir être prudent.

— Exact. C'est à moi d'appuyer sur la détente.

Je me pinçai les tétons un peu plus fort.

— J'aime vraiment ça.

— On t'a déjà donné la fessée ? Attachée ? Des trucs un peu coquins ?

— Non. Nous en parlions parfois, mais Rob semblait toujours préférer l'idée à la mise en pratique.

— Et toi ? Tu aimes l'idée ou tu as envie d'essayer ?

Je m'imaginai à quatre pattes avec Harrison derrière moi, sa main me frappant violemment les fesses, et j'étais tout émoustillée.

— J'aimerais essayer.

— Bien. J'ai hâte de te faire découvrir quelques petites choses.

Il gémit avant de s'agenouiller près de moi et tendit la main vers ma culotte.

— J'enlève ça. Je veux voir à quel point tu es mouillée.

Je lâchai mes seins pour l'aider. Une fois que j'en fus débarrassée, je désignai son entrejambe.

— Ça aussi. Je veux pouvoir jouer.

C'était un vrai magicien, car en un clin d'œil, pouf, son boxer avait disparu.

— Merci.

— À votre service, madame.

— Charmant.

Je regardai autour de moi en essayant de déterminer quelle serait la meilleure posture pour réaliser notre mission.

— Côte à côte ?

— Oui, allongés.

Il nous fallut un moment pour nous mettre en position. Je déplaçai un oreiller

pour ne pas me faire de crampes au cou. Il était assez large pour lui permettre de s'installer lui aussi, de sorte que nos visages n'étaient qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. Nous ne franchîmes pas la frontière invisible qui séparait nos deux corps, même si je savais que, dans quelques minutes, elle serait balayée. Harrison était rouge et, pour la première fois depuis notre rencontre, il paraissait gêné. La patience n'avait jamais été mon fort et l'envie de caresser son torse était une tentation trop forte pour que je me retienne bien longtemps.

— L'un après l'autre ?

J'ignorais pourquoi j'avais chuchoté, mais, brusquement, ça me paraissait nécessaire.

— Ensemble.

Son souffle m'effleura le nez et un frisson me parcourut.

Harrison tendit la main derrière moi et son avant-bras m'effleura l'épaule tandis qu'il s'emparait du tube de lubrifiant. Je lui présentai ma paume et attendis le gel frais et souple. Il était transparent et produisait un effet de loupe sur ma peau. J'aurais dû l'attendre, mais j'avais envie de poser mes mains sur son sexe, envie de sentir son poids dans ma paume. Je refermai les doigts autour de sa queue et il poussa un nouveau gémissement. Il suspendit son geste tandis que j'effectuais quelques va-et-vient hésitants.

— Tu as un très beau manche. Épais, avec des veines.

— Tu es la première personne qui me dit aimer les veines.

— Je suis un peu bizarre.

Ma main exécuta une légère torsion autour de son gland avant de redescendre.

— J'aime les filles bizarres.

Il ricana et remplit sa paume de lubrifiant.

— Tu peux t'allonger un peu plus sur le dos ?

Je m'exécutai, même si mes caresses devinrent plus difficiles. J'allais protester, mais il posa la main sur ma poitrine pour l'enduire de lubrifiant. C'était une sensation totalement inattendue. Ses doigts glissèrent sur ma peau et j'en eus la chair de poule.

— Waouh.

Je fermai les yeux pour profiter de cette sensation unique.

Il me pinça le téton, m'arrachant un cri de surprise.

— Tu aimes vraiment ça.



— Oui. Je suis peut-être une masochiste qui s'ignore.

— Je serais plus que ravi de t'aider à le découvrir.

— Bon. Plus tard.

J'écartai les jambes, laissant mon pied glisser entre ses mollets.

— Touche-moi.

Cette fois, il pressa directement le lubrifiant sur mon sexe. Le gel était frais contre ma peau chaude et vint se coller sur mes poils pubiens. Le contraste entre la chaleur de ses doigts et le lubrifiant froid perturba un instant mon corps, qui ignora comment interpréter les différents stimuli. Harrison retourna de son côté de la couverture. Cette nouvelle position facilita grandement mes caresses.

— Oui, exactement comme ça. C'est parfait.

Harrison mordilla mon lobe d'oreille tout en titillant mon clitoris avec ses doigts.

— J'ai envie d'éjaculer sur toi. Sur ton ventre.

Foutre chaud. Lubrifiant froid. Couverture douce. Mon esprit faisait des pirouettes pour essayer d'absorber tous les détails. J'étais engourdie par l'excitation, le désir et le besoin de jouir. J'avais beau vouloir être passive et profiter du moment, une tâche m'attendait. Le lubrifiant que j'avais utilisé était devenu poisseux et j'en voulais davantage pour accentuer les sensations. Tâtonnant à la recherche du tube, j'en versai une quantité généreuse sur sa queue et ses boules.

Harrison ouvrit la bouche, sans doute pour me lancer une plaisanterie, mais je n'avais pas envie de l'entendre. Je me penchai pour capturer sa bouche dans un baiser.

Malgré tout ce que nous avons déjà fait, nous ne nous étions pas encore véritablement embrassés. Bien sûr, nos bouches s'étaient déjà effleurées, nous nous étions déposé de petits baisers sur la joue et la tempe, nous nous étions sucé les lèvres, mais jamais comme ça. Sa bouche était chaude, de plus en plus avide. La mienne aussi. Je voulais mémoriser son goût pour accompagner mes autres sens.

Après le début de notre baiser, nos caresses se firent plus intenses.

Je lui caressai la queue avec un rythme régulier. Il se calqua sur mon geste et enfonça un doigt en moi, tout en frottant mon clitoris. Ce double mouvement eut tôt fait d'accroître mon désir jusqu'au point où je sus que je ne mettrais pas longtemps à jouir. Je serrais son sexe tout en lui suçant la lèvre, espérant pouvoir

lui transmettre par télépathie les images que j'avais en tête. J'avais envie de l'avaler tout entier jusqu'à sentir le goût de sa jouissance. Je laissai ma main descendre encore plus bas et je pris ses boules dans mes mains, éraflant légèrement la peau sensible du bout des ongles.

— Peux-tu ajouter l'autre main ? dit-il contre ma bouche. J'aime quand on joue avec mes boules. Je jouis encore plus fort.

Ce n'était pas la posture la plus facile, avec ses mains entre mes jambes.

— Tu vas devoir arrêter.

— Dans ce cas, je peux attendre.

— Non.

Je le repoussai, me privant sans regret de ses caresses.

— Toi d'abord.

D'habitude, je n'étais pas du genre à m'emparer spontanément de ce que je désirais, mais c'était sur le point de changer. Harrison était à ma merci. Je pris sa queue dans une main et ses testicules dans l'autre. Je me sentais puissante et plus féminine que jamais avec cet homme sexy et sûr de lui sous mon contrôle. Bien décidée à le faire jouir aussi fort que possible, j'empoignai sa queue tout en taquinant ses boules. Plus il gémissait, plus je devenais audacieuse. Avançant la main entre ses jambes, j'appuyai mes doigts contre la peau tendue derrière ses bourses. Harrison s'agita vivement dans ma main, serrant la couverture dans ses poings.

— Oh, oui, putain !

Avant de comprendre ce qui se passait, je sentis son sperme jaillir et me recouvrir la main, ses poils pubiens ainsi que le bas de son ventre. Les cris d'Harrison durèrent jusqu'à ce que le dernier filet de foutre gicle hors de son corps et qu'il s'effondre sur le dos. Il resta un long moment sans bouger et je ne pus m'empêcher de me demander si je ne lui avais pas fait mal.

Il se lécha les lèvres et jeta enfin un œil vers moi, par-dessous sa paupière mi-close.

— Je n'ai pas pu jouir sur toi.

En riant, j'essuyai le sperme de mes mains contre ma poitrine pour le mêler au lubrifiant encore humide.

— Ça te va ?

— Ça suffira pour le moment.

Sans me le demander, il me repoussa et glissa la main entre mes cuisses.

— Maintenant.

— Maintenant.

Je souris en fermant les yeux.

— Ça ne sera pas long.

Il passa les doigts à travers le mélange sperme-lubrifiant, recouvrant mes tétons au passage. Il essaya de me pincer la peau, mais la surface était trop glissante et il n'obtint pas la même prise. Il continua cependant tout en agitant son autre main entre mes jambes.

— Tu es si étroite. J'adore tes poils. J'ai couché avec d'autres femmes qui se rasaient ou s'épilaient. J'avais oublié à quel point les poils de cette zone sont doux. Ils retiennent ton odeur. J'ai envie de te lécher la chatte, de te goûter, de mordiller ta peau jusqu'à ce que tu me supplies de te baiser.

En tâtonnant, je refermai la main sur son épaule.

— Fais-le. Fais-le maintenant.

— Non.

— Harrison.

— Non. Pas maintenant. Un autre jour.

Foutues. Fiches. Stupides.

— J'enfoncerai ma queue profondément en toi.

À l'aide de son doigt, il mima l'action qu'il décrivait.

— Je commencerai doucement et lentement, pour entendre tous ces bruits délicieux que tu fais. J'aurai envie de prendre mon temps, mais tu seras si sauvage sous mon corps. Je ne serai pas capable de me retenir plus longtemps et je te baiserai plus fort. Plus vite.

Son pouce était pressé contre mon clitoris tandis que son doigt effectuait des mouvements de va-et-vient. C'était mieux que n'importe quel gode, mieux qu'un homme sur lequel on fantasme dans un film. C'était du désir pur, à l'état brut. Du sexe torride entre adultes consentants, uniquement pour le plaisir.

— Oui, c'est ça, bébé, roucoulait-il. Tu y es presque. Je sens tes muscles qui essaient d'attirer mes doigts plus profondément. Jouis pour moi.

Il me pinça le téton tout en accentuant la pression sur mon clitoris.

— Non. Non, non, non.

Je ne voulais pas que ça s'arrête. Pas encore. Pas alors que j'étais à deux doigts de revenir à la vie.

— Oui. Jouis pour moi, Lyssa.

La surprise d'entendre mon surnom accéléra mon orgasme. Je fermai vivement les yeux tandis que la force du plaisir déferlait en moi. Je poussai un cri et mon corps se cambra sur le sol lorsque mes muscles se contractèrent. J'avais envie de m'arrêter, d'en profiter, de me calmer pour retrouver le contrôle de la situation. J'en étais incapable. Je dus me laisser porter sur les vagues de plaisir jusqu'à ce qu'elles s'estompent enfin. Je sombrai alors avec délice dans l'inconscience.

Je n'avais pas pour habitude de m'évanouir après un puissant orgasme. Rob était un amant doué et attentionné, et j'avais toujours été satisfaite, mais il ne m'avait jamais fait perdre la tête comme Harrison. Si je devais le décrire, je crois que le meilleur terme serait « époustouflant ».

Harrison m'avait époustoufflée sexuellement.

Lorsque je me rendis compte que j'étais étendue par terre, le tee-shirt d'Harrison posé sur moi, je souris. Je pris un moment pour respirer l'odeur de son corps, fermai les yeux et tendis l'oreille pour savoir où il avait disparu. Sans doute avait-il filé sous la douche, mais je n'entendais pas le crépitement de l'eau. Curieux... En même temps, il n'y avait rien de très normal dans notre relation. Il aurait aussi bien pu rentrer chez lui à moitié nu que cela ne m'aurait pas paru moins logique qu'une douche dans ma salle de bains.

En l'imaginant détalé nu comme un ver dans le couloir, je souris de nouveau. C'était quelque chose dont je le croyais tout à fait capable et je ne pouvais m'empêcher d'éprouver un peu d'amour à cette pensée.

Waouh. Non, pas de l'amour. Bon sang, mais d'où ça venait, ça ?

Pourtant, je serais malhonnête envers moi-même si j'étais incapable d'avouer que je commençais à éprouver des *sentiments* pour lui. Après tout, c'était bien normal étant donné le sexe entre nous. Mais de l'amour ? Non. C'était uniquement sexuel. Fin de l'histoire.

Enfin, je recouvrai suffisamment d'énergie pour me redresser et m'asseoir. Je passai la tête dans le col du tee-shirt et glissai mes bras dans les manches, ajustant l'ourlet jusqu'à être presque intégralement couverte. Ce ne fut qu'en m'interrompant que je remarquai Harrison, assis sur un fauteuil à quelques pas de moi.

— Salut.

Je souris en écartant les cheveux de mes yeux.

— Pourquoi es-tu là-bas ?

— Je te regardais dormir.

— Oh. C'est gentil.

Il hocha la tête.

— Qu'attends-tu ? De la vie ?

Une personne normale aurait répondu sans hésiter, mais je dus secouer la tête pour permettre à ses mots de trouver tout leur sens.

— Que veux-tu dire ?

— Tu es une veuve de trente-cinq ans qui travaille comme rédactrice technique. Tu couches avec ton voisin pour gagner de l'expérience, et pourtant tu sembles terrifiée à la perspective d'avancer. Alors, je suis curieux. Que veux-tu, au juste ?

Je songeai aussitôt à ce test qu'on vous faisait passer au lycée pour vous aider à déterminer ce que vous voudriez faire plus tard. On ressentait une sorte d'énorme pression, craignant de commettre une terrible erreur et de gâcher sa vie si l'on répondait mal. Harrison avait le même regard que mon conseiller d'orientation lorsqu'il avait fait glisser le formulaire sur mon bureau.

*Tu as un seul essai, Alyssa. Ne fais pas tout foirer.*

— Je n'en sais rien.

Je me mis à genoux et tirai sur son tee-shirt pour m'assurer d'être bien couverte.

— Je n'y ai pas vraiment réfléchi.

— Très bien.

On aurait dit qu'il espérait une autre réponse.

— Je ferais mieux de rentrer prendre une douche. Je ne voulais pas partir sans m'assurer que tu étais réveillée et que tu allais bien.

— Ton tee-shirt...

— Garde-le.

Il s'avança pour déposer un baiser sur ma tête.

— Je me suis dit que tu voudrais le laver maintenant qu'il est couvert de lubrifiant.

— Je le ferai. Harrison ?

Il suspendit son geste et se tourna vers moi.

— Je sais que tu ne cherches pas de relation. Moi non plus. Mais c'était bien. Tu es quelqu'un de bien pour moi.

L'étincelle qui avait disparu de ses yeux se raviva aussitôt. Il me sourit et hocha la tête avant de partir. Je croisai les bras autour de mon corps, serrant son tee-shirt tout contre moi, respirant son odeur. Ce n'était qu'une question de sexe. Oui. Hors de question que je me permette de tomber amoureuse du premier type avec qui je sortais après Rob, parce que ça puait la *mauvaise idée* à plein nez.

Très mauvaise.

Franchement mauvaise.

Je me levai d'un bond et me ruai vers le téléphone pour enfoncez la touche correspondant au numéro de Nikki.

— Salut, ma belle. Quoi de neuf ?

— Frangine, nous avons un problème.

## 15.

J'avais déjà bu une tasse et j'étais penchée sur la seconde lorsque Nikki fit irruption dans le café. L'afflux de caféine caractéristique coulait avec force dans mes veines, me donnant une soudaine envie de faire pipi. Ce qui était curieux, étant donné que je ne réagissais pas de cette manière en temps normal.

Nikki fronça les sourcils avant même de s'asseoir.

— On dirait que tu vas exploser.

— Je suis sur les nerfs.

J'immobilisai mes mains, mais ma jambe s'agitait toujours.

— Merci d'être venue.

— Tu as dit que nous avons un problème, alors je suis là.

Elle se laissa tomber sur le fauteuil avant de croiser les doigts sur la table en m'adressant son plus beau sourire professionnel.

— Que se passe-t-il ?

*Tellement de choses.*

— J'ai suivi ton conseil.

Nikki se redressa.

— Des parties endiablées de jambes en l'air avec le voisin canon ?

— Oh oui.

— Excellent.

Elle se pencha vers moi.

— C'était génial ?

— Je ne vais pas te donner de détails.

— Oh si.

Je me penchai à mon tour.

— Nous nous sommes déshabillés et nous nous sommes masturbés l'un l'autre avec de généreuses quantités de lubrifiant.

— C'est cochon, dit-elle en souriant. J'approuve.

— Je m'en doutais.

— Alors, quel est le problème ? On dirait que ça se passe plutôt bien.

Comment lui expliquer que c'était justement le problème ?

— Je l'aime bien.

— Je l'espère, étant donné vos échanges torrides.

— Non. Je veux dire... je veux dire que je l'*aime* bien.

Nikki sourit.

— Mon Dieu, on se croirait de retour au lycée. Tu aimes un garçon. Ma petite sœur grandit enfin.

— Ne fais pas l'idiote.

Je lui donnai un coup sur la main pour faire bonne mesure.

— Je ne suis pas censée l'aimer.

— Pourquoi pas ? C'est l'une de vos règles ?

— Oui, figure-toi. En tout cas, aucun de nous deux ne cherche une relation. Il s'est montré très clair sur ce point et sur la date de son départ.

Nikki souleva ma main et entreprit de l'examiner.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je m'assure que tu n'es pas un robot.

— Pourquoi ?

— Oh, tant mieux, tu n'en es pas un.

Elle laissa ma main retomber sur la table dans un bruit souple.

Je levai les yeux au ciel.

— Tu veux prouver quelque chose. Je le sens.

— Tu viens juste de me dire que tu avais couché avec un homme apparemment adorable et généreux, et que tu avais adoré ça. Tu m'as aussi avoué que tu éprouvais peut-être des sentiments pour lui, ce qui est tout à fait normal. Je voulais juste vérifier que tu étais toujours toi-même. Parce que n'importe quelle personne normalement constituée développerait une forme d'attachement dans ta situation. Tu peux l'apprécier, et même l'*aimer* un peu plus que ça, ça ne veut pas dire que vous allez vous marier.

— Je sais.

J'avalai le reste de mon café, savourant la chaleur qui me brûlait la gorge.

— C'est le cas.



— Ah.

Nikki se carra dans son fauteuil et tambourina des doigts sur la table.

— Tu as vraiment envie que ça vous mène quelque part.

— Non, pas du tout !

Je reposai la tasse vide sur la table, si fort que le bruit retentit dans le brouhaha de la salle.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Ma belle, tu es en transition. Une transition qui s'étend sur des années, mais une transition quand même. Tu dois juste t'amuser, considérer ça comme une passade. Il ne faut pas que cette histoire te monte à la tête. C'est tout.

— J'en suis bien consciente, Nikki.

Les vibrations de la caféine étaient de plus en plus fortes. Je devais me lever, sinon je risquais de creuser un trou dans le sol.

— On peut marcher ?

— Non, je crois que nous devrions en discuter sans distractions.

Si seulement elle savait.

— D'accord. J'ai le droit d'apprécier Harrison, mais pas de m'impliquer émotionnellement au-delà du sexe. Je dois lui épargner mes émotions autant que possible. Je comprends.

— Vraiment ?

Nikki avait les sourcils à demi froncés, sa manière bien à elle de me montrer qu'elle ne gobait pas ce que je voulais lui faire croire.

— Avec combien de mecs es-tu sortie, déjà ?

— Un seul.

Je savais où elle voulait en venir. C'était la même discussion que nous avions eue quand Rob m'avait fait sa demande.

— Je suis une adulte. Je comprends comment fonctionnent les relations, même si ma propre expérience est limitée.

Le serveur me frôla en revenant de l'arrière-salle. Je levai les yeux juste à temps pour surprendre son clin d'œil. *Ça alors !*

— Tu connais les rouages intimes d'une seule relation. Rob et toi. Cette histoire avec Harrison te fait du bien. Mais il serait bon, pour toi comme pour lui, de ne pas aller trop loin, trop vite. Rob avait raison en disant que tu ne

devrais pas sortir avec le premier type que tu rencontres. La date d'expiration de votre relation est un bonus. Il sera moins susceptible de s'attacher. Et toi aussi.

Il y avait sans doute de nombreuses raisons à cela, mais savoir qu'Harrison serait parti dans moins de trois mois ne me semblait pas être un avantage.

— Peut-être.

— C'est la vérité. Tu peux t'amuser, puis passer à autre chose. Une fois que tu seras prête, je pourrai t'aider à te créer un profil sur un site de rencontres en ligne. Ou nous pourrions participer à un speed-dating ! Je sais que tu n'aimes pas cette idée, mais ça pourrait être très amusant. Nous pourrions peut-être organiser des doubles rencards, toutes les deux. Nous avons de nombreuses possibilités.

En regardant ma sœur dans les yeux, j'y vis pour la première fois un curieux mélange d'excitation et de désespoir. De sa vie entière, elle n'avait jamais réussi à s'installer à long terme avec un partenaire. Elle avait enchaîné une ribambelle de petits amis au lycée et une ribambelle de maris après l'université. Pendant tout ce temps, j'étais avec Rob. Je savais qu'elle ne lui aurait jamais souhaité du mal, mais pour la première fois je prenais conscience que nous avions quelque chose en commun – nous étions toutes les deux célibataires et en recherche.

De toute évidence, elle était plus enthousiaste que moi à cette perspective.

— Oui, il y a beaucoup de possibilités.

Je n'avais pas envie de me mettre en chasse, d'où l'intérêt de ma relation avec Harrison. Il était disponible, sexy, célibataire et désireux de passer du temps avec moi. Mais c'était temporaire, ce qui signifiait que je ne tarderais pas à rejoindre ma sœur dans les abysses de la séduction.

— C'est vrai, fit-elle en se penchant encore davantage. Et parce que je sais que tu n'y connais absolument rien, je voulais te dire que le canon derrière le comptoir te reluque depuis tout à l'heure.

Elle me serra brusquement la main avant que je puisse me retourner pour y jeter un coup d'œil.

— Ne fais pas ça.

— Tu viens de dire...

— Tu as tant de choses à apprendre, jeune fille.

J'éprouvai une telle poussée d'énergie que je fus incapable de rester immobile plus longtemps.

— Je dois y aller.

— Tu as l'air plus surexcitée que d'habitude.

— On dirait que quelqu'un a versé de l'alcool dans mon café, mais je ne l'ai pas laissé sans surveillance un seul instant.

— Salut, me lança Len, le beau serveur qui s'occupait de moi régulièrement.

— Salut.

Je lui souris et replaçai une mèche de cheveux derrière mon oreille, les doigts tout tremblants.

— Vous avez apprécié votre café ?

Tout en sautillant d'un pied sur l'autre, je perçus le désir dans son regard.

— Oui, il était bon. Un peu corsé.

— Formidable. J'ai ajouté une dose d'expresso dans vos deux tasses, avec de nouveaux arômes. Je vais l'appeler La Fusée.

Je clignai des paupières. Il essayait de me faire avoir une overdose de caféine.

— La Fusée. Oui. C'est cohérent.

J'avais envie de courir un marathon.

— Je penserai à le commander la prochaine fois.

— Je m'appelle Len.

Il tendit la main et je n'eus d'autre choix que de la lui serrer.

— Vous venez souvent ici, ces derniers temps.

— Oui, c'est vrai. Ravie de vous rencontrer, Len.

— Elle s'appelle Alyssa, s'exclama Nikki derrière moi.

*Je vais la tuer.*

— Alyssa. Un beau prénom pour une belle femme.

Il m'adressa un nouveau clin d'œil avant de s'en aller.

— À demain.

— Peut-être.

Je tournai les talons et récupérai mon sac à main d'un geste vif. J'avais besoin de sortir de là.

— Merci, Nikki.

— J'essaie juste de t'aider.

Ignorant son sourire, j'entrepris le long trajet du retour.

## 16.

Je méritais une médaille. Après les frottis frottas au lubrifiant sur mon carrelage avec Harrison et ma discussion plutôt infructueuse avec Nikki, je passai toute une semaine sans penser au sexe. Ou du moins, sans penser à mes fiches érotiques. Évidemment, je pensais au sexe !

Pour la première fois depuis le début de cette folle histoire, j'avais l'impression d'être prête. Je n'étais pas obligée de dire à Harrison que je commençais à éprouver des sentiments pour lui. Nikki avait raison. C'était une réaction parfaitement naturelle que de m'attacher à l'homme que je baisais. Il n'était que mon deuxième amant et il m'aidait à traverser une période difficile de ma vie. Je n'avais rien à en tirer, car notre relation avait une date d'expiration naturelle. Un jour, nous nous serrerions la main, échangerions peut-être un baiser sur la joue, et il partirait.

Pouf.

J'en serais arrivée au point, dans mon esprit, où je serais capable de profiter des choses pour ce qu'elles sont. Et si je versais une petite larme quand il finirait par déménager, il me resterait toujours le speed-dating et les serveurs canon une fois que j'aurais mis de l'ordre dans mes émotions. C'était une bonne chose, car j'avais vraiment envie de m'envoyer en l'air.

Bon sang, comme maintenant, par exemple.

À la place, je me contentai d'aller courir.

Je n'avais rien d'une athlète, mais j'appréciais les sommets d'épuisement qui survenaient après une bonne dizaine de kilomètres sur l'asphalte. Je m'étais mise à courir quand Rob était tombé malade, comme moyen d'évacuer le stress. Cela m'avait aussi permis de survivre aux six premiers mois après sa mort, un moyen de brûler ma colère avant qu'elle s'embrace avec trop de vigueur. Enfin, c'était devenu cette activité à laquelle je m'adonnais chaque fois que j'avais un trop-plein d'énergie à dépenser. À mi-chemin de mon parcours, je compris que pendant tout ce temps j'avais sans doute substitué la course au sexe.

Si quelqu'un m'avait annoncé ça quelques années plus tôt, je lui aurais ri au nez. Et plutôt deux fois qu'une.

La course à pied à Toronto était assez divertissante. J'aimais prendre le métro

jusqu'au lac et courir sur le rivage. Il y avait beaucoup de monde, notamment l'été, et c'était aussi très plaisant d'observer les passants. Quand je n'avais pas le temps de descendre aussi loin, je courais dans mon quartier, esquivant les autres piétons et leur myriade de sacs à main, à dos et à provision.

L'un des parcours les plus difficiles me faisait passer devant la salle de sport. Je n'avais pas souvent pensé à cet établissement ces derniers temps, avant d'utiliser le sac qu'on m'y avait fourni gratuitement pour y ranger mon kit érotique. En fait, il se pouvait bien que ma carte de membre soit toujours valide. Je ralentis pour marcher un peu et découvris mon reflet tout transpirant dans la vitre. À l'intérieur, on retrouvait la foule typique de la sortie des bureaux. Je reconnus quelques habitués de l'époque où je fréquentais assidûment la salle, mais la plupart des visages m'étaient étrangers. Je tournai les talons pour m'en aller lorsque j'aperçus Harrison qui faisait des tractions à la barre fixe, près du bureau d'accueil.

Il s'entraînait quotidiennement. C'était la salle de gym la plus proche de notre immeuble. Logique.

Au dernier moment, je franchis les portes pour pénétrer dans la salle climatisée et fus accueillie par des odeurs de sueur, d'antiseptique et de métal. Un jeune homme qui semblait avoir à peine vingt ans se tenait derrière le bureau. Ses biceps saillaient sous les manches ajustées de son tee-shirt officiel.

— Bonjour, bienvenue. Êtes-vous membre ?

— Bonjour, dis-je en me penchant pour déchiffrer son badge. Brandon. Euh, j'étais membre il y a quelque temps, mais je ne me rappelle pas quand mon abonnement arrive à expiration. Est-il possible de le vérifier ?

— Bien sûr. Si vous n'avez pas votre carte de membre, vos coordonnées me suffiront, je vais regarder ça.

Ne prêtant qu'une vague attention à l'employé et à ses questions, je jetai quelques coups d'œil furtifs en direction d'Harrison. Je ne tardai pas à me rendre compte que je n'étais pas la seule femme fascinée par son programme d'entraînement. Il avait terminé ses tractions et était passé aux pompes. Les muscles de son dos et de ses épaules étaient visibles à travers son tee-shirt trempé de sueur.

— Vous voilà. Alyssa Barrow. Oui, il vous reste un mois et demi sur votre contrat actuel. Voulez-vous que je vous prépare une autre carte de membre ?

Harrison se leva lorsqu'une jeune brune s'approcha de lui en souriant pour lui indiquer qu'elle voulait utiliser la barre fixe. J'observai alors ses tentatives. Elle

retomba sur le sol sans réussir une seule traction, avant de lui adresser un sourire timide en haussant les épaules. *Aussi subtile qu'une hallebarde, mademoiselle.* J'attendis impatiemment qu'il l'envoie balader, pour voir sa déception lorsqu'elle retournerait dans la salle de yoga, ou ailleurs.

Mais j'eus le déplaisir de voir Harrison lui faire signe de persévérer, la prendre par la taille et la soulever jusqu'à ce qu'elle ait effectué cinq tractions.

— Mme Barrow ?

Brandon sembla prendre peur quand je me tournai vers lui.

— Est-ce que tout va bien ?

— Oh oui, très bien. J'ai juste vu un vieil ami. Mais il a l'air trop occupé pour discuter.

J'avais dû parler un peu trop fort, car en aidant la femme à descendre, Harrison regarda de mon côté. La stupéfaction qui se peignit sur ses traits aurait presque été comique si la brune n'avait pas profité de ce moment pour lui déposer un baiser sur la joue.

— Sale con.

Plusieurs personnes, dont la jeune femme, se tournèrent dans ma direction.

— Alyssa ?

Abandonnant son admiratrice sans un regard en arrière, il franchit la distance qui nous séparait en quelques enjambées.

— Que fais-tu ici ?

— Je faisais mon jogging dans le coin et je voulais vérifier la validité de mon abonnement. Je ne te suivais pas, si c'est ce que tu crois.

Sans lui laisser l'occasion de répondre, j'arrachai ma carte des mains de Brandon.

— Merci. Je m'occuperai de mon renouvellement une prochaine fois.

Sur ces mots, je détaiai.

Bon sang, mais pourquoi avais-je cessé de courir ? Je n'avais peut-être aucun droit sur son temps ou ses affinités, mais je n'avais pas non plus besoin de recevoir ses flirts en pleine face.

— Alyssa, attends !

J'aurais dû me douter qu'il serait capable de me rattraper dans ma course. Maudits soient ses jambes et son corps d'athlète.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Arrête, il faut qu'on parle.

— Il n'y a rien à dire.

Il calqua sa foulée sur la mienne et je compris qu'il refusait de me laisser tranquille. De mauvaise grâce, je ralentis sans cacher mon mécontentement.

— Heureux ?

— Non.

Brusquement, je me rendis compte que sa tenue de sport était encore plus sexy vue de près et couverte de sueur. Heureusement, j'étais trop fâchée contre moi pour laisser libre cours à mes tentations honteuses, comme lécher la transpiration dans son cou.

De son côté, il semblait tout aussi fasciné par ma tenue que moi par la sienne.

— Je ne m'attendais pas à te voir.

— J'ai bien compris. Et comme je l'ai dit, je ne t'espionnais pas. Je suis membre là-bas depuis trois ans.

Peu importe si je n'y allais jamais. J'avais payé !

— Je n'ai pas pensé un seul instant que tu me suivais.

Il posa les mains sur ses hanches et s'avança dans mon espace personnel.

— Je n'étais pas en train de draguer cette fille.

— Non, tu l'aidais juste à faire des tractions. Parce que ça se produit tous les jours à la salle de sport. Un type comme ça. Une jolie fille. Des tractions.

— Lyssa.

Je tressaillis.

— N'emploie pas ce surnom. Je m'appelle Alyssa. Je mérite cette lettre supplémentaire.

— Tu as raison.

Nous étions debout sur le trottoir, les yeux dans les yeux, tandis que la foule défilait autour de nous. De toute évidence, Harrison ne savait pas quoi dire, ce qui était sans doute une expérience nouvelle pour lui. Curieusement, je n'avais pas le même problème.

Profitant de son regard ahuri, je m'avançai jusqu'à ce que mes seins viennent s'aplatir contre son torse.

— Un peu que j'ai raison. Je vaudrais plus qu'une passade amusante. Nous avons un accord, et même si je n'ai aucun droit sur toi d'un point de vue romantique, je

n'ai pas envie de te partager avec toutes ces greluches de gymnase. Sinon, ces dépistages sanguins que nous avons faits étaient inutiles.

— Je n'ai couché avec personne d'autre.

Je brandis le doigt pour lui intimer le silence.

— D'accord, mais si nous voulons continuer, c'est moi qui tire les ficelles. Je le rajoute à notre liste de règles. Addendum numéro un : aucune autre femme. Si tu veux t'en aller, très bien. Va-t'en. Je trouverai quelqu'un d'autre pour m'aider.

J'accompagnai mes paroles d'un geste dédaigneux.

Il répondit en souriant :

— Pourquoi aurais-je envie de m'en aller ? Nous avons des fiches à mettre en pratique. J'accepte ton addendum.

— Bien.

Je reculai et croisai les bras en espérant dissimuler le durcissement de mes tétons.

— D'autres modifications ?

Il s'était rapproché pour laisser passer un groupe.

— Pas pour le moment.

Je détournai le regard, à la fois gênée et excitée par mes réactions.

— Je veux que tu viennes chez moi ce soir.

— C'est possible.

Cet enfoiré commençait à se montrer vraiment très insolent. Je n'étais pas certaine de beaucoup apprécier.

— Et apporte une boisson énergétique, parce que j'ai bien l'intention de t'essorer jusqu'à la dernière goutte. J'ai envie de faire deux, peut-être trois fiches. Plus si le cœur m'en dit.

Je risquai de dévoiler un téton en lui donnant une pichenette sur la poitrine.

— Compris ?

— Oui, madame.

Il se pencha et me pinça le lobe d'oreille.

— Je ne te décevrai pas.

— Tu as intérêt.

Avant de me transformer en vraie peste, je repris ma course à un rythme régulier pour ne pas lui donner l'impression que je le fuyais. Je courais, tout



simplement.

En tournant au coin de la rue, une fois que je fus certaine qu'il ne me suivait pas, j'éclatai de rire. Je ne comprenais pas vraiment ce que je venais de faire, mais ça me convenait. Harrison allait venir chez moi pour une partie de jambes en l'air. J'étais dans le siège du conducteur et, pour une fois, cette perspective ne m'effrayait pas.

J'étais de si bonne humeur que je prolongeai ma course.

## 17.

Sentir chaque muscle de ses fesses est une sensation affreuse. Mon corps essayait de me rappeler que je n'étais pas une coureuse de marathon, ni même très en forme. La prochaine fois qu'il me prendrait l'envie de filer comme le vent, je ne commettrais pas la même erreur ridicule.

Quelle idiote.

J'avais pris une très longue douche après avoir monté les escaliers de l'immeuble en clopinant jusqu'à mon appartement. Les couloirs étaient déserts et je n'eus pas à partager mes prouesses athlétiques pitoyables avec qui que ce soit. Merde, Harrison était censé venir ce soir pour reprendre notre marathon sexuel. Pourquoi avait-il fallu que je me la joue je-suis-la-femme-et-tu-me-baiseras-quand-j'en-aurai-envie au lieu de me comporter comme un être humain rationnel ?

Triple idiote.

Après avoir enfin émergé de la vapeur comme une espèce de rat mouillé angélique, j'enfilai une robe d'été en oubliant soutien-gorge et culotte. Certes, ce n'était pas vraiment une tenue pour un rendez-vous galant, mais, après tout, ce n'en était pas un. C'était un plan cul. Un coup de quelques soirs. Une histoire sans lendemain. Il était mon copain de baise. Si toutefois nous pouvions nous considérer comme copains.

J'aurais vraiment aimé l'être – copine avec lui. Ça me manquait de ne pas avoir d'ami masculin. Et puis, mes amis mariés n'allaient pas planter leurs femmes pour venir traîner avec moi ou aller voir un film d'action. Je pouvais toujours y aller avec les filles, mais ce n'était pas la même chose. Je pouvais être différente en compagnie des hommes, ce dont je commençais tout juste à prendre conscience. J'étais plus détendue, je pouvais laisser libre cours à mon côté ringard sans me soucier du regard des autres. Les hommes étaient plus directs que les femmes. Du moins, les femmes que j'avais l'habitude de fréquenter. Et ça me manquait.

Lorsqu'on frappa à la porte trente minutes plus tard, je me rendis compte que j'étais debout devant ma collection de DVD et que mes doigts s'attardaient sur ceux de Jason Statham. Je me demandais si je pouvais remplacer mon porno de pirates par l'un de ces films. Ça valait le coup d'essayer.

— Juste une seconde !

Je me touchai les seins en espérant que la robe ne révèle pas trop mes tétons. Décidément, j'étais vraiment trop angoissée.

— Harrison, je suis contente que tu aies pu...

J'ouvris la porte et m'arrêtai net en découvrant qui se tenait sur le seuil.

— Pierce. Je suis désolée, je ne m'attendais pas à vous voir.

Heureusement, il garda les yeux rivés sur les miens. Bon sang, plus jamais je n'oublierais de mettre mon soutien-gorge. Jamais !

— Madame Barrow.

Il me tendit un prospectus.

— Voici la lettre des copropriétaires du mois d'août. Le comité y dresse le compte rendu de nos derniers arrêtés, vous y jetterez un œil.

— Merci, dis-je en serrant le document contre ma poitrine. Les arrêtés.

— Je sais que vous n'êtes pas l'un de nos membres les plus actifs, mais, s'il vous plaît, essayez de les lire. Ça vous évitera des amendes.

— Oui, je les lirai.

Il produisit un léger roucoulement.

— Et maintenant, je vous laisse vous préparer pour votre rendez-vous.

— Ce n'est pas un rendez-vous.

Je fermai vivement la bouche sans trop savoir pourquoi j'éprouvais le besoin de le corriger.

— Oh ?

Il m'engloba du regard en haussant les sourcils.

— Si vous le dites.

— Eh bien, oui, c'est ce que je dis.

J'étais incapable de soutenir son regard.

— Enfin, ça pourrait être un rendez-vous selon la définition que vous donnez à ce mot. Mais ce n'est vraiment rien de sérieux. C'est juste... vous savez...

— Sexuel ?

Il menaçait d'afficher un grand sourire.

— Je sais ce qu'est le sexe, madame Barrow. Il se trouve que ça m'arrive aussi de temps en temps.

Seigneur, j'avais envie de mourir.

— Je n'ai jamais sous-entendu le contraire.

— C'est bien que vous sortiez un peu. Rob n'aurait pas voulu que vous restiez seule.

Il hocha la tête avant de s'éloigner.

Pierce venait-il de me donner l'autorisation de coucher avec quelqu'un ? C'était... déconcertant ? Oui, c'était bien le mot. Mieux valait ne pas trop y penser. Je jetai un œil de l'autre côté de la porte pour chercher une trace d'Harrison. Les pas de Pierce résonnaient encore dans le couloir tandis qu'il poursuivait sa tournée des résidents. C'était le seul signe de vie.

Dès l'instant où je refermai la porte, mon téléphone vibra. Je me précipitai vers le plan de travail et éclatai de rire en apercevant le message.

> Il est parti ?

Oh, Harrison.

> Poule mouillée.

> Non.

> Si.

> J'ai l'impression d'être un adolescent qui risque des ennuis.

> Tu te donnes beaucoup d'importance.

> Ne commence pas.

> Allez, viens ici.

> Oui, madame.

Oh, bon sang, il arrivait. Je m'assurai que ma porte n'était pas verrouillée avant de m'élaner vers le canapé. Je m'installai sur les coussins et repliai la main sur le dossier. Cette position n'était pas naturelle et je tendis les jambes sur le sofa avant de poser mon menton sur ma main. Non, c'était trop décontracté. Je me redressai et croisai les jambes, ce qui fit remonter ma jupe au-dessus de mes genoux. Trop impatiente.

Lorsque j'entendis la porte s'ouvrir, je me levai d'un bond, incapable de rester assise. Harrison entra, un sourire aux lèvres et une bouteille de vin à la main.

— Salut.

Il venait de prendre une douche – heureusement, le sexe sous la douche ne figurait pas au programme – et ses cheveux noirs toujours mouillés étaient plaqués en arrière. Il avait enfilé un jean et une chemise. Soit ce n'était pas un adepte des tee-shirts, soit il considérait nos rencontres comme des moments spéciaux. Je n'allais pas m'en plaindre. J'aimais son allure.

— Salut. Je vais chercher des verres.

Je n'essayais pas du tout de gagner du temps. Il avait apporté du vin et, moi, je jouais juste les bonnes maîtresses de maison.

— C'est du vin pour me faire pardonner. Pour la fille des tractions.

Je n'aurais pas dû me réjouir qu'il ignore son nom, et pourtant ça me faisait plaisir.

— Je suis désolée, moi aussi, j'ai réagi excessivement.

— Peut-être un peu, mais tu avais raison. Ce n'était juste pour personne. Nous avons un accord.

Il s'approcha de moi, posa la bouteille de vin et prit ma main dans la sienne.

— J'ai conclu un marché avec toi et j'ai bien l'intention de le respecter. Aucune autre femme.

Ma peau se réveilla lorsqu'il se mit à caresser l'intérieur de mon poignet avec le pouce. C'était l'une de mes zones érogènes, et ça marchait à tous les coups. C'était fascinant de voir son pouce caresser ma peau claire, d'avant en arrière, lentement. L'odeur de son shampooing et la chaleur qui émanait de son corps me détendaient et m'excitaient tout à la fois.

— Alors.

Sa voix était un grondement sourd qui semblait pénétrer chaque cellule de mon corps.

— Qu'avais-tu en tête ?

Pour une fois, j'avais eu la présence d'esprit de tout préparer à l'avance.

— Regarde sur la table. Je vais nous servir du vin.

C'était une liste plutôt ambitieuse des choses que j'espérais accomplir en une nuit. Mais étant donné ce qui avait changé entre nous aujourd'hui, je ne comptais pas reculer. Peut-être était-ce au départ une liste érotique dressée par Rob, mais je me l'étais appropriée. À présent, il était temps de me prouver une fois de plus que je pouvais tourner la page de Rob pour aller vers quelqu'un ou quelque

chose de nouveau.

— C'est une sacrée liste.

Harrison avait pris les cartes et les passait en revue.

— Je suis content d'avoir apporté du vin.

— Ça ira très bien avec le premier.

— Faire un massage avec des masques.

Il fronça les sourcils.

— Pourquoi des masques ?

— Rob avait un faible pour ces trucs-là. D'après lui, ça me donnait l'occasion d'imaginer qu'il était quelqu'un d'autre. Ça nourrissait mes fantasmes.

Il fit la grimace devant les objets étalés sur la table.

— C'est un masque de Zorro ?

— Je n'ai rien trouvé de mieux au sex-shop. À moins que tu préfères une cagoule intégrale de bondage, mais non, je ne suis pas prête pour ça.

— J'aime mieux Zorro, merci bien. Et le tien ?

J'avais choisi ce masque vert pailleté lors d'une semaine que Rob et moi avions passée ensemble à La Nouvelle-Orléans. Mes souvenirs de ce moment étaient un peu flous, mais je me rappelais les tonnes de nourriture et d'alcool, ainsi que les nombreuses perles. Rob avait refusé de me laisser porter un soutien-gorge pendant presque une semaine entière à notre retour.

— Mardi Gras, 2006. De bons souvenirs.

Je remplis nos verres de vin et le rejoignis.

Son masque toujours à la main, il récupéra son verre.

— Tu as prévu beaucoup de choses.

— C'est vrai.

Eh bien, j'avais beaucoup fantasmé sur lui au cours de ces dernières semaines. Si l'on pouvait compter cela comme un programme, bien sûr...

— Alors, sais-tu où notre petite rencontre se déroulera ?

Je savais qu'Harrison, contrairement à certains, ne cherchait pas à obtenir une issue particulière. Je ne doutais pas de contrôler parfaitement l'évolution de notre relation. Si j'avais répondu : « Oui, bébé, j'ai loué une chambre d'hôtel », il aurait été ravi. C'était l'une des choses que j'appréciais chez lui.

Mon petit appartement comportait de nombreux souvenirs. C'était mon

refuge, mon petit monde que seuls Rob et moi avons jamais habité. Je savais que, tôt ou tard, il faudrait bien que je laisse entrer un autre homme si je voulais réussir à aller de l'avant.

Sourde aux battements de mon cœur, je bus une gorgée de vin et comptai jusqu'à trois avant de lever les yeux vers Harrison.

— Disons que mon lit est plus confortable que le sol du salon. J'ai même changé les draps, ils sont tout propres.

— Des draps tout propres.

Il fredonna.

— En voilà une tentation.

Je demeurai immobile tandis qu'il reposait son verre.

— Alors, préparons-nous.

Le masque était froid lorsqu'il l'appliqua contre mon visage. Je l'aidai à le maintenir en place et il le noua derrière ma tête. Mon corps réagissait à sa proximité. Les trous pour les yeux n'étaient pas très grands, si bien que j'avais du mal à le voir en entier. Mais après réflexion, n'était-ce pas le but de la manœuvre ? Une forme de mystère...

— Allons nous mettre plus à l'aise.

Abandonnant mon verre, je le pris par la main et l'entraînai vers la chambre.

Ce ne fut pas aussi difficile que je l'aurais cru, faire entrer un homme dans mon saint des saints. Je n'hésitai pas un seul instant lorsque nous franchîmes le seuil, même si je marquai un temps d'arrêt avant de le conduire près du lit, pour me permettre de découvrir la pièce à travers ses yeux. J'espérais qu'il appréciait.

— Nous y voilà.

Au lieu de me sauter dessus, Harrison resta sans bouger, attentif. J'ignorais ce qu'il cherchait ; c'était une chambre plutôt classique. J'avais plusieurs photos de nature en noir et blanc, choisies au fil des ans, encadrées et stratégiquement placées sur les murs. Elles présentaient un bel équilibre avec la peinture vert mousse et les décorations blanc cassé. C'était assez grand pour une chambre principale. Des bibliothèques longeaient le mur du fond, garnies de mes livres préférés et de divers bibelots.

— C'est amusant, je la voyais exactement comme ça.

Sa voix paraissait moins surprise qu'admiration.

— Sans trop de froufrous. Classique.

Il me trouvait classique ? J'étais contente de porter le masque, car je me sentais rougir.

— Merci.

— Non, merci à toi. Je sais que c'est important.

Il posa un baiser à l'intérieur de mon poignet.

S'il essayait de me conquérir, alors il faisait un excellent travail.

— Il fallait bien franchir le cap et je suis contente que ce soit toi.

— Et maintenant, je crois que je ferais mieux de me préparer.

Il me lâcha la main et ajusta le masque en soie sur son visage.

— Nous avons beaucoup de choses à faire ce soir.

Je baissai les yeux sur les objets étalés au pied de mon lit et je souris.

— En avant.



## 18.

Dans mon esprit, voilà comment j’imaginai les choses : je lui ferais une danse érotique, il me ferait un massage et me donnerait une petite fessée, puis je finirais par le masturber avec un gant en latex. Ce n’était pas un mardi soir comme les autres, mais il resterait dans les annales. Initialement, nous ne devions porter un masque que pendant le massage, mais à présent que nous les avons sur le visage, autant les garder. Nous nous connaissions, après tout, c’était donc plus pour le jeu que pour le mystère.

Tout cela était très bien. C’était un excellent programme ! Le seul petit détail que j’avais omis de prendre en compte pendant mes préparatifs spontanés était justement la première chose à laquelle j’aurais dû penser.

Harrison.

Bon sang, ce type avait des idées bien arrêtées.

— Je pense que tu devrais t’asseoir ici.

Il me guida jusqu’au bord du lit.

— Et t’allonger.

— Mais les fiches...

— Les fiches, je les suis.

Depuis le temps, j’avais appris qu’il valait mieux ne pas remettre en question les intentions d’Harrison. Une chose était certaine, cet homme connaissait et aimait le sexe. Je pouvais lui faire confiance, il ferait en sorte que nous nous amusions tous les deux. Je portais mes ballerines et il me les retira sans problème, les laissant tomber sur le sol. Ses mains étaient tièdes et, une fois de plus, je m’émerveillai de leur taille contre mon corps.

Il prit mes chevilles dans ses paumes, exerçant un massage délicat sur mes pieds et entre mes orteils. Un instant chatouilleuse, je me détendis au fur et à mesure.

— C’est agréable, dis-je d’une voix qui me faisait paraître vaguement saoule. Tu vas me gêner.

— Je fais juste ce qu’on me demande.

Puis, il m’adressa un clin d’œil en faisant remonter ses mains le long de mes

jambes, sur mes mollets.

— Ce serait mieux avec de l’huile de massage.

— Il y en a dans la salle de bains. C’est dans l’armoire à pharmacie.

— Ne bouge pas.

Il reposa mon pied sur le lit, laissant mon genou plié. L’angle avait fait glisser ma robe, lui dévoilant mon entrejambe nu.

— Putain, murmura-t-il en tendant le doigt vers moi. Je reviens.

Je gloussai tandis qu’il sortait à grandes enjambées de la chambre.

— Sur l’étagère du haut. C’est à la vanille, je crois.

— Trouvé.

Son sourire creusait de fines rides au coin de ses yeux. J’aimais cette expression, elle donnait du caractère à son visage, une certaine profondeur. Harrison versa une quantité généreuse d’huile sur sa paume et le parfum de vanille m’enveloppa aussitôt. Il frotta ses mains l’une contre l’autre, couvrant chacun de ses doigts avant de reprendre mon pied pour recommencer son massage.

Grâce à l’huile, ses doigts s’enfonçaient plus facilement dans mes muscles noués, facilitant sa progression le long de mes jambes. Il me détendait par ses douces caresses, si délicates que j’avais l’impression qu’il essayait de sonder mon âme à travers mon épiderme. Un frisson remonta le long de mes cuisses et chaque caresse finit par éveiller mon entrejambe. Mon corps luttait contre la tentation de se décontracter, refusant de plonger la tête la première dans un bain de plaisir jusqu’à supplier qu’on l’en délivre.

Sourd à mes résistances, Harrison progressait par des mouvements volontairement langoureux, jusqu’à atteindre le niveau de mes cuisses. Prenant soin d’éviter mon sexe, il continua de me masser le corps. Alanguie, j’étais à la fois excitée et détendue.

— Je crois que tu devrais te retourner.

Il guidait déjà mon mouvement et je m’exécutai sans protester.

— Je vais m’occuper de l’arrière de tes jambes.

Lorsque je me retournai, ma robe se souleva encore plus haut. L’air de la pièce effleura le bas de mes fesses. Ma secousse ne fit qu’augmenter la pression de mes cuisses contre mon entrejambe.

— On ne jouit pas.

Sa paume vint s'abattre sur mes fesses.

Je poussai un cri étouffé.

— C'était quoi, ça ?

— C'était sur la liste.

Je levai les yeux vers lui par-dessus mon épaule.

— D'accord, mais préviens-moi la prochaine fois.

Il haussa les épaules.

— Allonge-toi, sinon je vais devoir te donner une autre fessée, tôt ou tard.

Ce n'était absolument pas comme ça que j'imaginai le déroulement de la soirée.

Harrison se concentra de nouveau sur mes pieds et entreprit une fois de plus de me masser les jambes. Cette fois, il prit le temps de m'écartier les cuisses, exposant mes fesses et mon entrejambe. Le coup suivant fut moins fort que le précédent. La peau de mes fesses picota un moment avant de me laisser une agréable brûlure. Il ajouta de l'huile sur ma peau et le massage se poursuivit à l'extérieur de mes cuisses.

Je tressaillis lorsqu'il atteignit un point endolori.

— J'ai couru bien trop longtemps.

— Je m'en rends compte. Même tes nœuds ont des nœuds.

Il me fessa de nouveau.

— Tu es un enfoiré.

J'avais envie de placer mes mains devant mes fesses pour empêcher d'autres attaques, mais je ne pus me résoudre à bouger lorsqu'il reprit ses caresses.

— Gâcher un massage si parfait avec ces fessées, franchement.

Il me prit les fesses à deux mains.

— Je fais juste ce qu'on me demande de faire.

— Je le sais bien. Dans ce cas, rayons ça de la liste.

— Tu t'y opposes ?

— Il faut croire que la fessée, ce n'est pas mon truc.

Harrison glissa la main entre mes cuisses et fit courir son doigt le long de ma vulve, recueillant son humidité.

— J'aurais pu croire le contraire.

Il décrivit un cercle autour de mon clitoris avant d'y frotter les jointures de ses doigts.

— Je parie que je pourrais t'amener à aimer ça. Je commencerais doucement, par de petites tapes légères.

Sa main exécuta une démonstration de ce qu'il entendait par « tapes légères ».

— Ensuite, je pourrais y aller plus fort et plus vite.

*Clap.*

— Je pourrais te mettre à quatre pattes pour atteindre ta poitrine et te pincer les tétons.

J'enfouis mon visage dans le matelas et poussai un gémissement.

— Oui, je vois bien que ce n'est pas du tout ton truc.

Une autre claque, plus vigoureuse cette fois, plus mordante. La douleur vive s'estompa rapidement, cédant la place à une douce chaleur qui commençait à s'étendre jusqu'à mon entrejambe, me réchauffant de l'intérieur.

Bon sang, j'allais finir par jouir.

— Harrison...

— Bientôt.

Il se remit à me masser les fesses.

Non, je commençais justement à apprécier !

Imbécile.

Je perdais la notion du temps, désorientée dans un océan de sensations tandis qu'il continuait de me toucher. Seigneur, je portais toujours ma robe et je n'avais pas encore eu d'orgasme, et pourtant j'étais plus comblée sexuellement que je ne l'avais jamais été de ma vie entière. Lorsqu'il me retourna une fois de plus sur le dos, mon masque glissa. En l'ajustant, je me rendis compte qu'Harrison s'était éloigné.

— Où vas-tu ?

— Nulle part.

Soudain, la chose la plus improbable se produisit. Il commença à se déhancher.

Bouche bée, je le regardai déboutonner lentement sa chemise, un bouton après l'autre. J'avais sélectionné quelques chansons que j'avais l'intention d'utiliser lorsque je lui offrirais une danse érotique, et je les avais mises en attente sur mon lecteur MP3. Regarder Harrison balancer ses hanches sur un rythme silencieux,

les yeux rivés sur les miens, était bien plus sexy que n'importe quelle musique. Plus intime et plus érotique que n'importe laquelle de mes approches de séduction.

Je me redressai sur les avant-bras, les jambes écartées, tandis qu'il poursuivait son effeuillage. Centimètre carré après centimètre carré, il me dévoilait son torse jusqu'à ce que le vêtement glisse le long de ses bras et atteigne ses poignets. La chemise lui moula un instant les hanches, soulignant son ventre et son entrejambe avant de tomber au sol.

— C'était censé être une lap-dance ?

Je voulais tenter une plaisanterie, mais ma voix semblait plus implorante que prévu.

— Je m'échauffe.

Comme pour prouver ses dires, il s'approcha et referma ses genoux autour de ma jambe.

— C'est nouveau pour moi, ajouta-t-il.

— Tu domines la situation.

En réalité, c'était *moi* qu'il dominait quand il bougeait ainsi le bassin, faisant ressortir son érection évidente.

La scène aurait dû être ridicule, allongée comme je l'étais sur le lit pendant qu'il exécutait ses drôles de mouvements chaloupés dans le silence. Mais ce n'était pas le cas. J'adorais ça. Mon cœur fondait et je me rapprochais dangereusement de cet espace entre l'apprécier et tomber carrément amoureuse de lui.

Je retins mon souffle lorsqu'il posa les mains sur le lit et baissa son entrejambe au niveau de ma cuisse. En un geste souple qu'il tenait probablement d'un club de strip-tease, il frotta sa queue, encore dans son pantalon, contre ma cuisse. Mon entrejambe marqua son approbation et se mit à palpiter tant il avait envie de toucher et d'être touché.

— C'est chaud, chuchotai-je. Encore.

Mettant à profit le temps passé en salle de sport, Harrison maintint sa position accroupie tout en détachant sa ceinture et en baissant la braguette de son pantalon. Le boxer noir apparut, ainsi que la pression de son érection. Il descendit de nouveau contre ma cuisse, appuyant son sexe sur moi.

— Nous ne sommes pas obligés de réaliser cette autre carte.

Dans un élan d'audace, je tendis les mains et le pris par la taille.

— Nous pouvons l’oublier et passer au sexe.

— C’est ce que nous faisons jusqu’à présent.

Il me prit les mains et les fit remonter le long de sa poitrine tandis qu’il tendait les jambes.

— C’est en grande partie du sexe. Mais je veux *ça* en moi, précisai-je en m’emparant de sa queue à travers son boxer.

Harrison gémit.

— Pas avant le Jour Onze.

Jamais de ma vie, je n’avais attendu un jour avec une telle impatience.

— Ça veut dire que je dois te masturber avec les gants.

Un voile de désir passa devant son regard.

— Aucune raison que ce ne soit pas moi qui te le fasse.

Oh, voilà une excellente idée.

— Ça marche.

— Toi d’abord.

Il me repoussa doucement sur le lit. Le gant que j’avais posé sur le matelas était tombé par terre. Harrison le ramassa et l’enfila tant bien que mal sur sa grande main. J’avais choisi une boîte de gants au hasard à la pharmacie. Ils ressemblaient à ceux que l’on trouvait chez le médecin, tout doux.

— Je suis un peu à l’étroit.

— Ça ne me dérange pas.

J’écartai les jambes et remontai ma robe jusqu’en haut.

— Allons-y.

Il sourit avant de grimper sur le lit à côté de moi.

— Détends-toi et profite. Ça sera peut-être un peu bizarre.

Pour tout dire, c’était froid. Le bout des doigts était texturé et glissait sur ma peau humide. Il n’y avait pas beaucoup de chaleur dans sa caresse, malgré l’intimité de l’endroit qu’il touchait. C’était à la fois bizarre et fascinant, le contact avec ces doigts étrangers. La nouveauté de l’expérience aurait suffi à me donner un orgasme.

Harrison augmenta l’intensité des caresses. Il versa une quantité généreuse de lubrifiant sur le latex avant d’enfoncer son doigt en moi et de pencher son visage au-dessus de ma poitrine pour me lécher le téton à travers le tissu. Mes hanches

se décollèrent du lit lorsque je m'avançai à la rencontre de ses doigts tout en essayant d'échapper à l'avidité de sa bouche. Je ne l'entendis pas rire, mais je le sentis alors que je bougeais les hanches au même rythme que ses doigts. Il me suçait le téton et le tissu mouillé se souleva pour mieux se plaquer contre ma peau. Sa salive le refroidissait et mon téton pointait encore plus fort que d'habitude.

Pour une fois, Harrison ne sembla pas vouloir faire traîner la manœuvre. Il adopta un rythme soutenu et régulier et, en un rien de temps, mon sexe se resserra autour de ses doigts.

— C'est bon, dit-il en me suçant le sein. Je veux t'entendre crier. Jouis pour moi, bébé.

Mes yeux se fermèrent si violemment que ma vision devint rouge. Je me tendis en hurlant, tandis que mon orgasme m'envahissait. Je n'aurais pas pu en supporter davantage. Les vagues déferlèrent en moi jusqu'à ce que le plaisir se dissipe, laissant derrière lui une forme engourdie et frémissante.

Harrison se fraya un chemin le long de mon corps à coups de baisers jusqu'à ce que ses yeux arrivent au niveau des miens. *Quel arrogant.*

— Tu as l'air comblée.

Il écarta mes cheveux de ma joue.

— Hum, je me demande bien pourquoi.

Je plaquai ma paume contre son torse.

— Ce n'est pas comme ça que j'avais envisagé la soirée.

— Et pourtant, elle se déroule très bien.

— Tu n'as pas encore joui.

Il arqua un sourcil.

— Pas encore.

Je le repoussai et il tomba à la renverse sur le lit.

— Donne-moi ce gant.

L'intérieur du gant était humide à cause de sa transpiration et l'extérieur à cause de ma jouissance. Je savais que ce ne serait pas suffisant pour lui rendre l'expérience agréable. Je m'emparai de la bouteille d'huile de massage et en versai sur le gant pour m'assurer de le rendre glissant. De manière un peu théâtrale, j'ignorai Harrison et m'adressai directement à son sexe. Comme l'aurait fait tout un chacun.

— Tiens, tiens, qu'avons-nous là ?

Ma main dépourvue de gant tira sur son boxer.

— On dirait une fort belle queue, dites-moi.

— Je peux me débarrasser de ces derniers habits si tu veux.

— Oui, dépêche-toi. Tu interromps notre grand moment d'intimité.

— Notre ?

Il décolla les hanches du matelas, puis retira son pantalon et son boxer d'un seul geste fluide.

— Ton pénis et moi.

— Tu es folle, répondit-il en riant. Désolé pour ce dérangement.

— Merci. Bon, où en étais-je ? Ah oui, juste là.

D'un geste assuré, j'empoignai sa queue dans ma main et la serrai. Je ne sentais pas sa peau à travers le latex, mais j'étais consciente des sensations qui le traversaient tandis que je le caressais. L'huile sur le gant produisit d'étranges bruits de succion lorsque je me mis à exécuter des va-et-vient. Harrison posa un bras sur ses yeux tandis que son autre main se crispait sur ma couette.

— C'est... intéressant.

— N'est-ce pas ? dis-je en accélérant le rythme. J'aurais dû prendre le deuxième. J'aurais pu jouer avec tes boules. Tant pis, je vais devoir me contenter de ça.

De ma main libre, je tirai sur ses bourses, titillant sa peau avec mes ongles.

Sous le double assaut de mes mains, ses hanches s'avancèrent brusquement. C'était exactement ce que j'espérais. Il y avait encore une chose que j'avais envie de faire, dont je rêvais depuis que nous avions entamé nos petits jeux.

Aussi précautionneusement que possible, pour ne pas l'avertir de ce que je m'apprêtais à faire, je me baissai et pris sa queue dans ma bouche.

— Putain !

Il eut un soubresaut et je me retirai aussitôt, manquant de m'étouffer.

— Désolé, fit-il.

Ma langue s'attaqua au bout de son sexe. Il avait un goût d'huile, de lubrifiant, de liquide séminal et de latex. Ce mélange aurait dû me dégoûter, mais je le mis tout entier dans ma bouche, m'accordant sur le rythme de ma main. Les odeurs et les bruits étaient primitifs, bruts et excitants. Ma salive vint s'ajouter au cocktail, me rappelant à quel point le sexe était sale et merveilleux. Il ne



restait qu'une chose pour que tout soit parfait.

Je ne tardai pas à sentir la crispation annonciatrice de son corps sous mes mains. Cela faisait longtemps que je n'avais pas pratiqué de fellation et je comptais bien en profiter. Il gémit et me toucha la nuque comme pour me prévenir de son éjaculation imminente. Je restai en position sans lui prêter attention, avide de sentir son foutre dans ma bouche.

De petits tremblements ébranlèrent son corps jusqu'à ce que je sente la première giclée sur ma langue. Au même moment, il poussa un cri en s'enfonçant plus profondément dans ma bouche. Son sperme jaillit au fond de ma gorge, amer et épais. Je sais que de nombreuses femmes n'aiment pas ce goût, mais, moi, je l'adorais. Il n'existe rien de comparable sur terre, aucun goût similaire, et j'avalai goulûment chaque goutte qu'il me donnait.

Mes jambes et mon dos commençaient à s'ankyloser et je le lâchai avant de m'allonger à côté de lui sur le lit. Alors qu'il haletait encore, je retirai le gant de ma main dans un claquement pour le jeter par terre.

— C'était sympa.

Je me tournai pour le regarder, mais il n'avait toujours pas ouvert les yeux.

— Ça va, toi ?

Son bras toujours sur les yeux, Harrison passa la langue sur ses lèvres.

— Nous devrions sortir manger.

Je clignai des paupières à plusieurs reprises.

— Pardon ?

— Manger.

Il tourna son visage pour être en mesure de me regarder par en dessous.

— Toi et moi.

— Je...

Les sourcils froncés, je secouai la tête.

— Je croyais qu'une relation ne t'intéressait pas.

Il leva les yeux au ciel.

— Un dîner, pas le mariage.

— Tu es un vrai con. Pourquoi aurais-je envie de sortir avec toi ?

Je ne voulais pas lui montrer que j'attendais sa réponse avec impatience, car j'avais beau essayer de le cacher, dîner en sa compagnie était une perspective

bien plus tentante qu'elle n'aurait dû l'être.

Enfin, il baissa le bras et roula sur le côté pour mieux me regarder.

— Même si je sais que je m'en vais dans quelques mois, même si d'autres femmes me montrent un intérêt certain, même si ni toi ni moi ne sommes prêts pour autre chose que ceci, je ne peux pas m'empêcher d'avoir envie de tirer profit au maximum de notre temps ensemble. En d'autres termes, je t'apprécie et je voudrais mieux te connaître.

Oh. Je clignai des yeux pour chasser les larmes qui montaient. Je n'aurais pas dû me mettre dans un état pareil. Je n'aurais pas dû non plus éprouver de la culpabilité, et pourtant c'était le cas.

— Bon, très bien. Présenté sous cet angle. Ce sera un plaisir de manger avec toi. Mais tu restes un vrai con.

Il sourit. Pas un sourire goguenard, ni un rictus. Non, un vrai grand sourire qui illumina ses yeux et irradia jusque dans ma poitrine. Malgré ce qui nous opposait, peut-être que tout se passerait bien.

Sans écouter le murmure des doutes dans un coin de ma tête, je me blottis contre lui et laissai mon esprit dériver. Après tout, nous allions dîner ensemble. En quoi cela pouvait-il être une mauvaise chose ?

## 19.

Les jours suivants se muèrent en une série d'échanges de textos sulfureux, de recherche de restaurants – chaleureux sans hurler « nous sortons ensemble » – et de masturbation. Je devais aussi aller travailler, ce qui ne faisait qu'ajouter à la complexité de mes fantasmes sur Harrison. Il avait plusieurs réunions avec des clients dans la semaine, si bien que nous eûmes du mal à trouver un moment à passer ensemble.

Pas étonnant qu'il soit célibataire. Ce type était un vrai bourreau de travail.

Le temps passé au travail était un sujet de dispute entre Rob et moi. Il était enseignant, ce qui lui laissait beaucoup de temps libre, mais à des moments fixes. Lorsque je refusais de puiser dans mes quatre précieuses semaines de congé pour assister à un spectacle en journée ou pour passer un long week-end en amoureux, il me le reprochait gentiment. Et pourtant, je travaillais moins qu'Harrison.

Cela nous demanda une planification minutieuse pour organiser notre dîner. Après avoir consulté nos emplois du temps, nous décidâmes de sortir jeudi soir à dix-neuf heures.

Pendant toute la journée, je fus affreusement tête en l'air au travail. Je parvins tout de même à survivre, malgré mes étourderies, à une réunion de relecture sur le manuel du dernier logiciel de sécurité, qui traîna en longueur jusqu'à dix-sept heures. Je m'empressai ensuite de saluer mes collègues et m'élançai vers le métro.

Il me fallut une éternité pour me préparer une fois chez moi. Pourtant, ce n'était pas comme si je risquais de baisser dans l'estime d'Harrison en n'étant pas parfaite. Bon sang, je ne savais même pas si c'était un vrai *rendez-vous*, ou si nous étions deux semblants d'amis qui couchaient ensemble et avaient décidé d'aller manger. Parce qu'une tenue pour ce genre de sortie était *bien* différente d'une tenue pour l'autre catégorie.

Debout devant mon armoire, j'aperçus une robe d'été bleue et verte que j'avais achetée plusieurs années auparavant. Je la sortis précautionneusement en me remémorant la dernière fois que je l'avais portée. Rob et moi avions pu sortir en amoureux avant son ultime hospitalisation. Il m'avait dit que cette couleur m'allait très bien, et que cette robe moulait ma taille et mes hanches à la

perfection.

Mon cœur se serra lorsque je la retirai du cintre pour l'enfiler. J'avais perdu du poids depuis la dernière fois que je l'avais portée. C'était l'effet du stress. En regardant dans le miroir, je fus frappée par mon changement physique depuis la première et dernière fois que je l'avais portée. Il n'y avait rien de négatif là-dedans ; elle m'allait même mieux maintenant qu'avant.

Mais elle ne semblait pas *convenir*, comme si elle appartenait à quelqu'un d'autre, dans une autre vie. Émotionnellement, j'avais beaucoup souffert et ressortais à peine la tête de l'eau. Harrison m'avait grandement aidée à m'avancer de nouveau dans la lumière. Même si cette robe demeurerait éternellement associée dans mon esprit à la maladie fatale de Rob, elle aussi méritait une seconde chance.

Mais je ne pouvais m'empêcher d'éprouver un sentiment d'injustice. Ça ne me paraissait juste pour personne.

Et pourtant, il fallait que je le fasse. Je sortis quelques-uns de mes bijoux fantaisie les plus récents pour agrémenter ma tenue et la rendre plus jolie. Je pris aussi quelques minutes pour me lisser les cheveux, les laissant retomber sur mes épaules pour changer. Ce serait assez différent de la dernière fois.

En tout cas, moi, j'étais différente.

Après dix-neuf heures, on frappa à ma porte. Jetant un coup d'œil à travers le judas pour éviter de tomber par mégarde dans les bras de Pierce, j'aperçus Harrison. Curieusement, il n'avait pas l'air dans son assiette. Il paraissait même nerveux. Peut-être avait-il simplement passé une mauvaise journée, une pause lui ferait le plus grand bien. Je chaussai mes sandales et ouvris la porte en souriant.

— Bonsoir.

Je fus accueillie par un petit bouquet de fleurs.

— Pour toi.

Sa gaieté habituelle avait disparu et sa voix était fatiguée.

— Merci. Je vais les mettre dans un vase avant de partir.

Harrison consultait sa montre lorsque je revins vers la porte, une minute plus tard.

— Un souci ?

— Non. Une affaire que je croyais résolue a de nouveau pointé le bout de son nez aujourd'hui. Ça ne devrait pas influencer nos projets.

En souriant, il rangea son téléphone dans sa poche et me tendit le bras.

— En route ?

— Je sais que tu voulais me laisser choisir le repas. Alors, je me suis dit que nous pourrions aller au *Pear Tree*. Classique, mais la carte des vins est formidable. J'ai réservé pour dix-neuf heures trente.

— Parfait.

Son téléphone sonna, mais il fit la sourde oreille.

Le trajet fut agréable et notre discussion s'orienta principalement sur les résidents de l'immeuble. Harrison tourna la tête sur le côté et me regarda du coin de l'œil.

— Je crois que Pierce m'a menacé.

— Il a fait quoi ? Impossible.

— Que lui as-tu dit au sujet de nous deux ?

— Rien du tout ! Quand il est passé l'autre soir avec la lettre d'information, il m'a vue bien habillée et il a fait une remarque. Il a dit que c'était une bonne chose que je sorte de nouveau et que je fréquente des gens. Je n'ai jamais dit avec qui je sortais.

*Je n'avais rien dit. À moins que... ?*

— Eh bien, il l'a déduit. Je l'ai croisé par hasard l'autre soir en venant. Il m'a dit que si je te faisais du mal, j'aurais à répondre de mes actes devant le syndicat de copropriété.

Je plaquai mes mains contre mes joues en feu.

— Je suis désolée. Il n'aurait pas dû te dire ça.

— Ce n'est pas grave. C'est bien que vous preniez soin les uns des autres. On ne voit pas ça tous les jours. Surtout dans une grande ville.

— C'est la première fois qu'il fait une chose pareille. Mince, je croyais même qu'il ne m'aimait pas.

J'étais plus agacée que flattée. Quand je pensais à toutes ces fois où il m'avait harcelée parce que je n'avais pas obéi aux règles... Il n'avait aucun droit de se mêler de ma nouvelle vie amoureuse.

— Il faut croire qu'il t'aime bien. Nous voilà.

Il entra dans le garage.

Le *Pear Tree* était bondé lorsque nous arrivâmes. Malgré nos réservations, il nous fallut attendre dix minutes pour que notre table soit préparée. Contrairement à nos conversations anodines, cette fois, j'étais incapable de me

détendre. Pourtant, je n'avais aucune raison d'être nerveuse. Harrison était charmant et amusant, comme toujours. Alors, pourquoi étais-je aussi tendue ?

— On dirait que tu as bien besoin d'un verre.

Il me tendit la carte des vins.

— Ce soir, c'est moi qui invite. Prends ce qui te fait plaisir.

Oui, l'alcool était une idée formidable. Quand le serveur arriva, je souris et passai ma commande. Une fois qu'il se fut de nouveau éloigné, Harrison se pencha et prit mes mains dans les siennes.

— Pourquoi es-tu nerveuse ?

Je ne pus m'empêcher de rire.

— C'est exactement ce que je me demande. Ce n'est pas comme si c'était un premier rencard.

Et pourtant, c'était exactement le cas.

— Nous voulions avoir l'occasion d'apprendre à nous connaître, c'est le moment. Des plats délicieux, du bon vin et une excellente compagnie.

Il déposa un baiser sur le dos de ma main.

— On va jouer à un jeu.

— J'ai vu ce film, il se termine mal.

Je détestais les films d'horreur. Et pourtant, ça ne m'empêchait pas d'avoir vu tous les *Saw* parce que je les trouvais géniaux.

— Je promets qu'aucune partie de ton corps ne sera sectionnée. Je pensais plutôt à une vingtaine de questions.

Nous nous interrompîmes quand le serveur nous apporta notre bouteille de vin accompagnée d'une corbeille de pain. Il me fallut une généreuse gorgée – Dieu, que ça faisait du bien ! – avant de reporter mon attention sur la proposition d'Harrison.

— Je pense que c'est une super idée. Toi d'abord.

J'eus envie de passer la langue sur mes lèvres, surtout en voyant son sourire taquin. Il hocha la tête et baissa la voix.

— D'accord. Y a-t-il des règles que tu me demandes de respecter ?

— Nous n'avons le droit de plaider le cinquième amendement que pour deux questions.

J'étais fière de choisir une approche aussi tolérante.

— Nous sommes canadiens. Nous ne pouvons pas plaider le cinquième amendement.

— Ne fais pas l’idiot, fis-je en gloussant. À part ça, tout compte. Pose tes questions.

— Très bien.

Harrison fit tournoyer son vin dans son verre, les yeux rivés sur les miens.

— Quel âge avais-tu la première fois que tu as couché avec quelqu’un ?

Aussitôt, je rougis.

— Euh. Waouh, tu commences fort. J’avais dix-sept ans et c’était avec Rob. Nous sortions officiellement ensemble depuis six mois, mais nous nous connaissions depuis toujours.

Il but une gorgée sans perdre le contact visuel. J’avais beau avoir passé beaucoup de temps avec Harrison, je ne m’habituais toujours pas à l’intensité de son regard sur moi. On aurait dit que j’étais la personne la plus importante au monde, mais qu’il n’avait toujours pas compris comment je fonctionnais.

Je me raclai la gorge.

— Bon, à mon tour. Quel âge avais-tu la première fois que tu as couché avec quelqu’un ? Et qui était-ce ?

— Ce sont deux questions en une.

— Ça me va.

Son expression changea et, pendant un bref instant, la tendresse se lut sur son visage. Je n’avais pas l’habitude de le voir ému.

— J’avais seize ans et elle s’appelait Amelia. C’était la grande sœur de mon meilleur ami.

Je me penchai en avant et chuchotai :

— Quelle différence d’âge ?

— C’est une autre question.

Il me fit un clin d’œil.

— Tu veux déjà utiliser ta troisième question ?

Je me redressai en faisant la moue.

— Méchant. Non, à toi maintenant.

Son téléphone choisit cet instant précis pour vibrer.

— Tu dois répondre ?

Sa tendresse disparut dès qu'il consulta l'écran.

— Non. Ça peut attendre.

— Tu en es sûr ?

Sans savoir pourquoi, j'avais l'impression que son interlocuteur n'avait aucun rapport avec le travail.

— Oui. Quelle est la fiche érotique qui te fait le plus peur ?

— Le plan à trois. Je suppose que c'est pour ça que Rob l'a placé à la fin. Ça a toujours été son fantasme plus que le mien.

C'était suffisant pour détendre l'atmosphère et nous ramener dans la conversation.

Cet échange dura une vingtaine de minutes, au cours desquelles nos entrées succédèrent à nos apéritifs. J'avais enfin réussi à me détendre assez pour me montrer un peu plus audacieuse. Harrison commençait à se laisser porter par la conversation, mais de temps en temps, son téléphone vibrait. Il jetait un bref coup d'œil à l'écran et fronçait les sourcils avant de me poser une autre question.

Lorsque nos plats principaux arrivèrent, j'avais pris conscience que ce supposé rendez-vous ne se passait pas aussi bien que prévu.

— Comment était ton steak ?

— Un peu trop cuit.

Il fixait le téléphone avec une mine contrariée.

— Mon poisson est incroyable. J'adore le thon et ils l'ont cuit juste ce qu'il faut.

Il avait toujours les sourcils froncés au-dessus de son téléphone.

— Tu te laisseras tenter par un dessert ?

— Peut-être.

Je me trémoussai sur mon siège, mais pour de mauvaises raisons, cette fois.

— Harrison ?

— Oui.

— Combien de questions me reste-t-il ?

— Sans compter celle-là ? Deux.

— D'accord.

À cette heure de la soirée, je n'avais plus grand-chose à perdre.

— Qui t'appelle ?



Il ferma les yeux un court instant.

— Cinquième amendement.

Ah.

Il n'y avait qu'une seule raison pour laquelle il refusait de répondre à cette question.

— C'est ta petite amie, n'est-ce pas ?

L'homme avenant qui n'avait pas hésité à m'offrir son corps pour mettre en pratique mes fiches érotiques avait disparu en un clin d'œil. Il affichait un visage dur, même si j'étais incapable de savoir si la cause en était ma question, ou le simple fait que je venais de mettre au jour le plus gros mensonge de sa vie.

Ma poitrine se contracta et respirer devint une épreuve. On aurait dit que mon cœur était comprimé par mes poumons.

— Eh bien, merci pour le repas. Je crois que je me passerai de dessert.

Je repliai proprement ma serviette et me levai.

— Lyssa, ce n'est pas...

— Je te l'ai déjà dit, mon prénom est Alyssa. A-lys-sa. Trois syllabes. Je ne t'ai pas donné le droit d'en enlever une.

— D'accord. Alyssa. Ce n'est pas ce que tu crois.

— Peu importe ce que je crois. Tu m'as menti. Il y a beaucoup de choses que je suis capable de pardonner, mais mentir à propos d'une autre femme n'en fait pas partie.

Les épaules en arrière, je m'emparai de mon sac à main et m'enfuis vers le taxi le plus proche.

## 20.

Je ne sortirais plus jamais avec personne. Rectification : je ne sortirais plus le jeudi soir. Car si quelque chose tournait en eau de boudin comme avec Harrison, il me faudrait affronter mes collègues le lendemain. J'allais devoir faire semblant d'être heureuse, alors que je n'étais qu'une grincheuse aigrie et en colère.

J'avais besoin de vin, de chocolat et d'un film romantique. Ou peut-être d'un film porno. Je n'avais pas encore pris ma décision.

Lorsque je revins piteusement chez moi, armée de mes provisions, je tressaillis en songeant que je risquais de croiser Harrison. J'aurais dû penser à notre proximité géographique avant de me jeter dans les bras de mon voisin. Je me ressaisis avant de gravir les marches jusqu'à mon étage.

Le sort voulut qu'Harrison ne soit pas là. Je détalai aussi rapidement que possible en direction de mon appartement. Une fois de plus, je peinaï à retrouver mes clés. J'étais debout devant ma porte en train de fouiller les recoins abyssaux de mon sac lorsque j'entendis une porte s'ouvrir en grinçant.

— Alyssa ?

Sans me tourner vers l'appartement d'Harrison, je me concentrai plus que jamais sur mes recherches.

— Alyssa, il faut qu'on parle.

Le bruit de ses pas accéléra le rythme de mes tâtonnements. *Ah, ah !* Le métal était froid contre ma main. J'empoignai mon trousseau et le dégageai vivement. J'insérai la clé dans la serrure, ouvris la porte et la refermai dans un claquement. Pour faire bonne mesure, je tirai le verrou avant de poser ma tête contre la porte.

Les pas d'Harrison s'arrêtèrent et, même si je ne distinguais pas les mots, je l'entendis grommeler. Il était frustré de voir que je l'évitais ouvertement, mais je n'aurais pas dû m'en soucier outre mesure. J'avais toutes les raisons d'agir comme je le faisais. Il m'avait menti. Il n'avait même pas pris la peine de le nier. Ce n'était pas parce que ma relation avec lui s'était mal terminée que j'abandonnais mon projet de réaliser les fiches de Rob. Harrison n'était qu'un outil. Un moyen pour une fin. Ce n'était pas comme si j'avais commencé à tomber amoureuse de lui. Pas de relation de couple, notre seule règle gravée dans le marbre.

Un de perdu, dix de retrouvés, comme on dit. Nikki saurait m'arranger le coup avec un gars qui accepterait de mettre certains de mes fantasmes en pratique. Je pourrais même la laisser m'emmener à l'un de ces speed-dating qu'elle voulait tant me voir essayer.

Les coups sur la porte se répercutèrent contre mon front, toujours appuyé sur le bois. Je reculai en titubant, manquant de lâcher mon sac à provisions et de répandre son contenu par terre.

— Alyssa ?

Satané Harrison.

— Va-t'en.

— S'il te plaît. Laisse-moi te parler.

— Non.

J'entrai dans la cuisine d'un pas délibérément lourd. Une fois armée d'une cuillère pour la crème glacée, je fis claquer le tiroir à couverts.

Un autre coup contre la porte.

— Va-t'en, Harrison !

Je me dirigeai vers le salon, où je plaçai un DVD dans le lecteur avant de regarder la moitié de mon film tout en bougonnant.

Maudits soient les hommes.

Quinze minutes de silence me convainquirent qu'il avait baissé les bras et était rentré chez lui. Je n'aurais jamais avoué éprouver une légère déception à l'idée qu'il n'ait pas persévéré plus longtemps, et pourtant c'était le cas. La glace dans le pot s'était ramollie et avait commencé à former des rigoles de crème autour des pépites au beurre d'arachide incrustées à l'intérieur. Sans mettre le film sur pause, j'allai ranger le pot dans le congélateur.

Un autre coup retentit contre la porte, plus léger cette fois. Cela ne ressemblait pas à Harrison, mais apparemment je ne le connaissais pas si bien que ça. Peut-être essayait-il de me tendre un piège.

En regardant à travers le judas, je tombai nez à nez avec le visage souriant de Mme Le Page. Elle semblait porter quelque chose, mais le verre était tellement déformant que je ne distinguais pas bien ce que c'était.

Avec mille précautions, j'entrouvris la porte et jetai un œil à l'extérieur.

— Bonsoir.

— Bonsoir, ma jolie. Je ne vous dérange pas ?

— Non, je regardais un film. C'est bon. Que puis-je faire pour vous ?

J'aurais dû me douter de quelque chose en la voyant me sourire, le regard pétillant.

— Je me demandais si vous pouviez m'aider, j'ai un petit problème.

— Qu'y a-t-il ?

Lorsque j'ouvris la porte toute grande, j'aperçus Harrison appuyé contre le mur.

— Salut.

Je la fusillai du regard.

— Traîtresse.

Mme Le Page tapota le bras d'Harrison.

— Ce charmant jeune homme est planté dans le couloir depuis un moment. Il attend que vous lui ouvriez pour pouvoir vous présenter ses excuses. Cela me serait d'une aide précieuse si vous acceptiez de l'écouter. Si vous n'aimez pas ce qu'il a à vous dire, je vous donne l'autorisation de le gifler.

— Eh ! fit-il en se détachant du mur. Cela ne faisait pas partie de notre marché.

— Vous avez fait quelque chose d'idiot. Pas étonnant, puisque vous êtes un homme et que vous êtes génétiquement prédisposé à contrarier les dames. C'est la nature.

Ce petit bout de femme tira Harrison pour le placer juste devant moi, dans l'encadrement de la porte.

— Bon, vous devez discuter tous les deux.

Avant de s'éloigner, elle pressa une main contre sa poitrine.

— Est-ce que ça va ? demandai-je.

Entremetteuse ou pas, je n'avais pas envie qu'elle se sente mal.

— Une petite indigestion qui ne me quitte pas aujourd'hui. Ça ira mieux quand je me serai allongée.

— Avez-vous besoin d'aide ? demanda Harrison en posant sa main sur la nuque de la vieille dame pour l'aider à garder l'équilibre. Je peux vous raccompagner à l'étage.

— Et perdre votre occasion de vous expliquer ? s'exclama Mme Le Page. À genoux, mon garçon.

Sur ces mots, elle m'abandonna en compagnie d'Harrison.

Je me cramponnais au chambranle de la porte en espérant rester fermement campée sur mes jambes.

— Tu as une minute.

— C'était mon ex-femme qui appelait.

Vous savez, dans les romans, quand un personnage prend conscience de quelque chose avec une telle force qu'il a l'impression d'être frappé en pleine figure ? C'est exactement ce que je ressentis. Moi qui croyais tout savoir à son sujet, voilà que soudain, *bam !*

Ma mâchoire se décrocha.

— Tu... tu as été marié ?

Son visage était dénué d'émotion.

— Pendant cinq ans. Ça s'est mal terminé.

Sans doute aurais-je dû l'inviter à entrer, déboucher une bouteille de vin et en discuter avec lui de manière civilisée. Au lieu de ça, je resserrai la main contre le mur en essayant de comprendre ce qu'il me disait.

— Il fallait me le dire.

— Ce n'était pas important. Tout était fini.

— Alors pourquoi ses appels t'ont-ils perturbé à ce point ? Depuis combien de temps êtes-vous divorcés ?

— Le divorce a été prononcé il y a six mois.

Il détourna les yeux et le muscle de sa mâchoire se contracta furieusement.

— Elle se berce d'illusions et croit qu'il y a une chance qu'on se remette ensemble.

Quelque chose se tordit au creux de mon ventre et je sentis la bile remonter dans ma gorge. Harrison était honnête quand il me disait qu'il n'était pas prêt pour une relation, que ce n'était même pas envisageable. Aussi étrange que ce soit, je n'avais jamais pensé à la vie qu'il pouvait avoir au-delà de notre petit arrangement. Bien sûr, je savais qu'il avait une famille, des amis et un travail accaparant, mais une ex-femme ? Tout d'un coup, Harrison me paraissait beaucoup plus réel. C'était une personne avec ses propres défis à relever, qui pouvait apprécier la compagnie d'une amie. De quelqu'un avec qui partager ses problèmes. Avec qui se blottir sur le canapé ou se changer les idées.

Je me surpris à me pencher vers lui. Mon regard se posa sur le sien et y resta

sans ciller. Seigneur, ce qu'il avait l'air fatigué et seul ! Peut-être tout autant que moi.

Peut-être...

Non. Il était clair avec moi depuis le début. Il ne cherchait rien. Son ex avait visiblement des difficultés à accepter leur divorce et ça le préoccupait. Je m'étais autorisée à croire que quelque chose pourrait naître entre nous, lui mettant sur les épaules plus de pression que nécessaire. Ce n'était pas sa faute, c'était la mienne. De même que j'avais eu besoin de temps et de distance après la disparition de Rob, j'étais certaine qu'Harrison éprouvait le même besoin.

Mais je me connaissais bien et je savais que je ne pouvais pas le fréquenter, continuer à faire ce que nous faisons, sans que mes émotions s'en mêlent. Qu'une récente ex-femme vienne s'ajouter à l'équation, c'était plus que je ne pouvais supporter. Il méritait quelqu'un qui soit là pour lui dans tous les domaines. Pour l'instant, je n'étais pas cette personne.

Mieux valait mettre un terme à cette histoire tant que nous le pouvions encore.

— On dirait que tu en as gros sur le cœur, fit-il.

Je me redressai et mon regard balaya le sol.

— Je veux que tu saches que j'apprécie vraiment tout ce que tu as fait pour moi au cours de ces dernières semaines. J'ai beaucoup appris. Sur le sexe, mais aussi sur moi-même. Mais je pense qu'il vaut mieux en rester là. Nous séparer en bons amis. C'est juste que je ne pense pas... bref.

Je tendis la main.

— D'accord ?

— Je n'en ai pas envie, répondit-il.

Il hésita, mais finit par accepter ma proposition.

— Très bien.

Nous nous séparâmes juste après notre poignée de main. Je me retirai dans mon appartement et m'apprêtais à refermer la porte lorsqu'il m'arrêta.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas te faire de peine.

Ma gorge se serra, si bien que j'eus du mal à lui mentir.

— Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai de la peine ? À bientôt.

Le cliquetis de la porte qui se refermait et le bruit de ses pas dans le couloir accentuèrent le malaise qui me prenait aux tripes. Ignorant mon film et mon verre, j'emportai ma bouteille de vin et me dirigeai tout droit dans ma chambre.

## 21.

L'inconvénient d'être une mégère ronchon, c'était que même moi, je me lassais de ma propre compagnie. J'essayai de parler à Nikki, mais ça ne fit que donner lieu à des chamailleries qui auraient été grandioses si nous étions toujours au lycée, mais qui, pour des femmes d'âge moyen, étaient plutôt pathétiques. J'aurais pu appeler maman, mais elle se serait montrée compatissante et rassurante, alors que j'avais besoin de combativité. La dernière chose dont j'avais envie, c'était de me fâcher avec elle.

J'aurais dû aller courir, mais la dernière fois, ça ne s'était pas très bien passé.

Au lieu de ça, je décidai de me faire plaisir et d'aller voir un film. Cela faisait une éternité que je n'étais pas allée au cinéma et ce n'était pas dans mes habitudes. L'un de ces gros succès tapageurs de l'été était à l'affiche – peu importe le sujet – et je m'y rendis pour me noyer dans le bruit.

Il était trop tard lorsque je me rendis compte qu'Harrison Ford figurait au casting.

Évidemment.

Les rues de Toronto étaient animées et l'air était humide lorsque je rentra chez moi. Ce n'était pas le chaos, mais on était loin de l'atmosphère apaisante que j'avais espérée. Notre rue était à l'écart des artères principales et, en temps normal, la circulation était réduite. Ainsi, en tournant au coin de la rue, je fus stupéfaite d'apercevoir un camion de pompiers et un petit attroupement.

*Une minute, ils sont devant mon immeuble.*

Oh, non.

J'accélérai le pas jusqu'à courir à toutes jambes. La foule était maintenue en retrait par un agent de police. Je me frayai un chemin jusqu'au premier rang et tendis la main pour lui tirer le bras.

— C'est mon immeuble. Que se passe-t-il ?

Le jeune homme demeura impassible.

— Je suis désolé, madame, vous allez devoir attendre notre autorisation avant de pouvoir entrer.

— Que s'est-il passé ?

Mon cœur me remontait dans la gorge. Ce n'étaient pas des inconnus, c'étaient mes amis. Même ceux que je ne connaissais pas aussi bien que je l'aurais voulu, ils faisaient tous partie de mon quotidien. De ma vie.

— Un incendie s'est déclaré dans la cuisine de l'un des appartements.

Le muscle de sa mâchoire tressauta.

— C'est tout ce que je peux vous dire.

Bon sang, c'était totalement inutile.

De nombreuses personnes étaient rassemblées devant l'immeuble, mais aucune ne semblait en savoir plus que moi. Ce ne fut que lorsque Pierce s'avança sur les marches de l'entrée que tout le monde s'anima.

— Que se passe-t-il ? lança quelqu'un.

— Quand pourrons-nous rentrer ? renchérit un autre.

Pierce descendit sans tenir compte des regards que lui lançait l'agent.

— S'il vous plaît, écoutez-moi tous. Laissons ces gens faire leur travail. Allez prendre un café ou vous promener au centre commercial. Vous pourrez revenir dans une heure. Peut-être deux.

À ces paroles, plusieurs personnes s'éloignèrent. D'autres dressèrent le camp sur le trottoir, à quelques mètres de là. Quant à moi, je ne fis rien de tout ça et restai plantée sur place en attendant que Pierce se rapproche. J'étais trop ébranlée pour bouger lorsque je me rendis compte qu'il avait pleuré.

Pierce, le proviseur de lycée au cœur de pierre, qui avait terrorisé ses élèves en les menaçant de retenue et ses résidents en les menaçant de représailles de la part du syndic, avait pleuré.

— Pierce ?

Ma voix tremblait et je dus me racler la gorge. Il marqua une longue pause et j'eus le temps de lui serrer le bras.

— Ça va ?

Son sourire était imperceptible.

— Je m'en remettrai.

— Je peux faire quelque chose ?

— Non, ma chère.

Soudain, l'événement le plus étrange se produisit. Il se retourna et m'étreignit contre son cœur.



— Vous pouvez prier, c'est tout.

— Quoi ?

Les ambulanciers choisirent ce moment pour émerger du bâtiment, une civière dans les mains. Mon esprit refusa d'accepter ce qu'il voyait. Mon corps se crispa dans les bras de Pierce.

— Non.

— Je suis désolé, dit-il en s'écartant.

Mme Le Page paraissait minuscule, recroquevillée sous les draps blancs et froids de l'hôpital. Elle avait le teint gris et ses paupières semblaient enfoncées dans leurs orbites. Ce ne pouvait pas être la femme pleine de vie et enjouée qui avait essayé d'intervenir dans mes problèmes relationnels quelques jours plus tôt. Cette femme paraissait vieille, fragile, pâle comme la mort.

Son mari se tenait à ses côtés, en larmes, tandis qu'on l'installait à l'arrière de l'ambulance. On l'aida à monter et l'on claqua les portières avant de s'en aller, les gyrophares allumés, mais la sirène éteinte.

Tout mon monde se referma sur moi.

— Seigneur.

— Ils n'ont rien pu me dire.

Pierce claquait des dents.

— Foutues lois sur la vie privée. Mais je les ai entendus mentionner une crise cardiaque. Elle a dû avoir une attaque pendant qu'elle cuisinait, ce qui aura déclenché l'incendie.

— Ça va aller.

J'ignorais qui cette déclaration cherchait vraiment à convaincre.

— Elle est coriace.

— Ma chère.

Il dut s'éclaircir la voix pour l'empêcher de se briser.

— Ma chère. Ils... je... elle ne s'en est pas sortie.

Non. Non, non, non, je ne pouvais pas perdre quelqu'un d'autre. Je n'étais pas prête.

Ce n'était pas juste ! Ils formaient le gentil petit couple parfait, toujours très amoureux. Ils jouaient les grands-parents de substitution pour tout le monde, nous taquinaient et s'assuraient que nous ne nous prenions pas trop au sérieux.

C'était mon amie et elle allait me manquer.

Pierce s'écarta après m'avoir donné une dernière accolade et recula.

— Je vais à l'hôpital pour voir si je peux faire quoi que ce soit pour aider M. Le Page. Je crois qu'ils ont un fils chez qui il peut séjourner. Il faudra communiquer avec lui. La compagnie d'assurances aussi. Excusez-moi.

La foule autour de Pierce se fendit lorsqu'il s'éloigna en direction des places de stationnement. Il avait beau être pointilleux sur le règlement, il se souciait vraiment de nous et de nos foyers. S'il y avait quelque chose à faire, Pierce s'en chargerait.

Je regardais l'immeuble tout en essayant de calmer ma respiration et de ravalier mes larmes. J'aurais tant voulu que Rob soit là. Il serait sous le choc, comme moi, mais la sensation de ses bras chauds, de son torse puissant sur lequel m'appuyer et pleurer, voilà ce dont j'avais besoin plus que tout au monde. Il m'aurait apporté tout cela.

Mais Rob n'était pas là.

J'étais toute seule.

— Alyssa ?

En me retournant, je découvris Harrison, la mine ébahie. Il se faufila à travers la foule pour me rejoindre et m'attirer contre lui. Dès l'instant où ses bras se refermèrent autour de moi, les vannes cédèrent et j'éclatai en sanglots.

— Tout va bien, dit-il en passant les doigts dans mes cheveux. Je suis là.

Harrison me conduisit vers sa voiture et m'aida à m'asseoir sur le siège passager. Il referma la portière et je fus soudain absorbée par un merveilleux silence. Sans dire un mot, il se glissa derrière le volant et démarra.

— Où allons-nous ?

Au son de ma voix, on aurait cru que j'avais pleuré pendant un an sans discontinuer.

— Je n'en sais rien. Ailleurs.

— Tu ne sais même pas ce qui s'est passé...

Il posa la main sur ma cuisse et la pressa gentiment.

— Je n'ai pas besoin de le savoir pour me rendre compte que tu es bouleversée.

Il m'enveloppa du regard, sa beauté brouillée par son air inquiet.

— Tu préfères rester ?

— Mon dieu, non. N'importe où fera l'affaire.

Progressant péniblement dans la circulation de Toronto, il finit par se garer sur le parking du Musée royal de l'Ontario et m'accompagna au bord du lac. Sortir et respirer l'air frais était agréable. Une brise soufflait sur l'eau, rafraîchissant les rayons du soleil sur ma peau. Harrison ne disait rien. Contrairement à Rob, il n'éprouvait pas le besoin de briser le silence. Il se contenta de passer un doigt autour de l'un des miens et de marcher à mes côtés.

Nous nous arrê tâmes devant un banc et nous assîmes. Le lac était magnifique. Le ciel était d'un bleu pur, sans aucun nuage. Je pris une profonde inspiration, fixai mon regard sur un point à l'horizon et pris enfin la parole.

— Mme Le Page a fait une crise cardiaque. Elle n'a pas survécu.

J'aurais dû lui dire tout de suite ce qui s'était passé. Même s'il ne connaissait pas très bien Mme Le Page, il s'était vite lié d'amitié avec elle. Il se raidit et sa main se crispa sur la mienne.

— C'est... Putain ! Pauvre créature.

— M. Le Page l'a accompagnée à l'hôpital dans l'ambulance. Je... je sais à quel point ce sera dur pour lui.

Même si Rob n'était pas parti à l'hôpital à bord d'une ambulance, ce dernier trajet en voiture n'avait été que larmes et chagrin.

— Il est tout seul ?

— Pierce est allé le rejoindre. Ils ont aussi un fils. Je crois que Pierce va l'appeler, si j'ai bien compris.

— Tant mieux.

Il pressa ma main contre sa cuisse.

— Est-ce que ça va ?

— Pas vraiment. Ça fait remonter de très mauvais souvenirs.

Le vent me chatouillait le visage et soulevait mes cheveux.

— Ça m'a aussi rappelé quelque chose.

— Quoi donc ?

Je me tournai pour prendre son visage entre mes mains et l'embrasser.

— Que la vie est bien trop courte.

Il me regarda longuement avant de me prendre dans ses bras et d'appuyer mon dos contre le banc du parc. Ses lèvres étaient douces lorsqu'il approfondit son baiser. Son corps était une masse compacte de muscles, de sang et d'os. Son

cœur battait dans sa poitrine, cognant contre ma main posée sur son torse. J'avais l'impression de faire quelque chose de mal, éprouvant du plaisir là où il n'aurait dû y avoir que tristesse. Mais je m'y abandonnai. Et je ne cesserais de m'y abandonner, car la vie était trop courte. Je n'avais pas besoin de son amour. Bon sang, je n'étais même plus certaine d'avoir besoin de son honnêteté, au point où j'en étais.

Ce dont j'avais envie, ce dont j'avais besoin, c'était quelqu'un qui me voie et se soucie de moi. J'avais besoin de me sentir en vie et de chasser le spectre de la mort.

Lorsqu'il interrompit son baiser et baissa les yeux sur moi, je sus que, malgré ses défauts, Harrison était l'homme que je voulais. Je passai ma langue sur mes lèvres, consciente que ce que je m'apprêtais à dire allait une fois de plus changer la donne entre nous.

— Nous n'en sommes qu'au Jour Dix.

— Je croyais que tu en avais terminé avec moi ?

Il déposa un baiser au bout de mon nez.

— C'était vrai.

Je le repoussai avec tendresse jusqu'à ce que nous nous soyons redressés en position assise.

— Je m'étais bêtement mis en tête qu'il y avait une chance pour que nous ayons une vraie relation tous les deux.

— Je te l'ai dit...

— Je sais, fis-je en ricanant. Tu étais une aventure pour me remettre en selle et je me suis laissé emporter. J'avais échafaudé tout un plan. Comment notre relation allait naître même si nous avions tous les deux affirmé le contraire. Alors quand j'ai appris pour ton ex, j'ai réagi avec excès.

— J'aurais dû te le dire, fit Harrison en baissant la tête. Je suis désolé.

— Je sais. Je t'aime bien, j'aime passer du temps avec toi. Je ne veux rien de plus que continuer à m'amuser en ta compagnie. Je crois que nous aurions tous les deux bien besoin d'un peu d'amusement dans nos vies.

— Je suis bien d'accord.

Il tendit la main et je la pris dans la mienne. Cette fois pourtant, quand nos doigts s'entrecroisèrent, je me sentis rassurée. Comme si c'était le début de quelque chose de nouveau et d'excitant. Et cette impression m'encourageait de manière inattendue.

— Autre chose.

Je me suçai un instant la lèvre inférieure tout en réfléchissant au meilleur moyen de formuler ma remarque.

— Je crois que nous devrions être plus souples avec les fiches.

— Que veux-tu dire ?

— Au lieu de les réaliser dans l'ordre, voyons simplement où le vent nous mène.

Le regard triste d'Harrison fut éclairé par une étincelle toute nouvelle. Cela n'arrangerait peut-être rien, ça ne chasserait pas la douleur d'avoir perdu une amie très chère, mais c'était un début. Dans le pire des cas, nous étions au moins présents l'un pour l'autre à court terme. Au-delà de cette période, eh bien, j'y réfléchirais le moment venu.

Harrison hocha la tête.

— Je pars toujours dans un mois et demi.

— Je sais. Mais pour le moment, je prends ce que j'ai.

J'espérais que ce serait suffisant.

# Troisième partie

## Les réalités du moi

## 22.

— Je jure devant Dieu que tu vas devenir médaille d'argent en matière de sexe.

Nikki était assise à mon bureau et me regardait trier le contenu de mon sac de survie érotique.

— Il n'y a aucun mal à se préparer.

Bon sang, j'avais vraiment des tonnes de lubrifiant. Peut-être ferais-je mieux d'en enlever quelques tubes. *Bah, et puis non.*

— C'est certain. Tant que tu finis par baiser avec lui.

Je cessai de fouiller dans mon sac pour la regarder en fronçant les sourcils.

— De quoi parles-tu ? Nous avons déjà couché ensemble.

— Non, toi et ce beau gosse, vous vous êtes fait plaisir, mais il n'y a pas encore vraiment eu pénétration. Il faut que le pénis entre dans le vagin.

Elle me fit une démonstration par un geste éloquent.

— Tu es débile.

— Et toi, apparemment, tu t'y prends mal. J'aimerais entendre parler d'une vraie baise.

— Vraiment, Nikki ?

— Pas de « Nikki » avec moi. J'ai raison, et tu le sais.

Malheureusement, c'était vrai. Harrison et moi avons fait beaucoup de choses, mais nous n'avons pas pris part à ce que j'attendais avec une telle impatience. Nous avons maintenant fait le point et étions d'accord sur ce que nous étions prêts à faire ensemble. Tout ce qu'il me restait à faire, c'était de me rendre aux funérailles de Mme Le Page, puis Harrison et moi nous offririons un long marathon sexuel le temps d'un week-end.

Trois jours complets pour me couper des réalités de la vie.

— Alors, où allez-vous ? demanda Nikki en effleurant la poignée de mon sac de sport. Dans un endroit charmant, j'espère.

— Il ne me l'a pas dit. Il ne veut pas me gâcher la surprise.

Je n'osais pas espérer un hôtel cinq étoiles ni rien de ce genre, mais si c'était ce qu'il avait en tête, je ne m'en plaindrais pas.

— Un enterrement, suivi d'une escapade.

Nikki se renversa sur mon lit en soupirant.

— Décidément, tu t'attires tous les coups du sort – la chance comme la malchance.

Mme Le Page aurait apprécié et même approuvé que j'apporte mon sac de survie érotique à son enterrement. Il resterait bien rangé dans le coffre d'Harrison, prêt à servir une fois que nous arriverions à l'hôtel, ou ailleurs, selon l'endroit où il m'emmènerait. J'étais certaine qu'elle nous souriait d'en haut, heureuse que sa disparition entraîne au moins un point positif.

Même si ce point positif n'était que temporaire.

La cérémonie eut lieu le samedi matin, à l'église anglicane des Le Page. Cela faisait des années que je n'avais pas assisté à une messe et j'eus la satisfaction de ne pas prendre feu en franchissant le parvis. Sans savoir où aller et que faire, je pris place sur un banc au fond de l'église.

Harrison avait refusé de m'accompagner quand je l'avais retrouvé avant l'office.

— Je ne la connaissais pas vraiment.

— Mais tu la connaissais.

Je haussai les épaules en saluant les gens qui approchaient.

— Personne ne s'en formaliserait.

— La mort, je n'aime pas trop ça.

Il refusait de croiser mon regard et se concentrait sur la circulation dans la rue.

— Personne n'aime ça. Ce sera l'occasion de lui dire au revoir.

Lorsqu'il finit par me regarder, ses yeux s'étaient embués.

— Le dernier enterrement auquel j'ai assisté était celui de ma mère. J'avais quinze ans et tout ça... ça m'a fichu une frousse bleue. J'ai essayé d'assister à d'autres funérailles depuis, mais j'ai honte de dire qu'en général je m'enfuis, la trouille au ventre. Pas très viril, je sais. Disons que j'ai ma propre façon de dire au revoir.

Il m'adressa un léger sourire.

— D'accord ?

— Oui, bien sûr.

Aussi curieux que ce soit, j'avais tendance à oublier que je n'étais pas la seule à avoir eu affaire à la mort par le passé. Perdre sa mère aussi jeune... Mon dieu,



je n’imaginai même pas à quel point cela devait être difficile.

— Je suis désolée.

— Moi aussi. Je reviens dans une heure.

Ainsi, au lieu de l’avoir à mes côtés, je m’assis toute seule pour écouter les cantiques. Je m’en sortais bien. Vraiment bien. J’appris que son prénom était Charlotte, et non pas Madame. Sa grande passion, c’étaient les voyages, de préférence dans des régions chaudes. Et elle avait été fleuriste pendant trente ans avant de prendre sa retraite.

Je parvins à supporter l’éloge funèbre prononcé par son fils, Jason, que je n’avais encore jamais vu, mais dont j’avais entendu parler, et qui ressemblait à son père. Je réussis même à retenir mes larmes lorsque ses trois petits-enfants se levèrent pour chanter l’*Ave Maria*.

Or, dès l’instant où M. Le Page rejoignit le pupitre et balaya la foule du regard, les larmes jaillirent et dévalèrent mes joues en longues traînées régulières.

— Merci d’être venus.

Sa voix était étonnamment assurée.

— Ma Charlotte était la meilleure femme que j’aie connue. C’était ma confidente. Mon amoureuse. Ma meilleure amie. Tu vas me manquer, ma chérie.

Je me mordis la joue pour ne pas éclater en sanglots.

Je m’en allai dès la fin du service pour éviter de parler aux gens. De toute façon, je ne serais capable de rien d’autre que de sangloter en reniflant. Harrison était adossé contre le coffre de sa voiture au bout de la rue, non loin de l’église. Je me dirigeai tout droit vers lui et me blottis dans ses bras. Seigneur, je ne voulais plus pleurer.

Il me laissa cinq longues minutes avant de me relever le menton.

— Tu veux partir ?

Je reniflai.

— Oui. Où allons-nous ?

— C’est une surprise.

Je commençai à me détendre lorsque je me rendis compte qu’il nous conduisait hors de Toronto. Ça faisait longtemps que je n’avais pas quitté la ville et cette escapade tombait à point nommé. Harrison attendit d’atteindre la 401 pour se tourner vers moi.

— Trois jours et deux nuits pour effectuer le plus de fiches possible.

— Ça me plaît.

La perspective d'un long week-end dépravé avec lui était le meilleur remède à mes maux du moment.

— Excellent. Nous allons rayer une proposition de ta liste dans une heure environ, alors installe-toi confortablement et détends-toi.

Nous bavardâmes de tout et de rien, et nous nous chamaillâmes sur le programme musical de la radio par satellite. Nous partageâmes même un sachet de chips qu'il avait apporté, si bien que ce fut l'un de mes meilleurs trajets depuis fort longtemps. La tristesse des funérailles fut balayée tandis que nous prenions de la vitesse sur l'autoroute vers notre destination, remplacée par l'excitation de l'attente et de l'espoir.

Jusqu'à ce qu'il se gare sur le gravier du parking de ce qui devait sans nul doute être le motel le plus miteux au nord de Toronto.

— Euh, dis-je sans détacher ma ceinture. Hors de question.

Il afficha un sourire si large que je crus bien que ses joues allaient se fendre.

— Jour Onze.

Puis, il sauta hors de la voiture en sifflotant.

Un hôtel cinq – non, je lui laissais une certaine marge de manœuvre – quatre étoiles avec un spa. C'était ce que j'espérais. Ou du moins un Bed and Breakfast de luxe. Mais non, il prenait ma liste sexuelle tellement au sérieux qu'il tenait à la réaliser point par point.

Rob aurait approuvé.

J'étais certaine que ces deux-là se seraient entendus à merveille. Ils auraient éclaté de rire en voyant ma mine déconfite sur ce parking. Rob aurait même voulu prendre une photo pour la postérité. Heureusement, Harrison n'avait pas ce travers agaçant.

De toute évidence, c'était là que notre week-end allait se dérouler. Je pouvais prendre sur moi et jouer le jeu comme l'adulte que j'étais censée être, ou rester dans la voiture à broyer du noir. Ma lèvre inférieure s'avança dans une moue boudeuse, jusqu'à ce qu'Harrison referme vivement le coffre. Il portait ma valise du week-end, ainsi que mon kit érotique sur son épaule.

Je sortis en coup de vent de la voiture.

— Tu as intérêt à ce que le Jour Onze en vaille la peine.

Il éclata de rire en passant son bras sur mes épaules.

— Je te le promets. Nous sommes ici pour une raison très précise.

Lorsque nous poussâmes la porte du hall d'entrée, j'aurais pu jurer avoir déjà vu cet endroit dans un film de série B. Le papier peint – d'une laideur sans nom – datait clairement d'avant ma naissance. Les fleurs marron et vertes, ainsi que les rayures, s'étaient fanées avec le temps et les cigarettes. La puanteur de la fumée, depuis longtemps dissipée, avait imprégné chaque surface de la pièce.

La femme à la réception était concentrée sur son livre de sudoku. Elle inscrivait les réponses au stylo, une tasse de café à moitié bu à portée de main. Ses cheveux gris étaient coupés court et des lunettes de lecture étaient perchées sur l'arête de son nez.

— Oui ? fit-elle sans lever les yeux.

— Nous voudrions une chambre.

Harrison avait l'air un peu trop guilleret. Sans doute était-ce aussi l'avis de la réceptionniste, car elle leva la tête et le regarda en fronçant les sourcils.

— Pour deux nuits, ajouta-t-il.

En soupirant, elle se tourna vers un ordinateur qui semblait assez vieux pour avoir ses propres petits-enfants.

— Nom, adresse et numéro de téléphone. Nous n'acceptons que les cartes de crédit. Pas d'argent liquide. Vous avez jusqu'à midi. Si vous volez quoi que ce soit, je vous facturerais le double sur votre carte.

Je dus tourner la tête pour éviter le regard d'Harrison. Si mes yeux croisaient les siens, je risquais d'avoir un fou rire et j'avais comme l'impression que notre hôtesse n'apprécierait pas beaucoup.

— Vous avez des chambres avec lits vibrants, n'est-ce pas ?

Il avait posé la question avec une telle innocence que je fus tentée de croire qu'il ignorait la réponse à cette question.

— C'est vous le tordu qui a appelé l'autre jour ? Je vous ai dit qu'il nous en restait un. Plus personne n'aime ces machins de nos jours.

— Nous la prenons, si la chambre est disponible.

Elle leva les yeux au ciel avant de faire glisser une clé sur le comptoir.

— Vous voyez d'autres voitures sur le parking ? Elle est toute à vous.

Harrison remplit le formulaire en sifflotant, s'interrompant un instant pour adresser un clin d'œil à la femme lorsqu'elle lui rendit sa carte de crédit. Cette

fois, j'allais me mettre à pouffer et je ne pourrais plus m'arrêter. Je sortais du hall lorsque Harrison lança :

— Merci beaucoup. Nous nous réjouissons de ce séjour !

Mon rire explosa dès l'instant où nous disparûmes de sa vue.

— Oh, mon Dieu, c'était de la folie !

— Quand je lui ai parlé au téléphone, j'ai su que nous devions venir ici. C'était trop parfait.

— C'est vraiment le meilleur endroit au monde dans le genre complètement bizarre ! m'exclamai-je avec emphase.

Le motel était construit tout en longueur au bord de l'autoroute. La peinture blanche était vieillie et écaillée, et la frise murale commençait à se détacher du parement. Avec beaucoup de chance, le toit n'était pas troué. Sinon, j'espérais que les prévisions météo seraient clémentes jusqu'à notre retour. Notre chambre se trouvait vers le fond du motel. Sans doute était-ce à cause du lit vibrant. Ils préféreraient que les clients du genre à demander un lit vibrant restent le plus loin possible des autres.

Harrison glissa la clé dans la serrure. Il dut la secouer à plusieurs reprises avant de parvenir à l'enfoncer convenablement. Je retenais mon souffle en redoutant le pire. Nous fûmes accueillis par une odeur de renfermé et de désodorisant. Une moquette marron élimée recouvrait le sol, qui donnait sur du carrelage de la même couleur dans la salle de bains. Comme il n'y avait pas de poussière, j'en déduisis qu'ils faisaient encore régulièrement le ménage. Au moins, la literie ne datait pas du siècle dernier. Une jolie couette couleur chocolat ornait le matelas vibrant, surmontée de quatre oreillers.

La tentation était trop irrésistible. Lâchant mon sac à main, je sautai sur le lit. Le matelas était plus doux que je m'y attendais et je ne rebondis pas aussi haut que prévu.

— Les draps sentent le propre. J'espère juste qu'il n'y a aucune punaise de lit.

— Ça m'étonnerait que cette chambre ait été occupée depuis les années quatre-vingt.

Il posa les bagages, fourra la main dans sa poche et en sortit un rouleau de pièces de vingt-cinq cents.

— Prête pour un tour ?

C'était à la fois ridicule et formidable, l'idée la plus parfaite au monde.

— Putain, oui ! Envoie.

Je roulai sur le côté pour lui laisser de la place. Il nous fallut un moment pour nous mettre à l'aise, puis il inséra les pièces dans le petit boîtier attaché à la tête de lit. Pendant un moment, on entendit un drôle de bourdonnement, puis le lit se mit en branle.

Vous savez, quand vous êtes enfant et que vous sautez en douce sur votre lit tout en sachant que si vous vous faites pincer, vous risquez une punition ? Ce sentiment de joie mêlé à un frisson de danger ? C'était exactement l'élan qui me traversait et me faisait rire aux éclats. Les gloussements d'Harrison se changèrent bientôt en véritables rugissements d'hilarité devant le ridicule de la situation.

Ma tête bascula sur le côté et je pus le regarder plus attentivement. Pour la première fois depuis notre dispute, il avait l'air en paix. La tension avait disparu de ses yeux et sa mâchoire était plus détendue. Sa peau était rouge et on lisait dans son regard un enthousiasme que je n'y avais encore jamais perçu. C'était vraiment le plus bel homme que je connaisse.

J'aurais facilement pu attribuer au lit vibrant cette étrange sensation dans ma poitrine. C'était un drôle de picotement qui irradiait dans chaque cellule de mon corps. Comme une curieuse réaction en chaîne de bonheur, initiée par un homme qui était entré dans ma vie au moment où j'en avais le plus besoin. J'ignorais si c'était le destin, ou simplement un bon timing, mais j'étais reconnaissante de l'avoir ici, avec moi.

Nos regards se rencontrèrent et ce tiraillement me traversa une fois de plus. Une légère barbe commençait à poindre sur ses joues, détail que j'appréciais chez les hommes en général et chez lui en particulier. Je levai la main et effleurai ses lèvres du bout des doigts, savourant la sensation que les vibrations du lit m'apportaient. Il en mordilla le bout avant de les prendre dans sa bouche. Sa langue caressa mes ongles, remontant le long de mes phalanges.

— Embrasse-moi.

C'était une simple demande et je n'avais aucune raison de croire qu'il me la refuserait. Mais une fois de plus, il ne faisait jamais ce que j'attendais de lui.

Au lieu de m'embrasser, il me suça les doigts, les enfonçant davantage dans sa bouche. Ses dents me mordillaient la chair, provoquant des élancements de délice à travers tout mon corps. Son petit jeu, mêlé aux vibrations du lit, m'excita tellement que je le suppliai :

— S'il te plaît, embrasse-moi.

Il retira mes doigts dans un petit claquement de langue et il roula sur moi.

Passant ma jambe autour de la sienne, j'appréciai la sensation de son pantalon sur ma peau nue. Il prit mon visage entre ses mains et fit courir son pouce le long de ma mâchoire. Il y avait quelque chose dans son expression, une émotion que j'étais trop terrifiée pour identifier. Mais je ne pouvais pas m'y soustraire, ni à lui ; j'étais pétrifiée par son regard et le poids de mes envies. Je tressaillis lorsqu'il souleva le genou pour le placer entre mes jambes. Je devins tout humide de désir. L'attente venait de prendre fin. Il se pencha en avant et pressa ses lèvres contre les miennes.

Le baiser commença doucement, un effleurement de peaux laissant les vibrations effectuer tout le travail. Mais au fur et à mesure que les secondes s'égrenaient, il devint impatient et notre contact s'intensifia. Sa langue s'enfonça dans ma bouche pour jouer avec la mienne. Sa douceur contrastait avec la rugosité de sa barbe naissante contre mon menton. Sans retenue, j'ouvris la bouche pour l'accueillir, me délectant avec avidité de son odeur et de son goût. Ses mains me caressaient le visage et le cou, si bien que je sentais tout son amour et son respect même s'il ne les exprimait pas.

Je passai ma main dans ses cheveux, émerveillée par leur souplesse. J'enfonçai légèrement mes ongles dans son cuir chevelu et descendis le long de sa nuque. Il frissonna contre mon corps et ses muscles se contractèrent alors que je poursuivais mes gestes sensuels. Harrison gémit tout en plaquant son sexe durci contre le mien.

— J'ai hâte de pouvoir enfin te baiser.

Il avait parlé tout contre ma bouche et j'eus envie d'avaler ses mots, de les garder en moi pour toujours.

Sans effort, je me lovai contre lui pour refermer mes jambes autour de sa taille. Le changement de position plaça directement sa queue contre mon clitoris, les vibrations du lit venant aussitôt augmenter la pression. Si j'avais pu emballer ce moment pour le revendre, je serais devenue milliardaire. La tension augmenta d'un cran lorsqu'il se mit à onduler à contretemps. J'allais bientôt atteindre le point de non-retour. Mon orgasme ne montait plus doucement, il arrivait au grand galop.

Alors que je fermais les yeux, sur le point de laisser mon corps basculer, le lit s'arrêta.

— Non, gémis-je. Putain, ce n'est pas juste.

— Tu étais proche ?

Il déposa une ligne de baisers le long de mon cou en direction de mon

décolleté, qu'il embrassa avec vénération.

— Tu n'as pas idée.

— Je m'en doute.

Au lieu de s'arrêter comme toujours jusqu'à présent, il continua de m'embrasser sur le ventre. Lorsqu'il vint se positionner entre mes jambes et prit l'ourlet de ma robe dans sa main, je compris ce qu'il s'apprêtait à faire.

Oh, Dieu bénisse cet homme.

La culotte en dentelle noire était ma manière toute personnelle de concilier le même jour enterrement et rapport sexuel. Visiblement, j'avais fait le bon choix, car Harrison gémit en soulevant ma robe. Au lieu de la retirer tout de suite, il s'avança et frotta son nez entre mes jambes.

— Tu sens tellement bon.

Ouvrant la bouche, il la colla contre le tissu qui recouvrait mon clitoris et souffla. L'air chaud me fit cambrer les reins pour me presser contre lui.

— Si tu continues comme ça, je ne vais pas tenir longtemps.

— C'est hors de question.

Il s'écarta et referma les doigts autour de l'élastique de ma culotte.

— C'est le truc le plus sexy que j'aie jamais vu.

Malgré tout ce que nous avons déjà fait tous les deux, la timidité me saisit lorsqu'il entreprit de faire glisser la dentelle fine sur mes hanches, m'exposant à son regard. Ce n'était rien de nouveau et il m'avait déjà vue, alors pourquoi était-ce si différent ? Il me délaissa un instant pour se débarrasser de ma culotte. Au lieu de la jeter de côté, il la rangea dans la poche de son pantalon.

— Que...

— Chut.

Il plaqua alors son visage entre mes jambes et donna un coup de langue sur mon clitoris.

La chaleur de sa bouche contre moi faisait trembler mes cuisses. J'enfonçai mes ongles dans l'édredon, craignant de décoller sans avoir le temps de profiter du résultat final. Il fit courir sa langue sur le renflement charnu, le titillant avec empressement avant de poursuivre son petit jeu. Après la pression des vibrations, c'en était presque trop. Lorsqu'il fourra un doigt entre mes jambes, atteignant un point dont j'ignorais l'existence, mon orgasme m'emporta avec force.

Je cambrai le dos et mes hanches se soulevèrent du matelas tandis que ses mains venaient en renfort pour me soutenir les fesses. Son prénom sur mes lèvres se mua en un cri sans paroles. Bientôt, le plaisir me submergea et je repoussai sa tête.

— Arrête. S’il te plaît. Pour l’amour du ciel.

Il s’écarta, le menton mouillé par ma jouissance.

— Délicieux.

Haletante, je détournai le visage, incapable de le regarder.

— Tu es fou.

— Je dis juste la vérité.

Ses mains remontèrent à l’intérieur de mes cuisses.

— Tu veux un verre ? demanda-t-il.

*Oh non, il n’en avait pas besoin.*

— Non. Je veux bien une queue, par contre.

Curieusement, Harrison parut un peu gêné.

— Je ne voulais pas précipiter les choses. Ce week-end est pour toi.

— Alors, considère que c’est une extension de ce que tu viens de faire.

Je me redressai, empoignai sa chemise et exerçai une petite secousse.

— Nous avons *tout* fait sauf ce dont j’ai vraiment envie. Alors, va chercher une capote dans le sac érotique et ramène tes fesses ici pour me baiser.

Il me regarda avec une telle intensité que je crus rougir de nouveau. J’ignorais ce qu’il voyait ainsi, mais il se ressaisit et me donna une légère tape sur la cuisse avant d’aller chercher les préservatifs. C’était agréable de le regarder s’affairer dans la chambre. Le fléchissement de ses bras lorsqu’il déboutonna sa chemise pour la retirer. Les expressions subtiles de son visage trahissant les pensées fugaces qui lui traversaient l’esprit. Je ne connaissais peut-être pas tout son passé, mais de toute évidence son ex-femme l’avait blessé.

La salope. Elle avait intérêt à ne jamais me croiser.

J’agitai un doigt lorsqu’il commença à baisser la fermeture Éclair de son pantalon.

— Viens ici et laisse-moi m’en charger.

— J’avais prévu qu’on jouerait d’abord au strip-poker, avant de nous envoyer en l’air.



Il s'arrêta au pied du lit et ajouta :

— Mais j'ai appris à être flexible au fil des ans.

Mes mains ne tremblèrent pas lorsque je descendis sa braguette et m'emparai de sa queue à travers son boxer. Contrairement aux fois précédentes, je savais ce qu'il aimait, ces endroits qui le rendaient fou. La nervosité que je m'attendais presque à éprouver ne se fit pas sentir. Aussi étrange que ça paraisse, dans ma tête Harrison avait basculé de plan cul à amoureux. Mon corps et mon esprit en étaient apaisés et je pouvais profiter pleinement du moment.

Or, ce moment impliquait que je lui suce la queue.

J'étais trop impatiente pour baisser son boxer jusqu'en bas et je le tirai juste assez pour pouvoir mettre son gland dans ma bouche. Je jouai avec lui comme il avait léché mon clitoris, lentement et par mouvements réguliers. Je ne le laisserais pas jouir dans ma bouche, pas cette fois. Non, je réservais cet honneur pour un autre endroit.

Je parvins à manœuvrer, faisant glisser son boxer et son pantalon le long de ses cuisses tout en le prenant tout entier dans ma bouche. Heureusement, la gravité jouait en ma faveur et, bientôt, Harrison se retrouva en tenue d'Adam. J'empoignai ses fesses à pleines mains pour ne pas perdre l'équilibre tandis que je l'enfonçais plus profondément dans ma gorge.

— Ce que tu es douée pour ça !

Ses mains se posèrent sur ma tête et y restèrent sans chercher à me diriger.

Je n'allais pas le contredire. Bon sang, j'avais regardé plusieurs vidéos au fil des ans sur la manière de pratiquer les meilleures fellations. Il n'y avait aucun mal à vouloir s'améliorer et Rob ne s'en était jamais plaint. J'étais contente de voir que mes compétences étaient transférables d'un homme à un autre.

Sa queue était chaude et poisseuse sur ma langue. Plaçant mes dents sous la protection de mes lèvres, je lui mordillai le gland. Harrison prit une inspiration et ses doigts se refermèrent dans mes cheveux, signe évident qu'il prenait du plaisir. Comme je jouais de ma main libre avec ses boules, je les sentis se crispier à tel point que la peau devint trop rigide pour me permettre de continuer. Il allait bientôt jouir, et je ne voulais pas que ça se produise. Pas tout de suite.

Ce fut donc à regret que je m'écartai. J'avais trop envie de le sentir en moi. Le léger gémissement qu'il poussa quand je rompis enfin le contact me procura une immense satisfaction.

— Attends, je veux juste enfile ça.

Le préservatif était glissant lorsque je le retirai de l'emballage. Cela faisait des

années que je n'en avais pas manipulé. J'avais commencé à prendre la pilule après notre mariage, ce qui nous avait très bien convenu. Ainsi, tout le processus d'application me parut pour le moins malaisé. Le spectacle amusait Harrison, à en juger d'après le sourire permanent qu'il affichait. Or, dès l'instant où le latex rencontra sa peau, ses yeux roulèrent dans leurs orbites et un frisson lui parcourut le corps.

— Tu aimes ça ?

Je fis en sorte de bien serrer sa queue dans ma main tout en déroulant le préservatif jusqu'à sa base.

— J'aime tes mains sur moi.

Il serrait les dents et ses paupières demeuraient closes.

— Et ta bouche.

— Ça se voit. J'espère que tu aimeras aussi le reste.

Je le lâchai pour m'étendre sur le lit, jambes écartées.

— Toi, fit-il en déglutissant, effleurant sa lèvre inférieure du bout de la langue. Tu vas finir par me tuer.

— *La petite mort.*

J'inclinai la tête sur le côté et lui souris.

— Tu vas aimer ça.

Harrison tomba à quatre pattes sur le matelas et remonta le long de mon corps jusqu'à ce que sa bouche recouvre la mienne et que sa queue appuie entre mes jambes.

— Tu es belle.

Il donna un coup de reins.

Je tressaillis. Son sexe me remplit tout entière, se frayant un chemin profond dans mon corps. Je retins mon souffle et, pendant un instant, la gravité du moment m'impressionna. Je lui fus reconnaissante de s'immobiliser pour me laisser m'ajuster à sa présence.

— Ça va ? demanda-t-il en repoussant une mèche de cheveux derrière mon oreille.

— Oui.

Je tentai de sourire, mais mes lèvres tremblaient trop. Une larme s'était formée au coin de mon œil et glissa le long de mes cheveux jusqu'à mon oreille.

— Je ne pensais pas réagir comme ça. C'est ridicule.

— Non, pas du tout.

Il essuya le chemin de la larme avec son pouce.

— Tu veux que j'arrête ?

— Mon Dieu, non. Mais... Reste comme ça pendant une minute.

La vague d'émotions inattendues reflua lentement tandis qu'il me serrait dans ses bras. Pendant tout ce temps, Harrison parvint à se maîtriser et n'insista pas une seule fois pour continuer. Je me détendis alors et, bientôt, je me mis à onduler des hanches pour l'encourager. Il m'embrassa avec fougue tout en commençant à donner de légers coups de reins.

Même si j'avais souvent utilisé les godes au cours du mois qui venait de s'écouler, faire l'amour avec un homme était sans commune mesure avec le silicone artificiel. Ce n'était pas seulement sa queue ; non, c'était lui, dans son ensemble. Le parfum Old Spice et le shampooing, le soupçon de transpiration qui émanait de lui tandis que nous nous agitions sur le lit. La souplesse de sa peau, de ses cheveux et de ses muscles contre moi, sa présence solide et rassurante.

Et, waouh, il était canon ! Assaillie par des vagues de chaleur, je sentais ma transpiration s'accumuler entre mes seins et sur mon ventre. Il nous fallut nous interrompre pour que je puisse retirer ma robe et mon soutien-gorge. À présent, j'étais délicieusement nue et les mouvements d'Harrison n'étaient plus entravés. Il prit mes seins dans ses mains en coupe et suçà le premier, puis le second. Je n'avais encore jamais eu d'orgasmes multiples. Je n'étais tout simplement pas programmée pour ça, même si Rob et moi avons déployé tous nos efforts dans ce sens-là. Mais cette absence de précédent ne sembla pas poser problème.

Harrison avançait les hanches et venait se plaquer contre mon clitoris tout en me pinçant les tétons. Le plaisir mêlé à la douleur était une expérience toute nouvelle pour moi. C'était unique. Les prémices de la jouissance commençaient à prendre de l'ampleur, jusqu'à ce que je me mette à gémir, accueillant les coups de reins d'Harrison par mes propres mouvements.

— Oh, bon sang.

Il avait le front contre mon épaule et sa voix était étouffée.

— Tu vas me faire jouir.

— Moi aussi.

Il me mordit à la base du cou. Sa langue dansait sur ma peau comme sur mon clitoris quelques instants plus tôt. C'en était trop ; sa présence, tout ce que nous avions fait avant d'en arriver à ce moment précis, tout convergeait. Mes muscles

se contractèrent et je me pressai contre lui tandis que mon deuxième orgasme me frappait de plein fouet. Je mordis le côté de son biceps en enfonçant mes ongles dans son dos et poussai un cri.

Harrison se tendit à son tour et gémit dans le matelas. Ses hanches frémirent et il vint se coller contre moi à deux reprises avant de se laisser tomber sur mon corps. Il m'écrasa et je lui labourai les flancs de mes ongles.

— Je ne peux pas respirer.

Se hissant sur ses avant-bras et ses genoux, il se mit à déposer des baisers le long de ma clavicule.

— Désolée. J'ai cru un instant que tu m'avais tuée. Je voulais m'assurer que je respirais toujours.

Soudain, jailli de nulle part, un rire m'ébranla. Pour la première fois depuis le décès de Rob, j'étais heureuse. Je ne faisais pas semblant de l'être et ça ne se résumait pas à une *humeur légère*. Autrefois, la joie m'accompagnait toujours, mais, à la mort de Rob, elle avait cessé de me fréquenter. Harrison m'avait rendu le bonheur, m'avait donné les clés pour avancer.

— Ça va ? demanda-t-il, perplexe.

Je le bousculai et il roula près de moi.

— Je vais bien. C'était... formidable.

Je l'embrassai pour le lui prouver.

— Ne bouge pas. Je vais chercher une serviette pour t'essuyer.

Son préservatif à la main, il disparut dans la salle de bains pendant quelques instants.

Étendue de tout mon long sur le lit, je me détendis, flottant sur le matelas. C'était exactement ce qui m'avait manqué. Ce n'était pas tant le sexe que la connexion. Rob et moi, nous nous amusions toujours en faisant l'amour. C'était l'une des raisons pour lesquelles ses fiches ne m'avaient pas tellement étonnée. Et si elles m'aidaient à sortir de ma coquille, sexuellement parlant, elles remplissaient également un autre objectif. C'était un outil pour m'aider à trouver un homme bien, celui qui me rendrait heureuse.

Seul un homme capable de mettre ces cartes en pratique avec humour et de bonne grâce pouvait me convenir. Sans doute Rob en était-il conscient. Quel dommage que l'homme parfait pour moi s'en aille dans un mois.

Les yeux rivés sur le plafond, je me rendis compte qu'entre Harrison et moi un déclic s'était produit. Bien sûr, nous n'étions pas parfaits, et nous n'avions

pas l'historique que Rob et moi partagions avant de sortir ensemble, mais peu importait. J'aimais l'aventure, la découverte. J'aimais la nouvelle complicité que nous étions en train de développer. Seigneur, j'aimais particulièrement la manière dont il m'excitait et jouait de mon corps comme d'un instrument. C'était époustouflant.

J'aimais...

Lentement, je me redressai, les yeux écarquillés.

Merde.

J'étais vraiment en train de tomber amoureuse de lui. Ni vu ni connu, Harrison avait décroché une petite place dans mon cœur qui n'avait rien à voir avec le sexe, et tout à voir avec... notre relation, quelle qu'en soit la nature. Il avait commencé à prendre racine à l'intérieur de moi et, à présent, des pensées et des sentiments pour lui m'envahissaient.

J'allais devoir trouver une solution avant que les choses se terminent mal pour nous deux.

## 23.

Lorsque nous prîmes le temps de passer en revue ce que Rob avait prévu pour mon partenaire et moi, nous nous rendîmes compte que c'était trop pour trois jours. Bien sûr, la perspective d'un week-end au lit m'enchanta, mais même si Harrison affirmait être en mesure de remplir toutes mes exigences, nous décidâmes que nous aurions besoin de nous ménager des pauses. Et sans doute de manger. Et de boire du vin. Oui, du vin, sans hésitation.

Je pris également conscience que, aussi bon que soit le sexe entre nous, ma curiosité reprenait le dessus. Il restait à peine plus d'un mois à Harrison et je ne savais toujours pas tout ce que je voulais savoir à son sujet. S'il devait partir, alors je voulais le connaître dans les moindres détails. Mémoriser toutes les informations et les enregistrer dans ma tête à côté des souvenirs de Rob. Je n'avais pas besoin de me demander pourquoi il était devenu aussi important pour moi. C'était une évidence.

Cette vérité me frappa au beau milieu d'une séance de baise plutôt épique. J'étais à quatre pattes et Harrison me prenait par-derrière. Tour à tour, ses mains me cramponnaient les hanches et caressaient la base de ma colonne. Les deux mouvements étaient si différents dans leur intensité que j'en vins à me demander à quoi il pensait. Ou, plus précisément, à qui.

— Ton ex-femme te manque ? demandai-je en tendant la main entre mes jambes pour jouer avec ses bourses.

Harrison ricana tout en me labourant avec entrain.

— J'ai un peu peur de répondre à cette question maintenant.

Je tirai sur ses boules avec douceur.

— Je suis juste curieuse. As-tu couché avec d'autres femmes depuis elle, ou uniquement moi ?

En un geste d'une dextérité dont je n'avais pas fini de m'émerveiller, il me retourna sur le dos et inséra de nouveau sa queue à l'intérieur de moi.

— Pourquoi parlons-nous de mon ex ?

— C'est amusant de parler pendant l'amour.

Je fis courir mes ongles le long de ses bras.

— Tu ne trouves pas ? demandai-je.

— Pas de parler de mon ex.

— Désolée. Mon cerveau devient bizarre quand je suis excitée. Rob me...

— Ni de Rob.

Je levai les yeux au ciel.

— Très bien.

Il choisit ce moment pour titiller mon clitoris avec ses doigts tout en prenant mon téton dans sa bouche et, bientôt, je poussai des hurlements retentissants. Après son orgasme, alors que nous étions étendus nus sur le lit, auréolés de gloire et de sueur, j'entremêlai nos doigts et réitérai ma question.

— Alors, as-tu couché avec d'autres femmes depuis ton divorce, oui ou non ?

Il expira par le nez, d'un air qui aurait pu passer pour de l'agacement, mais qui n'était que l'expression de sa résignation : il avait compris qu'une fois que j'avais une idée en tête, je n'en démordais pas. S'il avait déjà saisi cet aspect de mon caractère, il était plus intelligent que la plupart des gens.

Il serra légèrement ma main.

— Tu es la seule femme depuis Angie. Je n'avais pas tellement envie de me lancer dans une relation, même passagère.

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis à propos de moi, dans ce cas ?

J'avais envie d'être flattée par son revirement d'opinion au sujet des femmes, mais je n'avais pas la naïveté de croire que j'en étais la cause.

— C'est toi. Enfin, toi et ta situation. Mme Le Page m'a beaucoup parlé de toi, les premiers jours. Et puis, il y a eu cet incident au bar. Tu as touché ma fibre protectrice.

— J'ai touché quelque chose.

Je fis courir mon doigt le long de son sexe flasque.

— Eh bien, ta fibre protectrice va devoir apprendre à me laisser me débrouiller seule très bientôt.

— Six semaines.

Il roula sur le côté et nos nez se frôlèrent. Sa proximité me donnait l'impression que le monde entier avait disparu et qu'il n'existait plus que cette chambre et l'homme sur ce lit avec moi.

Quelque chose dans son regard me donnait la chair de poule et me coupait le souffle. Une étincelle que j'avais déjà vue quelque part, non pas chez Harrison,

mais le jour où Rob m'avait fait sa demande. Lentement, il frotta le bout de son nez contre le mien.

— Je crois que nous avons un problème.

— Quoi donc ? parvins-je à chuchoter.

— Je ne peux pas m'engager dans une autre relation. J'en suis incapable.

Il déglutit avant de tendre la main pour me caresser la joue.

— Et tu es toujours amoureuse de ton mari.

Je tressaillis, mais il ne me lâchait pas le visage.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Bien sûr que j'aime toujours Rob. Je l'aimerai toujours.

— Et je n'en attends pas moins de toi.

Il soupira et ses yeux se fermèrent un instant.

— Je vois bien que ton cerveau travaille à plein régime. Tu me compares à lui. Tu essaies des choses que tu lui faisais pour voir si j'aime ça. Je ne suis pas lui.

— Je le sais. Je ne veux pas que tu sois lui.

Ce n'était pas juste, et pourtant je comprenais ce qui l'ennuyait. Je m'assis dans le lit. Dans cette position, mon ventre formait un bourrelet et mes seins s'affaissaient presque au point de toucher les plis. Rob leur aurait donné une pichenette pour se moquer gentiment de moi. Je n'aurais pas été embarrassée par son regard ni ses paroles. Harrison aussi était incapable de leur résister, mais au lieu de me pousser du doigt, il passa les mains sur les creux et les bosses dans une tendre caresse.

— Tu es seulement le deuxième homme à me voir nue.

— J'en suis honoré.

— Tu peux, fis-je en lui déposant un baiser sur le front. Tu as raison. Dans mon esprit, je compare les situations avec ce que j'ai déjà vécu. Parfois, tes réactions me surprennent, parce qu'elles sont différentes de ce à quoi je suis habituée. En fait, c'est très excitant pour moi, et je ne m'y attendais pas du tout. C'est un peu comme un nouveau départ. Je ne vais pas te mentir en disant que je ne regrette pas qu'on ne puisse pas rester ensemble plus longtemps, pour voir si ça aurait pu marcher entre nous, mais je sais que ça n'arrivera pas. Alors amusons-nous jusqu'à ton départ, voilà tout. D'accord ?

Au lieu du soulagement que j'imaginai lire sur son visage, je fus étonnée d'y découvrir une déception passagère.



— C'est parfait.

Il ne voulait pas que ça s'arrête.

Mes poumons cessèrent un instant de fonctionner, tandis que mon esprit analysait ce que tout cela signifiait. Malgré tout, son ex, Rob, la fin de son séjour dans six semaines, il ne voulait pas non plus que ça s'arrête.

J'ignorais qu'en penser. Bien sûr, ça me faisait plaisir. Très plaisir. Maintenant que j'en savais plus au sujet de son passé, voilà qui allait assurément compliquer les choses. Non, je n'étais sans doute pas prête pour quelque chose de sérieux, mais ça ne voulait pas dire que j'avais envie de le voir partir.

J'avais envie d'Harrison dans ma vie, pas uniquement pour le sexe.

Au diable mes je-suis-peut-être-un-tout-petit-peu-a-mou-reuse, mêlés à mes Rob-n'y-trouverait-rien-à-redire-mais-je-culpabilise-quand-même.

Je pris une nouvelle inspiration et mon cœur s'emballa avec enthousiasme. S'il commençait à éprouver des sentiments pour moi, s'il y avait une chance qu'il tombe amoureux de moi, alors je devais la saisir.

J'avais envie d'Harrison. Je voulais pouvoir rester avec lui plus longtemps pour apprendre à le connaître.

Le ciel m'en soit témoin, j'allais le conquérir.

Harrison se leva pour aller chercher le sac érotique.

— Si nous voulons nous amuser, alors nous ferions mieux de travailler sur ces fiches. Je ne voudrais pas partir en laissant le travail inachevé.

Les fiches. Eh bien, si grâce à elles j'obtenais le temps dont j'avais besoin pour trouver un moyen de le faire rester à Toronto, et avec moi par la même occasion, je devais en profiter.

— D'accord, dis-je en me redressant sur mes avant-bras. Dressons une liste et mettons-nous au travail.

Que l'opération *Gagner le cœur d'Harrison* commence !

## 24.

Ce dont j'avais vraiment besoin, c'était un pamplemousse.

Quand j'avais convaincu Harrison que nous devions faire une pause dans notre marathon sexuel pour aller faire les courses, l'idée ne l'avait pas enchanté. Mais il fallait bien se laver, ainsi que rendre visite à l'épicier du coin malgré les prix exorbitants. Lorsque je lui annonçai qu'il n'était pas obligé de m'accompagner, il sourit et augmenta le volume de la musique pour m'attendre dans la voiture.

Voilà qui me laissait le temps nécessaire pour trouver ce dont j'avais besoin pour rayer l'une des fiches de la liste.

Un pamplemousse.

Au travail, mes collègues femmes s'étaient échangé ce lien sous le manteau. Il n'était pas du tout conforme aux règles des ressources humaines et il engendra beaucoup de bruits de couloir. Nous nous le montrions sur nos téléphones après avoir obtenu la promesse que le secret ne serait pas éventé. Vraiment, cette vidéo était mythique.

Une femme y faisait la démonstration d'une fellation à l'aide d'un pamplemousse. C'était une pro, et pourtant on aurait dit votre tante vous donnant des conseils sexuels en cachette de vos parents. Elle me montrait, ainsi qu'à toutes les autres femmes du bureau, comment le faire avec assurance, et je savais qu'un jour il me faudrait essayer. Les bruits provenant de sa bouche tandis qu'elle faisait glisser le fruit sur un gode étaient obscènes. Et excitants à cent pour cent.

Je devais le tenter avec Harrison.

Le caissier me lança un drôle de regard lorsque je déposai devant lui le pack de bières, un paquet de lingettes humides et le pamplemousse. Je me contentai de sourire, heureuse de savoir à quoi servirait chaque article, sans me soucier de son avis. Après avoir payé, je m'empressai de quitter le magasin.

— Ça n'a pas duré longtemps, dit Harrison en baissant le volume à mon retour. Qu'as-tu acheté ?

— C'est une surprise.

Les bouteilles de bière s'entrechoquèrent lorsque je posai le sac à mes pieds.

— De la bière. Tu es formidable.

— Je sais.

— J’ai repéré un parc sur la route. Tu veux qu’on s’y arrête ?

Il essayait d’être évasif, mais faire l’amour dans un parc figurait sur la liste. Après tout, pourquoi ne pas mettre mon petit projet à exécution avec le frisson d’un lieu public ?

— Ça me va.

— Je ne suis pas sûr d’aimer cet air insolent.

Il me caressa la cuisse tout en sortant du parking.

— Tu vas aimer, crois-moi.

En arrivant, nous remarquâmes qu’il s’agissait en réalité plus d’un débarcadère que d’un parc, même si l’étendue d’herbe prêtait à confusion. Une voiture était garée de l’autre côté, au bord de l’eau, mais il n’y avait rien d’autre. Nous étions seuls.

— Oh, parfait ! dis-je en sortant de la voiture, emportant le sac avec moi. Viens.

Sans l’attendre, je pris la direction d’un carré de pelouse sous un arbre. Si quelqu’un venait à passer, nous l’entendrions et le verrions avant d’être vus. Ce qui nous laisserait le temps de réaction nécessaire pour nous couvrir et ne pas être arrêtés pour atteinte à la pudeur.

— Harrison, prends quelques serviettes en papier.

Mon père m’avait appris à toujours emporter un couteau de poche dans mon sac. On ne sait jamais quand on aurait besoin de forcer sa propre portière, réparer une serrure ou Dieu sait quelles folles aventures il m’imaginait traverser. Dans le cas présent, j’en avais besoin pour découper les extrémités du pamplemousse et l’évider. Ce n’était pas une tâche facile avec mes maigres outils, mais c’était faisable.

— Je crois que tu t’y prends mal.

Il déposa les serviettes à côté de moi et étendit une couverture.

— Viens t’asseoir ici. C’est plus confortable.

— Dès que j’aurai terminé ça.

Je m’essuyai les mains sur les lingettes humides tout en souriant.

— Oh, peux-tu retirer ton pantalon, s’il te plaît ? Et tes sous-vêtements aussi.

Il afficha une mine adorable. Sans cesser de me lancer des coups d’œil

étonnés, il ôta son pantalon. J'aimais les hommes toujours partants pour de nouvelles extravagances, même sans savoir ce qui les attendait.

En voyant ses jambes nues sous le soleil éclatant, je le regardai comme si je le découvrais pour la première fois. Les poils sur ses jambes étaient bien plus épais que dans mes souvenirs. Ses muscles étaient aussi mieux dessinés. Ils étaient solides et bien sculptés, de la pointe de ses pieds jusqu'à ses fesses. J'avais déjà touché son corps, et il m'avait touchée, mais je n'avais encore jamais pu pleinement apprécier l'ensemble de son anatomie.

— Tu es terriblement sexy.

Je brandis le pamplemousse sous son nez.

— Tu ne vas pas me poser de questions ?

— Quel jour ?

Il sourit en s'allongeant sur la couverture.

— Je crois que ça comptera pour les Jours Vingt et un et Vingt-huit.

Je marquai une pause pour réfléchir.

— Nous pourrions aussi ajouter le Jour Quinze, si tu veux ?

— Sexe avec aliments, sexe dans un parc... jeux de rôle ?

— Bonne mémoire, monsieur Kemp.

Je me redressai sur mes genoux et lui souris tendrement.

— Oh, monsieur, je suis allée chercher tout ce que vous m'avez demandé. Que dois-je faire de ça, maintenant ?

J'avais échoué en cours de théâtre, au lycée. Mon professeur m'avait même suppliée de ne plus suivre son atelier et je m'étais concentrée sur les cours d'économie à la place. Mon jeu d'actrice ne s'était pas amélioré avec les années.

Harrison perdit aussitôt son sourire. Le type étonné avait subitement disparu, remplacé par un homme froid comme la glace.

— Tu as mis trop longtemps.

Bon sang, il était vraiment doué. Ce rôle de méchant était furieusement excitant.

— Je suis désolée, monsieur. Je peux vous servir à boire ?

— Dépêche-toi.

Je posai le pamplemousse et attrapai une bière, que je décapsulai avec mon canif.

— Voilà.

— Tu t’imagines que je vais la toucher alors que tu as posé dessus tes doigts dégoûtants ?

Je commençais à me sentir nerveuse. Zut, il avait raison.

— Non, monsieur. Bien sûr que non.

— J’espère bien. Maintenant, viens ici et donne-moi à boire.

Je ne compris pas ce que je devais faire avant qu’il se redresse sur ses avant-bras en ouvrant la bouche. Appuyant délicatement le goulot sur ses lèvres, j’inclinai délicatement la bouteille jusqu’à ce qu’il ait bu plusieurs gorgées.

— C’est acceptable.

— Merci, monsieur.

Ce n’était qu’un petit jeu de rôle, mais son compliment me touchait.

— Souhaitez-vous que je vous donne autre chose ?

— Quelque chose à manger.

Son regard dériva sur le jus de pamplemousse qui avait imbibé la couverture.

— Ou plutôt, je veux que ce soit toi qui me manges. Descends et suce ma queue.

*Jésus, Marie, Harrison.* Mon corps tremblait tout entier lorsque je me positionnai entre ses jambes. Le soleil brillait à travers les feuilles et me chauffait le dos. La couverture sur le sol me rafraîchissait les genoux. Ce contraste troublait mon corps et je me sentis prête à basculer. J’étais excitée, effrayée à l’idée d’être surprise par quelqu’un et perplexe qu’un Harrison aussi méchant me mette dans un tel état.

J’aurais tout le temps de me poser des questions une prochaine fois. D’abord, j’avais une fellation à réaliser.

— Monsieur, si je puis me permettre, j’aimerais essayer quelque chose. Pour vous donner plus de plaisir.

Il ne répondit pas tout de suite. Inclinant la tête sur le côté, il me désigna du menton.

— Voir tes seins me donnerait du plaisir. Enlève ton tee-shirt.

C’était une demande facile à satisfaire. Je retirai mon tee-shirt et mon soutien-gorge et les jetai en tas à côté de ses affaires.

— Bien. Maintenant, tu peux essayer ton truc. Si je n’aime pas, tu en subiras les conséquences.

Sur ces mots, il s'allongea sur le dos, les mains derrière la tête.

— Vas-y.

D'accord. Très bien. Que je commence ce truc. En avant.

Je pris le pamplemousse et jetai un œil au trou que j'avais pratiqué en l'évidant. La largeur n'était pas suffisante pour sa circonférence et j'y enfonçai mes pouces pour l'ouvrir davantage jusqu'à atteindre un écartement convenable. Positionnant le fruit sur son sexe raidi, je le fis lentement coulisser jusqu'à la base.

— Putain ! s'exclama-t-il en avançant les hanches.

À l'aide de ma main libre, je le repoussai sur la couverture.

— Je vous fais mal, monsieur ?

— Non, fit-il entre ses dents serrées. Continue.

— Vous en êtes certain ? Je ne voudrais pas que l'acidité attaque une entaille et...

— Si tu t'arrêtes, je t'écorche vive, jeune femme.

Il y avait une étincelle dans son regard et ses lèvres esquissaient un sourire.

Ainsi, mon idée folle fonctionnait. Merci, madame Fellation sur Internet.

Je me servis du fruit pour le masturber un peu. Il me fallut quelques minutes pour bien maîtriser la manœuvre. Ce n'était pas comme dans la vidéo, la femme était bien plus expérimentée et elle utilisait un gode. Non, il s'agissait d'Harrison et de moi, et la dernière chose dont j'avais envie, c'était de le blesser et de devoir expliquer ça à un médecin urgentiste quelque part dans la région.

Plus je bougeais le fruit sur sa queue, plus le jus coulait. Sa peau luisait sous le soleil et j'étais entourée par les arômes d'excitation virile, d'herbe et de pamplemousse. Incapable de résister plus longtemps, je me penchai en avant et, dès le geste suivant, j'enfonçai son sexe dans ma bouche.

Les jambes d'Harrison tremblèrent lorsque ses muscles se crispèrent. Je gémis en me rappelant les bruits dans la vidéo. J'avais envie que cette expérience soit aussi viscérale que possible, pour lui comme pour moi. Puis, j'accélérai la cadence. Je donnai au fruit un mouvement de va-et-vient plus rapide tout en avalant à la fois le jus et ses propres sécrétions.

— On dirait ta chatte et ta bouche en même temps.

Il avait parlé vers le ciel, mais je ressentis ses mots dans mon corps.

— Putain de merde.

Je continuai sans ralentir. Il n'attendait aucune réponse de ma part. Le fruit s'était ramolli sous ma poigne et je pouvais manier le zeste plus aisément. À deux mains, j'en modifiai la forme, l'aplatissant sur les côtés comme ces cocottes en papier que je fabriquais quand j'étais petite.

— Alyssa, fit-il en gémissant d'une voix forte. Tu vas me faire jouir.

Ça ne me dérangeait pas que mon propre orgasme ne soit pas au programme. En un rien de temps, je l'avais poussé au bord de la jouissance. Je l'avais réduit à une forme toute tremblante dans un lieu public, où tout le monde pouvait nous voir. Mes caresses redoublèrent d'ardeur. Je voulais le faire basculer. Il ne fallut qu'une minute supplémentaire avant qu'il pousse un cri de plaisir. Sa voix résonna sur l'eau, se répercutant contre les arbres qui bordaient le lac. Le sperme et le jus se mélangèrent dans ma bouche et je les avalai en savourant ce goût unique.

— Arrête. Arrête, s'il te plaît.

Il avait posé ses mains sur ma tête pour m'écarter de lui.

Je le relâchai dans un *plop* sonore.

— C'est une première pour moi. Je n'avais jamais utilisé un fruit, et on ne m'avait encore jamais suppliée d'arrêter.

Délicatement, je soulevai le pamplemousse et le jetai sur le côté.

— Ça va ?

Harrison avait posé le bras devant ses yeux et prenait avidement de profondes inspirations.

— Je suis mort.

— Oh, c'est fantastique, me récriai-je en m'essuyant la bouche avec une serviette. Je n'avais encore jamais tué personne non plus.

— Tu es une menace pour tous les hommes. Tu pourrais être une tueuse en série. Regarde ma pauvre queue.

Il remua son sexe mou entre ses doigts.

— Mort par fellation. Au fond, je ne pense pas que beaucoup d'hommes me dénonceraient.

Il ricana.

— Non. Je crois que tu ne crains rien. Au contraire, tu aurais une liste d'attente.

Je m'allongeai à côté de lui et pris un moment pour caresser son ventre avec

mes doigts poisseux.

— Tu es dans un sale état.

Même s'il avait réagi exactement comme je l'escomptais, ce n'était pas suffisant. Seigneur, j'étais en train de devenir un succube insatiable. Mes doigts se déplacèrent plus bas pour jouer avec ses poils pubiens. Je n'aurais jamais cru qu'il lui resterait de la vigueur, mais plus je lui palpais le pubis en prenant soin d'éviter son sexe, plus ce dernier commençait à montrer signe de vie. Bien sûr, maintenant que je savais qu'une double performance était possible, je comptais bien en profiter.

— Attends, laisse-moi me racheter en te lavant un peu.

C'était apaisant de sécher le jus sur son corps à l'aide des lingettes. Ses poils crissaient sous mon nettoyage consciencieux. Sa queue redevenait dure. Ce serait facile de retirer mon short et ma culotte, et de le chevaucher là, en plein air. J'étais tellement excitée qu'il ne me faudrait probablement pas plus d'une minute pour jouir.

C'était une idée.

— Tu n'aurais pas un préservatif par hasard ? demandai-je en effleurant son sexe dur du bout du doigt.

— Décidément, tu essaies de me tuer.

Son sourire était masqué par le bras qui lui couvrait toujours le visage.

— Je crois qu'il y en a dans la voiture, ajouta-t-il.

— Ah oui, le Jour Dix-neuf.

Je lui grattai légèrement les boules.

— Ça ferait quatre d'un coup, repris-je.

— Eh bien, on dirait que ces fiches défilent à grande vitesse.

— Tu préfères les économiser ?

Je ne voulais pas qu'il perçoive ma déception, mais j'étais incapable de faire des cachotteries.

— Certainement pas, répondit-il. Laisse-moi me remettre de mes émotions. J'en ai pour une minute.

J'enroulai mes doigts autour de sa queue.

— Tu m'as l'air bien assez remis.

Il me saisit le poignet pour m'empêcher de le caresser.



— Le préservatif est dans la console entre les deux sièges avant. Va le chercher et installe-toi sur la banquette arrière. J’arrive dans une seconde.

Bon, d’accord, j’avais peut-être lâché un gémissement en me levant pour courir jusqu’à la voiture. Mais on ne pouvait tout de même pas reprocher à une fille d’être tout émoustillée à la perspective d’un corps-à-corps torride à l’arrière d’une voiture. Je m’efforçai tant bien que mal de ne pas regarder Harrison par-dessus mon épaule pour savoir ce qu’il faisait. La boîte de préservatifs était pile à l’endroit qu’il m’avait annoncé. J’en retirai un sachet, laissant les autres à leur place. Si la chance jouait en ma faveur, j’en aurais encore besoin par la suite. J’ouvris alors la portière arrière et m’allongeai sur la banquette.

Dans les films, on avait toujours l’impression que baiser dans une voiture était facile et passionné. Il y avait de la buée et des halètements, tandis que des mains et des pieds se posaient sur les vitres de manière suggestive. En général, ça se passait la nuit et on avait souvent affaire à un tueur psychopathe ou encore à un loup-garou. En tout cas, dans les films que j’avais vus. Ce qu’on oubliait de mentionner, en revanche, c’étaient les petits détails – comme les ceintures de sécurité. La boucle des ceintures était placée stratégiquement pour vous horripiler. L’une d’elles s’enfonça dans mes côtes tandis que, dans ma hâte de me mettre en position, je me cognais la tête contre une autre.

Je me frottais encore l’oreille lorsque Harrison apparut d’un pas nonchalant en haut du talus, nos affaires roulées en boule dans la couverture. Il la jeta dans le coffre avant de faire le tour pour me rejoindre.

— Ça va ?

— Problème de ceinture.

Je lui tendis le préservatif.

— Impatiente ?

— Excitée, répondis-je.

— J’aime les femmes qui savent ce qu’elles veulent.

Il arracha l’emballage avec ses dents tout en m’ôtant short et culotte.

— Ne t’embête pas avec le tee-shirt, annonçai-je. Je n’en ai pas pour longtemps.

Oh, il avait l’air déçu.

— J’allais essayer de jouir une seconde fois, dit-il après avoir libéré le préservatif de sa prison. Ça ne marchera peut-être pas.

— Je ne suis pas pressée, jouis encore.

Si vous m'aviez dit un an plus tôt que je serais si blasée à propos de l'orgasme, je vous aurais ri au nez.

— Comme c'est généreux.

Il enfila le préservatif, me souleva les cuisses et vint se placer entre mes jambes.

— Si on improvisait ?

Et il entra en moi.

Les films avaient raison sur un point au sujet du sexe à l'arrière d'une voiture : cette sensation d'être en train de faire quelque chose de mal. Avec mes chevilles près de ses oreilles, j'étais étirée dans une position artificielle. Le similicuir de la banquette se mit à grincer sous la sueur de mon corps. Harrison sentait toujours le pamplemousse et sa peau retenait l'odeur du soleil. L'angle de nos corps pressait le sien contre mon clitoris déjà gonflé, et sa tête était courbée sous le plafond.

Lui nu et moi partiellement habillée, nous baisions à l'arrière d'une voiture de location. L'ardeur de ses coups de reins faisait osciller la voiture. Je fermai les paupières pour m'imprégner du moment. C'était différent, étrange et euphorisant. Je ne m'imaginais pas le faire avec un autre que lui. Même pas Rob.

Je fis courir mes mains le long de ses bras pour tâter ses muscles bandés. Mon sexe palpitait et je savais qu'il ne me faudrait pas longtemps avant de hurler à pleins poumons. Mais j'avais beau avoir une folle envie de jouir, je ne voulais pas que ça s'arrête. J'étais incapable de me l'expliquer, mais je savais que c'était un moment spécial.

Je savais que, peut-être, il y avait une possibilité que je sois amoureuse d'Harrison.

Comme s'il surgissait de nulle part, mon orgasme enfla et me pourfendit de part en part. Je poussai un cri en m'accrochant à lui. J'avais envie de bouger contre son corps, mais j'étais clouée à la banquette et n'avais aucun effet de levier. C'était à la fois frustrant et excitant.

— C'est ça, dit-il en s'enfonçant aussi loin que possible. Oui.

Le plaisir décrut et mon orgasme s'estompa. Ce qui n'arrêta pas Harrison. Il était sérieux quand il me disait vouloir jouir une seconde fois et je le soutenais dans cette idée. Ce que je n'avais pas prévu, par contre, c'était que mon corps accepterait favorablement cette double performance. Au lieu d'éprouver une irrépressible envie d'arrêter, je sentais mon sexe toujours sensible et mon clitoris prêt pour la suite.

Très bien, dans ce cas...

J'enroulai mes jambes autour de ses épaules, rapprochant mes fesses de lui. Ce changement de position lui permit d'entrer plus profondément. Nos gémissements et ahanements mutuels remplirent l'habitacle. Le contraste avec le vaste espace dont nous venions juste de profiter était saisissant. Tout semblait plus intense, les sensations paraissaient accrues.

Harrison avait les yeux fermés. J'étais fascinée par ses cheveux que la sueur plaquait contre son front. Le rouge de ses joues et de son torse faisait ressortir le brun foncé de sa barbe naissante et accentuait ses muscles. Alors que son orgasme approchait, sa mâchoire se contracta et ses lèvres se mirent à trembler. Je n'étais pas en phase avec lui, mais ça m'était égal. Je le regardais, hypnotisée par ce bel homme sur le point de jouir.

Cette fois, lorsqu'il gémit, sa voix était plus grave, plus gutturale, et elle vibra à travers mon corps. Il donna encore quelques coups de reins avant de s'arrêter. Tant pis, ce ne serait pas suffisant. Tout en l'empêchant de se retirer, je glissai la main entre nous pour me caresser le clitoris.

— Laisse-moi faire, dit-il d'une voix rauque.

Heureusement, il savait exactement comment me toucher. Son sexe toujours profondément enfoncé dans le mien, il palpa mon clitoris à un rythme effréné. Mon corps était tendu comme un arc et je tremblais en sentant l'orgasme arriver. Si proche. À portée de main.

— Han ! m'écriai-je en avançant les hanches, le serrant entre mes jambes au moment où je jouissais.

On aurait dit que chaque molécule d'air quittait mon corps en cet instant, pour revenir au galop dans un puissant sursaut.

Harrison se retira une minute plus tard, reposant lentement mes jambes sur la banquette.

— Waouh.

Mon corps était endolori par sa position gauche et les muscles de mes cuisses furent soulagés de ne plus être écrasés contre le dossier.

— C'était... oui, je crois que « waouh » résume bien ma pensée.

Peu de temps après, nous nous étions nettoyés et rhabillés. Je sortis avec plaisir de la voiture pour m'étirer. Je me sentais incroyablement bien, comblée et en paix avec moi-même. Non seulement j'avais eu deux orgasmes transcendants, mais j'acceptais l'idée d'être bel et bien amoureuse d'Harrison.

Alors que je me retournais pour regarder les environs, je pris soudain conscience que quelque chose avait changé. Il manquait un élément...

— Oh, mon Dieu, le camion est parti.

Harrison jeta un coup d'œil paresseux par-dessus son épaule en direction de l'endroit où le véhicule en question était garé tout à l'heure.

— Oui, le bateau était revenu quand j'ai gravi la colline.

— Et tu n'as pas jugé bon de me prévenir ? hurlai-je.

Bon sang, voilà que je lui criais dessus.

— Ils ont levé le pouce en voyant mes fesses nues, alors je me suis dit qu'ils ne nous reprocheraient rien.

Je m'assis par terre, les fesses sur une pierre pointue.

— Achève-moi.

— Non, ils ne t'ont même pas vue.

— Ce n'est pas la question ! Ils risquent d'appeler la police.

Il tendit la main. J'avais du mal à croire qu'il puisse rester aussi calme en de telles circonstances.

— Alors, nous ferions mieux de nous rhabiller. Je t'emmène loin d'ici.

Lorsque je posai ma main dans la sienne, tout me parut soudain couler de source.

— Mon héros.

— Toujours.

Nos poitrines se touchèrent quand je me redressai et je crus déceler une certaine stupéfaction dans son regard. Peut-être était-il étonné par sa propre réponse, toujours est-il que je me gardai bien de tout commentaire. Pourtant, cette lueur d'espoir qui avait vu le jour dans mon cœur brilla un peu plus fort.

\*

Harrison était sous la douche en train de nettoyer les résidus de pamplemousse entre ses jambes lorsque je songeai à appeler Nikki. Si quelqu'un pouvait juger objectivement ma situation, c'était bien ma sœur. J'ouvris un sachet de chips que nous avions acheté en rentrant au motel et attendis qu'elle décroche.

— Alyssa ! Bon sang, mais où es-tu ?

Ce n'était pas vraiment l'accueil que j'espérais.

— Bonjour, d'abord.

— Ça fait deux jours et tu ne m'as toujours pas appelée. Tu m'avais promis de le faire.

— Je t'ai envoyé un texto quand nous sommes arrivés. Et tu savais que j'étais avec Harrison.

Ce n'était pas un total inconnu dont elle ignorait tout.

En fait, si, en quelque sorte.

— Putain, il aurait pu t'enlever. Tu aurais dû m'appeler plus tôt.

J'éloignai le téléphone de mon oreille et consultai l'écran. Oui, c'était bien ma sœur qui me parlait, elle qui ne s'était jamais souciée de ce que pensaient les autres.

— Pourquoi paniques-tu comme ça ?

— Pourquoi je... tu es partie avec un parfait inconnu pour t'envoyer en l'air.

— Nikki, tu savais ce que nous faisions...

— Je ne sais toujours pas où tu te trouves exactement. Il aurait pu t'emmener n'importe où et nous n'aurions jamais pu te localiser. Tu es plutôt naïve pour les conneries de ce genre.

— Je ne suis pas naïve...

— Dieu sait ce que cet homme aurait pu te faire.

— Nikki !

Je n'étais pas du genre à me fâcher, mais, cette fois, elle allait trop loin.

— Je ne sais pas quel est ton problème, mais tu as vraiment besoin de te calmer.

— Tu ne penses pas avec ta tête. Tu es toujours trop confiante et les gens profitent de toi.

Le problème avec les sœurs, c'est que très tôt dans votre relation vous plantez chacune un couteau dans le cœur de l'autre. Et au fil des ans, vous le remuez pour la blesser. Nikki enfonçait juste le sien un peu plus fort que la moyenne.

— Je ne suis pas une enfant. Je sais ce que je fais. Et excuse-moi, mais c'est toi qui m'as encouragée à foncer et à m'amuser avec lui. Tu m'as dit que je n'avais rien à perdre et que je ne pouvais que gagner de l'expérience. C'est toi qui m'as dit que je devais passer à autre chose après Rob.

— Rob. Oui, visiblement, tu es bien passée à autre chose. À ton prochain mec sans même t'en rendre compte.

— Eh ! Ce n'est pas juste.

Ma gorge se noua.

— Rob est mort depuis un bout de temps, maintenant. Je fais des efforts, c'est tout.

Il y eut un silence à l'autre bout de la ligne. Seule sa respiration m'indiquait qu'elle n'avait pas raccroché.

— Nikki, que se passe-t-il ?

— Rien. J'ai eu peur. Je suis contente que tu ailles bien.

— Ma ché...

— Appelle-moi quand tu seras chez toi pour me dire que tu es rentrée.

La communication fut coupée.

Bon sang, que venait-il donc de se passer ?

J'étais toujours assise, les yeux sur le téléphone, quand le crépitement de la douche s'arrêta et qu'Harrison émergea complètement nu dans un nuage de vapeur, en s'essuyant les cheveux avec une serviette.

— Je t'aurais bien proposé de faire l'amour sous la douche, mais j'ai besoin d'un peu de temps pour me ressaisir.

Je ne pouvais rien faire au sujet de Nikki, pas pour le moment. J'avais passé toute ma vie à faire ce que les autres attendaient de moi. J'étais désolée de l'avoir bouleversée, mais à bien y réfléchir, le seul moyen de tourner la page et d'avancer dans ma vie, d'obtenir ce que je voulais, était de sortir à découvert pour m'en emparer.

— Eh, tu vas bien ?

Harrison posa la main contre ma joue et fit courir son pouce le long de ma mâchoire.

— Oui. Je viens juste de donner quelques nouvelles à ma sœur.

— Tu en es sûre ? Tu as l'air triste. Si nous devons rentrer...

— Non.

Je mis ma main sur la sienne pour la garder contre mon visage.

— Elle passe une mauvaise journée et elle s'en prend à moi. Ce n'est rien, elle s'en remettra.

J'étais à peu près sûre qu'il savait que je mentais, mais il ne me le fit pas sentir.

— D'accord. Il reste une serviette sèche si tu veux prendre une douche.

— Formidable. Et ensuite, si nous trouvons un restaurant où manger ?

Son sourire recouvrit le couteau de Nikki, comme un baume sur mes plaies.

## 25.

J'étais épuisée et je dormis à poings fermés cette nuit-là, malgré les ressorts pointus dont était composé le matelas. Quand j'ouvris les yeux et m'étirai, je m'attendais à sentir la chaleur d'Harrison contre moi. Pourtant, ce furent des draps froids qui m'accueillirent. Aussitôt réveillée, je me redressai et balayai la chambre du regard. La valise avait disparu. Le sac érotique aussi.

— Mais qu'est-ce que...

Nikki n'avait pas pu voir juste dans son jeu. Même si je n'avais pas son expérience avec les hommes en matière de sexe, je connaissais les gens. Ce que nous partagions tous les deux n'était peut-être pas de l'amour, mais il y avait du respect. Il ne m'abandonnerait pas au milieu de la nuit sans laisser de trace.

Vraiment ?

Je m'assis dans le lit, les draps remontés sur ma poitrine, et attendis qu'il se passe quelque chose. En entendant la voiture se garer et la portière claquer, je sentis la tension me quitter. Harrison ouvrit la porte, deux tasses de café à la main, un sac de chez Tim Horton posé par-dessus.

— Tant mieux, tu es réveillée. Je nous rapporte le petit-déjeuner.

C'était un peu niais, mais dès l'instant où il me sourit, j'eus l'impression que le soleil était apparu derrière les nuages. Une douce chaleur se propagea dans ma poitrine, renforcée par la joie que j'éprouvais.

— Je n'aurais pas pu rêver mieux.

— Et voilà.

Je pris le café et le sandwich du petit-déjeuner.

— J'ai acheté des muffins aussi, pour plus tard.

Sans faire bouger le lit ni renverser le café, Harrison se pencha pour m'embrasser. C'était un baiser langoureux, qui aurait pu durer des heures sans m'arracher la moindre objection. Il avait déjà bu une gorgée de café et son goût me donna envie d'approfondir ce moment, d'essayer de lécher l'arôme sur ses lèvres. Si la sonnerie de son téléphone portable ne nous avait pas interrompus, nous aurions probablement sauté le petit-déjeuner.

*Ne réponds pas. Reste ici et continue à m'embrasser...*



— Désolé.

Il déposa un dernier baiser sur mes lèvres avant d'extraire son téléphone de sa poche.

— Allô ?

La rapidité avec laquelle il passa de détendu et heureux à crispé et énervé était spectaculaire. Il ne semblait même pas y avoir de juste milieu. Un instant il allait bien et l'instant d'après, *pouf*, super fâché.

— Je t'ai demandé de ne pas m'appeler.

Pas la peine d'être un génie pour deviner que c'était son ex au téléphone. Mon cœur se serra un peu, mais je n'étais pas vaniteuse au point de croire que leurs histoires me concernaient. J'emportai mon café et mon sandwich, et indiquai à Harrison que je sortais.

L'atmosphère était chargée ce matin-là et d'épais nuages gris obscurcissaient le ciel. Il avait fait si chaud et si humide ces derniers temps que l'arrivée imminente de la pluie n'était guère surprenante. Cependant, elle ne semblait pas pressée et je pus prendre mon petit-déjeuner sur une vieille table de pique-nique. Le bois gris s'incrustait à l'arrière de mes cuisses, me contraignant à changer de position à plusieurs reprises avant d'être confortablement assise.

En réalité, c'était plutôt agréable. Une bonne tasse de café chaud et de la nourriture pour m'occuper en attendant que mon homme sorte. Dans ma tête, je caressais amoureusement ces mots, *mon homme*, savourant l'effet qu'ils me faisaient. Certes, j'exagérais sans doute l'analyse, mais Harrison commençait à se comporter comme Rob avant nos fiançailles. Bien sûr, il y aurait certainement des obstacles à vaincre si nous voulions aller plus loin tous les deux, mais je n'imaginai rien d'insurmontable.

Son ex-femme en manque d'affection serait le principal écueil. Enfin, avec le fait que son travail allait bientôt l'emmener loin d'ici. Si ce déménagement se faisait vers Montréal ou une autre ville de l'Ontario, je pourrais m'y adapter. Peut-être avait-il même la possibilité de demander à son employeur un poste plus permanent ici, à Toronto. Il y avait beaucoup d'éventualités dont nous devions discuter.

*Visiblement, tu es bien passée à autre chose. À ton prochain mec sans même t'en rendre compte.*

Le sandwich se changea en plomb dans mon estomac lorsque je déglutis pour avaler la dernière gorgée. Ce n'était pas si terrible de passer à autre chose. Rob m'avait dit qu'il ne voulait pas que je reste seule. Bon sang, Nikki aussi me

l'avait dit. Maintenant, ses mots ravivaient la culpabilité que j'avais réussi à dépasser. Ce que je vivais avec Harrison était-il une mauvaise chose ? Ce n'était pas mon avis, mais peut-être ne me rendais-je pas compte de ce qui se passait vraiment.

Seigneur, pourquoi fallait-il que la vie soit si compliquée en permanence ?

J'avais bu la moitié de mon café quand Harrison finit par me rejoindre.

— Tout va bien ? demandai-je.

Comme il ne répondait pas, je me retournai pour le regarder.

— Harrison ?

Il hocha légèrement la tête.

— Oui, ça va.

De toute évidence, ça n'allait pas, mais je ne voulais pas insister.

— Viens t'asseoir. Je crois que ce truc peut nous soutenir tous les deux.

Je n'en étais pas certaine. Lorsqu'il prit place en face de moi, la table se mit à pencher dangereusement.

— Flippant, dit-il une fois que tout eut cessé de bouger.

— En tout cas, c'était stable avant que tu arrives. Je ne dis pas que tu es un problème, mais tu sais...

— J'ai l'habitude d'être le problème. Ne t'inquiète pas.

Il sourit, mais ses yeux demeuraient froids.

Son humeur avait radicalement changé et les baisers langoureux ne figureraient plus au programme tant que je n'aurais pas arrangé les choses. Je fis glisser ma main sur la table pour recouvrir la sienne.

— Bon, je me disais que nous pourrions peut-être faire quelque chose aujourd'hui sans que ce soit sexuel. Enfin, en tout cas pour la première partie de la journée. Je suis sûre que nous pourrions glisser une ou deux fiches dans notre emploi du temps.

Je souris.

— Comme je te l'ai dit, j'ai réfléchi. J'ai vu un panneau quand nous conduisions hier, pour une descente en tyrolienne. Rob et moi, nous aimions bien en faire plusieurs fois dans l'année. C'est très amusant, si tu ne connais pas. Nous pourrions y aller, histoire de nous donner le frisson.

Il retira sa main et se pencha en arrière.

— Ce n'est pas trop mon truc.

— Oh, je comprends.

Peut-être était-il sujet au vertige et refusait-il de l'avouer. Je me creusai la tête pour trouver autre chose.

— Je sais. Nous ne sommes pas loin du lac Simcoe. Nous pourrions y aller et nous louer un bateau à moteur. Rob et moi, nous le faisons de temps en temps.

— Non.

— Oui, tu as sans doute raison. Je ne crois pas que mon permis de bateau soit encore valide, de toute façon.

Je finirais bien par avoir une idée. Je savais qu'Harrison était sportif, mais je n'étais pas certaine qu'il aime les activités de nature. Rob n'en était pas adepte non plus, mais nous parvenions toujours à trouver quelque chose à faire.

— L'autre possibilité, ce serait de visiter quelques-uns de ces antiquaires en cours de route. Rob détestait que je l'entraîne dans ces boutiques, mais elles sont très intéressantes et on trouve toujours quelque chose...

— Alyssa !

Il avait crié si violemment que je sursautai, faisant de nouveau osciller la table branlante.

— Quoi ?

— Je ne suis pas Rob.

Waouh. La surprise céda la place à l'agacement.

— Que suis-je censée comprendre ? Je sais bien que tu n'es pas Rob. Je l'ai enterré il y a trois ans.

— On ne dirait pas, à t'entendre parler. Tu as mentionné trois fois son nom en trente secondes.

Vraiment ? Évidemment, la plupart du temps, Rob n'était jamais très loin de mes pensées, mais j'allais mieux, j'avais tourné la page et j'étais passée à des choses plus belles et plus grandes. J'essayais justement de me tourner vers lui.

— Et quand bien même ?

— C'est exactement pour ça que tu auras du mal à trouver quelqu'un d'autre. Tu es amoureuse d'un mort.

Ma tête se mit à tourner et j'eus l'impression que mon ventre s'était rempli de sang. La bile me monta à la bouche et, pendant un instant, je crus que j'allais vomir. Je dus me cramponner au bord de la table pour ne pas perdre l'équilibre.

— Pardon ?

— Chaque jour, quand je te parle, je m'en rends compte. Cette pensée fugitive qui te traverse l'esprit quand tu penses à lui. Comment réagirait Rob ? Aimerais-il ça ? C'était ce que je préférais faire avec Rob, alors tous les types avec qui je sortirai devront aussi aimer ça !

J'étais incapable de parler. Même si les mots pouvaient sortir de ma bouche, j'ignorais quoi dire. Que répond-on à ce genre d'accusations ? Je ne pouvais pas vraiment le nier. J'étais amoureuse de Rob et je le serais toujours. Mais cela voulait-il dire que j'étais condamnée à passer le restant de mes jours toute seule ?

Il avait serré les poings et son souffle était saccadé.

— Si Harrison fait tout ce que je lui demande, ce sera peut-être bien. Mais jamais aussi bien que Rob.

Espèce de connard.

Les larmes coulaient sur mon visage, mais je ne cherchai pas à les sécher.

— Je ne mérite pas ça.

Son visage rouge perdit lentement ses couleurs.

— Non.

— Ce n'était pas une relation. Tu me l'as dit dès le départ.

Je m'essuyai le nez avec l'une de mes serviettes.

— Tu étais d'accord pour coucher avec moi. C'est toi qui as dit que ce ne serait rien de plus. Comment oses-tu te fâcher parce que... parce que je suis ce que je suis ?

— Alyssa, je suis désolé.

— J'espère bien.

Harrison se leva lentement et me rejoignit. Lorsqu'il tendit la main vers mon épaule, je ne pus m'empêcher de tressaillir. Il recula sans même me toucher.

— Non. Tu n'aurais pas dû.

Je ne voulais plus pleurer. Je ne lui ferais pas ce plaisir.

— Maintenant, j'aimerais rentrer chez moi.

— Nous devrions peut-être discuter d'abord.

— Non.

Je me redressai en évitant soigneusement son contact.

— Tu as raison. Je suis toujours amoureuse de Rob. Ce doit être difficile pour toi. Je suis désolée que ton ex-femme te donne du fil à retordre. Vous êtes séparés. Ça n'a pas marché. Vous avez tous les deux suivi votre propre route.

J'avais du mal à me tenir debout devant lui, à le regarder dans les yeux et voir ce qu'il éprouvait, mais je tins bon. Et apparemment, il ne devait pas éprouver grand-chose si j'en jugeais par son expression dénuée d'émotions.

— Au moins, tu as la possibilité de lui parler si tu en as envie. Moi, non. Tout ce qu'il me reste, ce sont mes souvenirs.

— C'est bien le problème. Je suis avec toi et j'ai l'impression que tu te sers de moi. Je ne suis pas Harrison, mais un pâle remplaçant de Rob.

— Tu t'es proposé. Je n'avais pas besoin de toi.

— Tu parles ! Je t'ai vue en discothèque. On aurait dit une biche dans les phares d'un camion quand ce type a commencé à danser contre toi.

— Et tu t'es dit que j'avais besoin qu'on vole à mon secours ?

J'avais de nombreux défauts, mais même Rob savait que j'étais capable de me défendre toute seule.

*Encore Rob. Il avait peut-être raison.*

Non. Qu'il aille se faire foutre, lui et son opinion.

— Harrison, aussi difficile à concevoir que ce soit, dis-toi que j'ai aidé mon mari pendant sa chimiothérapie, que j'ai vu son état s'améliorer, puis son cancer revenir, que je l'ai enterré, que j'ai géré tous les détails concernant sa mort *et* que j'ai continué d'avancer. Je n'ai peut-être pas l'air combative, ni forte, ni rien de ce que les femmes modernes sont censées être. Mais j'existe.

— Je sais.

Sa voix était douce, presque triste.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire.

— Le plus triste, c'est que même si tu m'avais prévenue de ton aversion pour les relations, j'ai cru que nous avions une chance. C'est ce que je me disais avant que tu sortes, je me demandais comment te convaincre que ça valait peut-être la peine, toi et moi. Merci de m'avoir remise sur le droit chemin.

Je pris la direction de la chambre.

— Je vais faire mes bagages.

— Nos sacs sont déjà dans la voiture. Je prévoyais de te ramener en ville. Pour passer une nuit dans un hôtel cinq étoiles au lieu de ce taudis.

J'étais incapable de le regarder.

— Je suppose que tu m'as laissé de quoi m'habiller ?

— Oui. Dans la salle de bains.

— Dans ce cas, ça me fait gagner du temps. Je vais me préparer. Ensuite, tu me ramèneras chez moi.

Ce furent les derniers mots que nous échangeâmes pendant plusieurs semaines.

## 26.

Ce jour-là, c'était la première réunion de l'association des résidents depuis que nous avons emmené Mme Le Page à sa dernière demeure. Par respect, Pierce avait annulé la séance du mois précédent, mais on ne pouvait pas repousser indéfiniment les affaires courantes. On nous annonça que la réunion du mois aurait lieu. Sur les chapeaux de roues.

Pour la première fois depuis mon emménagement, j'arrivai à la cafétéria suffisamment tôt pour aider à préparer la salle. Je m'attirai quelques regards étonnés de la part des autres résidents lorsque j'entrai en poussant un diable et entrepris de disposer les chaises. Même Pierce marqua un temps d'arrêt en arrivant. Me connaissant, il se garda toutefois de venir me parler.

Apparemment, les rumeurs avaient déjà circulé.

J'étais d'humeur massacrate depuis que mon réveil avait sonné. D'abord, Mme Le Page me manquait trop. Ensuite... une autre personne me manquait, même si je refusais de l'admettre : Harrison. Après cette révélation, j'avais passé cinq longues minutes à me morfondre avant de me ressaisir et de partir au travail. Ma journée ne s'était guère améliorée par la suite. La dernière chose dont j'avais envie, c'était de broyer du noir dans mon appartement. J'étais donc descendue tout de suite après le repas pour aider à préparer la salle.

Ce qui, d'après la réaction générale, était le premier signe annonciateur de l'apocalypse.

Je me mis à dresser les rangées de chaises en m'assurant que les participants, qui n'allaient pas tarder à arriver, aient suffisamment de place pour leurs jambes. Tout était normal jusqu'à ce qu'un silence s'abatte sur la pièce. Je me retournai pour apercevoir M. Le Page, debout dans l'encadrement de la porte. Honnêtement, je n'aurais jamais cru qu'il assisterait à la séance de ce soir. Moi-même, j'avais été incapable de faire acte de présence aux réunions pendant toute une année après le décès de Rob. Le même silence gêné m'avait accueillie la première fois que j'étais revenue. Il avait fallu que Mme Le Page se dirige vers moi et me conduise jusqu'aux chaises qu'elle occupait avec son mari pour que je me sente le courage de participer à la séance entière.

Je me redressai et le rejoignis. Ma gorge me brûlait et j'avais peur de parler. Levant les yeux vers lui, je lui adressai un sourire timide avant de le serrer contre

mon cœur. Tout d'abord, ses bras restèrent faibles tandis que je posais mon visage sur son épaule, mais bien vite, ils se refermèrent autour de moi. Nous restâmes debout dans les bras l'un de l'autre, mutuellement conscients de nos émotions.

Enfin, nous nous séparâmes et je détournai le regard juste assez longtemps pour lui permettre d'écraser une larme sur sa joue.

— Eh bien, ma chère. Quoi de neuf ?

— Je nous ai choisi les meilleures places, monsieur Le Page. Au fond, près de la porte.

— Excellent. On ne sait jamais quand il faudra échapper aux élucubrations de Pierce.

Je passai mon bras autour du sien et, ignorant les autres, nous nous dirigeâmes vers nos sièges.

— Je suppose que nous y aurons encore droit ce soir. J'ai appris que quelqu'un avait jeté ses ordures dans les bennes pour le recyclage dehors.

Il ricana, ce qui ramena un éclat de vie dans son regard.

— Seigneur, qui pourrait être assez stupide pour ça ?

— Je propose qu'on accuse Harrison. De toute façon, il ne reste plus très longtemps.

M. Le Page inclina la tête sur le côté et me regarda tandis que nous nous asseyions. Je fis de mon mieux pour ignorer sa question silencieuse.

La dernière chose *dans l'univers entier* dont j'avais envie de discuter, c'était Harrison. Ou ma non-relation avec lui. Ou mon cœur brisé par le manque, même si je le détestais et faisais tout ce qui était en mon pouvoir pour éviter de le croiser depuis quatre semaines.

Ou les comparaisons que je faisais constamment entre Rob et lui, et à quel point je m'étais sentie mal quand il me l'avait reproché.

Hors de question que j'en parle.

Les autres participants entrèrent peu à peu en traînant des pieds et quelques-uns vinrent même présenter leurs condoléances à M. Le Page. Pendant tout ce temps, je lui tenais la main et la lui serrais pour le rassurer quand je sentais qu'il en avait besoin. Enfin, les chaises furent toutes occupées et Pierce déclara la réunion ouverte.

— Merci à tous d'être à l'heure. J'aimerais aussi remercier nos volontaires, qui ont préparé la salle ce soir, Oliver, Michael et Alyssa.



Les applaudissements énergiques et le petit sourire de Pierce me remontèrent le moral. Je devrais peut-être descendre en avance plus souvent.

— Bon, au travail.

Quelqu'un arriva en retard. Le bruit des lourdes portes de la vieille cafétéria retentit dans la salle, suivi par des pas sur le carrelage. Pierce lança au retardataire son fameux regard désapprobateur avant de poursuivre. Le nouveau venu tira une chaise derrière nous et je n'y pensai plus pendant le reste de la séance.

Même si j'avais aidé à la préparer, la réunion s'avéra aussi insipide que d'habitude. Après l'arrivée d'Harrison, j'avais apprécié sa compagnie, aussi agaçante qu'elle fût. Et même si M. Le Page n'avait rien contre quelques plaisanteries de temps en temps, il me suffisait de le regarder pour comprendre qu'il revivait ses propres souvenirs des réunions passées.

Ma chaise bougea quand la personne assise juste derrière lui donna un coup de pied involontaire. Je m'avançai de quelques centimètres pour lui offrir plus de place. Le mois prochain, je penserais à laisser encore plus d'espace entre les rangées pour faire en sorte que ça ne se reproduise pas. La salle était vaste, autant en profiter. Une minute plus tard, on commença à taper contre le pied de ma chaise. Je ne réagis pas tout de suite, jusqu'à ce que ce manège devienne insupportable.

— Arrêtez, dis-je en me retournant pour adresser un regard noir à l'importun.

Et découvrir Harrison, assis juste derrière moi.

Oui, mais non.

Je me retournai, croisai les bras et levai les yeux droit devant. J'étais certaine que Pierce était en train de parler. Je le savais, car je voyais ses lèvres remuer. Or, je n'étais capable de me concentrer que sur le poids du regard d'Harrison sur ma nuque et les coups répétés de son pied contre ma chaise.

Comme je ne comptais pas lui faire le plaisir de réagir, je me résignai à passer le reste de la réunion à m'impatisser sans desserrer les lèvres.

Déçu par mon inertie, il se pencha alors en avant et parla tout près de mon oreille.

— J'ai besoin de te parler.

— Chut.

— Lyssa.

Tiens, tiens, il voulait vraiment obtenir une réaction de ma part.

— Trois. Syllabes.

— Il y a un problème, au fond ? demanda Pierce d'une voix forte qui témoignait de son agacement.

— Pas du tout, répondit Harrison. Je demandais juste à Mme Barrow si elle pouvait se décaler pour me permettre de mieux vous voir.

Je fis racler bruyamment ma chaise en me déportant sur le côté.

— C'est mieux ?

— Merci, madame Barrow.

Pierce regarda Harrison par-dessus ses lunettes.

— M. Kemp, je sais bien que vous partez la semaine prochaine, mais veuillez respecter les autres résidents.

— Attends, tu t'en vas ? m'exclamai-je en me tournant brusquement vers lui. Je croyais que tu restais encore un mois de plus ?

— Je t'ai dit qu'il fallait que je te parle.

Pierce se racla la gorge.

— Je suis certain que vous pourrez tous les deux discuter lors du cocktail. *Après la réunion.*

Désolée.

Je me tournai sur ma chaise. Impossible de prêter attention à la suite de la séance.

Harrison s'en allait.

J'allais me retrouver toute seule.

Je n'avais pas la moindre envie de monter sur le toit-terrasse pour la fête. Tant pis pour les margaritas que l'on servait toujours à l'occasion de la dernière réunion de l'été, ou la sauce maison et les chips que Mme Castor avait préparées pour la deuxième année consécutive. Si je montais, alors Harrison me suivrait sans doute. Si Harrison me suivait et commençait à m'adresser la parole, nous finirions inmanquablement par nous disputer. Même si je lui avais jeté une bière au visage la dernière fois, il était hors de question que je gaspille de la bonne tequila pour un type dans son genre.

Je pourrais bien le frapper, cela dit.

Finalement, ce fut quelqu'un d'autre qui prit la décision à ma place. M. Le Page m'avait attrapé le bras pour se servir de moi comme d'un bouclier. Si Pierce n'avait rien dit pendant la réunion, son regard n'avait cessé de se poser

sur le veuf, ce qui n'avait fait qu'attirer l'attention de tout le monde. À présent, une foule compatissante s'était rassemblée.

— Voulez-vous rentrer chez vous ? chuchotai-je.

— Non. Je... je crois que j'ai encore besoin d'être entouré. Les gens m'ont manqué.

Je savais exactement ce qu'il ressentait. Parfois, la perspective d'être seul était pire que la solitude elle-même. Même s'il n'était pas encore prêt à affronter les autres, je ne l'abandonnerais pas. Quand nous nous engageâmes dans les escaliers, je me rendis compte qu'Harrison avait disparu. Tant mieux, peut-être avait-il compris le message et était-il parti. Il m'avait dit que son départ avait été avancé. Ses raisons ne m'intéressaient pas. Après tout, nous ne formions pas un couple. Il ne me devait aucune explication – ni quoi que ce soit d'autre.

Chassant ma déception, je partis bras dessus bras dessous avec M. Le Page vers le toit-terrasse.

Les margaritas étaient fraîches et de la condensation perlait sur les gobelets. Je dus m'essuyer les mains à plusieurs reprises pour les sécher. Je me sentais mal à l'aise, plantée là tandis que tout le monde présentait ses condoléances en engageant d'étranges conversations pour éviter les sujets risquant de rappeler à M. Le Page sa défunte épouse. Au bout de vingt minutes, on cessa de venir le voir et on nous laissa tranquilles, tous les deux.

Il termina son verre et regarda son gobelet vide.

— Comment avez-vous réussi avec une telle grâce ? me demanda-t-il.

— La margarita ? Croyez-moi, j'ai connu plus d'un incident avec la tequila.

Il sourit.

— Les gens. Au fond, je sais qu'ils n'ont pas de mauvaises intentions. Mais quand ils me parlent, j'ai... j'ai envie de...

Il perdit son sourire et posa de nouveau les yeux sur son verre.

— J'ai besoin d'en boire un autre.

Je lui pris son gobelet des mains et l'emboîtai sous le mien.

— Non, ça ne sert à rien. Et je sais exactement ce que vous avez envie de faire. Vous avez envie de les frapper. Ou de leur crier dessus. Vous avez envie de vous mettre en colère et de leur montrer à quel point vous êtes furieux. Comment ne se rendent-ils pas compte d'une telle injustice ? Ce n'était pas censé finir ainsi. Elle ne devait pas partir la première. Elle ne devait pas mourir, tout simplement.

Je posai mon verre sur le sol pour prendre ses mains dans les miennes.

— Vous êtes en colère. Ça passera avec le temps.

— Je continue à me dire que j’aurais dû me douter de quelque chose.

Il sanglotait sans un bruit.

— Je ne peux pas croire qu’elle était malade et que je ne m’en sois pas rendu compte.

— Et vous voilà officiellement entré dans la phase de négociation.

Seigneur, comme c’était bizarre de voir quelqu’un revivre les pensées qui m’avaient agitée.

— Pour moi, c’était encore pire que la colère, parce que je m’en voulais. Pourtant, ce n’est pas notre faute. Ni la mienne, et certainement pas la vôtre.

Il hocha lentement la tête, mais je n’étais pas dupe. Il n’allait pas mieux. Avec le temps, ça changerait, mais ce serait long.

— S’il y a bien quelque chose qui me rendait folle au début, après la mort de Rob, c’était que tout le monde essayait de me donner des conseils. Cela dit, j’aimerais vous en donner un, si vous me le permettez.

Cette fois, son sourire était un peu plus sincère.

— Bien sûr.

— Ne luttez pas contre les émotions. Vous avez le droit d’être en colère, triste, heureux et seul. Il vous faudra du temps pour les dépasser, mais ne les combattez pas. Vous devez les traverser, aussi douloureux que ce soit. Et puis, vous vous réveillerez un matin et l’air vous paraîtra plus respirable, le soleil brillera plus fort. Alors, vous saurez que tout va bien.

Il m’étreignit à me broyer.

— Ma Charlotte disait toujours que vous étiez bien trop sage pour votre âge.

Il me lâcha et récupéra nos gobelets.

— Et si j’allais nous chercher un autre verre ?

— Ce serait merveilleux.

Je n’aurais jamais cru que mes propres expériences puissent être utiles à quelqu’un. Si ce que j’avais vécu pouvait l’aider à atténuer sa douleur, un tant soit peu, alors je ferais de mon mieux pour être présente. Après tout, il en avait fait de même pour moi.

Harrison s’avança. Pas besoin de le regarder pour reconnaître son après-rasage et son shampooing. J’avais très vite appris à identifier son odeur unique, pour

mon plus grand désarroi.

— Comment va-t-il ?

Sa question me déstabilisa. Sans raison. Je savais qu'il avait nourri une certaine amitié pour le vieil homme au cours de son séjour.

— Comme on pourrait s'y attendre.

— C'est bien qu'il puisse te parler. Que quelqu'un sache ce qu'il vit. Mon père n'a pas eu cette chance quand nous avons perdu maman. Je crois que ça a rendu les choses encore plus difficiles pour lui.

— Que puis-je faire pour toi, Harrison ?

Avec tout ce qui se passait, je ne pouvais pas supporter une conversation anodine avec lui. C'était trop douloureux.

— Je dois te parler. Seul à seul.

— Je refuse. Tu peux me dire ce que tu veux ici.

Un groupe passa près de nous et nous salua. Je le sentis se crispier à côté de moi, et je sus qu'il était agacé de ne pas obtenir ce qu'il demandait. Eh bien, quel dommage ! Il avait perdu ce privilège au motel.

— Je voulais te dire que je suis désolé. Avant de partir, je voulais que tu le saches.

J'aurais dû être plus émue par ses excuses.

— Très bien. Tu es désolé. Je te crois. Maintenant, tu peux y aller.

Il soupira, expirant bruyamment par le nez.

— Tu ne veux même pas savoir pourquoi je rentre ?

— Le travail ? Un autre problème de client à l'autre bout du pays ? Quelle importance ? Au bout du compte, tu t'enfuis.

Me laissant toute seule. Comme tout le monde.

Le muscle de sa mâchoire tressaillit.

— Tu ne sais rien de ce que je traverse. De ce qui se passe.

— Tu as raison. Je ne sais rien. Parce que tu me caches tout. Ce n'était que du sexe, après tout.

— Alyssa...

— Non. Arrête.

Ma gorge se serra et j'eus du mal à ravalier ma colère.

— Tu avais raison quand tu disais que je te comparais à Rob. Il représente... il

représentait une grande partie de ma vie et ça ne changera pas. Je ne changerai pas, je ne nierai pas cette partie-là de ma vie.

— Je ne te l’ai jamais demandé.

— Peut-être pas, mais tu m’as bien fait comprendre que tu n’aimais pas ça.

— Peux-tu me le reprocher ?

Il s’approcha encore plus, si bien que je sentis sa chaleur corporelle contre moi.

— Tu avais cette putain de vie parfaite. Tu n’as pas idée comme c’est difficile d’arriver après ça ! Voilà pourquoi il fallait que ce soit purement sexuel, et rien d’autre. Tu ne veux pas changer ? Très bien. Mais tu ne peux pas t’attendre à ce que tes amants changent pour toi. Je ne suis pas Rob. Je ne serai jamais Rob. Je suis *moi*, Alyssa.

— Qu’est-ce qui te fait croire que j’ai envie que tu changes ?

Il cligna des paupières.

— Tu n’en as aucune idée, vraiment ?

M. Le Page choisit ce moment pour revenir et me tendre mon gobelet à nouveau plein.

— Ah, c’est agréable de vous voir discuter tous les deux. Je commençais à craindre que vous soyiez en froid.

Je n’avais que cinq minutes avant que mes larmes ne se mettent à couler. Je devais sortir de là. M’en aller. Me tournant vers M. Le Page, je le serrai contre moi.

— Je ne suis même pas sûre que notre relation ait jamais été au beau fixe. Vous savez, cette colère dont je vous ai parlé ? Elle a tendance à refaire surface dans les moments les plus incongrus. Je suis vraiment désolée de vous abandonner, mais je dois rentrer chez moi.

— D’accord, ma chère.

— Je suis certaine qu’Harrison vous tiendra compagnie.

Sur ces mots, je tournai les talons.

Fini. J’en avais terminé. Essayer de changer qui j’étais pour correspondre aux idées préconçues de ce qu’une relation devait être n’allait pas fonctionner. Harrison ne faisait que me rappeler qu’en amour mon unique chance était passée.

À présent, c’était fini et j’avais tout intérêt à accepter la solitude. J’étais

convaincue de reproduire éternellement les mêmes erreurs avec d'autres hommes.

Alors, terminé.

Cette Alyssa au singulier allait le rester.

Quatrième partie

Nouveaux départs



Des gémissements et des bruitages de kung-fu résonnaient dans ma chambre. J'étais étendue nue sous mes draps, mon ordinateur portable stratégiquement placé sur le côté vacant du matelas tandis qu'un film porno tournait à l'écran. Je l'avais choisi la veille au sex-shop et j'étais tout excitée de le voir. C'était la même société de production qui avait réalisé le film de pirates que j'aimais tant et j'en avais déduit que celui-ci serait aussi bon. Bon sang, je n'étais pas déçue le moins du monde !

Qui aurait cru que les ninjas puissent être aussi canon ?

Je glissai ma main entre mes cuisses et entrepris de masser délicatement mon clitoris. Cela faisait longtemps que je n'avais pas eu d'orgasme. Je refusais de me rappeler la dernière fois que j'avais joui, car c'était alors avec celui-dont-il-ne-faut-plus-prononcer-le-nom. J'avais besoin de tout recommencer à zéro et de me créer de nouveaux souvenirs à utiliser dans mes fantasmes futurs. Alors, au revoir pirates et bonjour ninjas.

Dans la scène actuelle, le maître ninja se faufilait par la fenêtre de la princesse captive. L'histoire avait essayé d'expliquer pourquoi le maître ninja était un type blanc d'âge moyen doté d'une grosse queue, mais il y avait bien trop d'incohérences à mon goût. Dieu merci... une grosse queue.

— Oh, Seigneur ! Comment êtes-vous entré dans ma chambre ?

La princesse était la même femme qui jouait dans le film de pirates. Alors comme ça, même dans le porno les acteurs restaient souvent cantonnés aux mêmes rôles ? Je me demandais si elle aspirait à tourner dans d'autres films ou si elle aimait vraiment son travail. J'espérais que c'était le cas.

— Silence, ils vont nous entendre.

L'homme retira son masque pour révéler une mâchoire rasée de près et d'épais cheveux noirs.

— Je suis le maître ninja venu pour vous porter secours.

— Mais on m'a dit que vous étiez un méchant. Que j'étais enfermée dans ce château à cause de vous.

— Je ne ferais jamais une chose pareille. Vous êtes ma promise. Et ensemble, nous gouvernerons toute l'Asie.

Manifestement, la pertinence historique n'était pas de rigueur. Ils avaient mieux réussi avec les pirates.

— Votre promesse ? Mais mes geôliers ont déjà menacé de me prendre ma virginité. Je n'arriverai jamais jusqu'au mariage.

Elle se pâma sur ses oreillers, dévoilant sa poitrine.

— Alors, je vais devoir vous baiser ici et maintenant pour vous déclarer mienne.

Il attrapa l'avant de son pantalon de soie et l'arracha d'un coup sec.

Bingo, et voilà la queue !

J'augmentai la pression sur mon clitoris, exerçant de petits massages circulaires pour accroître la stimulation. Le maître ninja avait déchiré la chemise de nuit de la princesse et elle était complètement nue. Il la prit alors par la taille et l'allongea sur le dos. Quand il se mit à lui lécher l'entrejambe, j'enfonçai vigoureusement mon doigt.

Mon corps se réchauffait sous ma main et je me sentais bien. Mes tétons durcirent et mon sexe humide me procurait de délicieuses sensations. Alors que les gémissements redoublaient dans le film, je fermai les paupières. Je n'avais plus besoin de le regarder pour me motiver. Les bruits suffisaient à me stimuler.

Lorsque mes yeux perdirent leur support, mon esprit prit le relais. Je devins alors la princesse, nue sur les draps, le ninja entre mes jambes. Ses cheveux noirs étaient souples sous mes doigts. La barbe naissante sur ses joues me frottait l'intérieur des cuisses tandis qu'il suçait avidement mon clitoris. Il jouait avec lui, le faisant palpiter sous sa langue tout en me palpant les jambes. Il rapprochait ses doigts de mon orifice, soulignant son contour si bien que je compris quel serait son prochain mouvement.

J'enfonçai mon doigt entre mes jambes pour me baiser tout en douceur. Cette fois, mes gémissements se mêlèrent à ceux du couple à l'écran. Je ne pouvais pas voir son visage tandis qu'il me dévorait, mais lorsqu'il leva les yeux, ce n'était pas le maître ninja entre mes cuisses. C'était Harrison.

Même dans mes fantasmes, je savais que je devais éviter de penser à lui. Je savais que ça ne me mènerait qu'à la déception et au chagrin. Mais c'était le seul contexte dans lequel j'étais incapable de me raconter des mensonges. Où je ne pouvais pas lui échapper même si je le voulais. Où je m'autorisais à rêver.

— Et maintenant, mon amour, je vais te baiser.

*Oui.* J'enfonçai profondément un deuxième doigt, exerçant un va-et-vient frénétique. Le souvenir du corps ferme d'Harrison plaqué contre le mien sembla

activer la mémoire de mes muscles. Mon sexe se referma autour de mes doigts tandis que mon pouce appuyait sur mon clitoris.

Les hurlements de la princesse s'élevèrent et je ne pus en supporter davantage. Mon orgasme déferla violemment, telle une explosion de lumières aveuglantes. Je me cambrai en essayant de retrouver la sensation de son corps dans le mien, contre moi, mais ce n'était pas pareil.

Enfin, le plaisir s'estompa et je restai immobile, comblée, coupable et légèrement déboussolée par mes ninjas.

Ce n'était pas juste.

Je refermai mon ordinateur portable, rejetai les couvertures et filai sous la douche. Je devais retrouver Nikki pour le déjeuner et si j'étais en retard une fois de plus, je n'aurais pas fini d'en entendre parler. Repoussant mes fantasmes dans un coin de ma tête, je m'adonnai à ma routine du samedi matin.

Nikki était déjà là, mais on ne lui avait pas encore apporté son café. Je ne risquais donc aucune remontrance.

— Désolée d'être en retard.

Me laissant tomber sur une chaise, je suspendis mon sac au dossier.

— Ça fait longtemps que tu attends ?

— Tu ne l'es pas. En retard, je veux dire. C'est moi qui suis arrivée en avance. L'inflexion de sa voix attira mon attention.

— Que se passe-t-il ?

En temps normal, elle se serait récriée que tout allait bien.

— C'est la raison pour laquelle je t'ai demandé de venir. Je crois que je te dois des excuses.

— Pour quoi ?

Nos trois dernières rencontres s'étaient bien passées. Nous avions même décidé d'un commun accord et sans nous chamailler quel film aller voir au cinéma, la semaine passée.

— Pour t'avoir dit de ne pas faire confiance à Harrison.

Aussitôt, mes défenses se dressèrent.

— Pas la peine de t'excuser à ce sujet. Tu avais raison sur toute la ligne. Il n'a pas pu se plier à notre accord, et ça n'a rien à voir avec moi. Il s'est comporté comme un connard et je suis bien mieux sans lui dans ma vie.

— Non, c'est faux.

Nikki soupira et se carra sur sa chaise.

— Tu es malheureuse.

— N’importe quoi ! J’étais malheureuse quand il était là.

Et le fait que depuis son déménagement, deux semaines plus tôt, je sois allée frapper à la porte de son appartement en espérant qu’il répondrait n’y changeait rien. Ce n’était qu’une obsession puérile, je devais vraiment grandir et tourner la page.

— Lyssa...

— Alyssa. Trois syllabes.

J’avais répondu par réflexe.

— Depuis quand ce surnom te pose-t-il problème ?

— Il n’y a aucun problème. Ça va. Je vais bien.

*J’ai peut-être juste le cœur brisé, c’est tout.*

— Tu es malheureuse. C’est exactement comme quand tu as appris que Rob avait un cancer.

— Ne compare pas les deux situations. La perte d’Harrison est sans commune mesure avec le décès de Rob. Enfin, tu ne le vois pas ?

— Ce n’est pas ce que je veux dire. Mais tu viens d’évoquer la *perte* d’Harrison, au lieu de son déménagement, par exemple, ce qui prouve bien que j’ai raison. Tu étais amoureuse de lui et j’étais trop jalouse pour m’en rendre compte.

Sa phrase clochait à de si nombreux égards que j’ignorais par où amorcer ma réponse.

— Tu étais jalouse ? De quoi ?

Nikki soupira en appuyant son front contre son set de table. La serveuse qui arrivait dans notre direction aperçut Nikki et me fit signe qu’elle passerait un peu plus tard. Je n’oublierais pas de lui laisser un généreux pourboire.

— Nikki, s’il te plaît, explique-moi ce qui se passe.

Elle releva la tête avec une mine de petit enfant qui craint d’avoir fait une bêtise.

— Je te l’ai dit. J’étais jalouse.

— De... ?

— J’ai connu trois mariages. Trois. Tous se sont terminés – pas de la plus

affreuse des manières, mais ils ont échoué. C'est avec Michael que j'ai eu la relation la plus longue et notre couple n'a duré que deux ans.

Elle se redressa et arrangea ses cheveux en évitant mon regard.

— Je te voyais avec Rob, et je me disais : « Waouh, ces deux-là sont tellement amoureux, mais c'est une exception. » Je ne connaissais personne d'aussi heureux et épanouis que vous. Puis, tu as rencontré Harrison et j'ai vu cette même joie te submerger à nouveau. J'avais envie de savoir pourquoi tu ne semblais tomber que sur les bons. Un homme. C'est tout ce que je voulais. Quelqu'un à moi, qui m'aimerait comme je suis. Quand j'ai appris qu'Harrison t'avait invitée pour un week-end érotique, j'ai éprouvé de la jalousie. Je suis désolée d'avoir semé le doute à son sujet dans ton esprit.

J'étais rarement stupéfaite, mais Nikki avait réussi à me laisser sans voix. Ma sœur aînée, à la carrière bien plus florissante que la mienne, qui semblait traverser la vie avec insouciance, était jalouse de mes deux relations. C'était sans doute la fin du monde.

— Eh bien, je peux t'assurer que je n'ai aucun gri-gri magique pour séduire les hommes. Harrison était un connard et il est parti.

— Mais serait-il parti si tu ne t'étais pas persuadée que c'était un con ? Tu vois, tout a commencé à se dégrader après mon coup de téléphone. Sans vraiment le vouloir, je t'ai peut-être influencée.

Elle plaqua ses paumes contre ses yeux.

— Je n'ai jamais cherché à te faire du mal. Et je ne voulais surtout pas vous pousser à rompre.

— Tu n'as rien fait. Depuis le début, Harrison m'a clairement fait comprendre qu'il ne cherchait pas une autre relation. Il détestait le bonheur que Rob et moi avions partagé. Ça lui mettait trop de pression, je crois. Et cela n'a rien à voir avec toi, ni même avec moi.

Je m'emparai du menu et passai en revue les plats du jour.

— Mais puisque tu te sens coupable, tu peux m'offrir le déjeuner.

— Tu en es sûre ?

— De te laisser payer ? Absolument.

— Non, quand tu dis que je ne suis pas responsable ? Je n'aime pas te voir aussi malheureuse. Surtout après avoir enfin retrouvé ma petite sœur.

Mes doigts se crispèrent autour du menu, mais je souris du mieux possible.

— Je suis toujours là. Alors, qu'y a-t-il de bon à manger ?

Je rentrai à l'appartement le ventre plein et l'esprit encore plus saturé. Si Nikki et moi ne l'avions plus évoqué par la suite, je ne parvenais pas à chasser Harrison de mes pensées. C'était à devenir folle. Non, Nikki n'avait rien dit pour influencer ma décision. Le timing était juste très mauvais, voilà tout. Ou très bon, car il m'avait protégée en me permettant de tourner la page avant son départ.

Sans m'en rendre compte, je dépassai ma porte et arrivai à mi-chemin de l'appartement d'Harrison. Bon sang, c'était ridicule. Je devais vraiment m'en remettre. Il était parti, quel que soit l'endroit où l'appelaient les affaires, et je ne le reverrais jamais. Pourtant, à présent que j'étais devant sa porte, je ne pouvais résister à l'envie de m'adonner à ce rituel futile.

Le bois était froid contre mes phalanges lorsque je frappai. C'était stupide. Il n'était pas là. Je ne pris pas la peine d'attendre et rebroussai chemin d'un pas pesant.

— Bonjour ?

Je fis volte-face pour découvrir une petite femme blonde. Ses cheveux étaient coupés au carré et elle portait le pantalon de costume et la veste d'une femme d'affaires.

— Bonjour.

— Vous venez de frapper ?

Elle se retourna pour regarder dans son appartement.

— Je viens juste d'emménager et j'entends sans cesse des bruits. Cet immeuble est bizarre.

— J'ai frappé, dis-je en revenant sur mes pas pour lui tendre la main. Je suis votre voisine, Alyssa. J'habite l'appartement d'à côté. Je me suis dit que j'allais passer vous saluer.

*Bien rattrapé. Vingt sur vingt.*

— Maranda. Bonjour. Je ne suis ici que pour quelques semaines, le temps de terminer le travail que notre dernier type a laissé.

— Harrison ?

Je ne pouvais pas croire qu'il ait abandonné un travail inachevé. Surtout en connaissant son professionnalisme.

— Je croyais qu'il en avait terminé avec ses clients et que la société le renvoyait chez lui.

Maranda fronça les sourcils.

— Il n'aurait pas dû vous parler de son travail ni de nos clients. C'est confidentiel.

Je savais déjà que je ne l'aimais pas.

— Il ne m'en a pas parlé, juste des conversations anodines. Je ne sais même pas avec qui il travaillait.

À sa mine renfrognée, je compris qu'elle ne me croyait pas.

— Je ne le connais pas. On m'a dit qu'il avait des problèmes personnels à régler. Sa femme était malade, quelque chose de ce genre.

Elle se tourna de nouveau pour jeter un œil dans son appartement.

— Je suis désolée. Je dois finir de me préparer pour une réunion. Vous aviez besoin d'autre chose ?

Savoir où se trouvait Harrison.

— Non. Je voulais juste vous souhaiter la bienvenue dans l'immeuble.

Je lui adressai un petit geste de la main.

— Bienvenue.

— Merci.

Elle esquissa un sourire avant de refermer la porte.

Je tentai de me remémorer ce qui s'était passé la dernière fois que je l'avais vu. Je ne l'avais pas laissé parler et je ne lui avais pas donné l'occasion de m'expliquer ce qui se passait. D'après ce que je savais, il avait terminé son travail comme prévu, un peu en avance sur le programme. Je ne m'étais souciée que de moi, du fait qu'il m'abandonnait, alors que j'aurais dû m'inquiéter pour lui.

Quel genre de femme étais-je donc ? Je ne voulais vraiment pas connaître la réponse.

Une personne était susceptible de savoir ce qui se passait. Il était temps de rendre une petite visite à M. Le Page.

## 28.

Une odeur de tabac froid et de bricolage m'accueillit lorsque j'entrai dans l'appartement de M. Le Page. C'était la première fois que j'y mettais les pieds depuis la mort de sa femme et je m'en voulais atrocement. Le fond du plat à tarte que j'avais apporté était collant et encore tiède, tout juste sorti du four. Je savais qu'il adorait les tartes aux pommes et, comme sa cuisine n'était toujours pas entièrement rénovée, je me doutais qu'il apprécierait mon attention.

— Je vois que vous savez comment toucher le cœur d'un homme.

Son sourire apaisa mes nerfs.

— Laissez-moi vous prendre le plat des mains, nous pourrions manger un morceau.

— Je ne savais pas si vous étiez occupé, mais je voulais vous voir.

— J'apprécie beaucoup. J'adore mon fils, mais il souffre tout autant que moi. C'est agréable de faire une pause loin de tout ça. Et puis, j'aurais bien besoin de votre avis en matière de décoration.

La cuisine était en bien meilleur état que je l'imaginai. L'entrepreneur avait déjà installé de nouveaux placards, ainsi qu'un plan de travail.

— Waouh, ils ont fait vite.

— Bobby, mon fils, a tiré quelques ficelles pour moi. Son ami possède une société, dit-il en ouvrant les bras, et voilà le résultat.

Il y avait des nuanciers de couleurs et des échantillons de carrelage sur la table. Je me mis aussitôt à les mélanger pour faire des essais.

— Oh, c'est joli.

— C'était toujours Charlotte qui s'occupait de ce genre de choses. Moi, je n'ai ni l'œil ni le goût nécessaires.

Sa voix se brisa et il dut se racler la gorge.

— Je peux vous proposer du thé ?

— Oui, merci.

Une minute plus tard, j'avais trois options pour sa cuisine et une part de tarte en récompense.



— Ce sont les meilleures combinaisons. À vous de choisir celle qui vous plaît le plus.

— Merci, ma chère.

Il avala une bouchée et soupira d'aise.

— Et ceci est vraiment délicieux.

— Je me suis dit qu'une petite gourmandise vous ferait du bien.

— C'est vrai. Bon, qu'est-ce qui vous tracasse ?

— Qui me tracasse ?

Décidément, je rougissais trop facilement.

— Je ne peux pas juste monter prendre des nouvelles d'un ami ?

— Si, bien sûr. Vous savez, Charlotte disait que vous étiez la fille la plus gentille qu'elle ait jamais connue, mais que vous n'étiez pas capable de mentir même si votre vie en dépendait.

J'éclatai de rire.

— Je ne suis vraiment pas douée pour ça.

— C'est vrai. Alors, je vous sers du thé, et vous me racontez tout.

Je piquai ma fourchette dans un morceau de pomme, que je promenai autour de mon assiette.

— Harrison est parti.

— Oui, c'est vrai. C'est ce qui vous dérange ?

— Je... je sais que ça ne devrait pas. Mais en effet, ça me dérange.

Il déposa une petite tasse devant moi. Le thé était très léger, à peine plus fort que de l'eau parfumée. Mme Le Page s'était plainte un jour, expliquant qu'elle interdisait toujours à son mari de préparer le thé, car il ne le laissait jamais infuser assez longtemps. Elle affirmait qu'il le faisait exprès pour l'ennuyer, parce qu'il savait que c'était l'une de ses bêtes noires. À présent, je ne pouvais m'empêcher de me demander si ce n'était pas tout simplement ainsi qu'il l'aimait le mieux.

Peut-être Harrison était-il mon thé trop léger. Il croyait que j'avais essayé de le changer en Rob, d'en faire une copie afin de retrouver ce que j'avais toujours connu. Ce n'était pas vrai, du moins pas consciemment. Au contraire, plus je passais du temps avec Harrison et plus je prenais conscience que ce que j'aimais le plus chez lui, c'était ce qui différait de Rob.

Rob et moi étions un couple naturel. Nous avons grandi ensemble de manière

spontanée, comblant mutuellement nos lacunes. Harrison et moi n'étions pas ainsi, nous ne nous étions pas développés pour former un binôme, mais ça ne signifiait pas que nous n'étions pas un couple. Nous ressemblions à des pièces de puzzle qui finissaient par s'emboîter l'une à l'autre après quelques ajustements.

Il était devenu ma préférence.

— Vous vous posez beaucoup de questions à ce sujet, ma chère.

Je levai les yeux, étonnée. Bon sang, comment avais-je pu oublier où j'étais ?

— Je suis désolée. C'est juste que... j'essaie de tirer les choses au clair. Je viens de voir la femme qui a emménagé dans l'appartement d'Harrison.

— Je vois. Que vous a-t-elle dit pour tout raviver ?

— Que sa femme, son ex-femme était malade et qu'il était parti l'aider.

Je ne pouvais pas lui en vouloir d'aider celle qu'il avait épousée. Même s'ils n'étaient plus ensemble, elle avait compté à ses yeux et c'était admirable de sa part de vouloir être à ses côtés.

— C'est à peu près ce qu'il m'a dit à la réunion. Il m'a aussi demandé de ne pas vous le révéler.

Cela n'aurait pas dû me surprendre, mais ce fut pourtant le cas.

— Je ne lui ai donné aucune raison de vouloir me tenir au courant.

— Non, ce n'est pas ça.

M. Le Page but son thé et fit la grimace en regardant le fond de sa tasse.

— Il est trop léger. L'habitude. Désolé.

— Ce n'est rien. Que vouliez-vous dire ?

Il posa la tasse et soupira.

— Charlotte était bien meilleure que moi pour ce genre de choses. Il ne m'a pas donné beaucoup de détails, mais il m'a dit qu'on avait diagnostiqué un cancer à son ex-femme.

Oh, Seigneur.

— Pourquoi ne me l'a-t-il pas dit ? J'aurais pu l'aider.

S'il comptait être présent aux côtés de son ex, il allait avoir besoin d'un réseau de soutien pour l'épauler. C'était quelque chose que j'avais appris à la dure.

— Je crois qu'il ne voulait pas vous rappeler ce que Rob a traversé.

— Bien sûr. Quel idiot.

C'était typique d'Harrison, toujours essayer d'arranger la situation, qu'il en

comprenne ou non les tenants et les aboutissants.

— Il y a autre chose que j’aurais dû vous dire. Avant que votre Rob ne décède, il a remis une lettre à Charlotte. Il voulait qu’elle la donne au jeune homme qui finirait par gagner votre cœur. Je l’avais oubliée jusqu’à ce que je la retrouve dans ses affaires. Je l’ai donnée à Harrison quand j’ai appris qu’il s’en allait.

Les larmes me montèrent aux yeux.

— Que disait-elle ?

— Je l’ignore. Nous ne l’avons jamais ouverte et Harrison ne l’a pas lue en ma présence.

Je n’avais aucune idée de ce que Rob pouvait bien avoir écrit dans cette lettre. Bon sang, si Harrison trouvait déjà bizarre toute cette situation, à présent il devait être ravi de s’être enfui.

— Il ne voudra plus jamais me parler.

J’enfouis ma tête dans mes mains.

— J’ai tout fait foirer, pour de bon.

— Ce n’est pas mon avis.

Le bruit qu’il produisait en buvant son thé était apaisant.

— Ce garçon tenait à vous. N’importe qui s’en serait rendu compte. Je crois qu’il avait peur de commettre à nouveau les erreurs qui ont gâché son mariage. Il avait envie d’être avec vous, mais il ne savait pas comment vous conquérir.

Je levai les yeux vers lui.

— Vous croyez ?

— Je le sais. Plus important encore, Charlotte le savait, et en matière d’amour, elle se trompait rarement.

Il avait eu peur, et moi, j’étais en colère. Ces deux sentiments, associés à l’appel de son ex et à la crise de panique de Nikki, avaient suffi à provoquer des réactions excessives.

Il avait essayé encore une fois de me tendre la main avant de partir et je l’avais rejeté sans un regard en arrière. J’avais tourné le dos à ma chance d’être heureuse et, depuis, j’étais au fond du gouffre.

M. Le Page posa sa tasse et se pencha vers moi.

— Je sais que ça ne me regarde pas, mais j’ai remarqué quelque chose quand Harrison m’a parlé avant de partir. Il a semblé agacé que son ex-femme ait fait appel à lui. Bien sûr, il ne m’a rien avoué de tel, car la pauvre femme est malade,

mais il a dit que le retour serait difficile. Ils avaient mis un terme à leur relation. Il avait tourné la page sur cette période de sa vie. Contrairement à vous et à moi, et aux deuils que nous traversons, Harrison était prêt à passer à autre chose.

Oh.

Le point de vue de chacun est façonné par ses expériences de vie. Mes perspectives avaient été modelées par la perte de Rob. S'il n'était pas tombé malade et s'il n'était pas mort, je ne doutais pas que nous serions encore ensemble aujourd'hui. La vie d'Harrison n'avait pas suivi le même scénario. Il avait clôturé ce chapitre en choisissant de mettre un terme à son mariage. Si la présence de Rob dans mon cœur était naturelle pour moi, il n'en allait pas de même pour lui. Son ex-femme serait la dernière personne à laquelle il comparerait les autres.

— Je ne suis qu'une imbécile.

Je fermai les yeux et étouffai un gémissement.

— Non, pas du tout. Vous êtes une gentille femme, avec un grand cœur. Vous avez bien assez d'amour en vous pour ces deux hommes. Et plus qu'il n'en faut pour arranger cette situation, si c'est bien ce que vous souhaitez.

— Merci pour le thé.

Je vidai le fond de ma tasse avant de me lever.

— Je devrais peut-être m'en aller et... oui, je vais m'en aller.

— Avez-vous son numéro ? Pour prendre de ses nouvelles ?

Il y avait une étincelle dans le regard du vieil homme.

— Il est là, quelque part, si vous ne l'avez pas, ajouta-t-il. Il voulait que je puisse l'appeler en cas de besoin.

— J'ai son numéro. Je voulais juste savoir ce qui se passait avant de l'appeler.

Je serrai M. Le Page contre moi.

— Merci.

— Je termine juste ce que ma Charlotte avait commencé. Elle était convaincue qu'il était parfait pour vous.

— Si vous avez besoin de quelque chose...

— Je descendrai.

Après une dernière étreinte, je sortis. Il me fallait un plan si je voulais qu'Harrison revienne dans ma vie.

## 29.

J'étais plus déterminée que jamais à récupérer Harrison. Je présentai mon plan à Nikki pour m'assurer qu'il était assez osé pour être efficace, mais pas trop fantaisiste pour ne pas lui faire peur. Avec son approbation, je lançai l'opération *Star Wars*, consistant à renouer le contact avec Harrison.

Téléphone portable. C'est bon.

Fiches vierges. C'est bon.

Lingerie. C'est bon, plutôt deux fois qu'une.

Gode et ruban adhésif. Oh oui, bébé.

J'étais prête à passer à l'action.

Mon plan se déroulerait en deux parties. D'abord, je devais réussir à discuter avec Harrison et obtenir son pardon pour ne pas lui avoir donné la chance de m'expliquer ce qui se passait. Ensuite, je devais le séduire. Je n'avais pas la moindre idée de la manière de courtiser un homme, mais je connaissais suffisamment Harrison pour tenter le coup sans trop de risques.

Il se pouvait très bien que ce soit un échec. Peut-être se trouvait-il au chevet de son ex-femme en ce moment même, en train de lui annoncer qu'il l'aimait toujours. La maladie entraînait toutes sortes d'effets sur les relations et j'avais vu des couples se ressouder plus d'une fois en de telles circonstances.

Si tel était le cas, si j'avais laissé passer ma chance, alors il me faudrait l'accepter. J'avais eu une occasion et je ne l'avais pas saisie.

Mais dans le cas contraire, si j'avais toujours l'infime espoir de construire quelque chose avec lui, alors je devais essayer. Je nous devais bien ça, à tous les deux.

Je me lançai le samedi matin, à l'occasion du long week-end de la fête du travail. L'air était frais et la brise s'était levée, classique pour une journée de la fin août. J'avais un sac en tissu rempli d'ustensiles, prête à passer à l'attaque si les choses tournaient à mon avantage. Mon téléphone portable était posé sur ma table basse, l'écran d'affichage éteint. Je pris une inspiration pour me donner du courage, saisis le téléphone et fis défiler mes contacts jusqu'au numéro d'Harrison.

> Salut !

J'eus du mal à attendre son message. Il avait toutes sortes de raisons pour ne pas répondre immédiatement. Il pouvait être dans un magasin, ou à l'hôpital avec sa femme, selon le traitement qu'elle suivait. N'importe où. Je ne devais pas insister. Ce n'était pas le ton que je souhaitais employer, ni la manière dont je comptais regagner sa confiance.

Pourtant, j'avais besoin de lui dire le fond de ma pensée.

> Salut. C'est Alyssa (au cas où tu m'aurais effacée de ton carnet d'adresses).

Je voulais te dire que je suis au courant pour ton ex.

Si je peux faire quoi que ce soit pour t'aider,

QUOI QUE CE SOIT, dis-le-moi. Je suis passée par là.

Je sais à quel point c'est difficile de tout gérer

tout en essayant de rester fort pour l'autre. Tu as besoin d'être soutenu.

Si ce n'est pas par moi, alors je t'en prie, trouve quelqu'un d'autre.

J'appuyai sur envoi et un drôle de frisson remonta le long de mes bras. C'était presque suffisant. Presque. Mais il y avait autre chose que je devais lui dire. Ce serait ridicule de me dégonfler maintenant.

> Oh, je voulais aussi que tu saches que je crois être amoureuse de toi

et si c'est trop tard pour ça, je comprends. J'ai tout gâché.

Tu ne méritais pas d'être constamment comparé à Rob.

Tu avais raison. Je pense que je culpabilisais de vouloir tourner la page.

D'être prête à avancer. Je voulais juste que tu le saches.

Et je suis désolée. Passe une bonne journée !

Voilà. La balle était officiellement dans son camp.

Abandonnant mon téléphone sur la table et le sac sur le canapé, je me levai pour aller récurer mes toilettes. Après tout, pourquoi pas ? Je passai la majeure partie de l'heure suivante à nettoyer chaque centimètre carré de surface dans mon appartement jusqu'à ne plus rien trouver à laver. Ensuite, je passai l'aspirateur, puis je fis le tri dans mes chaussures. J'allais m'atteler à la lessive

lorsque *Born To Be Wild* retentit sur mon téléphone, la sonnerie que j'avais attribuée à Harrison.

Je n'avais jamais été particulièrement sportive, mais je bondis par-dessus l'accoudoir de mon canapé pour lire le message, atterrissant sur les coussins moelleux. Après avoir pris le temps de me préparer aux innombrables réponses éventuelles que je risquais de découvrir, sourde aux battements de mon cœur, je regardai mon téléphone.

> Je viens de me réveiller.

Eh bien, voilà qui était décevant. Je consultai mon horloge.

> Il est neuf heures du matin. D'habitude, tu es debout depuis longtemps à cette heure-ci.

> Je suis à Calgary.

Une minute.

> Quoi ?

> Chez moi. À Calgary. C'est là que vit mon ex.

J'aurais dû le savoir.

> Désolée.

> Ce n'est rien. Je suis debout maintenant.

Je commençais à me sentir un peu nerveuse. Il n'avait rien mentionné de ce que je lui avais dit. Pourtant, déclarer ma flamme par texto n'était pas quelque chose que je faisais tous les jours. Je savais que l'opération *Star Wars* ne serait pas gagnée aussi facilement. Je devais insister.

> Comment elle s'en sort ? Quel type de cancer ?

> M. Le Page ?

> Oui. Ne sois pas fâché contre lui.

Je l'ai tellement tanné qu'il a fini par me le dire.

Ce n'était pas précisément exact, mais je ne voulais pas lui attirer des ennuis.

> Je ne lui en veux pas.

Une pause.

> Elle va s'en sortir.

Il se montrait volontairement avare d'informations.

> Je n'en doute pas. Beaucoup de cancers sont facilement traitables médicalement. Qu'est-ce qu'elle a ?  
Cancer du sein ? J'espère que non, mais il existe beaucoup d'excellents traitements de nos jours.

Une autre pause, bien plus longue cette fois.

> Non, cancer de la peau.

Loin de moi l'idée de minimiser quelque cancer que ce soit, mais, comparé à d'autres, celui-ci revenait à gagner au loto. Ce qui me troublait, c'était qu'Harrison avait quitté la ville pour être à ses côtés. Il aurait pu gérer la situation à distance, en lui rendant visite à l'occasion. Je me rappelai alors les appels téléphoniques, sa frustration et certains de ses commentaires.

> Elle ne t'a pas dit où en était sa maladie avant que tu la rejoignes, n'est-ce pas ?  
Tu as cru que c'était plus grave que ça ne l'était en réalité ?

> Oui.

Aïe.



> Je suis désolée.

> Pas la peine. Ce n'est pas toi qui m'as menti.

> Non, mais je ne t'ai pas non plus donné de raison de rester.

Bien, j'avais réussi à engager la conversation avec lui et, pour une fois, je n'étais pas en train de tout gâcher. C'était peut-être trop tôt pour amorcer la phase de séduction, mais après tout, ça me permettrait de savoir si cela pouvait fonctionner.

Je pris l'une des fiches vierges dans mon sac et y écrivis mon message avant de prendre une photo.

> Harrison, tu me manques.

Après quelques manipulations, j'envoyai la photo. Le temps de réponse fut plus long que je l'espérais, mais lorsqu'il répondit enfin, des papillons s'envolèrent dans mon ventre.

> θ Toi aussi, tu me manques.

Oui ! L'opération était en bonne voie. Je rangeai mon téléphone dans ma poche, m'emparai de mon sac et me rendis dans ma chambre pour me préparer. En quittant mon appartement, je sus que rien ne m'arrêterait tant que je n'aurais pas récupéré Harrison.

## 30.

La phase suivante de mon plan impliquait un petit avant-goût visuel. Je décidai que le meilleur endroit pour commencer était dans mon café habituel. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point cet établissement était bondé le samedi matin, mais je ne comptais pas pour autant me laisser décourager. Je pris une photo de l'extérieur du bâtiment avant d'entrer et de faire la queue. Len, qui qui m'avait servi un café extradosé lors de ma dernière visite, prenait les commandes. Heureusement, il y avait trop de clients autour de nous et il se contenta de m'adresser un clin d'œil en souriant.

Je lui rendis son sourire en payant ma boisson, avant de détaier aussitôt. M'assurant de choisir une table à l'écart des familles, je m'installai et posai mon gobelet sur la table, puis mon sac sur mes genoux. En avant pour un petit divertissement ! Je fouillai parmi mes fiches érotiques jusqu'à trouver celle qui m'intéressait. Je la posai alors sur la table et pris une photo que j'envoyai à Harrison.

### *Jour Treize*

*Te réchauffer la bouche avec du liquide chaud,  
puis pratiquer une fellation*

Je devais faire preuve de prudence pour la partie suivante. Profitant que personne ne me regardait, je sortis le gode de mon sac, le posai à côté du gobelet et pris une autre photo. Le sourire aux lèvres, je le rangeai dans mon sac. Au même moment, l'une des serveuses passa près de moi. Elle me regarda d'un drôle d'air.

*Merde.*

— Je fais un truc pour un enterrement de vie de jeune fille. Rendez-vous avec un gode.

C'était sans doute la meilleure explication à fournir, parce que la femme éclata de rire et hocha la tête.

— Je suis passée par là, moi aussi. Mes copines se sont dégonflées et c'est à moi qu'est revenu le jouet. Amusez-vous bien.

— Merci !

*Je ne suis qu'une sale menteuse. Au moins, c'était pour la bonne cause.*

Pour ne pas trop dévoiler mes intentions, je terminai mon café le plus rapidement possible. Puis, je me levai et me dirigeai vers les toilettes. C'était l'une de ces petites pièces où l'on n'entrait qu'une personne à la fois. Parfait, étant donné ce que comportait la carte suivante. Il ne me restait plus qu'un léger réglage.

Je ressortis mon gode, ainsi qu'un rouleau de ruban adhésif. Avec un brin d'ingéniosité, je le collai contre le mur à hauteur de taille. Parfait. Laisant tomber mon matériel sur le sol, je me déshabillai en vitesse pour ne garder que la lingerie spécialement achetée pour l'occasion. Je m'avançai à côté du gode fixé au mur de sorte qu'on l'aperçoive distinctement dans le miroir, et je pris une photo.

Oh, oui.

Il me fallut un peu plus de temps pour me rhabiller, mais j'y parvins tant bien que mal. Quelqu'un frappa à la porte et je lâchai les fiches que j'avais soigneusement classées.

— Juste une minute.

Ah, ah ! La voilà. Posant la carte sur le gode, je m'empressai de prendre un autre cliché avant de l'arracher du mur pour le fourrer dans mon sac.

## *Jour Vingt*

### *Sexe dans un lieu public*

J'envoyai la photo à Harrison, ainsi que celle où l'on m'apercevait à côté du gode, puis je m'assurai de n'avoir laissé aucune trace de mon forfait. Une jeune mère et son petit enfant attendaient devant la porte. *Pas de culpabilité, pas de culpabilité...*

— Désolée, les toilettes sont tout à vous.

Je sortis en trombe du café.

Mon téléphone avait vibré à plusieurs reprises, mais j'avais bien trop peur pour regarder ce qu'Harrison me disait. Dans le pire des cas, j'espérais qu'il apprécierait l'humour de mes péripéties. Dans le meilleur des cas, j'espérais qu'il en serait excité.

La prochaine étape de ma petite aventure sexuelle était la tour CN. Cela me semblait un peu ridicule de payer juste pour prendre une photo, mais je ne lésinais pas sur les moyens pour mener à bien l'opération *Star Wars*. C'était tout ou rien.

Certes, Harrison ne saisisait pas pleinement le sens de cette initiative, mais comme j'étais atrocement sujette au vertige, la tour CN était le dernier endroit de Toronto où je me serais spontanément rendue. D'abord, c'était une immense tour de béton. Ensuite, il fallait monter au sommet de ladite tour de béton dans un ascenseur en verre. Enfin, ce foutu machin avait un plancher de verre. Quelle horreur ! Et pourtant, mon ticket à la main, j'entrai dans l'ascenseur pour monter au dernier étage de ce monolithe afin de prendre mon gode en photo dans le contexte idéal.

Qui a dit que le romantisme était mort ?

Lorsque les portes de l'ascenseur coulissèrent, je remarquai un groupe en train de se préparer à sortir sur la corniche. Ces crétins payaient pour enfiler un harnais et s'aventurer à l'extérieur de ce truc. Ils étaient fous. Et pourtant...

Identifiant le responsable, je me dirigeai vers lui.

— Excusez-moi ? J'ai une requête très singulière.

Je lui expliquai le service que j'attendais de lui et il partit d'un grand éclat de rire.

— Vous voulez que je prenne une photo de votre gode par la porte extérieure ?

— Si c'est possible. C'est pour une plaisanterie. Mon petit ami s'est absenté quelque temps et... eh bien.

— Ça ne me dérange pas. Mais ne dites à personne que j'ai fait ça. Je pourrais avoir des ennuis.

Il tendit la main et je lui remis le sac.

— Donnez-moi dix minutes.

Un quart d'heure plus tard, j'envoyai deux photos à Harrison.

*Jour Vingt-trois*  
*Sexe sur un balcon*

La deuxième était l'image du gode devant la porte qui ouvrait sur l'extérieur de la tour CN, avec le panorama urbain de Toronto en arrière-plan.

Une fois ma mission accomplie, je remerciai le guide et retrouvai le sol de l'étage. Dans l'ascenseur, pour me changer les idées et oublier le paysage vertigineux, je pris le temps de passer mes messages en revue pour voir ce qu'Harrison m'avait répondu. Le premier était une simple émoticône. Mais au fur et à mesure de mes envois, ses commentaires contenaient de plus en plus de mots.

> 0

> Mignon.

> Une bouche chaude, ça doit faire bizarre.

> Ce sont des toilettes publiques ? Comment as-tu réussi à fixer ce truc au mur avec du ruban adhésif ?

> LOL ! Où es-tu ? Je vais devoir ajouter ça à ma liste d'endroits à visiter.

> Putain, mais tu es en lingerie ! Dans les... bon sang. Ma queue est dure comme la pierre en ce moment.

> Où vas-tu maintenant ? Allô ?

> Est-ce que... putain, c'est la tour ?

> LOL ! Comment as-tu fait pour prendre cette photo ? Je ne peux pas croire que tu fasses un truc pareil !

Lorsque l'ascenseur atteignit le rez-de-chaussée, j'avais le sourire jusqu'aux oreilles. Ça fonctionnait. Il me restait un dernier arrêt avant de rentrer chez moi. En chemin vers la station de métro, je fis un détour par la librairie. J'y avais passé un nombre incalculable d'heures au fil des ans et je savais exactement où se trouvait le livre que je cherchais. Initialement, je prévoyais simplement de

prendre la photo du gode à côté du *Kama Sutra*, mais en le feuilletant, je me rendis compte que j'avais envie d'en posséder un exemplaire. Vous savez, au cas où je me retrouverais un jour à court d'idées dans une situation érotique qui requerrait une bonne dose d'imagination.

Je payai le plus rapidement possible et le volume rejoignit le contenu de mon sac. Les prochaines photos devaient être prises chez moi, et je sautai dans le métro pour rentrer.

J'avais couru aux quatre coins de la ville et l'après-midi touchait déjà à sa fin. Affamée, je devais absolument trouver quelque chose à me mettre sous la dent. Le timing coïncidait parfaitement avec ce que j'avais prévu. Tout en me préparant un sandwich aux œufs et au fromage, je mis de côté quelques ingrédients que je jugeais amusants ; une spatule à large bout, ma bouteille de miel et un rouleau à pâtisserie. Je ne savais pas comment utiliser le rouleau à pâtisserie, mais je ne doutais pas qu'Harrison aurait son idée sur la question. Je les alignai à côté de la fiche et pris une photo.

### *Jour Vingt-cinq*

#### *Utiliser trois éléments de la cuisine*

Cette fois, j'attendis la réponse d'Harrison. Je fixai l'écran du téléphone tout en dégustant mon sandwich avant d'enchaîner avec un paquet de chips. Lorsque le message s'afficha, je dus le lire à plusieurs reprises pour être sûre de bien comprendre.

> Je te frapperais les fesses avant de te baiser  
avec le rouleau à pâtisserie. Et quand tu croiras  
ne plus pouvoir te retenir, je te retournerai,  
verserai du miel sur ta chatte et te lécherai jusqu'à te faire crier.

En un clin d'œil, ma main se retrouva entre mes cuisses. Comment faisait-il pour m'exciter aussi rapidement ? Il me restait une dernière photo à lui envoyer, et après son commentaire, j'avais envie de continuer dans la chambre. Je plaçai le *Kama Sutra* contre mon oreiller et déposai le gode et la fiche juste à côté.

### *Jour Dix-huit*

## *Essayer une position du Kama Sutra*

Je fus surprise de ne pas recevoir de réponse tout de suite. J'envisageai plusieurs excuses probables à son absence de réaction. Il était midi là-bas. Peut-être devait-il retrouver des amis, prendre des nouvelles de sa femme, travailler. Et pourtant, au bout d'une heure sans message, je décidai de ne pas attendre plus longtemps. J'allais devoir suspendre l'opération *Star Wars* jusqu'à nouvel ordre en croisant les doigts pour que le succès soit au rendez-vous.

## 31.

Tout s'était si bien déroulé le samedi que je devins de plus en plus inquiète en constatant qu'Harrison ne me répondait pas. J'attendis l'heure de me mettre au lit avant de lui envoyer un autre texto. J'avais été suffisamment honnête au sujet de mes sentiments et de mes désirs pour mériter au moins une réponse.

Même si ce n'était qu'un au revoir.

Je lançai un rapide *Eh, ça va ?* avant de filer sous la douche. En ressortant, ma serviette enroulée autour de la tête, je vis que la lumière de mon téléphone clignotait. En lieu et place d'une excuse, ou de la photo de sexe que j'espérais tout bas, il n'y avait qu'un *On s parle dem1* laconique sur l'écran. On se parle demain ? Et ce soir, alors ?

Je m'effondrai sur mon lit et appelai Nikki.

Elle ne prit même pas la peine de me saluer.

— Alors, comment ça se passe ? Des nouvelles ?

— Nous avons discuté.

J'écartai le téléphone de mon oreille lorsqu'elle glapit :

— Et ?

— Et je lui ai envoyé les photos du gode.

Un autre cri haut perché.

— Il a aimé ? Bien sûr. Il a dû trouver ça franchement hilarant.

— Il a beaucoup ri.

Je soupirai sans le vouloir. C'était sorti tout seul.

— Que s'est-il passé ? Tu veux que j'aille lui remonter les bretelles ?

— Non. Il est à Calgary de toute façon.

— Bon sang, mais qu'est-ce qu'il fiche là-bas ?

— C'est sa ville d'origine et c'est là que vit son ex. Il est rentré pour l'aider à affronter son cancer. En fin de compte, ce n'était pas si grave que je le pensais. Elle a un cancer de la peau et il a dit qu'elle s'en sortirait.

— Elle s'est servie de ce prétexte pour essayer de le récupérer. Le coup classique chez mes patients obsessionnels. Il va devoir faire une coupure nette et



franche. Il devrait peut-être déménager. Je sais ! Il peut revenir à Toronto et t'épouser. Je parie que sa société peut même lui trouver un poste ici.

L'idée m'avait aussi effleuré l'esprit, mais je refusais de nourrir de faux espoirs.

— Je ne vais pas lui mettre une pression pareille. Sinon, je ne serais pas mieux que son ex-femme. S'il veut bien de moi, s'il veut une relation avec moi, alors il faut que la décision vienne de lui.

— Oui. En attendant, continue à lui envoyer des photos de gode.

J'éclatai de rire.

— Je t'aime. Merci.

— Moi aussi, je t'aime. Je veux m'assurer que ma petite sœur est heureuse. Tu mérites de l'être.

— Toi aussi. Tu trouveras ton Monsieur Parfait un jour.

— Je n'en doute pas. En attendant, je vivrai par procuration à travers toi, ce sera très divertissant.

Je raccrochai et m'efforçai de trouver le sommeil cette nuit-là. Au lieu d'un repos bien mérité, je me retrouvai embarquée dans une série de rêves érotiques. Harrison et moi, nus sur une plage, en train de faire l'amour au bord de l'eau. Harrison assis à l'arrière d'une décapotable à ciel ouvert. Je grimpais sur ses genoux et commençais à le chevaucher. Moi, capturée par un pirate, et Harrison faisant son apparition en treillis militaire et torse nu pour me secourir. Je n'avais aucune idée d'où me venait cette dernière image. Peu importe, car chaque rêve se terminait de la même manière. Au moment où mon orgasme arrivait, je me réveillais et me retrouvais bredouille.

Je n'étais même plus capable d'avoir un bon rêve de cul digne de ce nom.

J'abandonnai l'idée d'essayer de dormir vers six heures du matin. Je me préparai du café et m'absorbai dans la lecture du *Kama Sutra*. Certaines positions me semblaient naturelles, Harrison et moi en avions même pratiqué quelques-unes. D'autres, en revanche, demandaient de sacrées contorsions. Certes, Harrison était en bonne forme physique, mais tout de même, certaines postures relevaient du défi.

Le corps humain n'était pas censé se plier de cette manière.

Alors que je faisais pivoter le livre pour mieux comprendre la position dessinée sur la page, je pris brusquement conscience de quelque chose.

— Je n'avais pas pensé à Rob depuis des jours.

Le livre devint lourd dans mes mains et je le laissai retomber sur mes genoux. J'étais tellement concentrée sur ma réconciliation avec Harrison que Rob ne m'avait pas traversé l'esprit une seule fois. Pas un instant. Même lorsqu'il aurait été tout naturel que je pense à lui. À sa place, c'était Harrison qui s'était discrètement fait une place dans mes pensées pour en occuper le devant de la scène.

La culpabilité me fit monter les larmes aux yeux, mais je clignai furieusement des paupières. Je n'avais aucune raison de me sentir coupable en pensant à un autre homme. Au contraire, je devrais être fière de moi. Enfin, je commençais à avancer, à vivre ma vie de nouveau. J'avais trouvé quelqu'un qui pouvait me rendre heureuse, aussi heureuse que je l'avais été avec Rob. Ce n'était pas une réplique ni un remplaçant ; Harrison était nouveau, bien distinct. Il faisait ressortir un aspect différent de ma personnalité et me poussait à grandir à de nombreux égards.

Harrison m'avait ramenée à la vie. J'espérais seulement être un jour capable de lui rendre la pareille.

Le dimanche s'écoula lentement. Toujours aucune nouvelle d'Harrison. Je lui envoyai quelques messages au cours de la journée et constatai qu'il les recevait et les lisait sans pour autant me répondre. Je pris même l'une des fiches vierges pour y dessiner une émoticône fâchée et lui envoyai la photo. Cette fois, j'obtins une réponse, un succinct *Demain. Promis*. Bah, je l'avais attendu si longtemps, pourquoi pas un jour de plus ?

Une torture, voilà ce que c'était.

J'avais très mal dormi cette nuit-là, mon esprit me jouant le plus bizarre des scénarios. Dans la moitié de mes rêves, je faisais l'amour avec Harrison. Dans l'autre, il me brisait le cœur. De toute évidence, c'était à cause de l'incertitude dans laquelle il me plongeait, mais je n'en étais pas moins contrariée. Je méritais le bonheur après tout ce que j'avais enduré. Non ?

Mon téléphone vibra et j'ouvris un œil pour regarder l'heure. Merde, je l'avais laissé sur le vibreur au lieu de le passer en mode silencieux. Il était cinq heures quarante-trois du matin. C'était sans doute un message indésirable ou quelque chose de ce genre. Je refermai les yeux en espérant me rendormir. Un autre bourdonnement, suivi par un troisième. Je tendis la main pour éteindre mon téléphone. J'allais tuer quelqu'un à mon réveil. Tout à l'heure.

Quand je m'éveillai pour de bon, il était presque neuf heures et demie. Mes muscles me faisaient mal, j'avais passé beaucoup plus de temps au lit que je ne l'aurais dû. Je m'étirai longuement et restai étendue de tout mon long avant de

rouler sur le ventre. Mon téléphone était posé en équilibre instable au bord de ma table de chevet. Je m'en emparai et m'affalai contre les oreillers pour effacer le message indésirable.

Sauf que ce n'en était pas un.

C'était un texto d'Harrison.

> Bonjour !

Waouh, il devait être deux heures du matin chez lui à ce moment-là. Il avait dû rester debout très tard pour travailler sur un projet client ou autre. Je fis défiler les messages et me rendis compte qu'il y en avait plus de trois : au total, une douzaine de textos et de photos. Bon sang, mais à quoi jouait-il ?

> C'est l'heure pour une chasse au trésor !

Le suivant était une image. Je dus tourner mon téléphone dans ma main pour constater que c'était la photo d'une pièce sombre, uniquement éclairée par un ordinateur portable. C'était... curieux. Je continuai de passer en revue les messages en essayant de comprendre ce qu'il avait en tête.

La photo d'une voiture garée, de nuit.

Le tableau de bord illuminé – oh, une Audi, pas mal.

Une autoroute ? Peut-être ?

Enfin, je reçus un autre message.

> C'est vraiment calme à cette heure de la nuit.

Ça me laisse beaucoup de temps pour réfléchir.

Réfléchir, c'était bon signe, du moins je l'espérais. Le message était suivi par une autre image. Cette fois, je me redressai brutalement dans mon lit. C'était le panneau de l'aéroport de Calgary. Je fis basculer mes jambes au bord du lit et me levai tout en passant à la photo suivante. Une hôtesse de l'air tendait un billet. Elle était suivie par un gros plan de ce dernier. Calgary-Toronto, aller simple, arrivée à cinq heures quarante-trois du matin.

— Oh, mon Dieu, il est ici.

En m'apercevant dans le miroir, je poussai un cri.

C'était un cri de joie, même si en cet instant mon reflet me renvoyait une vision d'horreur. Je devais me laver et trouver quelque chose à me mettre. Je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où il était ni du moment où il viendrait me voir. S'il venait me voir. C'était évident, non ? Quel intérêt de venir jusqu'à Toronto par avion, si ce n'était pour me rejoindre ? Seigneur, je l'espérais.

Mes neurones s'activèrent tandis que je prenais mon téléphone pour détailler dans la salle de bains. Alors que j'étais sous la douche, il sonna à plusieurs reprises et, chaque fois, les battements de mon cœur s'accéléraient. Ma peau était toujours humide après un rapide coup de serviette, mais ça n'avait pas d'importance. Les doigts tremblants, je parcourus les nouveaux messages.

La cabine d'un avion.

Une tasse de café dans l'avion. Je fis la grimace en me rappelant à quel point ces cafés étaient imbuivables.

La photo suivante représentait la ligne d'horizon de Toronto, vue d'un avion. Je cessai de m'agiter pour l'observer calmement. Bon sang, c'était réel, il était là.

Alors que je regardais l'écran, un autre message apparut.

> Je suppose que tu es réveillée maintenant.

Je dus rédiger trois fois ma réponse pour corriger les fautes d'orthographe.

> Oui. Où es-tu ?

> Je ne te le dirai pas. Tu dois me trouver.

Il envoya aussitôt une autre photo. C'était une vue du lac. Non, c'était plutôt le banc au bord du lac où nous nous étions assis après les funérailles. Je m'habillai à la hâte et partis vers le métro.

C'était un jour férié et la foule était dense dans les rues et les galeries. Il y avait beaucoup de circulation en ville et le trajet s'avéra plus long que d'habitude. Sans jouer les femmes pressées, je parvins tout de même à me frayer un chemin dans les couloirs du métro avant de me diriger d'un pas vif vers notre banc.

Mais Harrison n'était nulle part.

J'étais fatiguée d'avoir tant couru et je m'assis un instant. Peut-être s'était-il éloigné pour une quelconque raison. Il allait revenir. Mon téléphone vibra.

> Parle au monsieur.

Parler à qui ?

— Excusez-moi ?

Je fis volte-face pour découvrir un homme d'une quarantaine d'années, debout derrière moi. Il était en tenue de jogging, pas du genre à flâner tranquillement.

— Vous êtes Alyssa ?

— Oui.

Mon cœur eut un raté.

— C'est pour vous.

Il trottina jusqu'à une poubelle non loin de là et ramassa un bouquet de fleurs posé par terre juste derrière.

C'étaient des marguerites et elles sentaient merveilleusement bon.

— Merci.

— De rien.

Son sourire était contagieux.

— J'ai la sensation que vous allez passer une très bonne journée.

— Je le crois aussi.

Serrant les fleurs contre ma poitrine, je le regardai reprendre sa course à pied.

Elles étaient magnifiques. J'enfouis mon nez dans leurs corolles et pris une grande inspiration. Ma tête s'emplit de leur parfum et mon cœur de l'amour d'Harrison. C'était exactement ce qui avait manqué à ma vie pendant si longtemps. La passion, le rire, les bêtises et l'amour. J'avais envie de plus. Plus de tout ça, plus de lui, plus, plus, plus.

Mon téléphone vibra de nouveau.

> Tu les aimes ?

> Je les adore. Où es-tu ?

> Bientôt. Parle à la dame.

Je bondis sur mes pieds et me retournai à la recherche de la prochaine pièce du casse-tête. Il y avait beaucoup de passants, mais aucun ne semblait vouloir me parler.

Mon téléphone vibra.

> Elle travaille. Je crois.

Elle travaille ? Je ne voyais pas beaucoup de personnes en service le jour de la fête du Travail dans le coin. Ce ne fut qu'en me retournant une deuxième fois que j'aperçus une Chinoise âgée qui cherchait des bouteilles dans une poubelle au bout de l'allée. Supposant qu'il devait s'agir de mon interlocutrice, je m'engageai sur le chemin en direction de l'embarcadère pour la rejoindre.

— Excusez-moi ?

Elle ne répondit pas.

— Excusez-moi. Je m'appelle Alyssa.

Elle leva les yeux vers moi, me dévisagea et, aussitôt, afficha un grand sourire. Hochant plusieurs fois la tête, elle se pencha au-dessus du sac posé sur son chariot et me tendit un billet. Un trajet sur le ferry en direction de Center Island. C'était un jour de vacances et les bateaux partaient toutes les demi-heures. J'avais une quinzaine de minutes pour m'y rendre.

— Merci !

Je l'embrassai sur la joue pour faire bonne mesure et détalai au pas de course.

Le trajet du centre-ville jusqu'à l'île ne durait que dix minutes, qui me parurent une éternité tant j'étais impatiente de revoir enfin Harrison. Les messages qu'il ne cessait de m'envoyer ne m'aidaient pas beaucoup.

> Le ferry de ce côté est parti.

> C'est vraiment très beau sur l'île. Mais ce serait mieux si tu étais là.

> Tu es montée ? Maintenant ?

> Attends, j'aperçois ton ferry. Je veux que tu t'avances à la proue et que tu me fasses signe.

Je veux essayer de te voir.

> Tu m'as fait signe ?

Je me précipitai vers l'avant et agitai la main aussi frénétiquement que possible, même si la foule l'empêchait sans doute de me voir. Fébrile, je le cherchai du regard. Chaque minute qui passait ne faisait qu'accroître mon impatience.

Le voilà !

Il était au bord du débarcadère et, dès l'instant où nos regards se croisèrent, il sourit. Ses épaules se redressèrent et il se hissa un instant sur la pointe des pieds avant de tourner les talons pour s'en aller.

Non !

> Ne pars pas, enfoiré !

> Je ne vais pas loin. Viens me chercher.

Je parvins à me contenir avant de débarquer et de poser le pied sur le quai. J'essayai de le repérer à travers la foule animée qui montait et descendait du ferry. Ne l'apercevant nulle part, je décidai de suivre la direction qu'il avait empruntée.

Harrison était debout de l'autre côté du ferry, au fond du débarcadère. Il se tenait là, la hanche contre la grille métallique de l'entrée. Je me frayai un chemin à travers les passants, esquivant tout le monde jusqu'à réussir à le rejoindre. Je ne m'arrêtai qu'une fois contre lui. Je me demande encore comment je parvins à me retenir de lui sauter au cou. Je me contentai de le regarder droit dans les yeux, le sourire aux lèvres.

— Salut.

Je dus déglutir pour avaler la boule d'émotions qui obstruait ma gorge.

— Tu es là.

Ses cheveux avaient poussé en quelques semaines, depuis la dernière fois que je l'avais vu. Ses yeux étaient cachés par les lunettes de soleil perchées sur l'arête de son nez. Peu importe. D'après la courbe de sa bouche et ce petit sourire taquin qu'il maîtrisait à la perfection, je savais que les yeux dissimulés derrière les verres noirs pétillaient. Harrison était incorrigible, juste comme je

l'aimais.

— Alyssa, mademoiselle Trois Syllabes. Voudriez-vous vous joindre à moi pour une petite promenade ?

Il se tourna et m'offrit son coude.

Mon bouquet changea de main et je passai mon bras autour du sien.

— Avec grand plaisir.

À peine avais-je esquissé quelques pas que toute la tension qui s'était accumulée dans mon corps au cours de ces deux derniers jours fondit comme neige au soleil. Je me rapprochai jusqu'à ce que nos deux corps soient soudés l'un à l'autre.

— Tu m'as manqué, dis-je au bout de quelques minutes pour me soulager. Plus que je ne l'aurais cru.

— Toi aussi, tu m'as manqué. Honnêtement, je pensais ne plus jamais avoir de tes nouvelles.

— Moi non plus.

Le vent m'effleurait le visage et l'odeur du gazon fraîchement tondu flottait dans l'air.

— Tu es vraiment là.

— Oui.

Il émit un petit rire.

— Je suis encore là.

— Ça va te paraître bizarre, mais j'ai besoin de te le demander. Pourquoi ? Nous nous sommes disputés, encore, et je me suis détournée de toi. J'ai été méchante et j'ai fait ma tête de mule. Je croyais que c'était fini et que tu étais parti pour de bon.

Il s'arrêta et passa le bras autour de ma taille.

— Si c'est vraiment ce que tu croyais, alors pourquoi m'as-tu envoyé ces photos ? Pourquoi as-tu renoué le contact avec moi ?

Décidément, il avait réponse à tout.

— J'ai appris pour ton ex-femme. Et je me suis rappelée à quel point je m'étais sentie blessée et seule à cette période, avec Rob. Comme je lui en ai voulu, à lui et au cancer, et comme j'ai culpabilisé de me sentir coupable. Je ne voulais pas que tu vives ça tout seul.

Des groupes nous dépassèrent, nous contournant comme le courant d'une



rivière autour d'un rocher. Nous restâmes debout au milieu du chemin, seuls au monde. Je revenais de loin et j'avais appris qu'en matière de sentiments il fallait être honnête à cent pour cent. Je ne pouvais pas m'arrêter avant de lui avoir tout dit.

Je pris une inspiration et posai ma main sur son cœur.

— Je me suis rendu compte que j'avais commis une erreur. Tu avais raison. Je te comparais à Rob et ce n'était pas juste. Le plus drôle, c'est qu'après ton départ, alors que je croyais ne plus jamais te revoir, je n'ai pas pu te sortir de mon esprit. Je ne pensais plus du tout à Rob. Et quand j'ai discuté avec M. Le Page, j'ai pris conscience que je vous avais considérés, toi et ta relation avec ton ex, à travers mon propre prisme de veuve. J'y lisais des choses qui n'existaient pas. Ce n'était pas juste envers toi. Je savais que tu m'avais offert une occasion de vivre quelque chose de spécial, quelque chose qui n'arrive pas souvent, comme me l'a rappelé ma sœur, et que j'avais tout gâché.

— Non, tu n'as rien gâché.

J'avais envie de rire, mais je savais qu'il se vexerait.

— Merci aussi de m'avoir rappelé quelque chose.

— Quoi ?

Sa voix était rauque et elle semblait sur le point de se briser.

— Que l'amour est trop précieux, trop rare pour qu'on le laisse s'enfuir. Je m'étais convaincue que ce que j'avais vécu avec Rob était ma seule et unique chance de connaître l'amour. Que même si le sexe était formidable, je ne pouvais pas m'attendre à autre chose. Et pourtant j'avais besoin de plus. J'ai besoin d'un ami autant que d'un amant.

Nous nous regardâmes un long moment dans les yeux avant de reprendre notre promenade. Quand il prit la parole, je vis pour la première fois flancher son assurance inébranlable. Il resserra son étreinte autour de mon bras, comme s'il craignait que je m'en aille. *Bien sûr, comme si j'allais partir.*

— Quand Angie m'a appelé, quand j'ai enfin accepté de l'écouter et qu'elle m'a annoncé sa maladie, j'y suis allé. Elle m'avait trompé, m'avait utilisé pour atteindre un certain milieu social, mais elle ne m'aimait pas. Pas comme Rob et toi vous vous aimiez.

Un groupe d'enfants nous dépassa en courant, des ballons de baudruche rebondissant derrière eux. Harrison les regarda passer et ralentit le pas.

— Je ne pensais pas pouvoir t'offrir la même chose que Rob. Plus je t'écoutais parler de lui et de ce que vous faisiez, plus je doutais d'être à sa hauteur. Ma

longue relation avait été entachée et s'était terminée de la pire des manières. Je ne voulais pas te faire de mal, mais j'étais persuadé que j'allais tout faire de travers, comme avec elle. Alors, je suis rentré.

— Mais elle t'avait menti.

— Ce n'est guère surprenant. C'est sa façon bien à elle de me forcer à l'écouter. Et c'est ce que j'ai fait. Je l'ai écoutée. Le problème, c'était qu'elle n'avait rien de nouveau à me dire. Elle n'a parlé que de ses désirs et de ses besoins. Elle ne m'a pas demandé ce que, moi, je voulais ni ce qu'il me fallait. Le pire, c'est que j'ai bien failli me laisser berner.

Il prit mon visage dans ses mains et se pencha jusqu'à ce que nos lèvres se touchent.

— C'est à ce moment que tu m'as envoyé cette première photo. Alors, j'ai su qu'elle et moi n'avions jamais rien partagé de réel. Pas comme tous les deux. Je devais te récupérer. Si tu veux bien de moi, évidemment.

— Oui.

Je ne sais pas qui embrassa l'autre en premier, mais quelle importance ? Il tenait mon visage dans ses mains et ses pouces me caressaient la peau tandis que ses autres doigts me massaient le cuir chevelu. Ses lèvres étaient délicieusement avides, implacables dans leur désir. Je ne me dérobaï pas, ni à ses envies, ni aux miennes. Je passai ma main autour de son cou et plaquai mon corps contre le sien jusqu'à ce que nos deux personnes se fondent en une seule et même entité.

Ce fut à cet instant que je redevins plurielle.

Alyssa et Harrison.

Quand nous reprîmes enfin notre respiration, je distinguai des rires et des gloussements en fond sonore.

— On dirait que nous avons un public.

Il arquait un sourcil et regarda autour de lui.

— Je ne me rappelle pas avoir lu ça dans les fiches.

— Je crois que nous pouvons oublier les fiches maintenant. Nous avons officiellement tourné la page.

Je lui caressai le torse en jouant avec l'un de ses boutons de chemise.

— Mais je regrette que nous n'ayons pas de lit à proximité.

— C'est amusant que tu en parles, justement.

Il me fit pivoter et je découvris une adorable maisonnette.

— Ta-da !

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est un Bed and Breakfast qui, par chance, a laissé partir ses derniers clients un jour à l'avance. Nous avons une chambre pour une nuit. Si tu veux bien.

Je poussai un cri en sautant de joie.

— Je le veux ! Maintenant. Au lit, tout de suite, s'il te plaît.

Il m'attira contre son flanc et, ensemble, nous remontâmes l'allée.

— Calme-toi, sinon ils risquent de changer d'avis.

— Se doutent-ils que nous allons baiser comme des fous dès que nous aurons franchi la porte de la chambre ? Ce n'est pas très correct de ne pas les avertir, monsieur Kemp.

— Je ne suis pas un homme très correct.

Je déposai un baiser sur le dos de sa main.

— Non, c'est faux. Tu es un homme très bien. Et j'ai hâte de te montrer exactement ce que j'en pense.

## 32.

La propriétaire du Bed and Breakfast était une charmante dame d'âge moyen qui n'était pas née de la dernière pluie et avait parfaitement compris notre intention de forniquer comme des lapins.

— Vous avez de la chance. D'habitude, c'est complet pendant toute la saison. Ma dernière réservation a été écourtée à cause d'un changement de dernière minute dans les horaires d'avion.

— La chance me sourit ces derniers temps, dit Harrison avant de me planter un baiser sur la tempe. Merci de nous avoir trouvé une place.

— J'ai changé la literie et j'ai laissé le menu sur la table de chevet. Je préfère être avertie une heure avant le dîner. Si je n'ai aucune nouvelle de vous à dix-neuf heures, je saurai que vous n'avez pas faim.

L'étincelle dans son regard lorsqu'elle nous indiqua notre chambre tout au fond de la maison me fit rougir comme une pivoine. Oui, je savais que « pas faim » était le code pour « en train de baiser ». Heureusement, elle n'avait fait aucune allusion directe. Je me serais sans doute liquéfiée sur place.

Je pris une petite inspiration avant d'ouvrir la porte. La chambre était absolument ravissante. Je tournai lentement sur moi-même pour tout admirer.

— Waouh. Cet endroit est... waouh.

— Je n'aurais pas dit mieux.

Mais il n'avait d'yeux que pour moi. Une fois de plus, le rouge me monta aux joues.

— Oh, arrête.

— Je n'arrêterai pas avant de t'entendre hurler.

Il referma la porte et tira le verrou.

— Non. Hors de question. Crier est totalement proscrit. Tu as vu le regard qu'elle nous a lancé ?

Cela aurait été un peu moins gênant si nous étions en lune de miel. Mais guère moins.

— Eh bien, dans ce cas, nous pouvons réaliser le Jour Vingt-deux.

Il commença à ôter sa chemise, se débarrassant en même temps de ses

chaussures.

Je ne voulais pas être en reste et je retirai mon tee-shirt, que je lançai sur le sol.

— Comment fais-tu pour te rappeler toutes les fiches ? Je n'en connais que quelques-unes.

— Je suis un homme. Ce sont des fiches érotiques écrites *par* un homme. J'ai aussi une excellente mémoire.

Il baissa sa braguette pour enlever son pantalon.

— Et puis, je les ai toutes photographiées.

— Tu as fait *quoi* ? m'exclamai-je en lui jetant mon short à la tête. Pourquoi les as-tu prises en photo ?

— Pour t'impressionner par la taille de ma mémoire.

Il sourit d'un air amusé avant de faire glisser son boxer sur ses chevilles.

Je regardai son sexe en érection et me léchai les babines.

— C'est bon, je suis impressionnée. Mais n'oublie pas ce qu'on dit. Ce n'est pas la taille de la mémoire qui compte, mais ce qu'on en fait.

Je m'empressai de quitter le reste de mes vêtements, impatiente d'être aussi nue que lui.

— On dirait que tu me mets au défi.

Il se rapprocha d'un pas.

— En effet.

Je m'avançai à mon tour.

Il fit un pas de côté en direction du lit.

— Alors, je ferai mieux de me montrer à la hauteur de tes attentes.

J'imitai aussitôt son geste.

— Je n'en doute pas.

— Il ne faut pas faire de bruit.

Il tendit alors la main vers le sol pour extraire quelque chose de sa poche.

— Je l'ai dénouée tout à l'heure. Je crois qu'elle pourrait nous être utile maintenant.

C'était une cravate en soie noire.

Mon corps était ravi de la voir. Au lieu de formuler mon assentiment à haute

voix, je m'assis sur le lit et ouvris la bouche. Harrison poussa un soupir et porta la cravate à mes lèvres avant de l'attacher derrière ma tête.

— C'est la chose la plus sexy que j'aie jamais vue.

J'aurais pu lui répondre, car la cravate n'était pas bien serrée, mais le jeu avait déjà commencé et je voulais tâcher de faire de mon mieux. Car ensemble, ne pas faire de bruit était une véritable gageure.

— Allonge-toi sur le lit. Pile au milieu.

Je reculai jusqu'à me retrouver au centre du matelas. Là, je m'étendis sur le dos. Mes tétons étaient déjà durcis et mon entrejambe était humide de désir. J'avais rêvé pendant des jours de ce moment où je le retrouverais. À présent qu'il était arrivé, j'ignorais si je serais capable d'attendre une seconde de plus avant de le sentir contre mon corps.

Malheureusement, ce n'était pas tout à fait ce qu'Harrison avait en tête.

Il contourna le lit et me prit la main avant de tendre mon bras en diagonale. Puis, il se dirigea de l'autre côté tout en me dévorant du regard et recommença le même manège. Il rejoignit enfin le pied du lit pour m'écarter les jambes, me donnant la forme d'une étoile de mer humaine.

Un mois plus tôt, cette position m'aurait mise mal à l'aise. Je me serais sentie vulnérable, plus nue que je l'étais déjà. Mais plus maintenant, pas avec lui. Seul Harrison occupait mes pensées, j'avais envie qu'il me touche, qu'il me lèche, qu'il me donne un orgasme si puissant que j'en oublierais mon vœu de silence.

Au pied du lit, Harrison me regardait attentivement. Il posa un doigt sur ses lèvres pour me rappeler de ne pas faire de bruit et s'avança sur le lit, le visage au-dessus de mon entrejambe. Il se pencha et déposa un baiser sur l'une de mes cuisses, puis sur l'autre. Son souffle était chaud et un frisson me traversa le corps.

La caresse de sa langue le long de mon aine me monta à la tête et faillit me faire gémir. Je me ressaisis en mordant la cravate, tant pis s'il comptait la réutiliser. Il se déplaça pour continuer son baiser de l'autre côté avant de remonter lentement sur ma hanche, vers le bas de ma cage thoracique. J'essayai de me dégager, mais ses mains me maintenaient fermement. Je dus m'agripper à la couette, la serrant entre mes doigts comme si ma vie en dépendait.

Harrison continua son petit jeu. Il m'embrassa sous les seins. Lèche le contour qu'aurait formé mon décolleté si mes seins n'étaient pas écartés. Déposa un baiser sous mon aisselle, manquant de m'arracher un gloussement. Je battis des pieds sur le matelas pour l'implorer d'arrêter. Sourd à mes protestations, il

poursuivit son inventaire.

Il suçà délicatement mon téton, faisant rouler la pointe sur sa langue avec une tendresse amoureuse. Ce ne fut que lorsqu'il changea de sein pour prendre le bout humide entre son index et son pouce que le véritable plaisir commença. Il le pinça et le fit rouler, déclenchant un plaisir de plus en plus fort à chaque instant. J'avançai mes hanches. Je voulais qu'il me lèche, qu'il me baise, n'importe quoi pourvu que je jouisse.

Il n'en fit rien.

Après une lente torture, il redescendit de l'autre côté de mon corps, reproduisant chaque baiser déposé en remontant. Il ajouta quelques coups de langue pour un meilleur effet. Arrivé au niveau de mon ventre, il s'attarda sur mon nombril, décrivant plusieurs cercles avant de tracer tout un chemin de baisers en direction de mes poils pubiens.

Au lieu de descendre en droite ligne sur mon clitoris, Harrison enfouit son nez dans l'épaisse toison qui recouvrait mon pubis et prit une grande inspiration. Je m'étais déjà adonnée au même plaisir sur son corps, car j'adorais cette odeur naturelle qui donnait un tel réalisme à la situation. La peau sous mes poils devenait de plus en plus sensible chaque seconde.

J'adorais ça.

Je détestais ça.

J'allais vraiment me mettre à crier s'il ne continuait pas tout de suite.

Je faillis soupirer lorsqu'il descendit enfin et exposa mon clitoris à travers les poils qui le protégeaient. Ses pouces dégagèrent l'accès et l'air effleura ma peau chaude. Je baissai les yeux et sentis fondre mon cœur en lisant la joie sur son visage, avant qu'il ne se penche pour recouvrir mon clitoris.

D'abord, il ne me lécha pas, se contentant de me sucer lentement. La pression augmenta au fur et à mesure. Mon plaisir suivit la même courbe ascendante. Je plaquai mes hanches contre lui, pressant mon sexe contre sa bouche en espérant qu'il me donnerait ce dont j'avais envie. La manœuvre fut efficace, car aussitôt il se mit à titiller mon clitoris du bout de la langue.

Je commençais à avoir beaucoup de mal à garder le silence. Je fermai les yeux de toutes mes forces tandis que mon corps se contractait. J'étais tellement tendue, tellement brûlante que je doutais même de réussir à me laisser aller à la jouissance.

Était-ce possible d'être aussi excitée ? Peut-être. Pourtant, ce n'était pas ainsi que j'avais envie de jouir. Je baissai les mains pour lui soulever la tête et lui faire

signe de remonter.

Je voulais le sentir en moi au moment de l'orgasme. Je voulais savourer la pression de sa queue qui allait et venait dans mon corps, de ses mains sur moi lorsque je le chevaucherais. Oui, c'était l'image que je ne parvenais pas à chasser de mes pensées.

Sans tenir compte de sa mine étonnée, je le repoussai sur le côté et lui grimpai dessus. Quand il comprit ce que j'essayais de faire, il sourit et bascula sur le dos, de sa propre initiative. Je pris un préservatif sur la table de chevet, où il avait eu la présence d'esprit de déposer une boîte, et le déroulai le long de sa queue. Contrairement à lui, j'étais incapable de lui prodiguer de tendres caresses. Je passai ma jambe de l'autre côté de son corps, plaçant son extrémité contre mon orifice, et m'empalai jusqu'à ne faire qu'un avec son corps.

*Baise. Moi.*

Mon clitoris entra en contact avec sa peau chaude et nous fûmes aussitôt trempés de sueur. La couette était douce sous mes genoux, rendant la position encore plus confortable. Mes mains se crispèrent sur son torse et je soulevai mes hanches, remontant lentement le long de sa queue avant de me laisser tomber de nouveau. Harrison inspira par le nez et serra les dents. Oh oui, ça s'annonçait follement amusant.

Une fois de plus, j'exerçai un mouvement vertical. Puis encore. Et encore, et encore, jusqu'à en perdre la raison. Chaque fois que mon clitoris frôlait son corps, mon entrejambe se resserrait un peu plus autour de sa queue. Il se cramponnait à mes hanches pour m'encourager à continuer, enfonçant ses ongles dans ma peau. Nous continuâmes notre petite danse, accentuant le rythme et la vitesse lors de chaque coup de reins. Mes seins se balançaient, suivant dans le mouvement. L'envie d'être touchée et léchée me faisait pointer de plus belle. Je me penchai en avant pour le supplier du regard. Comme il avait les yeux fermés, je dus me voûter encore plus, jusqu'à effleurer son menton du bout du sein.

Il sourit et, sans ouvrir les paupières, fit ce que je lui demandais.

Je dus mordre à pleines dents la soie mouillée de la cravate pour ne pas gémir. J'avais envie de faire du bruit, de l'implorer, de gémir et de soupirer. Mais si les cris étaient excitants et stimulants, le silence n'était pas dénué de charme. Je pouvais mieux entendre les bruits de nos deux corps. Les battements de son cœur quand je posais la tête contre son torse. L'odeur de notre excitation mêlée à la transpiration me donnait l'eau à la bouche. Même la sensation de ses mains contre ma peau et de sa langue sur mon sein en était amplifiée. C'était une nouvelle forme de possession.



Nous nous possédions l'un l'autre.

Mon corps approchait de la délivrance et j'avais envie d'en exploiter jusqu'au dernier souffle. La vigueur de mes mouvements sur sa queue redoubla, forçant son corps à venir frotter contre mon clitoris jusqu'au point de non-retour. Je voulais prolonger notre jeu, étouffer mes cris le plus longtemps possible. Je pinçai les lèvres et les mordis en même temps. Mais mes inspirations par le nez n'étaient pas assez rapides, pas suffisantes, et ma tête se mit à tourner, intensifiant l'essor de mon plaisir.

Les premières vagues de l'orgasme m'assaillirent par surprise. J'en fus déstabilisée et n'eus même pas le temps de bander mes muscles. Sentant mes hanches frémir sous ses coups de reins, Harrison ouvrit les paupières. Son regard exprimait la surprise, mais la deuxième onde de choc fut si puissante que je fermai brusquement les yeux. Tous les muscles de mon corps se contractèrent. Je mordis violemment la cravate dans ma bouche, incapable de retenir totalement mon cri de jouissance. C'était un grondement grave et guttural, presque primitif. Pas le genre de bruit que j'avais l'habitude de produire.

Alors que les ondes semblaient s'estomper, je le sentis se raidir sous mon corps. Ses mains se refermèrent autour de mes hanches pour me maintenir en place. J'étais trop faible pour protester et le laissai faire ce qu'il voulait. Ses coups de boutoir redoublèrent. Son corps s'enfonçait en moi avec une telle force qu'il manqua déclencher un deuxième orgasme. Je pus seulement baisser les yeux pour voir son visage se crispier de plaisir lorsqu'il finit par jouir. Les tendons de son cou saillaient et son visage était rouge tant il déployait d'efforts pour ne pas crier. Après un dernier coup de reins brutal, Harrison s'effondra sur le matelas, m'attirant silencieusement contre son torse.

Lorsque nous eûmes retrouvé nos esprits, il leva les bras et retira la cravate qui s'était déjà détendue sur ma bouche. Je dus avaler ma salive plusieurs fois et essuyer le filet de bave qui s'était formé sur son torse, à la commissure de mes lèvres.

— Désolée pour la cravate. Je crois qu'elle est tout abîmée.

— Je l'ajouterai au kit érotique. Nous pourrons la réutiliser.

J'adorais cette perspective.

— Bonne idée. Tu crois qu'on nous a entendus ?

— Sans doute. Le lit grinçait.

— Vraiment ?

Manifestement, j'étais tellement sonnée que je ne m'en étais même pas rendu

compte.

— Bah, tant pis.

Il resserra un peu plus son étreinte.

— Alyssa ?

— Oui ?

— J'ai vraiment envie de te dire quelque chose. Mais j'ignore si c'est trop tôt.

Je levai la tête pour le regarder dans les yeux.

— Si c'est ce que j'espère, alors non, ce n'est pas trop tôt.

— Je ne voulais pas me remettre en couple après la fin de mon mariage. Je n'avais pas envie de sortir avec une femme par dépit et risquer de la faire souffrir.

Il écarta les cheveux sur mon front.

— Mais parfois, les choses ne se passent pas comme prévu. Et l'amour arrive quand on s'y attend le moins.

J'avais les larmes aux yeux et le cœur battant.

— Alyssa, je t'aime. Je veux rester ici, à Toronto, avec toi.

— Je t'aime aussi, murmurai-je.

Je dus me racler la gorge avant de continuer :

— Et ton travail ? Pourra-t-on t'accorder une mutation ?

— Ça m'est égal. Dans le pire des cas, je ne manque pas de relations professionnelles dans la région. Plusieurs m'ont déjà proposé un poste dans l'éventualité d'un déménagement.

— Vraiment ? Alors, c'est réellement en train de se produire ?

Mon sourire était si large que j'en avais des crampes aux joues.

— Oui. Si tu le veux bien.

— Oh, oui. Maintenant, tu es coincé avec moi.

Je posai de nouveau ma tête contre son épaule en soupirant.

— Coincé pour de bon.

— Tant mieux. Parce que je crois qu'il nous reste encore quelques fiches à réaliser.

Curieusement, elles commençaient à perdre de leur intérêt.

— Tu sais quoi ? Et si nous inventions nos propres cartes ? proposai-je. Des

choses que nous aurions tous les deux envie d'essayer.

Les doigts qui jouaient avec mes cheveux suspendirent leur geste.

— Vraiment ?

— Oui.

Il me déposa un baiser sur le sommet du crâne.

— Au fait, ajoutai-je.

— Oui ?

— Tu peux m'appeler Lyssa si tu veux.

### 33.

Le cimetière était baigné de lumière. Le vrombissement d'une tondeuse à gazon retentissait dans le lointain, faisant écho à l'oraison d'un pasteur non loin de là. Le gravier crissait sous mes pieds comme je parcourais le long chemin conduisant à la parcelle de Rob. Sa tombe ne faisait déjà plus partie des nouvelles. L'herbe avait poussé, si bien qu'elle ressemblait à toutes les autres.

Mes pas ralentirent lorsque j'approchai de ma destination. Je n'appréhendais pas ma visite et ne la vivais pas comme un rappel de ma propre mortalité, mais je craignais le vide qui m'envahissait chaque fois que je voyais son nom gravé sur la stèle.

Je disposai le bouquet que j'avais apporté dans le petit vase en pierre intégré au socle. Rob n'adorait pas franchement les fleurs, mais il avait insisté pour faire ajouter ce vase, sachant très bien que je m'en servirais. En effet. Encore une autre façon de m'aider depuis l'au-delà.

— Salut.

Je m'agenouillai et arrachai quelques brins d'herbe qui avaient poussé trop près de la pierre.

— Tu me manques. Et je t'aime toujours.

J'avais enfin trouvé la paix. Je pouvais toujours être amoureuse de Rob sans que cela influence mon amour grandissant pour Harrison. L'amour n'exigeait pas ce genre d'exclusion. C'était une notion illimitée qui s'épanouissait chaque fois qu'elle était partagée.

— Bon, ces satanés machins...

Je sortis les fiches érotiques de ma poche et les brandis devant la tombe.

— Eh bien, figure-toi que c'était une excellente idée. Je sais que tu ne voulais pas me voir sortir avec le premier type que je rencontrerais. Tu as dit que je ne devais pas non plus tomber amoureuse de cette personne. Que je devais prendre le temps de me connaître et de savoir ce que je voulais.

J'avais rangé les cartes dans un sac en plastique pour éviter qu'elles se dispersent. C'était la dernière chose dont j'avais envie. Des fiches érotiques éparpillées aux quatre coins d'un cimetière. Même si cela aurait pu entraîner des situations plutôt cocasses.

— Le truc, c'est que j'ai pris mon temps avant de sauter à pieds joints dans une autre relation. Et bien que je n'aie pas eu de si nombreuses expériences en matière de sexe, j'ai beaucoup appris sur l'amour. Ce que toi et moi nous partageons, c'était spécial. Mais ce n'était pas ma seule chance. Je m'en rends compte maintenant. Et je dois te remercier.

Je posai les fiches sur la tombe et regardai le vent s'engouffrer dans un pan du sac pour le faire flotter comme un drapeau.

— Je crois que tu aimerais vraiment Harrison. Ce n'est pas un féru d'informatique comme toi. Ni un adepte des jeux vidéo, même si j'ai pu lui apprendre à jouer à *Settlers* et qu'il est plutôt doué. Nikki l'aime bien, elle aussi, ça veut tout dire.

Il est sérieux, mais il sait s'amuser. Il aime les films d'action et me pousse à fréquenter la salle de sport. Mais surtout, il m'aime, avec tous mes défauts.

Le vent souffla un peu plus fort et, en levant les yeux, je vis que les nuages s'étaient épaissis.

— Il n'était pas censé pleuvoir aujourd'hui, mais ça risque bien d'arriver. Je ferais mieux d'y aller.

Pourtant, je restais assise.

— Tu me manques. Ça ne me fait plus aussi mal, mais tu me manques quand même. Harrison m'aide beaucoup. Il m'aime et je l'aime vraiment en retour. Merci, car tu le savais, car tu comprends. Merci d'avoir été l'un des hommes les plus merveilleux que j'aie connus.

Je finis par me lever et j'embrassai la pierre froide.

— Harrison m'attend. Nous sortons au restaurant, puis au cinéma. Nous fêtons son nouveau travail. Oh, et il emménage avec moi dans l'appartement. Il faudra que je m'y habitue, mais je sais que tout se passera bien.

J'adressai à Rob un dernier sourire, tournai les talons et regagnai le parking, où Harrison m'attendait. Quand j'arrivai, il me serra dans ses bras et ne me lâcha qu'une fois mes émotions de nouveau sous contrôle.

— Ça va ? demanda-t-il en déposant un baiser au bout de mon nez.

— Oui, je vais bien.

— Nous pouvons sauter le repas, si tu veux.

— Non. Rob voulait que je continue à vivre. C'est ce que je vais faire.

Harrison hésita, les yeux tournés vers le chemin que j'avais emprunté.

— Je devrais aller lui rendre hommage.

— Tu pourrais, bien sûr, mais pourquoi ?

J'appréciais qu'il accepte Rob comme une partie de ma vie qui ne disparaîtrait jamais, mais je ne voulais pas non plus qu'il se force.

Lorsqu'il sortit une lettre de sa poche, j'en eus le souffle coupé.

— Principalement à cause de ça.

Pas besoin de lui poser la question pour comprendre de quoi il retournait : je n'avais jamais vraiment oublié que M. Le Page lui avait remis une lettre de la part de Rob.

— Que dit-elle ?

— Quand je suis rentré à Calgary et que tu as commencé à m'envoyer les photos, je me suis souvenu de cette lettre. Je ne l'avais pas lue, mais je savais qu'il le fallait avant de prendre une décision à propos de nous deux.

Il me la tendit, mais j'étais incapable de la prendre.

— Dis-le-moi.

Il hocha la tête et la rangea dans sa poche.

— Cher Qui-que-tu-sois. Elle sera la meilleure chose dans ta vie. Oui, elle en vaut la peine.

Les larmes me montèrent aux yeux, mais je parvins à réprimer mes sanglots.

— Toi aussi.

Il sourit et me tapota la main avant d'ouvrir la portière de la voiture.

— Je t'emmène dans un endroit spécial.

J'éclatai de rire en séchant sur mon visage les traces de notre moment d'émotion.

— Oh ! Où ça ?

— Au restaurant tournant, au sommet de la tour CN.

Il se pencha et m'embrassa fougueusement.

— Il paraît que leurs toilettes sont immenses.

Je riais lorsqu'il referma la portière. Le soleil filtrait à travers les nuages, me réchauffant le visage. Tout se passerait à merveille.

## Épilogue

Les bourrasques soufflaient, faisant claquer le sac posé sur la pierre froide. Il n'était pas très lourd et le vent insistait. Des feuilles tombèrent en tournoyant depuis les arbres en surplomb, effleurant le sac dans leur chute.

La cérémonie au bout de l'allée s'achevait. La foule endeuillée se dispersa en petits groupes. Chacun commentait la vie de la femme qui venait d'être portée en terre à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Beaucoup évoquaient les bons moments passés en sa compagnie. D'autres parlaient du pasteur, de la réception à venir et de la météo.

Des jeunes étaient regroupés en bout de file. C'étaient les arrière-petits-enfants, qui connaissaient à peine la vieille dame, mais se souvenaient avec tendresse de ses biscuits, des cadeaux de Noël et des billets de vingt dollars qu'elle leur glissait dans la main quand leurs parents avaient le dos tourné. Ce n'étaient plus des enfants et chacun commençait à se faire sa propre place dans le monde.

Alors que le groupe approchait, le vent se déchaîna. Le sac contenant des cartes rédigées à la main n'était pas de taille à lutter contre sa violence, malgré ses efforts pour demeurer là où on l'avait posé. La majeure partie de la foule était passée quand une dernière rafale projeta le sac et ses fiches sur le sol.

Une jeune femme leva les yeux pile au bon moment pour s'en apercevoir.

— Attendez-moi ! lança-t-elle.

Elle se pencha pour ramasser les fiches, envisageant de les remettre à leur place sur la tombe. Au dernier moment, elle remarqua les mots inscrits sur le papier réglé.

*Jour Un*

*Te masturber*

— Bon sang, mais qu'est-ce que... ?

Curieuse, elle ouvrit le sac et jeta un bref coup d'œil à son contenu.

— Oh putain.

— Glenna, tu viens ?

Sur un coup de tête, la jeune femme fourra les cartes dans sa poche.

— Oui.

— Qu'est-ce que c'était ?

Glenna était différente de ses cousins. C'était une fonceuse. Elle savait ce qu'elle voulait et *qui* elle voulait, même si ce dernier ignorait jusqu'à son existence. Peut-être ces fiches érotiques l'aideraient-elles à devenir le genre de femme que l'on remarque.

Mais elle n'avait pas envie d'en parler.

— Oh, rien. Des détritrus.

Elle avait hâte de rentrer à la maison pour consulter les cartes. Après tout, elle avait la nuit devant elle...

*À suivre...*

**Retrouvez prochainement Glenna**

**dans**

**30 NIGHTS**



PASCALE

STEPHENS

# SPEED WAY



PASCALE STEPHENS

SPEEDWAY

**DMR**

Couverture : © Olga Ekaterincheva / © iurii / © STILLFX / Shutterstock

© Hachette Romans, 2017, pour la présente édition.  
Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

# 1.

## CLÉMENCE

Le ciel est plombé. La pluie menace et il fait froid. Je suis gelée. Plus que ça encore, et je ne parle pas de température. Mon corps est transi et mon cœur est pris dans une gangue de glace. Il doit faire des efforts démentiels pour continuer à battre, alors que le cercueil descend au fond du trou.

Tant que je n'imagine pas ce qu'il contient, j'arrive à gérer mais dès que je pense à celui qui est enfermé, à tout jamais, entre ces quatre planches, je sens l'angoisse m'envahir et je n'arrive plus à respirer. C'est un enfer et je ne sais pas comment je vais m'en sortir. On m'a répété que ça passerait, que le temps ferait son œuvre, mais je n'y crois pas.

Depuis une semaine je suis en mode survie... Le but : tenir jusqu'à l'enterrement pour être à ses côtés une dernière fois. Mais après ? Quand tout sera fini, qu'est-ce qui va se passer ? Comment vais-je pouvoir supporter le vide abyssal dans lequel j'ai été projetée le jour où j'ai reçu ce coup de fil assassin ?

Trevor avait une voix douce, empreinte d'empathie, mais ses mots étaient terribles et ils m'ont broyé le cœur. J'ai lâché mon portable et je me suis écroulée, essayant d'assimiler ce que je venais d'entendre. « Clem, je suis désolé, ma puce... c'est Josh... » Mon meilleur ami n'a pas eu besoin d'en dire plus, mes jambes ont cédé et, alors que Trevor hurlait au téléphone, je n'étais déjà plus là, happée par l'horreur.

Mon amour, celui qui allait devenir mon mari, venait de me laisser pour toujours, emporté par sa passion. La Suzuki était pulvérisée, un freinage trop tardif, un concurrent qui le percute par l'arrière, la moto qui part en tonneau et qui retombe sur son pilote, le tuant sur le coup. Accident improbable, rare mais fatal, et une vie brisée, une de plus... Un lourd tribut payé à la course. Un sacrifice fait à la déesse vitesse et à son corollaire, l'adrénaline, une drogue qui ne vous lâche plus à partir du moment où vous y avez goûté.

Alors que le cercueil est maintenant au fond, dissimulé à ma vue, je n'ai qu'une envie, plonger à mon tour et le rejoindre. J'esquisse un pas pour me

rapprocher de la fosse mais une main m'arrête dans mon élan. Je sais à qui appartiennent ces longs doigts nerveux. Trevor ne m'a pas quittée depuis que je les ai retrouvés à l'hôpital. Ils étaient tous là. Les mécanos, le team manager, le deuxième pilote, les ingénieurs. Ils me fixaient tous, quand je suis entrée dans la salle d'attente.

Qu'y avait-il à attendre ? Il n'y avait plus aucun espoir, Josh était déjà mort dans l'ambulance qui l'amenait à l'hôpital. Nous sommes restés pour ses parents et son frère... Ils avaient demandé à être les seuls à rester avec lui, j'étais exclue de leur veille. Eux seuls auraient le droit de le voir ; moi, je n'étais que la petite amie, alors que nous attendions la fin de la saison pour nous marier... Les parents de Josh ne me portent pas dans leur cœur, je n'avais aucun réconfort à attendre de leur part alors j'ai laissé les différents membres de l'équipe me prendre dans leurs bras, m'étreindre, m'abreuver de mots qui n'avaient aucun sens, qui ne me faisaient aucun bien, alors que mon monde s'écroulait.

La cérémonie funèbre s'achève et on m'entraîne vers la sortie alors que je voudrais rester là, avec lui. Je sais qu'il est là. Et je n'ai qu'un désir, un besoin, m'allonger par terre et poser ma main sur la terre, pour l'étreindre encore une fois...

C'est horrible ! C'est impossible !...

J'aurais voulu tellement plus pour lui rendre hommage, pour lui faire plaisir une dernière fois. Mais je n'ai décidé de rien. Edna et Barney, ses parents, ont pris les choses en main, je n'ai pas eu mon mot à dire, ou je n'ai pas su me faire entendre. Je n'en avais pas la force, peut-être.

Trevor m'aide à m'installer dans la voiture, il vient même de boucler ma ceinture, comme si j'étais une enfant. Et je le laisse faire. Je sais que je devrais me révolter, monter aux créneaux pour crier, hurler, me défendre mais, pour le moment, c'est plus facile, plus confortable. On me guide, on me dit quoi faire, comment le faire et, comme ça, j'ai tout le temps de penser à lui.

Il me manque tellement !

Je hurle dans ma tête et personne ne m'entend. Je crie ma peine, je voudrais tellement qu'il revienne, qu'il me prenne dans ces bras, qu'il soit là, tout simplement.

Nous avons gagné la salle mise à la disposition de la famille pour accueillir tous ceux qui ont connu et aimé Josh... Je l'ai connu, mieux que personne je crois, je l'ai aimé, je l'aime et je l'aimerai encore longtemps. Comment pourrait-il en être autrement ?

Josh était la plus belle personne que j'ai pu rencontrer dans ma vie. Fans de moto l'un et l'autre, nous avons fait connaissance lors d'une course de vitesse à laquelle nous participions tous les deux. Je l'avais battu ce jour-là, avec ma Kawa... Il était venu me féliciter après le passage du drapeau à damiers, pas du tout amer d'avoir été mis à mal par une fille, alors que d'autres se demandaient encore comment un pilote, avec des seins et un vagin, pouvait se tenir sur une moto.

Josh et moi avons gravi tous les échelons, côte à côte. Championnats régionaux, nationaux, internationaux. Nous avons atteint les hautes sphères, ensemble, le Graal de tout pilote de vitesse, la catégorie reine, la moto GP et le clan très fermé des meilleurs pilotes mondiaux.

Je souris... Josh n'a jamais remis en doute ma position, pour la simple raison que je suis une fille. Il n'avait rien à voir avec tous ces crétins dont certains sont là, aujourd'hui. Il n'a jamais fait de différence, il ne m'a jamais fait sentir que je n'avais pas ma place au milieu de la meute, bien au contraire. Quand il me voyait enfileur ma combarde, il souriait et me regardait avec tant de fierté qu'à chaque fois j'en étais saisie. Il a toujours été à mes côtés même quand c'était difficile, alors qu'on m'injurait, me critiquait, je n'avais rien à foutre là. Pour être honnête, ce n'est pas tant le fait que je sois une fille qui heurtait certaines sensibilités mais plutôt que je sois une fille concourant pour le titre de champion du monde, dans la plus prestigieuse catégorie. Ça en agaçait beaucoup.

Josh était mon pilier, ma force, la moitié de mon cœur, mon âme sœur...

Je regarde les personnes venues aujourd'hui. Soit pour lui rendre hommage, soit pour soutenir ses parents, soit pour se faire voir...

Mes amis sont là... Trevor qui essaie de ne pas trop s'éloigner de moi, l'équipe dans laquelle Josh courait ; Violette, ma moitié amicale qui veille de loin, mais veille quand même malgré son infinie tristesse. Mes parents, les siens et mon frère qui a perdu son meilleur ami. Ils m'entourent et je leur en suis reconnaissante mais malgré tout je me sens seule.

Et c'est ça depuis qu'il est parti.

Il y a toujours quelqu'un avec moi... De quoi ont-ils peur ? Que je mette fin à mes jours ? Ils ne me connaissent donc pas ? Je suis anéantie par la disparition de l'homme que j'aimais et avec lequel j'allais finir ma vie. Mais je sais aussi que notre passion commune peut coûter. Oui, elle est extrême, dangereuse... pourtant rien n'aurait pu empêcher Josh de courir, même pas moi. D'ailleurs il ne me serait jamais venu à l'esprit de le lui demander. Pas plus que je n'aurais accepté qu'il le fasse.

Si je n'avais jamais peur pour moi quand j'étais au guidon de ma machine, pour lui je me rongerais les sangs et je sais que c'était pareil de son côté, mais nous n'en avons jamais rien dit... Nous nous respections et nous nous aimions beaucoup trop pour faire un truc pareil.

Depuis une semaine, je ne fais que repasser en boucle nos cinq ans de vie commune. Nos rires, nos larmes, nos engueulades, nos retrouvailles, nos étreintes tantôt tendres ou passionnées, les petits riens de la vie quotidienne, nos délires et nos balades à moto. Je me demande aussi : pourquoi lui ? Je suis en colère. Cette colère ne s'adresse à personne en particulier mais elle est là. Et elle me ronge. J'ai parfois envie de faire mal comme j'ai mal.

Il me manque tellement, j'ai honte de le dire mais je le maudis parfois de nous avoir abandonnés. Puis je m'excuse parce que s'il avait pu choisir, il ne serait jamais parti, il serait resté avec nous. Il était tellement heureux...

Si j'ai dû arrêter la compétition, c'est parce que je suis enceinte. Je n'ai pas prolongé mon contrat avec mon écurie, nous en avons discuté et la décision a vite été prise. Josh savait que j'étais triste de tirer un trait sur les courses, si tôt dans ma carrière, mais je demeurais dans le monde de la moto en intégrant le team et je restais à ses côtés.

Peu de gens sont dans la confiance ; à part Josh, seule Violette sait que j'attends un enfant et que c'est l'unique raison de l'arrêt prématuré de ma passion. Aujourd'hui, ce bébé n'a plus que moi.

Quelques personnes sont venues me saluer...

Je leur ai rendu la politesse mécaniquement, sans aucune émotion, vide, seule...

J'en ai marre d'être là. Je ne supporte plus tous ces visages, toutes ces personnes qui retrouveront leur vie en sortant d'ici, nous laissant dans le cimetière qu'est devenue la nôtre.

J'ai besoin d'être seule, je veux rentrer chez moi.

Je me lève, j'enfile mon blouson et je préviens mes proches de mon départ. Je sais qu'ils sont réticents, qu'ils préféreraient que je reste avec eux, sûrement pour me surveiller, mais c'est au-dessus de mes forces...

## 2.

### CLÉMENCE

J'ai refusé que Trevor me ramène. Je vais marcher. Je n'habite pas tout près mais j'ai envie de solitude.

Il fait toujours aussi froid et je me rends compte que je ne suis pas assez habillée. Mais je persiste, mes amis ne me laisseraient pas conduire de toute façon. Je ne suis pas en état, argumenteraient-ils.

Je descends le petit escalier qui mène au parking de la salle où nous nous sommes réunis. Il est rempli de voitures, de motos, celles des courageux qui ont bravé les intempéries pour un dernier hommage. Je dois le traverser pour gagner le portail et je pourrai partir. Je fourre mes mains dans mes poches et fais les premiers pas.

— Tu vas choper la mort...

Pourquoi ne suis-je pas surprise ? Je sais qui vient de m'apostropher.

— Ça réglerait peut-être mes problèmes, je lance, tout en continuant d'avancer.

— C'est seulement une expression...

— Fous-moi la paix, Nate, je ne t'ai rien demandé.

— Il fait froid et tu n'as rien sur le dos, reprend-il.

Pourquoi ne me laisse-t-il pas ? Je ne veux pas parler, surtout pas à lui.

Nathaniel McAfee, celui dont il faut se méfier sur la piste, le type qui se tape dix gonzesses à l'heure, qui ne supporte rien ni personne, sauf son team et encore, si tout va comme il le veut. Ce mec est insupportable, c'est un pilote imbu de sa petite personne qui croit que tout lui est permis parce que Monsieur a été deux fois champion du monde. OK, il m'est arrivé de rouler contre lui et je dois reconnaître qu'il est bon, super bon même, meilleur que beaucoup. Seul Josh arrivait à lui mettre des bâtons dans les roues.

Josh était lumineux, gentil avec tout le monde. Il était toujours prêt à rendre service, à donner de son temps pour ses fans, ou ceux qu'il aimait en général.



Nathaniel, c'est tout le contraire. Il est sombre, égoïste. Il ne fait que ce qu'il veut, quitte à blesser ceux qui l'entourent, et sur la piste il est souvent excessif... Prêt à tout pourvu qu'il gagne et ce, malgré les nombreuses remontrances des autorités et de son équipe. En même temps, il assure et attire la foule, toujours plus nombreuse pour venir le soutenir. C'est un gladiateur et je ne l'ai jamais vraiment apprécié.

Mais il a fait l'effort de venir aujourd'hui et je sais que ce n'est pas pour se montrer. Ils étaient des adversaires impitoyables sur la piste mais Josh le respectait, même s'il n'approuvait pas toujours son comportement.

Je me retourne et lui fais face. Il est égal à lui-même : sombre, vêtu de noir de la tête aux pieds. Couleur de circonstance, diront certains.

— Merci d'être venu, Nathaniel, mais je dois y aller.

— Je peux te ramener.

— Merci mais ce ne sera pas la peine...

— Clem, je suis navré pour Josh.

— On l'est tous...

Je passe devant lui et sors du parking.

C'est la première fois qu'il m'adresse la parole. Il fait partie de tous ceux qui pensent qu'une femme n'a rien à faire à l'avant d'une bécane. Eh bien, qu'il se rassure, il ne m'y verra plus. Je vais rester à ma place... Je serai une maman et rien de plus, qu'il soit content.

Je marche dans la rue, tête baissée et je grelotte, resserrant en vain mon blouson pour me protéger de l'humidité.

J'avance et ma tête est vide... comme mon cœur. Je suis en équilibre au bord d'une falaise et je suis prête à défaillir. Mon bébé est la seule chose qui me rattache encore au monde des vivants. C'est pour lui que je dois me battre. Je remise ma peine au placard et j'avance. Je mets un pied devant l'autre et je lutte contre le froid.

J'entends le bruit caractéristique du moteur Porsche et je soupire quand la voiture roule au ralenti à côté de moi.

— Clem...

Je continue à avancer sans m'occuper de la voiture qui me suit.

— Clem, bordel, il pleut... Laisse-moi te ramener chez toi.

— Tu me parles maintenant ?

— Monte !

— Je n'ai pas besoin de toi, Nate. Tu me traites comme une pestiférée sur les circuits et là maintenant t'es aux petits soins ? Je me fous de ta pitié ! Laisse-moi tranquille !

— C'était un super pilote...

—...

— Clémence, nom de Dieu ! Monte dans cette bagnole ! Tu n'as pas besoin d'une pneumonie en plus de tout ça.

Mais qu'est-ce que ça peut lui faire ?

— Casse-toi, Nate ! Qu'est-ce que t'en as foutre de moi, hein ? Fous-moi la paix, dégage, OK ?

Je suis en colère, dans une fureur noire plus exactement, et malheureusement pour lui il est le seul à proximité.

Je lui tourne le dos et le laisse là, à l'abri dans son bolide aussi sombre que lui et que cette journée.

J'entends la voiture partir sur les chapeaux de roues. Il doit être vexé que j'aie refusé son aide mais je m'en tape.

Je n'ai évacué qu'un centième de la rage qui m'habite mais c'est suffisant pour le moment.

Je n'ai besoin de personne. Mon bébé et moi allons y arriver, c'est la seule façon de rendre hommage à celui qui fera partie de ma vie à tout jamais.

### 3.

## CLÉMENCE

J'ouvre les yeux et, pendant quelques secondes, je me dis qu'il doit prendre sa douche ou son petit-déjeuner. Je vais le voir débarquer dans notre chambre avec un grand sourire et un café. Il le posera sur la table de nuit pour que l'arôme me tire du sommeil, puis il m'embrassera. Est-ce aujourd'hui que je dois voir la gynéco ? Nous parlerons du bébé, nous réfléchirons à un prénom et nous nous organiserons pour le reste de la saison. Nous avons prévu d'annoncer la nouvelle à nos familles ensemble mais je veux attendre les trois mois fatidiques, pour être sûre.

Mais ce matin encore la réalité revient d'un coup et me percute de plein fouet. Son côté du lit est vide et froid et il n'y a pas de café qui me réveille... Lui et moi ne rions plus, nous ne discuterons plus de rien, nous ne ferons plus jamais l'amour et c'est seule que j'irai voir le docteur.

Josh nous a quittés il y a deux semaines et autour de moi il n'y a plus que Trevor, Violette et mon frère. Je crois que j'ai fait le vide. Je ne réponds pas au téléphone. Je ne veux entendre personne parce que je ne sais jamais quoi leur dire.

« Oui merci ça va... Oui, il faut que je me laisse du temps... Oui, je referai ma vie, un jour... Oui, il était merveilleux... Oui, il nous manque à tous... Oui, oui, oui... »

Non...

Non rien ne va, non je ne veux pas que le temps passe, je ne veux rien oublier de lui, ni son rire, ni ses yeux, ni sa bouche, ni ses baisers, ni ses caresses... Non, il n'était pas merveilleux, il était beaucoup plus que ça...

Une seule raison me motive à me lever, me laver et m'habiller... Tous ces gestes du quotidien me demandent tant d'effort mais je les fais pour la vie qui pousse en moi, la seule chose tangible qu'il me reste de Josh... notre bébé, le résultat d'un amour infini.

Ce matin, je me rappelle avec précision les circonstances de sa conception et

notre émotion quand nous avons appris que j'étais enceinte. C'était un soir de victoire, la dernière course que Josh ait remportée. J'avais fini dans le top cinq et nous avons doublement fêté cette magnifique journée. Après avoir célébré l'événement avec nos équipes respectives, nous nous étions retrouvés dans notre camping-car. Notre nuit avait été un feu d'artifice. Quand, un mois après, j'avais été prise de nausées, le doute n'était plus permis.

Josh avait sauté de joie en découvrant les deux petites barres roses sur le test. Puis nous avons pris conscience des conséquences de cette arrivée absolument pas anticipée. Je devais renoncer à la compétition et c'était un crève-cœur. Mais j'étais heureuse de cet enfant que nous aimions déjà, même s'il n'était pas plus gros qu'un Dragibus, surnom débile trouvé par Josh, en gourmand invétéré.

C'est ma troisième visite chez la gynéco. J'en suis à près de quatre mois de grossesse et le médecin veut me voir, surtout après tout ce qui m'est arrivé. J'appréhende... je perds un peu de sang depuis une semaine, rien d'important, mais j'ai besoin que le médecin me réconforte, me dise que tout ira bien et que notre bébé est en bonne santé.

Ma meilleure amie m'accompagne, elle va arriver, c'est ce que m'annonce son SMS où elle rajoute qu'elle m'emmènera déjeuner après la visite.

Le docteur Corman nous accueille dans son cabinet. L'examen est long et intrusif, et la conclusion décevante. Je pensais rentrer chez moi rassurée, je ne le suis qu'à moitié. Les pertes brunes ne sont pas forcément annonciatrices de problèmes mais elles ne sont pas une bonne nouvelle non plus. La gynéco me conseille de me reposer le plus possible, de bien manger et d'éviter toutes les émotions fortes. Je n'insiste pas sur l'immense douleur qui ne me quitte pas depuis qu'il est parti mais je lui promets de faire tout mon possible et de penser au bébé.

Pendant le déjeuner qui suit, Violette fait son possible pour me changer les idées. Elle est comme moi, toujours aussi triste, les traits tirés, mais elle est là. Nous n'évoquons pas le Dragibus, comme si nous voulions conjurer le sort. Elle me ramène ensuite chez moi et me laisse, non sans m'avoir abreuvée de tout un tas de conseils.

Je me prépare un chocolat, prends un bouquin et m'installe sur le canapé.

J'essaie de me plonger dans l'histoire mais je suis trop préoccupée. Je pose ma main sur mon ventre et je me dis que le destin ne peut pas être aussi cruel, pour

m'enlever la seule chose qui me fait tenir encore.

Je suis à la lettre les recommandations de la gynéco, mais je renonce à annoncer ma grossesse à ma famille. Je suis persuadée que ça me porterait la poisse. Violette m'appelle souvent.

Les jours passent, je fais au mieux... je me surprends même à adresser une prière aux instances supérieures, pour qu'elles protègent mon enfant.

J'ai toujours des pertes et je ne peux rien y faire, seulement espérer de toutes mes forces.

Mais ça ne marche pas et je m'en rends compte très vite.

Les douleurs surviennent quelques jours après mon rendez-vous chez le médecin. C'est en pleurs que je l'appelle, mais sa secrétaire revêche ne fait pas l'effort de me comprendre et me refoule.

Je cherche alors à joindre Violette mais elle ne répond pas, puis Trevor avec qui je n'ai pas plus de chance.

Je me suis couchée et je prie encore un bon Dieu qui a décidé de me faire payer je ne sais quelle dette absurde. Est-ce que j'ai été trop heureuse ? Est-ce que j'ai déjà bouffé mon quota de bonheur ?

Je n'ai aucune nouvelle de mes amis et pourtant j'ai désespérément besoin d'eux. Je cherche mon téléphone et je me rends compte que je l'ai laissé au salon. Je me lève avec précaution, descends les quelques marches qui me séparent du rez-de-chaussée et je le sens.

C'est chaud, poisseux et la douleur est si vive et fulgurante, que je n'ai plus aucun doute.

Je m'effondre au sol, me tenant le ventre alors que j'ai l'impression qu'une bête fouille et déchire mes entrailles.

Ma dernière pensée est pour Josh... Je hurle son nom et l'implore de venir nous chercher et de nous emmener, le Dragibus et moi.

## 4.

### NATHANIEL

#### Un an plus tard.

— Je peux savoir ce qu'elle fait là ?

— Elle fait partie de l'équipe, Nate.

— Et depuis quand ?

— Elle est revenue il y a trois semaines.

— Je croyais qu'elle faisait partie de l'équipe technique.

— C'est toujours le cas.

— Ah ouais ! Alors tu m'expliques ce qu'elle fout avec une combarde sur le dos ?

— Demande à Marc...

Je laisse « Thomas la tombe » à son écran et je sors du stand pour aller trouver notre team manager. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Pourquoi est-ce qu'on ne m'a rien dit ?

— Parce que tu n'es que le pilote, crétin !

Je n'ai aucun pouvoir de décision. C'est Marc, notre team manager et propriétaire de l'équipe qui décide et pas moi. Parce que si ça avait été le cas, je n'aurais jamais accepté qu'elle revienne, surtout pas après ce qui s'est passé, il y a à peine un an.

Le mec de cette nana se tue en course et la voilà... En plus, ils l'ont laissée piloter...

Soit cette gonzesse est maso et cinglée, soit elle fait preuve d'un courage phénoménal et l'équipe est tout aussi barrée. Je ne les comprends pas. Pourquoi prendre autant de risque avec cette fille ?

Mais je vais peut-être avoir quelques éclaircissements puisque Marc, play-boy à ses heures, est justement là, à bavasser avec une de ces putes de circuit que

l'on retrouve de course en course. Oh, je n'ai rien contre. Elles sont souvent super bien foutues, et elles ne sont pas farouches mais y a un temps pour tout, et là, on doit bosser, parce que la bécane est loin d'être prête. Je suis un bon pilote mais, si on me file une mule qui se traîne, ça risque de ne pas le faire longtemps.

J'ai signé parce qu'on m'a promis de tout mettre en œuvre, pour que je sois en mesure de briguer le titre de champion du monde, une nouvelle fois. Mais s'ils ne la jouent pas pro, notre partenariat risque de s'arrêter avant même d'avoir commencé.

Je l'interpelle et il se retourne, alors que son interlocutrice prend la tangente. Tu m'étonnes, je l'ai baisée y a pas un mois... Elle a peut-être peur que je fasse des révélations gênantes, style, qu'on en a vite fait le tour, qu'elle n'est qu'un feu de paille, qui hurle, gémit, en redemande encore, pour cacher le fait qu'elle est complètement frigide et ne couche que pour dire qu'elle l'a fait.

J'en ai marre de ce type de meufs. C'est pratique, c'est tout, mais rien de plus. En même temps, je ne me suis jamais intéressé aux autres, à celles qui sont susceptibles d'offrir une vraie relation, avec les sentiments, la confiance, la complicité... Je ne suis pas fait pour la monogamie et je ne le serai jamais... Donc je risque de devoir me contenter de ce genre de filles encore longtemps.

— Nathaniel... Content de te voir...

Ouais, eh bien, pour le moment ce n'est pas réciproque. Pas tant que je n'aurai pas obtenu de réponses à mes questions.

— Que puis-je pour toi ?

— Beaucoup de choses, mec...

— Tant que ça ?

Vas-y, grand, joue-la-moi à l'envers...

— Clémence Mornay... Tu peux m'expliquer ce qu'elle fait là et pourquoi c'est elle qui assure les essais ? Où est passé Jérémy ?

— Oh, ce n'est que ça !

— Qu'est-ce qui vous a pris de faire appel à elle ?

— Et pourquoi pas ?

— Réponds-moi !

— Jérémy est *out*, indisponible pour au moins trois mois.

— Et tu n'avais pas d'autres candidats ? Non, sans blague, Marc ! Comment tu peux faire confiance à cette fille, après tout ce qui est arrivé ?

— Elle est rapide et elle était dispo...

Je serre les poings... Si lui aussi s'y met...

— Rapide ? Ça fait combien de temps qu'elle n'a pas mis le cul sur une moto ?!

— Tu as vu ses temps ?

Je ne réponds pas... Non je n'ai pas vu ses temps... et je ne crois pas que j'en ai envie.

C'était pas dans le deal... Jérémy devait bosser avec nous et il n'est pas là, et je n'ai pas signé pour avoir cette meuf dans les pattes.

— Qu'est-ce qu'il y a, Nate ? Tu as peur que la demoiselle aille plus vite que toi ?

Je n'en pense pas moins mais je me tais... Que Clem soit plus rapide que moi, c'est à voir... Bonne technicienne, elle l'est, on ne peut pas le lui enlever, mais bonne pilote ? Elle n'a jamais fait plus qu'un top cinq, et encore sous la flotte, ce qui équilibre les forces en présence. Elle ne m'a jamais battu à la régulière, alors non, je n'ai absolument pas peur d'elle.

Je fais demi-tour pour ne pas effacer, à coups de poing, le petit sourire suffisant de mon chef. Mais pour qui il se prend, celui-là ? C'est eux qui sont venus me chercher...

Après la mort en course de Josh Simmons, leur chance de gagner le championnat constructeur s'envolait. Pour arriver à leurs fins, ils m'ont offert un pont d'or pour rejoindre leur équipe.

Ça tombait plutôt bien : mon ancien team me prenait pour un con, répétant à qui voulait l'entendre que leur moto était la meilleure et que n'importe quel pilote, à son guidon, pouvait devenir champion du monde. Les imbéciles... J'allais leur montrer que je pouvais gagner un troisième championnat, avec une autre marque que la leur.

Je connaissais la réputation de Marc. Un crétin, mais un team manager qui a fait ses preuves et peut-être le seul avec qui je pourrai atomiser mon ex-équipe. C'est pourquoi, cette fois encore, je fourre mes poings dans mes poches et je me casse.

Je ne commence les essais que demain, alors je décide de rentrer à l'hôtel.

Je suis encore en rogne quand j'atteins ma voiture et il faut que je la croise, juste à ce moment-là.

J'ai un choc. Ce n'est plus la nana que j'ai vue la dernière fois, à l'enterrement



de Josh. Oui, elle était dévastée, elle avait les traits ravagés par le chagrin, mais il y avait encore une étincelle de vie dans ses yeux bleus. Là, il n'y a plus rien. Son regard est vide et froid quand il se pose sur moi.

Et je ne sais pas pourquoi, la découvrir comme ça accentue encore ma colère.

— Tu aurais dû rester chez toi, Clem, je lâche simplement.

Je déverrouille les portes de ma caisse... En fait je n'attends aucune réponse de sa part, et pourtant j'en ai une et bien sentie.

Elle a quitté sa combinaison de cuir pour un jean, un blouson de moto et des bottes. Je ne l'avais pas remarqué mais sa bécane est garée à côté l'Audi A8, mon dernier petit joujou. Elle s'approche et s'appuie sur la portière, bras croisés, tout en me toisant.

Elle semble vraiment très calme, trop calme.

— Nathaniel McAfee, je vais te dire quelques trucs mais je ne le ferai qu'une fois ! Les seules relations que nous aurons ne seront que professionnelles. En dehors de ça, tu ne m'approches pas, tu ne me regardes pas et tu ne me parles pas. Je n'ai pas demandé à bosser avec toi, il n'était pas prévu que je fasse les essais, mais si j'avais refusé, on aurait plus d'une semaine de retard sur le programme de développement. Alors si tu as une réclamation à formuler, tu t'adresses à qui de droit et tu arrêtes de me pourrir par derrière.

Sur ce, elle enfile son casque, met le contact et part.

Je me rappelle de Clémence comme d'une fille assez douce, attentionnée, riieuse, gaie tandis que celle qui vient de m'assener cette diatribe n'est plus que l'ombre de ce qu'elle a été.

Même physiquement. Elle a perdu ses rondeurs. Elle n'était pas grosse mais elle avait une belle poitrine, des hanches et de jolies fesses rondes. Aujourd'hui, elle est devenue beaucoup plus musclée, plus affûtée. Ses longs cheveux bruns ont laissé place à un carré plongeant, très court derrière et beaucoup plus long devant, et elle est tout en noir.

Elle n'est plus qu'un double sombre d'elle-même et je suis en rage quand je démarre, en faisant ronfler le V8 de ma bagnole.